This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600088852.

M.M. James Parker & Cie Libraires, à Oxford, prient

M Lecoffre

de vouloir bien inscrire ci-dessous ce qui a été publié depuis la suite de :

Montalembert — Moines d'Occident V

ouvrage Complet en 5 volumes

Retourner ce bulletin à leur Commissionnaire, M. Gustave Bossange,

11, rue du 4 Septembre, à Paris.

* Indiquer si la tomaison des volumes est irrégulière.

LES

MOINES D'OCCIDENT

A

THÉOPHILE FOISSET

ANCIEN CONSEILLER
A LA COUR D'APPEL DE DIJON

SOUVENIR RECONNAISSANT
DE
TRENTE ANS
D'UNE AMITIÉ
VRAIE, FIDÈLE, ENTIÈRE,
SANS LACUNE ET SANS RIDE.

AMICUS FIDELIS
MEDICAMENTUM VITÆ ET IMMORTALITATIS
ECCLI. VI 16.

SUITE DU LIVRE XV

CONTEMPORAINS
ET SUCCESSEURS DE SAINT WILFRID

650-735

CHAPITRE III

Fin de la dissidence celtique. Adamnan, Egbert, saint Aldhelm.

Le roi des Pictes demande à l'abbé Ceolfrid des architectes et des arguments en faveur de l'unité romaine : Réponse de Ceolfrid, qui cite Platon. — Les Pictes renoncent au rit celtique. — Les moines d'Iona abandonnent leurs colonies plutôt que d'adopter le rit romain. — Ils ont pour abbé Adamnan, biographe de Columba et le dernier grand personnage de l'Église celtique. — Ses relations avec le roi Aldfrid et avec l'abbé Ceolfrid. — Il essaye en vain de ramener les moines d'Iona aux usages romains; il réussit mieux en Irlande, où il meurt. — Iona n'est réduite à l'unité que par l'Anglo-Saxon Egbert, chef d'une colonie de religieux saxons en Irlande. — Sa vie austère et sainte; il perd son meilleur ami, qui lui reproche de vouloir vivre sans lui. — Il use de son influence sur les Anglo-Saxons pour en faire des missionnaires en Germanie. — Après treize ans d'efforts, il vient à bout des résistances d'Iona. — Il meurt le jour même de la fête de la Pâque célébrée en commun par les deux rits. — L'Irlande et la Calédonie ainsi ramenées à l'unité, il ne reste en dehors que les Bretons de Cambrie et de Cornouailles, par antipathie pour les conquérants saxons. —Note sur l'injustice de Bede à leur égard.—Tentative de saint Aldhelm pour les réunir. — Sa naissance royale et son éducation moitié celtique, moitié romaine, à Malmsbury et à Cantorbéry. — Il devient abbé de Malmsbury. — Sa grande renommée littéraire, plus grande que méritée; ses chants en langue vulgaire; développement intellectuel des cloîtres anglo-saxons.— Étendue et diversité de ses études. — Sa sollicitude constante pour les âmes. — Sa grande existence monastique. — Son zèle pour la prédication. — Il intervient en faveur de Wilfrid. — Il va à Rome obtenir le privilége de l'exemption pour Malmsbury, dont les moines s'obstinent à le garder pour abbé, même après sa promotion à l'épiscopat. — Anecdote sur l'importation

CHAPITRE III

Fin de la dissidence celtique.
Adamnan, Egbert, saint Aldhelm.

Le roi des Pictes demande à l'abbé Ceolfrid des architectes et des arguments en faveur de l'unité romaine : Réponse de Ceolfrid, qui cite Platon. — Les Pictes renoncent au rit celtique. — Les moines d'Iona abandonnent leurs colonies plutôt que d'adopter le rit romain. — Ils ont pour abbé Adamnan, biographe de Columba et le dernier grand personnage de l'Église celtique. — Ses relations avec le roi Aldfrid et avec l'abbé Ceolfrid. — Il essaye en vain de ramener les moines d'Iona aux usages romains; il réussit mieux en Irlande, où il meurt.— Iona n'est réduite à l'unité que par l'Anglo-Saxon Egbert, chef d'une colonie de religieux saxons en Irlande. — Sa vie austère et sainte; il perd son meilleur ami, qui lui reproche de vouloir vivre sans lui. — Il use de son influence sur les Anglo-Saxons pour en faire des missionnaires en Germanie. — Après treize ans d'efforts, il vient à bout des résistances d'Iona. — Il meurt le jour même de la fête de la Pâque célébrée en commun par les deux rits. — L'Irlande et la Calédonie ainsi ramenées à l'unité, il ne reste en dehors que les Bretons de Cambrie et de Cornouailles, par antipathie pour les conquérants saxons. —Note sur l'injustice de Bede à leur égard.—Tentative de saint Aldhelm pour les réunir. — Sa naissance royale et son éducation moitié celtique, moitié romaine, à Malmsbury et à Cantorbéry. — Il devient abbé de Malmsbury.— Sa grande renommée littéraire, plus grande que méritée; ses chants en langue vulgaire; développement intellectuel des cloîtres anglo-saxons.— Étendue et diversité de ses études. — Sa sollicitude constante pour les âmes. — Sa grande existence monastique. — Son zèle pour la prédication. — Il intervient en faveur de Wilfrid. — Il va à Rome obtenir le privilége de l'exemption pour Malmsbury, dont les moines s'obstinent à le garder pour abbé, même après sa promotion à l'épiscopat. — Anecdote sur l'importation

des bibles. — Mort d'Aldhelm. — Ce qu'il a fait pour ramener les dissidents celtiques. — Sa lettre au roi de Cornouailles. — Les Bretons de Cambrie, qui avaient résisté à tous les efforts des missionnaires saxons et romains, adoptent le rit romain à la voix d'un de leurs évêques. — Leurs pèlerinages à Rome. — Fin de la lutte. — Jugement de Mabillon. — La résistance proportionnée aux dangers que court la nationalité. — La réunion est l'œuvre des bénédictins. — Dans les Iles Britanniques, comme en Gaule, le monachisme celtique demeure vaincu et éclipsé par l'institut bénédictin.

Le souvenir de Ceolfrid s'est éteint, dans la contrée qui le vit mourir, avec celui de ses fidèles Anglais. Il appartient néanmoins à l'histoire générale de l'Église par l'influence directe qu'il exerça sur la conclusion de cette grande lutte entre le christianisme celtique et l'unité romaine, qui agitait depuis plus d'un siècle les Iles Britanniques, et qui avait coûté tant d'efforts et de soucis à tant de saints moines depuis Augustin jusqu'à Wilfrid. Ceolfrid, formé à l'école de Wilfrid, eut la gloire de porter le dernier coup à cette sorte de schisme que Wilfrid avait vaincu à ses dépens, et cette victoire suprême fut remportée au moment même où Wilfrid achevait obscurément sa longue et laborieuse carrière.

Un an après la mort de Wilfrid, Nechtan, le roi de ces Pictes qui occupaient le nord de la Calédonie et le successeur de ce Bruidh qui avait accueilli le grand apôtre celtique Columba[1], écrivit à l'abbé Ceolfrid une lettre mémorable. Ce petit roi était non-seulement chrétien, mais fort occupé de questions religieuses.

1. Voir au tome III, page 180.

Il méditait assidûment les saintes Écritures, et se trouva ainsi conduit à comprendre et à regretter le bienfait de l'unité catholique, dont son peuple était séparé, jusqu'à un certain point, par la dissidence pascale. Il résolut de ramener tout son peuple à l'observance romaine, malgré la résistance opiniâtre des moines d'Iona, des fils de saint Columba, qui continuaient l'œuvre apostolique de leur patriarche. Pour venir à bout de leur opposition, il résolut, par un singulier retour des choses d'ici-bas, de s'adresser à cette Northumbrie que des missionnaires celtiques venus d'Iona et imbus de l'erreur traditionnelle de leur race avaient évangélisée, mais qu'il savait s'être déjà conformée aux règles de l'Église romaine. Toutefois, en sollicitant le concours de l'Église anglo-saxonne, il ne s'adressa ni aux évêques qui s'étaient partagé la dépouille de Wilfrid, ni même au grand monastère de Lindisfarne, qui avait été si longtemps le point de jonction entre les deux races. Il alla frapper à la porte des nouveaux sanctuaires des bords de la Wear et de la Tyne, que Benoît Biscop avait placés au premier rang de la vénération publique ; il invoqua donc le concours de l'abbé Ceolfrid, qui depuis vingt ans occupait dignement la place du saint voyageur. Il lui envoya toute une ambassade chargée de lui demander de bons arguments rédigés par écrit, pour réfuter les partisans de l'observance celtique, quant à la Pâque et à la tonsure. Il le priait de lui envoyer en même temps des architectes pour lui bâtir une église en pierre à la

Le roi des Pictes demande à l'abbé Ceolfrid des architectes et des arguments en faveur de l'unité romaine. — 710.

façon des Romains[1], promettant de la faire dédier en l'honneur de saint Pierre et en outre de suivre avec tout son peuple les usages de l'Église romaine, autant que la distance et la différence du langage le permettraient[2].

Ceolfrid lui envoya ces architectes qui étaient assurément des moines de sa communauté, et dont la mission nous donne ainsi la date exacte de l'introduction d'une architecture chrétienne en Écosse, où jusqu'alors il n'existait que des églises en bois ou en osier à la façon irlandaise. Il écrivit en même temps au roi des Pictes une grande lettre dont Bede nous a conservé le texte. Il débute par citer, non pas l'Écriture ou les Pères, mais Platon et le passage si connu de la *République* où il est dit que, pour le bonheur du monde, il faudrait que les rois fussent philosophes ou que les philosophes fussent rois. Dans la gloire si légitime du plus grand penseur de l'antiquité, il n'y a peut-être pas de rayon plus pur et plus précieux que cette invocation de son nom et de son autorité, plus de mille ans après sa mort, par un prélat

Réponse de Ceolfrid, qui cite Platon.

1. Naiton... admonitus ecclesiasticarum frequenti meditatione scripturarum... Quæsivit auxilium de gente Anglorum quos jamdudum ad exemplum S. Romanæ et Apostolicæ Ecclesiæ suam religionem instituisse cognovit... Postulans ut exhortatorias sibi litteras mitteret, quibus potentius confortare posset eos qui Pascha non suo tempore observare præsumerent... Sed et architectos... qui juxta morem Romanorum ecclesiam de lapide in gente ipsius facerent. Bede, *Hist. eccles.*, V, 21.

2. In quantum dumtaxat tam longe a Romanorum loquela et natione segregati nunc ediscere potuissent.

saxon auprès d'un prince celte, issus l'un et l'autre de deux races totalement ignorées de la Grèce et de ses grands hommes. « Mais, » ajoute Ceolfrid, « si ce séculier a eu raison de penser et de parler ainsi, en ce qui touche la philosophie de ce monde, combien plus les citoyens de la céleste patrie exilés ici-bas ne doivent-ils pas désirer que les puissants du siècle s'appliquent à connaître les lois du Juge suprême et à les faire observer par leur exemple et par leur autorité! Aussi regardons-nous comme une faveur céleste, conférée à l'Église, chaque fois que les maîtres du monde s'appliquent à connaître, à enseigner ou à observer la vérité[1]. » Là-dessus il s'engage dans une discussion théologique et astronomique où, passant en revue les textes du Pentateuque et les divers cycles usités depuis Eusèbe jusqu'à Denis le Petit, il prouve que l'on doit célébrer la Pâque, comme l'Église catholique, la troisième semaine du premier mois lunaire et toujours le dimanche. Quant à la tonsure, il admet qu'elle est en soi indifférente, mais il insiste sur la tradition fabuleuse que tous les orthodoxes tenaient alors pour un article de foi, en attribuant à saint Pierre la tonsure romaine en forme de couronne, et à Simon le Magicien la tonsure irlandaise, où le devant de la tête était rasé.

1. Vere omnino dixit quidam secularium scriptorum... Quod si de philosophia hujus mundi vere intelligere et de statu hujus mundi merito dicere potuit homo hujus mundi, quanto magis cœlestis patriæ civibus... Bede, *ibid.*

les oi nent ique.

Cette lettre de l'abbé northumbrien, qui paraît aux lecteurs modernes aussi longue que fastidieuse, obtint un plein succès. Elle fut lue publiquement au roi picte, en présence de tous les savants de son pays, et traduite exactement en sa langue. Dès qu'il l'eut entendue, il se leva du milieu des seigneurs entre lesquels il était assis, se mit à genoux et remercia Dieu d'avoir été assez heureux pour recevoir du pays des Anglais un tel présent. « Je savais bien déjà, » dit-il, « que c'était la vraie manière de célébrer la Pâque. « Mais j'en vois maintenant si clairement la raison, « qu'il me semble que je n'y entendais rien du tout « auparavant. C'est pourquoi je vous prends tous à « témoin, vous qui siégez ici avec moi, que je « veux désormais observer ainsi la Pâque avec tout « mon peuple, et j'ordonne que tous les clercs de « mon royaume prennent aussi cette tonsure[1]. » Cet ordre fut aussitôt exécuté, et des messagers du roi allèrent porter dans toutes les provinces les copies du nouveau comput pascal, avec ordre d'effacer tous les anciens. Les moines et les autres ecclésiastiques durent aussi se faire tous tonsurer à la romaine. La joie fut universelle, à ce qu'affirme Bede, au sein du peuple picte. Cependant les moines venus d'Iona, ceux de la *famille de Columb-Kill*, les *Columbites* comme

1. Epistola, præsente rege Naitono, multisque viris doctioribus lecta ac diligenter ab his qui intelligere potuerant in linguam ejus propriam interpretata... exsurgens de medio optimatum sacro in consessu... In tantum modo rationem hujus temporis observandi cognosco, ut parum mihi omnino videar de his antea intellexisse. Bede, *ibid.*

Les moines d'Iona abandonnent leurs colonies en Écosse pour ne pas adopter le rit romain.

les appelait Ceolfrid, firent ce qu'avaient fait leurs pareils à Ripon et à Lindisfarne cinquante ans auparavant. Ils aimèrent mieux quitter leurs établissements, les colonies fondées depuis plus d'un siècle par leur patriarche et ses disciples, que de renoncer à leur tradition insulaire. Une seule ligne, mais aussi expressive que courte, des annales d'Irlande témoigne de leur sort; elle est ainsi conçue : « Le roi « Nechtan expulse la famille d'Iona du pays au delà « de l'épine dorsale de la Grande-Bretagne[1]. »

Le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Écosse était alors partagé, comme on l'a vu, entre les Pictes au nord et à l'est, les Scots à l'ouest, les Bretons du Strath-Clyde et les Northumbriens au midi. La domination des rois northumbriens jusqu'à la catastrophe d'Egfrid, sur tout le pays au midi de la Clyde et du Forth, avait dû suffire pour y faire prévaloir les usages romains, représentés par des hommes tels que Wilfrid et Cuthbert. La conversion des Pictes à l'observance pascale des Romains, sous le roi Nechtan, établissait l'unité liturgique et doctrinale dans tout le nord de la Grande-Bretagne, à l'exception de l'île d'Iona et du petit royaume des Scots Dalriadiens, qui restèrent probablement jusqu'à la dernière extrémité fidèles aux rits et aux traditions de leur sanctuaire national.

1. Expulsio familiæ Ie trans dorsum Britanniæ a Nectano rege. *Annales Tigernachii*, ad ann. 717. — Voir plus haut, tome III, l. XI, page 179, ce que signifiait le *dorsum Britanniæ*.

Et cependant un très-éminent religieux irlandais, Adamnan, lui-même abbé d'Iona et le plus illustre des successeurs de saint Columba, avait depuis longtemps tenté de ramener à l'unité romaine cette communauté mère et maîtresse de toutes les Églises de la Calédonie et toujours si influente sur l'Église d'Irlande. Si nos lecteurs ont gardé le souvenir de nos récits sur saint Columba, ils nous pardonneront quelques détails sur celui des moines irlandais auquel la postérité est le plus redevable, puisqu'il nous a révélé non-seulement ce grand homme, immortel honneur de l'Église celtique, mais aussi l'esprit général et particulier, la vie intime et locale de toute cette Église. Compatriote et proche parent de son saint prédécesseur, il était issu comme lui de la race souveraine des Nialls. Voué dès l'enfance à la vie monastique, et n'étant encore qu'écolier, il avait, d'après la légende, conquis la bienveillance d'un chef puissant, Finnachta le *Festoyeur* ou le *Banqueteur*. En quêtant sa vie selon l'usage d'alors, pour lui et ses cinq compagnons dont chacun allait quêter en son jour, il rencontre la cavalcade du chef, veut fuir, bronche contre une pierre, tombe et casse la jarre de lait qu'il portait sur son dos et qui renfermait le produit de sa quête[1]. « Ne sois pas triste, » lui dit le grand chef, « je te protégerai. » Quand Finnachta devint monarque de toute

Adamnan, abbé d'Iona et biographe de saint Columba. — 624-705.

675.

1. Reeve, *Append. ad Præf.*, p. xlij.

l'Irlande, Adamnan fut son *Anmachara*, ou conseiller spirituel. De là le rôle important qu'il joua en Irlande pendant toute sa vie. Moine à Iona, sous trois abbés, il y fut lui-même élu abbé en 679. Aldfrid, le prince northumbrien, frère et successeur d'Egfrid, alors exilé en Irlande, s'était réfugié à Iona et y était devenu l'ami et le disciple d'Adamnan. Quand, après la catastrophe d'Egfrid, l'exilé fut devenu roi de Northumbrie, l'abbé Adamnan alla réclamer auprès de l'ancien hôte d'Iona les captifs, hommes et femmes, que les soldats d'Egfrid avaient ramenés de leur cruelle et sanglante invasion en Irlande, l'année précédente[1]. Sa mission ne fut pas tout à fait infructueuse : il obtint de son ami la restitution de soixante prisonniers, qu'il reconduisit lui-même en Irlande. Il revint plus d'une fois auprès du roi Aldfrid, dont le rapprochaient ses goûts littéraires. Il lui dédia sa description des lieux saints, qu'il avait rédigée d'après les récits d'un évêque gallo-franc nommé Arculfe, qui, en revenant par mer de la Palestine, avait été jeté par les vents sur la côte d'Irlande, d'où il était allé visiter le sanctuaire alors encore si célèbre d'Iona. Grâce à la libéralité du savant roi Aldfrid, dont nous avons déjà signalé le goût prononcé pour les études géographiques, ce traité fut transcrit à un grand nombre d'exemplaires pour en répandre la lecture même parmi les petites gens[2].

Ses relations avec le roi Aldfrid. — 685.

1. Voir au tome III, page 297.

2. Per ejus eis largitionem etiam minoribus ad legendum contra-

Ce fut pendant ces voyages que le docte et fervent abbé[1] apprit à connaître les nouveaux usages introduits dans l'Église anglo-saxonne par les efforts de Wilfrid; et, bien qu'il n'y ait dans sa vie aucune trace d'un rapprochement quelconque entre lui et le grand champion de l'unité romaine, il est certain qu'Adamnan se pénétra en Northumbrie de l'esprit que Wilfrid y avait fait prévaloir et qu'il en revint avec la résolution de préférer les rits de l'Église universelle à ceux d'un petit peuple relégué à l'extrémité du monde[2]. Ceolfrid fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'éclairer; dans sa lettre au roi des Pictes, il raconte la visite d'Adamnan à Wearmouth et leurs conférences au sujet de la tonsure. « Mon saint frère, » disait l'abbé northumbrien au prélat irlandais, « vous qui prétendez à la « couronne immortelle, pourquoi en portez-vous une « si imparfaite à votre tête? et si vous cherchez la « compagnie de saint Pierre, pourquoi portez-vous « la tonsure de celui qu'il a anathématisé? » Adamnan répondit : « Sachez bien, très-aimé frère, que « si je porte la tonsure de Simon le Magicien, con-

ditus, Bede, V, 15. — Bede a inséré plusieurs extraits de cette description dans son histoire. Mabillon l'a publiée en entier à la fin du tome IV de ses *Acta Sanctorum*.

1. Erat vir bonus et sapiens et scientia scripturarum nobilissime instructus... abbas et sacerdos Columbiensium egregius. *Ibid.*, V, 16, 21.

2. Cum videret ritus ecclesiæ canonicos... in ecclesiis Anglorum... cum suis paucissimis et in extremo mundi angulo positis .. mutatus mente est. *Ibid.*, c. 15.

« formément à la coutume de mon pays, je n'en dé-
« teste pas moins l'hérésie simoniaque. Je veux suivre
« de mon mieux les traces du prince des apôtres.
« — Je le crois, » répliqua Ceolfrid, « mais alors il
« vaudrait mieux porter à visage découvert le signe
« de l'apôtre Pierre que vous avez dans le cœur[1]. »
On voit par là que le principal chef de l'Église irlandaise ne contestait pas l'origine à la fois fabuleuse et injurieuse de sa coutume nationale.

Il essaye en vain de ramener les moines d'Iona aux usages romains.

Mais lorsque, rentré à Iona, il voulut ramener à sa conviction nouvelle et à l'observance romaine les enfants de saint Columba, il rencontra une résistance invincible. Peu leur importait d'être traités de *barbares* et de *rustiques*[2] par les docteurs et les religieux northumbriens; ils savaient très-bien que leurs aïeux spirituels avaient été initiés à la foi chrétienne deux siècles avant les Anglo-Saxons, qui n'avaient été retirés de la nuit du paganisme, pour la plupart, que grâce au dévouement apostolique de ceux dont ils dédaignaient les fils. Ils s'en tenaient donc avec obstination aux rits traditionnels de leurs glorieux ancêtres. Une légende irlandaise constate la surprise et l'indignation des moines d'Iona lorsqu'ils virent revenir leur chef avec ses cheveux tonsurés à la romaine[3]. La dissidence entre le su-

1. Scias pro certo... quia etsi Simonis tonsuram ex consuetudine patria habeam, simoniacam tamen perfidiam tota mente detestor ac respuo. Bede, V, 21.

2. *Ibid.*, III, 4.

3. Mac Firbis ou Forbes, *Irish Annals*, *MS.* cité par Reeve, p. xlj.

périeur et sa communauté devint si pénible, qu'Adamnan, qui était avant tout humble et pacifique, n'y put pas tenir. Sans abdiquer, il cessa d'habiter son monastère et passa la plus grande partie du temps qui lui restait à vivre en Irlande[1]. Il s'y consacra avec ardeur à l'œuvre de l'unité et il y fut beaucoup mieux écouté que dans son propre monastère. L'Irlande méridionale, on l'a vu, était déjà rentrée dans l'unité, avant même que Wilfrid eût entrepris son œuvre capitale en Angleterre. Adamnan fut l'instrument de la réunion pour l'Irlande centrale et septentrionale. Il y fit triompher partout la tonsure et la Pâque orthodoxes, sauf dans les communautés directement soumises à son propre monastère d'Iona. Ce ne fut pas sans avoir de grandes difficultés à surmonter, mais il vint à bout de tout par sa douceur et sa modestie[2]. Il mourut la

1. Les annales d'Irlande y constatent sa présence en 692 et en 697. A cette dernière date, il fit promulguer la *Loi des Innocents*, ou d'Adamnan (voir plus haut, t. III, p. 319). Il écrivait ses livres au milieu de ses voyages, de ses sollicitudes pastorales, comme il le dit lui-même dans le préambule de son traité *de Locis sanctis* : Quæ et ego, quamlibet inter laboriosas et prope insustentabiles tota die undique conglobatas ecclesiasticas sollicitudines constitutus, vili quamvis sermone describens declaravi. — Il écrit sa *Vie de Columba* entre ses deux voyages d'Irlande, de 692 à 697. Il n'y dit rien de ses dissentiments avec ses propres religieux sur la Pâque ; mais il parle de la prophétie de Columba à Clonmacnoise sur la discorde « quæ post dies multos ob « diversitatem Paschalis festi orta est inter Scotiæ ecclesias. » Il resta probablement en Irlande de 697 à 703, époque où, selon Bede, il y était encore. Ce n'était pas trop pour la très-difficile tâche qu'il avait à remplir.

2. Prædicans eis modesta exhortatione... pene omnes qui ab Hiien-

même année que son ami, le savant roi Aldfrid. Avant de mourir, mais après avoir célébré la Pâque canoniquement en Irlande, il voulut faire une dernière tentative auprès de la famille de Columba, qu'il gouvernait depuis trente ans. Ce fut en vain : toutes ses instances furent repoussées ; mais Dieu fit la grâce, dit Bede, à cet homme qui aimait par-dessus tout la paix et l'unité, de gagner la vie éternelle, avant que le retour de la solennité pascale eût fait éclater la discorde entre lui et ses moines récalcitrants[1].

Sa mort, 25 septembre 704 ou 705.

La victoire que l'Irlandais Adamnan, le compatriote et le successeur de saint Columba, n'avait pu remporter, était réservée à un homme d'une autre race, mais d'une égale sainteté, à l'Anglo-Saxon Egbert. La vie de ce religieux offre le type des relations aussi nombreuses que salutaires qui régnaient entre les Celtes d'Irlande et les Anglo-Saxons, et qu'avait si odieusement troublées l'invasion inexcusable du roi northumbrien Egfrid. C'est à l'occasion de cette invasion que le même Egbert a déjà paru dans notre récit[2]. Il était du nombre de ces Anglais qui traversaient la mer en assez grand nombre pour remplir des flottes entières, et qui s'abat-

Iona est cependant ramené à l'unité par l'Anglo-Saxon Egbert. — 716-729.

sium dominio erant liberi, ab errore avito correctos ad unitatem reduxit catholicam. Bede, V, 15.

1. Adamnan a toujours été vénéré comme saint. Voir son article, ap. Bolland., t. VII Sept. die 24, et au Bréviaire d'Aberdeen. — On a prétendu qu'il ne mangeait que deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi (*Ann. des quatre Maîtres*, ap. Reeves, p. LVII).

2. Voir au tome III. p. 298.

taient sur l'Irlande comme des essaims d'abeilles, pour aller goûter l'hospitalité intellectuelle et matérielle des monastères irlandais, tandis que le Grec Théodore, archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, par un échange heureux de procédés fraternels, vivait entouré d'une troupe de jeunes religieux irlandais. De ces Anglo-Saxons qui allaient chercher une éducation supérieure et ascétique dans les monastères irlandais, les uns revenaient en Angleterre pour y occuper souvent les plus hautes dignités en édifiant leurs compatriotes par leur science et leur vertu[1], les autres demeuraient pour toujours confondus dans les rangs monastiques des Irlandais.

Vie austère et sainte d'Egbert en Irlande. — 635-735.

Egbert était au premier rang de ces nombreux rejetons de la noblesse anglo-saxonne qui, jeunes encore, s'exilaient volontairement pour le Christ, afin de se consacrer, en Irlande, loin de leurs proches et de leurs biens, à la vie pénitente et surtout à l'étude des saintes Écritures[2]. Il n'avait que vingt-cinq ans quand éclata la terrible peste qui, au lendemain du premier triomphe de Wilfrid à la conférence de

1. Entre autres Ceadda, le premier rival de Wilfrid à York, puis Edilwin, dont Bede dit : Ipse Hiberniam *gratia legendi* adiit, et bene instructus patriam rediit, atque episcopus in provincia Lindissi factus, multo ecclesiam tempore nobilissime rexit. *Hist. eccles.*, III, 27. — Voir ce que nous avons déjà dit (tome IV, p. 475, note 1) du frère aîné de l'abbé Ceolfrid de Yarrow.

2. In Hibernia diutius exulaverat pro Christo... doctissimus in scripturis et longæ vitæ perfectione eximius... De nobilibus Anglorum... Quem peregrinam ducere vitam pro adipiscenda in cœlis patria retulimus. V, 9.

Whitby, fit de si cruels ravages dans les Iles Britanniques. Il était avec plusieurs de ses compatriotes dans un monastère dont le site est aujourd'hui représenté par les ruines pittoresques de Mellifont; il voyait mourir chaque jour quelqu'un des siens, et lorsqu'enfin la contagion l'atteignit à son tour, il eut la force de sortir de l'infirmerie pour aller dans un lieu solitaire repasser sa vie et pleurer ses péchés. Il osa même demander à Dieu de lui laisser la vie jusqu'à ce qu'il pût expier les fautes de sa jeunesse en augmentant ses bonnes œuvres et fit vœu, si sa prière était écoutée, de rendre son exil perpétuel et de ne jamais revoir l'Angleterre, sa patrie. Après quoi il rentra et se recoucha à côté d'un autre jeune homme, son meilleur et son plus intime ami, déjà mortellement atteint et plongé dans une somnolence voisine de la mort. Tout à coup le jeune mourant se réveilla et lui dit : « Ah ! frère « Egbert, qu'avez-vous fait ? J'espérais tant que « nous entrerions ensemble dans la vie éternelle ! « Et voilà que vous voulez me laisser mourir sans « vous ! Sachez au moins que votre vœu sera « exaucé. » L'ami mourut dans la nuit; Egbert lui survécut soixante-cinq ans, et devint un modèle de toutes les vertus monastiques. Il ne s'attira pas seulement l'admiration affectueuse de ses compatriotes anglo-saxons; même dans cette Irlande, si féconde en prodiges de sainteté, il parut un saint hors ligne. Il rivalisait avec les plus illustres par son zèle pour

Il perd son plus intime ami, qui lui reproche de vouloir vivre sans lui.

l'enseignement, par son empressement à distribuer aux pauvres les dons que lui prodiguaient les riches, par l'austérité de sa vie. Le grand historien des gloires chrétiennes de la race anglo-saxonne n'a pas dédaigné de nous apprendre que, pendant le carême et même pendant quarante jours après Noël et cinquante jours après la Pentecôte, il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain avec du lait dont on avait soigneusement enlevé la crème. C'était à ce prix que l'on acquérait alors le droit de parler avec autorité aux nations et de les précéder dans la voie du salut[1].

Il use de son influence sur les Anglo-Saxons pour en faire des missionnaires en Germanie. — 684.

Il n'usait de cet ascendant sur les deux races qui s'honoraient à l'envi de sa sainteté, que pour leur bien, leur honneur et le bien général de l'Église. S'il ne réussit pas, malgré ses instances, à détourner le roi de sa patrie northumbrienne, Egfrid, du crime de son abominable invasion en Irlande, il fut plus heureux auprès de plusieurs autres compatriotes, qu'il transforma en missionnaires de la foi

1. Egressus est tempore matutino de cubiculo in quo infirmi quiescebant... finitis lacrymis, precibus et votis... Expergefactus sodalis respexit eum... O frater Ecgbert, o quid fecisti? Sperabam quia pariter ad vitam æternam intraremus... Unde et genti suæ et illis in quibus exulabat nationibus Scottorum sive Pictorum exemplo vivendi... multum profuit... Quod lac pridie novum in phialia ponere solebat, et post noctem ablata superficie crassiore, ipse residuum cum modico pane bibebat. III, 27. — Bede, qui a toujours soin de citer ses autorités, nous apprend qu'il tenait tous ces détails d'un prêtre, *veracissimus et venerandæ canitiei*, à qui Egbert avait raconté toute sa vie. D'ailleurs Bede, né en 673, avait plus de cinquante ans quand Egbert mourut.

chez les Germains. Le premier parmi les Anglo-Saxons, au fond de son exil ascétique en Irlande, il conçut la généreuse, la divine pensée d'envoyer au secours de la mère patrie, de la terre de Germanie encore tout entière livrée à Satan, des fils de sa colonie britannique pour lui montrer le chemin de la vertu et de la vie[1]. Il savait très-bien d'où venaient ses ancêtres anglo-saxons, et qu'ils avaient laissé derrière eux dans les ténèbres une foule d'autres tribus de même souche et de même langue, dont l'image se présentait à lui comme celle de ces petits enfants irlandais dont la voix plaintive s'était fait entendre à saint Patrice dans ses rêves et avait décidé l'ancien esclave à devenir l'apôtre de leur pays[2].

Fidèle à son vœu qui lui interdisait d'aborder, même en passant, le sol de son île natale, Egbert avait frété un navire qui devait le conduire directement d'Irlande sur les côtes septentrionales de la Germanie, en Frise. Mais au moment de s'embarquer, un de ses compagnons de voyage qui avait été religieux à Melrose, en se recouchant pour prendre un léger sommeil après matines, vit en songe le

1. In Germania plurimas noverat esse nationes, a quibus Angli vel Saxones qui nunc Britanniam incolunt, genus et originem duxisse noscuntur... Sunt autem Fresones, Rugini, Dani, Huni, antiqui Saxones, Boructuarii... Christi miles circumnavigata Britannia disposuit si quos forte ex illis ereptos Satanæ ad Christum transferre valeret. Bede, V, 9.

2. Voir au tome II, p. 454.

prieur Boisil, le tendre ami de Cuthbert[1], le maître si aimé des novices de Melrose, l'un des grands saints de l'Église celtique en Northumbrie, qui le chargea d'aller avertir Egbert que la volonté de Dieu lui prescrivait de renoncer à son projet germanique et de se dévouer, bon gré mal gré, à instruire et à convertir les monastères columbites. « Leurs charrues ne marchent pas droit, » disait le prieur à son ancien élève, « il faut les remettre dans le bon sillon[2]. » Ce songe, deux fois répété, ne fit aucun effet sur Egbert; mais, le navire qu'il avait frété ayant été jeté à la côte, il reconnut la volonté de Dieu et renonça pour lui-même à son cher projet.

Mais à sa place il envoya tout ce qu'il put déterminer de religieux fervents et zélés parmi ses compatriotes; lorsque les uns revenaient découragés de leur insuccès, il en cherchait et il en trouvait d'autres plus capables ou plus heureux, et c'est ainsi que l'initiative de notre Egbert donna à l'Allemagne Vicbert, Willibrord, Swidbert, les deux Ewald et autres saints évêques ou abbés dont les noms sont justement vénérés par l'Allemagne comme ses apôtres, et que nous y retrouverons s'il nous est donné de poursuivre notre tâche jusque-là.

1. Voir au tome III, p. 395 et 412.

2. Cum expletis hymnis matutinalibus in lectulo membra posuissem... apparuit magister quondam meus et nutritor amantissimus... Vade et dic illis quia, velit nolit, debet ad monasteria Columbae venire, quia aratra eorum non recte incedunt... Bede. V, 9.

Egbert ramène les moines d'Iona à l'unité du rit romain. 716-729.

Ce fut en l'année même où mourut Ceolfrid, onze ans après la mort d'Adamnan et sept ans après celle de Wilfrid, que l'Anglo-Saxon Egbert parvint à éteindre le foyer le plus vivace de la dissidence celtique et à faire triompher l'unité romaine dans la métropole monastique qu'avait fondée le plus illustre saint de l'Église celtique. Cet homme, d'une race étrangère et trop souvent ennemie, réussit dans la tâche où l'Irlandais Adamnan avait échoué. Il fut tout d'abord reçu avec les plus grands égards par les moines d'Iona; et, sans employer d'autres armes que la charmante suavité de son caractère, la douce et persévérante influence de sa parole, et surtout l'exemple de sa vie si conforme à sa doctrine, il triompha de la répugnance invétérée des fils de saint Columba pour l'innovation qui devait les réunir au reste de la chrétienté. Il n'est pas probable qu'il réussit du premier coup, puisqu'il dut passer les treize dernières années de sa vie à Iona, dans cette île, depuis longtemps si fameuse, et qu'il comptait couronner d'un nouvel éclat en la faisant rentrer dans l'orbite de l'unité catholique. Mais sa victoire fut complète et définitive. Lorsque, à quatre-vingt-dix ans, il mourut, ce fut le jour même de Pâques, en cette fête dont la célébration régulière avait préoccupé, agité, enflammé tant d'autres saints avant lui. Cette fête tombait, en l'année de sa mort, au 24 avril, c'est-à-dire en un jour où elle n'avait jamais encore été observée et ne pouvait pas l'être,

Il meurt le jour même de Pâques, 24 avril 729.

d'après le comput suivi par les Irlandais. Après avoir commencé à fêter la plus grande solennité de l'année liturgique sur la terre, avec les frères qu'il avait eu la joie de ramener à l'unité, il alla l'achever dans le ciel avec Notre-Seigneur, les saints apôtres et tous les citoyens de la céleste patrie, pour n'en plus jamais cesser la célébration éternelle[1].

Tous les monastères dépendant d'Iona suivirent l'exemple de leur métropole en adoptant l'observance pascale et la tonsure orthodoxe. Il y a tout lieu de croire qu'ils adoptèrent en même temps la règle bénédictine, puisqu'aucun des très-nombreux moines et missionnaires qui en sortirent, pour venir en France et surtout en Allemagne, n'y apporta d'autres usages ou d'autres règlements que ceux de l'ordre de Saint-Benoît[2].

L'Irlande se trouva ainsi entièrement rangée sous les lois de la discipline romaine. C'était par elle et dans ses provinces méridionales qu'avait commencé, au concile de 634[3], le mouvement de retour à l'unité, poursuivi par Adamnan avec un succès qui

1. Doctor suavissimus... libenter auditus ab universis, immutavit piis ac sedulis exhortationibus inveteratam illam traditionem parentum eorum... In insula quam ipse velut nova quadam relucente gratia ecclesiasticæ societatis et pacis Christi consecraverat... gaudium summæ festivitatis quod cum fratribus quos ad unitatis gratiam converterat, inchoavit, cum Domino et apostolis cæterisque cœli civibus complevit, immo idipsum celebrare sine fine non desinit... Bede, V, 22.

2. Mabillon, in *Præfat.* III *sec. bened.*, n° 16.

3. Voir au tome III, p. 153.

n'avait été démenti qu'à Iona même et dans ses succursales. La région la plus éloignée, la plus inaccessible aux influences romaines, retranchée derrière le pays de Galles et la mer, qui lui faisaient un double rempart, avait été ainsi la première conquise par l'unité[1]. Puis était venue la Calédonie, ou l'Écosse moderne, représentée par les Pictes, la race la plus septentrionale et la plus indomptable de toutes celles qui habitaient les Iles Britanniques. Enfin Iona elle-même avait fini par céder et par grossir, avec toute la nombreuse famille de Columb-Kill, les rangs pressés des enfants fidèles et dociles de l'Église romaine[2].

Les Bretons de Cambrie restent seuls obstinément en dehors de l'unité du rit pascal.

Les Bretons de Cambrie résistaient seuls encore, eux, les plus rapprochés de tous, exposés chaque jour au contact, à l'exemple, aux efforts, aux séductions des orthodoxes, persistaient seuls dans les coutumes qu'ils avaient refusé de sacrifier à Augustin. Bede, l'illustre contemporain de ces dernières luttes, s'indigne de cette opiniâtreté insurmontable. Il lui oppose la docilité des Irlandais et des Scots, et cherche à expliquer les causes de ce contraste[3]. « La nation

1. Varin, Mémoire déjà cité.

2. Il faut avouer qu'à partir de ce moment, l'influence et la renommée de ce célèbre sanctuaire ne firent plus que décroître, tout en restant encore hors ligne, en comparaison du reste de l'Église celtique.

3. Il admet cependant que, du temps d'Adamnan, l'exemple de l'Irlande fut contagieux pour un certain nombre de Bretons ; V. 17 : Plurima pars Scottorum in Hibernia *et nonnulla etiam de Britonibus in*

scotique, » dit-il, « a franchement et généreusement communiqué aux Anglo-Saxons la vérité telle qu'elle la connaissait, par le ministère d'Aïdan et des autres missionnaires ; en revanche, elle a dû aux Anglo-Saxons d'avoir atteint la parfaite régularité qui lui manquait. Mais les Bretons qui n'ont jamais voulu révéler aux Anglo-Saxons la religion chrétienne, maintenant que les Anglais sont initiés à toutes les vérités de la foi catholique, eux s'enfoncent et s'enracinent de plus en plus dans leur erreur; ils dressent leurs têtes tonsurées, mais sans couronne ; ils prétendent célébrer les solennités chrétiennes en se mettant en dehors de l'Église du Christ[1]. »

Véritable motif de leur résistance.

Un peu de réflexion aurait dû suffire pour convaincre l'honnête Bede qu'il y avait à cette résistance acharnée des Bretons un autre mobile que le préjugé ou la passion religieuse : c'était le sentiment patriotique que les Anglo-Saxons avaient incurablement blessé, et que Bede lui-même, en véritable Anglais, ne semble pas pouvoir comprendre chez les victimes de l'invasion saxonne. Les Anglo-Saxons n'avaient jamais attaqué l'Irlande avant l'incursion passagère d'Egfrid ; ils ne guerroyaient que par in-

Britannia, ecclesiasticum paschalis observantiæ tempus suscepit. — Il s'agit probablement, dans ce passage, des Bretons du Cumberland et du Strath-Clyde, plus directement soumis à l'action et à l'autorité des rois et des pontifes northumbriens.

1. Ipsi adhuc inveterati et claudicantes in semitis suis, et capita sine corona prætendunt et solemnia Christi sine Ecclesiæ Christi societate venerantur. V, 22.

tervalles, ou en se tenant sur la défensive, contre les Pictes et les Scots d'Écosse, tandis que contre les Bretons la guerre et la lutte étaient perpétuelles. Cette guerre datait du premier débarquement des Saxons; bien antérieure à la mission d'Augustin, elle durait depuis trois siècles quand Bede écrivait[1]. Ce n'étaient donc pas les doctrines ou les usages de Rome, c'était la suprématie ecclésiastique et l'invasion morale des Saxons que repoussaient avec une énergie désespérée les débris de la nation bretonne, retranchés dans l'inaccessible réduit de la Cambrie. Pendant un siècle et demi, et jusqu'à l'arrivée d'Augustin, la religion et le patriotisme leur avaient inspiré une égale horreur de ces barbares païens qui étaient venus dévaster, puis dérober leur île natale. Ils avaient vu, avec autant de méfiance que de répugnance, s'introduire graduellement dans le bercail de l'Église tous ces sauvages envahisseurs dont la damnation éternelle leur semblait une sorte de consolante justice. En maintenant leurs usages anciens, en célébrant la Pâque à une date autre que les Saxons, en voyant leur clergé porter sur son front rasé le signe distinctif de leur tradition et de leur origine indépendante, ils témoignaient de leur incrédulité à l'égard du christianisme de leurs ennemis, et ils élevaient devant Dieu et devant les hommes une protestation suprême en faveur de

1. VARIN, Mémoire cité.

leur nationalité vaincue, mais non encore extirpée[1].

Tentatives de saint Aldhelm pour ramener les Bretons à l'unité.

Or, pendant que Wilfrid consumait sa vie à lutter, dans le nord de l'Angleterre, contre des inimitiés que fomentait et aggravait probablement l'opposition des Celtes à ses innovations, un célèbre religieux nommé Aldhelm, presque du même âge que Wilfrid et qui mourut en la même année, se signalait par ses efforts pour ramener à l'unité romaine les Bretons sujets ou limitrophes du royaume de Wessex en même temps que pour répandre et consolider la foi chrétienne chez les Saxons de l'Ouest. Il a laissé une renommée trop populaire au moyen âge, et il a été, de nos jours surtout, trop souvent cité parmi les précurseurs litté-

709.

1. C'est ce que Bede, en un langage trop semblable à celui qu'emploient les scribes moscovites de nos jours à l'endroit des Polonais, appelle une *haine domestique et immorale :* Britones maxima ex parte domestico sibi odio gentem Anglorum et totius Ecclesiæ catholicæ statum Pascha, minus recte *moribusque improbis* pugnant. Il n'y a aucune raison valable pour imputer aux Bretons chrétiens des mœurs en quoi que ce soit inférieures à celles des Saxons convertis; mais notre vénérable historien, aveuglé par ses passions et ses préjugés de race, ne s'arrête pas là et cède, comme l'ont fait tant d'autres depuis lui, à la détestable tentation d'identifier avec l'œuvre de Dieu une conquête humaine... Tamen et divina sibi et humana prorsus resistente virtute, in neutro cupitum possunt obtinere propositum : quippe qui quamvis ex parte sui sunt juris, nonnulla tamen ex parte Anglorum sunt servitio mancipati. V, 23. — Il dit ailleurs (V, 18) que saint Aldhelm a écrit « librum egregium adversus errorem Britonum, quo vel Pascha non suo tempore celebrant, vel alia *perplura ecclesiasticæ castitati et paci* contraria gerunt. » Dans tout ce qui nous a été conservé d'Aldhelm on ne trouve pas la moindre allusion aux mœurs irrégulières du clergé celte.

raires, pour ne pas nous arrêter quelques instants[1].

Sa naissance royale et son éducation mi-romaine et mi-celtique — 645?-675.

Aldhelm était issu de cette puissante race de Cerdic dont la généalogie officielle remontait au dieu Woden ou Odin[2] et qui régnait sur les Saxons de l'Ouest, en attendant le moment où elle allait réunir sous sa domination tous les royaumes de l'Heptarchie. Voué, jeune encore, aux études religieuses et littéraires, il fut promptement attiré par une école qui venait de se créer dans sa province natale et qui allait lui devoir sa principale illustration. Un religieux scotique, nommé Maïdulphe, mu par le même esprit qui entraînait tant d'Anglo-Saxons vers les cloîtres ou les ermitages de l'Irlande, était venu chercher en Angleterre une solitude où il pût étudier et prier en paix. Il s'établit dans une immense forêt, sur les confins du Wessex et de la Mercie; il y vécut en ermite, à l'abri d'une hutte qu'on lui permit de construire sous les murs d'un vieux château devenu l'apanage des rois saxons après avoir été la demeure des chefs

1. Excepté quelques lignes de Bede (V, 18), et ce que l'on trouve de détails biographiques dans les œuvres d'Aldhelm lui-même, nous n'avons point de témoignages contemporains sur sa vie. Mais au douzième siècle, Guillaume de Malmsbury et, avant lui, un autre religieux, Faricius, du grand monastère dont Aldhelm avait été abbé, rédigèrent deux biographies séparées du saint, d'après les traditions de leur communauté. Celle de Guillaume est un monument fort curieux, dont Mabillon et les Bollandistes n'ont connu et publié qu'un abrégé, et dont le texte complet ne se trouve que dans l'*Anglia sacra* de Wharton, t. II. Le rôle littéraire d'Aldhelm a été supérieurement étudié par Lingard (*Anglo-Saxon Church*, t. II) et Ozanam (*Etudes germaniques*, t. II, p. 489).

2. *Chron. Saxon.*, ad ann. 552.

bretons, et seul débris d'une ville bretonne que les conquérants germaniques avaient détruite[1]. Le solitaire celtique, pour avoir de quoi vivre, ouvrit une école. Quelqu'un qui, de nos jours, dans n'importe quel pays du monde, excepté dans le *Far-West* des États-Unis d'Amérique, ouvrirait une école dans un bois, courrait grand risque d'y mourir de faim. Mais alors une telle soif de l'instruction s'était allumée chez les Anglo-Saxons, et les sources où ils pouvaient l'étancher étaient si rares, que la spéculation de Maïdulphe réussit parfaitement. Les écoliers lui vinrent en assez grand nombre pour former bientôt une communauté, et parmi eux Aldhelm, qui y fut d'abord élève, puis religieux[2]. Il y passa quinze ans ; à la mort de Maïdulphe, il fut élu abbé, et, grâce à lui, la fondation de l'anachorète celtique devint un des principaux monastères de l'Angleterre, sans cesser de porter le nom du vieux et saint étranger que les Celtes s'honorèrent toujours d'avoir donné pour maître au célèbre Aldhelm[3].

Il devient abbé de Malmsbury.

1. *Liber antiquitatum Meldunensis cœnobii*, ap. Dugdale, *Monasticon*. Le souvenir de cette catastrophe semble survivre dans le nom moderne de *Broken-borough*, non loin de Malmsbury.

2. Deficientibus necessariis scholares in discipulatum accepit ut eorum liberalitate victus tenuitatem corrigeret. Illi procedenti tempore magistri sequaces ex scholaribus monachi effecti, in conventum non exiguum coaluere. Guill. Malmesbur., *Vita Aldhelmi*, ap. Wharton, page 3.

3. *Maildulf's burgh*, d'où Malmsbury. Abbas monasterii quod Maildufi urbem nuncupavit. Bede, V, 18.—A quodam sancto viro de nostro genere nutritus es. *Epist. Scoti anonym.*, ap. Giles, p. 98.

Ses études à Cantorbéry.

Mais avant d'être appelé à gouverner ses condisciples, Aldhelm voulut connaître d'autres enseignements que ceux de son maître celtique. Il alla plus d'une fois à Cantorbéry[1], dont les grandes écoles monastiques reprenaient une nouvelle vie sous cet abbé Adrien que nous avons déjà tant de fois cité, et qui était venu d'Afrique avec le nouvel archevêque, l'Asiatique Théodore, pour présider à l'éducation catholique des Anglo-Saxons. Cet homme éminent, qu'un historien monastique signalait encore quatre siècles après sa mort comme le maître des maîtres, la source et le foyer des lettres et des arts, gagna le cœur d'Aldhelm en développant la plénitude de son intelligence. Le jeune West-Saxon ne sortit des mains de ce précepteur africain qu'après avoir été pourvu de tout ce qui constituait alors l'enseignement littéraire et religieux[2]. Il lui en conserva pendant toute sa vie une ineffaçable reconnaissance, et se plaisait à faire dater de son séjour à Cantorbéry la véritable naissance de son esprit. « C'est vous, mon bien-aimé, » lui écrivait-il plus tard, « qui avez été le vénérable précepteur de ma rude enfance, c'est vous que j'embrasse toujours avec l'effusion d'une ten-

669.

1. On ne s'explique pas comment Guillaume de Malmsbury a pu attribuer la première éducation d'Aldhelm à l'abbé Adrien. Aldhelm, mort septuagénaire en 709, devait par conséquent avoir au moins vingt ans en 669, époque où Adrien débarqua en Angleterre. On constate du reste deux séjours différents d'Aldhelm à Cantorbéry.

2. Quem in arcem scientiæ stetisse qui Anglorum gesta perleget intelliget... Fons liberarum vivus artium. Guill. Malm b. p. 5.

dresse pure, et c'est auprès de vous que je brûle du désir de retourner[1]. »

Sa grande réputation littéraire.

C'est donc à Cantorbéry qu'Aldhelm puisa cette science approfondie de l'Écriture sainte, cet amour du grec, du latin et de l'hébreu, ces goûts et ces habitudes littéraires qui lui ont valu la première place dans l'admiration universelle de ses compatriotes. Mais ce ne sont pas seulement des contemporains tels que Bede[2], c'est encore d'une postérité très-reculée qu'il a recueilli les hommages qui ont attiré sur lui l'attention inaccoutumée de plusieurs écrivains modernes. Je sais bien qu'il est le premier des Saxons dont les écrits nous soient restés, le premier homme de race germanique qui ait cultivé la muse latine, comme il s'en est vanté[3] en s'appliquant à lui-même, tout jeune encore, les vers de Virgile :

Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit.
Aonio rediens deducam vertice Musas.
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas.

Mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'on a singulièrement surfait sa valeur littéraire. De tous les

1. Reverendissimo patri meæque rudis infantiæ venerando præceptori... Mi charissime, quem gratia puræ dilectionis amplector... Aldhelmi *Opera*, p. 330, éd. Giles.

2. Vir undecumque doctissimus : nam et sermone nitidus, et scripturarum tam liberalium quam ecclesiasticarum erat eruditione mirandus. Bede, V, 18.

3. Constat neminem nostræ stirpis prosapia genitum, et Germanicæ gentis cunabulis confotum, in hujuscemodi negocio ante nostram mediocritatem tantopere desudasse. *Epist. ad Acircium*, éd. Giles, p. 327.

Pères de l'Église et peut-être de tous les écrivains ecclésiastiques, je n'en connais point dont la lecture soit plus fastidieuse que celle d'Aldhelm. Il n'a rien, ni de la fougue originale de Ceadmon, ni de l'éloquente et élégante simplicité de Bede. Il est certainement fort instruit pour son temps, et ne manque pas d'une certaine chaleur, quand le pédantisme de la forme ne vient pas glacer son esprit. Il tire quelquefois assez heureusement parti des textes de la Bible, et dans ses fameux traités en prose et en vers sur les Vierges et la Virginité il se montre fort versé dans l'histoire sainte et ecclésiastique. Ses vers rimés et non rimés valent un peu mieux que sa prose, sans offrir ni charme ni véritable éclat, malgré la pompe affectée de ses images et de ses métaphores. Mais, en vers comme en prose, cet homme de race germanique, en qui l'on aimerait à trouver quelque chose de sauvage et de primitif, se complaît aux tours de force littéraires, aux acrostiches, aux énigmes, à l'allitération, aux jeux de mots, aux périphrases, aux redondances puériles et grotesques, enfin à tous les raffinements ineptes de la décadence hellénique et latine[1].

Nous le jugerions sans doute avec plus d'indulgence si nous connaissions ses productions anglo-saxonnes qui durent assurément contribuer à sa re-

1. Je renvoie ceux qui me trouveraient trop sévère et qui n'auraient pas sous la main le commode volume publié par le docteur Giles, aux extraits que Lingard et Ozanam ont cités de saint Aldhelm.

Ses chants anglo-saxons destinés à tenir lieu de sermons.

nommée populaire. Mais il ne nous en reste que le vague souvenir qui se rattache au trait le plus curieux et le plus touchant de sa jeunesse. Que ne donnerait-on pas pour avoir le texte de ces cantiques et de ces ballades qu'il chantait sur les ponts et sur les carrefours, où il attendait au passage les paysans saxons lorsqu'ils sortaient en toute hâte des églises, aussitôt la messe finie, et sans vouloir écouter les sermons? En se présentant à eux comme un musicien, comme un de leurs bardes habituels, il cherchait sans doute à leur insinuer sous cette forme attrayante et populaire les vérités de la religion dont la prédication en chaire les ennuyait[1]. Ces chants, en langue vulgaire, restèrent populaires pendant plusieurs siècles et ont valu à Aldhelm l'honneur d'être proclamé le prince de la poésie anglo-saxonne par le grand roi Alfred.

Vie littéraire des cloîtres saxons du VIIe siècle.

Ce qui frappe surtout dans l'histoire d'Aldhelm et dans ses écrits, c'est la vie littéraire et intellectuelle qui se développe tout à coup dans les cloîtres saxons, à peine construits, et qui y fait

1. Litteris ad plenum instructus, nativæ quoque linguæ non negligebat carmina, adeo ut, teste libro Ælfredi... nulla unquam ætate par fuerit quisquam, poesim anglicam posse facere vel canere... Carmen triviale quod adhuc vulgo cantitatur fecisse... Populum eo tempore semi-barbarum, parum divinis sermonibus intentum statim cantatis missis domos cursitare solitum; ideo sanctum virum super pontem qui rura et urbem continuat, abeuntibus se opposuisse obicem, quasi artem canendi professum... Hoc commento sensim inter ludicra verbis scripturarum insertis, cives ad sanitatem reduxisse. Guill. Malmesbur., p. 4.

éclore un souffle à la fois catholique et classique venu d'Italie et d'Orient. Le même phénomène se manifestait depuis deux siècles dans les monastères d'Irlande, sous une inspiration plus originale, mais moins facile à étudier. Cette vie littéraire a ses petitesses et ses nuages, son côté prétentieux et affecté. Ce n'en est pas moins un grand et singulier spectacle que cet épanouissement de la pensée humaine, de l'étude et de la science, de la poésie et de la parole, au sein d'une race barbare et belliqueuse, encore tout absorbée en apparence par la guerre, les invasions, les révolutions dynastiques et domestiques, tous les orages et tous les faux pas qui caractérisent l'enfance des sociétés.

Étendue et diversité des connaissance d'Aldhelm.

Nul ne personnifie mieux les bons et les mauvais côtés de cette phase littéraire que saint Aldhelm, et principalement par l'étendue et la diversité de ses connaissances. Il était excellent musicien, et s'exerçait avec ardeur sur tous les instruments connus de son temps [1]. Chose bien plus rare alors, il avait étudié le droit romain, heureusement ignoré de tous les autres lettrés ou religieux anglo-saxons, y compris même le vénérable Bede, dont l'érudition semblait universelle [2]. Il possédait, comme on

1. Omnia instrumenta quæ fidibus vel fistulis aut aliis varietatibus melodiæ fieri possunt... in quotidiano usu habuit... Faricius, *Vita Aldhelm.*, ap. Bolland., t. VI Maii, p. 85.

2. C'est lui-même qui le dit dans une lettre à son prédécesseur Hedda, éd. Giles, p. 96. Cf. Lappenberg, I, 196. Je ne sais où Palgrave a

l'a vu, les trois langues sacrées, et savait assez d'hébreu pour lire la Bible dans le texte original. Il ne lisait pas seulement le grec, il le parlait et le prononçait comme un ancien, au dire de deux professeurs que le roi Ina, cousin d'Aldhelm, avait fait venir de Grèce pour l'aider dans ses études. Quant au latin, il n'en était que trop occupé : il disserte à foison sur les minuties de la grammaire, de la prosodie et de la métrique. Il cite à outrance Virgile et Lucain, Perse et Térence, Horace et Juvénal ; il cite même Juvencus et même les Priapées !

Sa sollicitude constante pour les âmes.

Toutefois ces préoccupations littéraires ou classiques ne lui faisaient jamais perdre de vue les exigences ou les périls de l'âme. Dans une lettre souvent citée, il met en garde l'un de ses compatriotes, qui était allé étudier en Irlande, contre les dangers de la philosophie païenne et surtout de la mythologie. « Quel fruit, je vous prie, la vérité orthodoxe peut-elle retirer de ce qu'un homme s'évertue à scruter les incestes de l'impure Proserpine ou les aventures de la pétulante Hermione, ou les bacchanales des Luperques et des parasites de Priape? Tout cela a disparu : tout cela n'est plus rien devant la croix, victorieuse de la mort[1]. »

vu qu'il existait quelque part un traité manuscrit d'Aldhelm sur le droit romain, dont il espérait en 1832 la prochaine publication.

1. Quidnam, rogitum quæso, orthodoxæ fidei sacramento commodi affert circa temeratum spurcæ Proserpinæ incestum... enucleate le-

C'est surtout dans sa correspondance que se révèle cette sollicitude pour le salut des âmes qu'il se plaisait à donner pour motif de tous ses écrits. Voici quelques mots d'une lettre qui semble adressée d'hier à la jeunesse mi-partie cléricale et mi-partie nobiliaire des universités d'Oxford et de Cambridge : tant cette nature anglo-saxonne reste invariable dans ses vices comme dans ses vertus! « Très-cher Ethelwald, toi qui es à la fois mon fils et mon disciple, tu es encore bien jeune; mais je t'en conjure, ne te laisse pas trop asservir par les vains plaisirs de ce monde. Évite avec soin les excès quotidiens de boisson, les repas superflus et interminables, même les parties de cheval trop prolongées et toute autre misérable délectation sensuelle[1]. Je t'en conjure aussi, ne te laisse pas asservir par l'amour de l'argent ou de la vaine gloire, et par cette jactance séculière odieuse à Dieu. Consacre plutôt ton temps, cher bien-aimé, à l'étude des Écritures et à la prière; et si tu veux t'occuper en sus des lettres séculières, fais-le surtout afin de mieux approfondir les textes sacrés, dont le sens dépend presque partout de l'intelligence des règles de la

gendo scrutendoque sordescere... quæ .. alma mortis morte stipite patibuli affixa, solo tenus diruta evanuere. *Epist. ad Wilfrid.*, éd. Giles, p. 337.

1. Sive in quotidianis potationibus et conviviis usu frequentiore ac prolixiore inhoneste superfluis, sive in equitandi vagatione culpabili... Seu in quibuslibet corporeæ delectationis voluptatibus execrandis... Multo magis, mi amantissime, vel lectionibus divinis, vel orationibus sacris semper invigila... P. 332, éd. Giles.

grammaire. Mets cette lettre dans tes autres livres, afin de la relire sans cesse. »

En dédiant son volumineux traité de versification latine, après vingt ans d'absence, au chef de quelque tribu northumbrienne ou scotique[1], qui avait été son compagnon d'études et qui était devenu son fils spirituel, il insiste ardemment auprès de celui qu'il appelle son *très-révérend fils* pour que ce pauvre prince se fasse un devoir de lire d'un bout à l'autre cet ennuyeux volume. Il s'étend longuement sur la peine que lui a coûtée cette composition au milieu des sollicitudes pastorales et des orages du siècle. « Il serait absurde, » dit-il, « que tu ne prisses pas la peine de manger ce qui j'ai eu tant de mal à moudre et à pétrir[2]. » Puis il invoque aussi l'exemple du grand empereur Théodose, qui, tout en gouvernant le monde, avait trouvé le temps de copier les dix-huit livres du grammairien Priscien. Mais il ajoute aussitôt : « Que le son de la trompette du jugement dernier ne sorte pas de tes oreilles; qu'il te rappelle toujours le livre de la loi qu'il faut méditer nuit et jour. Si tu songes toujours

1. On ne sait quel est cet Acircius, qu'il qualifie pompeusement de *Aquilonalis imperii sceptra gubernanti*, mais à qui il rappelle qu'ils ont contracté, au temps de leur puberté, *inextricabile conglutinati fœderis pignus*.

2. Absurdum nempe arbitror si... illud te pigeat velut insolescentem ac delicatum paulatim masticare ac ruminare, quod me non piguit, utpote pistoris pinsentis officio functum, commolere et tollere. P. 328, éd. Giles.

à tes fins dernières, jamais tu ne pécheras. Qu'est-ce que notre prospérité d'ici-bas? un songe, une fumée, une écume. Plaise à Dieu que la possession des biens présents ne nous tienne pas lieu de toute rémunération future, et que l'abondance de ce qui périt ne soit pas suivie de la disette de ce qui dure! Je le demande pour toi et pour moi à celui qui pour nous a été suspendu au gibet de la croix[1]. »

C'est encore dans les trop rares fragments de sa correspondance que l'on peut juger du cœur d'Aldhelm; et ce cœur nous semble très-supérieur à son esprit. On y découvre une tendresse et une bonté qui, chez ce religieux de race barbare, touchent et attachent bien autrement que toute sa rhétorique et toute son érudition gréco-latine. On voit avec bonheur que son âme ne fut ni gonflée ni troublée par sa grande renommée chaque jour croissante, ni par l'affluence de disciples et d'admirateurs qui s'offrait à lui non-seulement dans les Iles Britanniques, mais jusqu'en Gaule et en Espagne. Il resta toujours l'homme doux et affectueux qui, pendant qu'il étudiait avec passion la prosodie, l'astronomie et le droit romain à Cantorbéry, écrivait à son évêque en gémissant de ne pouvoir célébrer les fêtes de Noël dans la joyeuse compagnie de ses frères

1. Propterea cœlestis tubæ clangor... Utinam caducarum copia, secutarum non sit inopia... quod præstare dignetur, qui pro nobis in patibulo pependit... *Ibid.*

de Malmsbury et le chargeait de saluer tendrement tous ces frères depuis le premier jusqu'au dernier[1].

Sa popularité.

C'est par là que s'explique surtout la grande popularité dont il jouissait dans son pays. Elle était telle que, au retour de ses voyages, il voyait accourir au-devant de lui non-seulement la longue procession de ses religieux avec leurs chants et leurs encensoirs, mais encore une foule de laïques qui se livraient à une sorte de danse rhythmée en son honneur[2].

Après cette mention trop prolongée du rôle littéraire d'Aldhelm, il faut nous rappeler qu'il nous intéresse surtout par sa grande existence monastique et par ses relations avec les dissidents celtiques.

Sa grande existence monastique.

Ce médiocre écrivain a été un grand religieux. Il partagea sa vie entre l'étude et la prière, mais l'étude n'était pour lui qu'une suite de ses entretiens avec Dieu. « Quand je lis, » disait-il, « c'est Dieu qui « me parle; quand je prie, c'est à Dieu que je parle[3]. » Comme ses contemporains Wilfrid et les saints abbés de la plage northumbrienne, il professa et propagea la règle de saint Benoît, dont il a inscrit le

1. Fateor me decrevisse... Natalis Domini solemnitatem in consortio fratrum tripudians celebrare... Salutate in Christo omnem sodalium meorum catervam a minimo usque ad maximum.

2. Venienti occursum est ubique magna pompa, longo apparatu salutantium... Laicorum pars pedibus plaudunt choreas; pars diversis corporum gestibus internas pandunt lætitias. Guill. Malmesb., p. 19.

3. Lectionibus frequenter, orationibus instanter incumbebat, ut sicut ipse in quadam epistola dicebat, legens Deum alloquentem audiret, orans Deum alloqueretur. *Id.*, p. 13.

panégyrique dans son poëme en l'honneur des Vierges, et qu'il n'hésitait pas à regarder comme le premier auteur de la conversion de l'Angleterre, puisque ses disciples en avaient été les premiers apôtres[1]. Il substituait ainsi les enseignements et les traditions puisés à Cantorbéry, aux influences de son premier maître celtique. Mais ce n'était point par mollesse; car il n'en demeurait pas moins fidèle, comme Wilfrid lui-même, aux grandes austérités qui caractérisaient la vie monastique des Irlandais. Lui aussi s'imposait ces pénitences vraiment prodigieuses qui étaient habituelles aux moines scotiques. Pour dompter les révoltes de la chair, il allait la nuit se plonger jusqu'au cou dans une fontaine voisine du monastère, et y restait pendant la durée d'un psautier. Et cela en hiver comme en été. Cette fon-

1. On nous saura gré de citer ces vers; c'est le plus ancien hommage rendu par une plume germanique à la gloire de saint Benoît et de son institut :

Temporibus faustus Benedictus claruit isdem,
Quem Deus Ausoniæ clemens indulserat auctor...
Primo qui statuit nostræ certamina vitæ,
Qualiter optatam teneant cœnobia normam,
Quoque modo properet directo tramite sanctus,
Ad supera scandens cœlorum culmina cultor;
Cujus præclaram pandens ab origine vitam
Grægorius præsul chartis descripserat olim,
Donec æthralem felix migraret in arcem.
Hujus alumnorum numero glomeramus ovantes,
Quos gerit in gremio fœcunda Britannia cives,
A quo jam nobis baptismi gratia fluxit,
Atque magistrorum veneranda caterva cucurrit.

De Laudibus Virginum, p. 159.

taine, voisine du monastère, a longtemps gardé son nom avec la mémoire de ses redoutables austérités[1]. Je pense que c'est le seul poëte et le seul érudit dont on ait conservé de tels souvenirs.

Son zèle pour la prédication.

Il était loin d'ailleurs de concentrer son zèle dans l'étroite enceinte de son monastère. Ce fut lui qui, par sa prédication, acheva la conquête du Wessex, ce royaume qui devait, un siècle après sa mort, absorber les sept autres royaumes de l'Heptarchie. Mais cette œuvre fut aussi longue que laborieuse. Les populations semblaient n'être chrétiennes que de nom: elles n'écoutaient pas les prêtres et ne fréquentaient point les églises. Aldhelm employait toutes les ressources de son éloquence pour les y attirer. Il allait jusque sur les foires et les marchés publics, se mêlait aux groupes des acheteurs et des vendeurs, et réussissait, par la suavité de sa parole, à leur faire abandonner pour un temps leurs denrées, et à les entraîner sur ses pas jusqu'à l'église où il les nourrissait à loisir du pain de la parole divine[2].

1. Ut vim rebelli corpori conscinderet, fonti se humero tenus immergebat. Ibi nec glacialem in hyeme frigorem, nec æstate nebulas ex locis palustribus halantes, curans... Fons ille... in valle cœnobii lenibus scatebris fluens... Guill. Malmesb., p. 13.

2. Illius provinciæ populus, perversus opere, quamvis subditus fidei nostræ, ecclesiam non frequentabat, nec sacerdotum curabat imperium : quem vir blandus verbis monens suavibus... Mercatorum ex diversis partibus multitudo congregabatur maxima : cui pater iste extra urbem veniebat obviando... Quidam eorum... pro quibus venerant relinquentes ad tempus mercimonia... post hæc... repedabant ad propria, animabus suis divino prius officio saginatis. Bolland., t. VI Maii, p. 85.

Sa sollicitude pour le bien des âmes et l'honneur de l'Église s'étendait même en dehors de sa province natale. Il ne fut pas indifférent, comme tant d'autres saints évêques et abbés de son temps, aux nobles luttes de Wilfrid. On a une lettre de lui, adressée aux membres trop nombreux du clergé de Wilfrid qui avaient abandonné leur pontife au milieu de ses épreuves et qui, pendant son exil, mendiaient la faveur de ses persécuteurs. « Je vous en supplie à genoux, » leur écrivait Aldhelm, « ne vous laissez pas troubler par l'ouragan qui vient d'ébranler les fondements de votre Église, et dont le bruit a retenti jusqu'à nous. Sachez, s'il le faut, quitter avec votre pontife le pays de vos pères et le suivre dans l'exil. Quelle douleur, quel labeur pourrait vous séparer de celui qui vous a nourris, élevés, portés dans ses bras et dans son cœur avec une si tendre charité?... Voyez les séculiers, étrangers à toute science des choses divines. Que dit-on des laïques qui, après avoir aimé et servi leur seigneur dans sa prospérité, l'abandonnent quand il tombe dans le malheur et la pauvreté? Que dit-on de ceux qui aiment mieux goûter le doux repos de leurs foyers que s'associer aux misères et à l'exil de leur prince? Par quelle explosion universelle de risée, de mépris et d'exécrations ne sont-ils pas flétris[1]? Et de vous donc, de vous

Il intervient en faveur de Wilfrid.

1. Vos viscerales contribulos, flexis genuum poplitibus, subnixa exposco prece... Ecce seculares divinæ scientiæ extorres, si devotum dominum quem in prosperitate dilexerunt... deseruerint... Nonne exe-

prêtres, que ne dira-t-on pas si vous laissez partir seul dans son bannissement le pontife qui vous a instruits et ordonnés ? » On ne nous dit pas quel fut le succès de cette lettre ; mais il n'en est pas moins curieux de voir notre abbé anglo-saxon, en digne descendant d'Odin, invoquer au profit de l'autorité épiscopale et chercher à réveiller dans le cœur de ses confrères cette tradition du dévouement personnel, ce sentiment passionné de la *féauté* au prince et au seigneur dont les Anglo-Saxons nous ont déjà fourni plus d'un exemple touchant.

Pendant les trente années que dura son abbatiat, Aldhelm fut le véritable fondateur de Malmsbury ; il lui donna cette existence puissante et populaire qui dura jusque fort avant dans le moyen âge. Il y attira une foule immense de religieux et d'étudiants[1]. Par la grandeur et la variété de ses constructions, il en fit le plus bel édifice qu'il y eut alors en Angleterre. La sympathie qu'il inspirait aux rois et aux nobles du Wessex et de la Mercie valut au monastère situé sur les confins de ces deux régions de nombreuses et vastes donations territoriales ; le domaine abbatial, qui ne contenait que trente métairies[2] quand il de-

crabiles cachinni ridiculo et gannaturæ strepitu ab omnibus ducuntur? Quid ergo de vobis dicetur? etc. *Epistola ad clerum Wilfridi episcopi*, p. 335.

1. Currebatur ad Aldhelmum totis semitis : his vitæ sanctimoniam, illis litterarum scientiam desiderantibus... Tunc res monasterii in immensum augeri. Guill. Malmesb., p. 10.

2. Je traduis ainsi les *Cassatos* de Guillaume, que je suppose être l'équivalent du terme si usuel de *Casata*.

vint abbé, en comptait plus de quatre cents à sa mort. Afin de mettre autant que possible la liberté et la propriété de la communauté à l'abri de la cupidité laïque ou ecclésiastique, il alla, avec l'assentiment des deux rois de Mercie et de Wessex, jusqu'à Rome et y obtint du pape Serge Ier un privilége destiné à mettre le monastère de Malmsbury et ses dépendances sous la protection spéciale du Saint-Siége et à leur garantir l'indépendance absolue de toute autorité séculière ou épiscopale[1]. Aldhelm eut soin de faire confirmer cette exemption avec toute la solennité requise par son cousin le roi Ina, lorsqu'il devint évêque.

Il va à Rome pour obtenir le privilége de l'exemption. — 687-701.

Car lui aussi devint évêque, vers la fin de sa vie, et malgré tous ses efforts pour être délivré de ce fardeau. L'évêque des West-Saxons, Hedda, étant venu à mourir, on profita de l'occasion pour appliquer le plan de l'archevêque Théodore et pour diviser son immense diocèse en deux. Un nouvel évêché fut créé à

Il devient évêque, — 705;

1. L'authenticité de ce diplôme donné par Guillaume de Malmsbury a été révoquée en doute, mais le fait même de l'exemption ne paraît pas douteuse. Les Bollandistes disent à ce sujet : « Tales exemptiones (de la juridiction épiscopale), licet eo tempore rariores, non omnino inusitatas fuisse ostendit eruditissimus Mabilio, *de Re diplomatica*, l. I, c. 3, ex quibus corrigas quæ alibi forte in contrarium diximus. » — On nous dispensera d'insister sur les fables grossières et peu honorables pour la papauté que les biographes d'Aldhelm ont mêlées au récit de son voyage à Rome; pas plus que sur l'épreuve extraordinaire que le saint auteur de l'*Éloge de la Virginité*, comme plus tard Robert d'Arbrissel, se serait imposée pour mieux constater sa victoire sur ses sens. *Quomodo*, dit avec raison Henschenius, *monacho id credam fuisse permissum?* Et c'est bien le cas d'ajouter ce que dit Malmsbury lui-même, dans une autre occasion : *Non enim eget Aldhelmus ut mendaciis asseratur.*

Sherburne; il embrassait encore une étendue beaucoup trop vaste, puisqu'il comprenait presque tout e Sud-Ouest de l'Angleterre et jusqu'à la pointe de la Cornouaille, que les West-Saxons n'avaient point encore complétement conquise[1]. Aldhelm fut appelé à gouverner ce nouveau diocèse. Après sa promotion à l'épiscopat, il voulut que les religieux de ses diverses communautés[2], ou, comme il disait, de ses familles, procédassent en toute liberté à l'élection d'un nouvel abbé. Mais tous se refusèrent obstinément à lui donner un successeur. A ses instances réitérées, ils répondaient : « Tant que tu vivras, nous voulons vivre avec « toi et sous toi. Mais voici ce que nous te demandons « unanimement : c'est de nous faire garantir par les « saintes Écritures et le consentement des hommes « puissants que, après ta mort, ni roi, ni évêque, ni « qui que ce soit, ecclésiastique ou laïque, ne puisse « exercer sur nous une autorité que nous n'aurons « pas acceptée[3]. » Aldhelm obtint de son cousin le roi

mais n'en demeure pas moins abbé de Malmsbury.

1. Le siége de l'ancien diocèse resta fixé à Winchester. Celui de Sherburne fut peu après transféré à Sarum ou Salisbury. Il comprenait les six comtés actuels de Wiltshire, Berkshire, Somerset, Dorset, Devonshire et Cornwall. Il fut plus tard subdivisé, et on y découpa les deux diocèses de Bath et d'Exeter.

2. Il y en avait trois : Malmsbury, Frome et Bradford ; ces deux dernières étaient des colonies de la première.

3. Abbatem quem sibi spontanea voce familiarum mearum optio, consona voce elegisset... Ut nullus post obitum tuum nec regalis audacitas, nec pontificalis auctoritas, vel aliquid ecclesiasticæ seu secularis dignitatis vir, sine nostro voluntatis arbitrio, in nobis sibi vindicet principatum. *Epist. Aldhelmi de libertate propriæ electionis*. ap. Guill. Malmesb., Bolland., et Giles, p. 350.

Ina, de son collègue l'évêque de Winchester et de tout le clergé du Wessex assemblé en synode, la reconnaissance de la liberté perpétuelle du monastère qu'il continuait à gouverner. Puis il alla se faire sacrer à Cantorbéry, par son ancien camarade d'études, l'archevêque Brithwald, le successeur du grand Théodore.

A ce voyage du sacre se rattache un trait curieux. Étant à Cantorbéry, il apprit que des navires venant de France, du pays des Morins, avaient touché à Douvres : il y alla aussitôt, espérant trouver dans leur cargaison des livres ou autres objets utiles à son église. Il découvrit en effet, parmi les marchandises étalées sur le rivage, beaucoup de livres, et parmi ces livres un volume surtout dont il demanda le prix après l'avoir longtemps feuilleté. Les matelots, le voyant pauvrement vêtu, se moquèrent de lui et l'écartèrent avec force injures. Bientôt la tempête éclate et met en danger le navire à l'ancre : Aldhelm se jette dans une barque pour secourir l'équipage (comme les généreux marins des *Life-boats* d'aujourd'hui). Par sa prière il apaise les flots et sauve la vie des matelots. Ceux-ci, confus et touchés, lui donnent pour rien le livre qu'il avait désiré : c'était une Bible complète, l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'il emporta précieusement avec lui à Malmsbury[1]. Cette

1. Spatiabatur sanctus juxta mare, intentosque oculos mercimoniis infigebat, si quid forte commodum ecclesiastico usui attulissent nautæ qui e Gallico sinu in Angliam provecti librorum copiam ap-

anecdote n'est pas sans intérêt pour l'histoire du commerce matériel et intellectuel en Angleterre; elle montre d'ailleurs que, bien loin de proscrire l'étude de la Bible, comme les Anglais modernes le lui reprochent si aveuglément, l'Église, dès les temps les plus primitifs, ne négligeait aucune occasion d'en propager la connaissance.

Mort d'Aldhelm. — 25 mai 709.

L'épiscopat d'Aldhelm ne dura que quatre ans, il les passa à parcourir son vaste diocèse et à y prêcher jour et nuit. Il mourut en la même année que son maître, le fameux abbé africain, Adrien de Cantorbéry, et que son illustre contemporain Wilfrid d'York. La mort le surprit, comme le saint apôtre de la Northumbrie[1], pendant une de ses courses apostoliques, et dans un village[2]. Il voulut rendre le dernier soupir

portassent. Conspicatus librum totius Testamenti Veteris et Novi seriem continentem... Cum gnarus folia volveret, pretium effringeret, barbari eum nautica lascivia conviciis aggrediuntur... Mox ipse in scapha ascensa virtute remigum periclitantes adisset, mutata in bonum. Guill. Malmesb., p. 20. Cf. Bolland., *loco cit.*, p. 8. — Cette Bible existait encore à Malmsbury du temps de l'historien, par conséquent plus de quatre cents ans après la mort d'Aldhelm.

1. Voir au tome III, liv. XIII, ch. 2, p. 46.

2. A Dulting, dans le Somersetshire. — In prædicationibus noctes perinde ac dies continuans, diœceses non segniter circumiens... Lignea erat ecclesia, in qua se ultimum spirans afferre jussit. Guill. Malmesb., p. 23.— Huit siècles après sa mort, sa fête se célébrait encore à Malmsbury, au milieu d'une telle affluence qu'il fallait, selon Camden, une troupe d'hommes armés, *cohors militum*, pour empêcher tout désordre. Puis vint la réforme de Henri VIII avec son cortége accoutumé de dévastations. La magnifique église de Malmsbury eût été complétement rasée, si un filateur ne l'avait rachetée du roi pour y installer ses métiers. Le monastère fut saccagé. Les précieux manuscrits de sa

dans la petite église construite en bois où il venait de prêcher la parole de Dieu : on y montra longtemps la pierre où il avait posé sa tête mourante.

Ce qu'il a fai pour ramener les dissidents celtiques.

Tel était l'homme auquel on s'accorde à attribuer la principale part dans l'extinction de ce qu'on appelait le schisme dans l'ouest et le midi de la Grande-Bretagne. Il est donc intéressant de rechercher dans ses écrits comme dans sa vie toutes les traces de ses relations avec les Celtes. Elles sont peu nombreuses et semblent toutes se rapporter soit à sa première éducation sous le Celte Maïdulphe, soit à la suite de ses études littéraires. On le voit recevoir des compliments pompeux de la part de différents Irlandais, dont un lui demande de lui prêter un livre, puis de le prendre pour disciple, et lui envoie un échantillon de ses vers latins, en annonçant qu'il saura bien se procurer des chevaux et un domestique pour faire le voyage, si la réponse d'Aldhelm est favorable[1]. Un autre, exilé, à ce qu'il disait, dans le coin le plus reculé du royaume des Francs, auprès du tombeau de son saint compatriote Fursy (à Lagny-sur-Marne), sollicite de celui qu'il appelle l'archimandrite des Saxons l'envoi de ses panégyriques latins[2]. On voit

bibliothèque servirent pendant longtemps à remplacer les vitres cassées des maisons voisines ou à chauffer les fours des boulangers. MAITLAND's *Dark Ages*, p. 281.

1. Domino sancto, sapientissimo, Christo quidem carissimo Aldhelmo Scotus ignoti nominis in Deo æterno salutem, etc. P. 98, éd Giles.

2. Domino lectricibus ditato studiis mellifluisque ornato lucubratiunculis, Aldhelmo Archimandritæ Saxonum... Cellanus in Hibernensi

encore le fils d'un roi d'Écosse, fort versé dans la littérature du temps, lui adresser tous ses écrits afin que la lime d'un génie si accompli en fasse disparaître la rouille scotique[1]. On le voit lui-même féliciter un de ses amis anglo-saxons d'être revenu de la brumeuse Irlande, après y avoir étudié pendant six ans. A cette occasion, il trace un tableau emphatique de ces allées et venues perpétuelles des étudiants anglais qui remplissaient des flottes entières pour passer en Irlande ou en revenir, afin d'y approfondir non-seulement les secrets de la grammaire, de la géométrie et de la physique, mais encore toutes les interprétations diverses de l'Écriture, « comme si, » dit-il, « dans la verte et féconde Angleterre, les maîtres grecs et latins manquaient pour expliquer à ceux qui veulent savoir les obscurités de la céleste bibliothèque. » Puis il cite son cher maître Adrien, d'une urbanité si ineffable, et le métropolitain Théodore, qu'il représente entouré d'une troupe de disciples irlandais, comme un sanglier enveloppé d'une meute de chiens furieux, qui les repousse comme à coups de boutoir, par la nerveuse vigueur de sa dialectique et les traits serrés de ses syllogismes[2].

insula natus, in extremo Francorum limitis latens angulo exul... — Aldhelm lui répond : Miror quod me tantillum homunculum de famoso et florigero Francorum rure vestræ fraternitatis industria interpellat saxonicæ prolis prosapia genitum... P. 331, éd. Giles.

1. Arcivillum regis Scotiæ filium... Ut perfecti ingenii lima eraderetur scabredo scotica. Guill. Malmesb., p. 4.

2. Ex Hiberniæ brumosis insulæ climatibus... Tam creber meatus

Dans tout cela il ne se trouve aucune allusion aux dissidences religieuses qui séparèrent les Celtes des Anglo-Saxons ; ce qui fournit une nouvelle preuve de la réconciliation déjà effectuée avec les Celtes d'Irlande et le clergé anglo-saxon, tandis que les Celtes bretons s'obstinaient dans leurs observances distinctes et hostiles. Depuis les grandes victoires des rois northumbriens, c'étaient surtout les Saxons de l'Ouest, qui continuaient la lutte contre les Bretons réfugiés dans les péninsules montueuses de la Cambrie et de la Cornouaille, et dont l'infatigable résistance trouvait sans doute un concours imprévu et souvent dangereux chez les Bretons éparpillés dans les contrées depuis longtemps soumises aux Saxons. Après une de ces guerres ou de ces insurrections plus sanglantes encore que d'ordinaire, l'assemblée nationale des Saxons de l'Ouest se préoccupa longuement des mesures à prendre pour faire disparaître un des principaux obstacles à la fusion des deux races, en ramenant les Bretons vaincus à l'unité de l'observance pascale. On délibéra plusieurs jours. Enfin, partant du principe qu'il ne fallait pas

Vers 690.

est (istinc illincque, istuc illucque) navigero æquoreas fretantium calle gurgites... Cur Hibernia quo catervatim istinc lectores classibus advecti confluunt... ac si istic, fœcundo Britanniæ in cespite, didascali Argivi Romanive quirites minime reperiri queant... Etiamsi Theodorus, Hibernensium globo discipulorum (seu aper truculentus Molossorum catasta ringente vallatus), stipetur ; limato perniciter grammatico dente rebelles phalanges discutit, etc., p. 92-94, éd Giles Cf. Ozanam, *op. cit.*, 492. Cette lettre est donc antérieure à 690, date de la mort de Théodore.

employer la force pour les réduire, mais uniquement la raison et la persuasion, il fut décrété que l'abbé Aldhelm, aussi irréprochable dans sa vie que dans sa doctrine, serait chargé de leur enseigner les véritables lois de l'Église et de terminer le schisme, pour l'honneur de sa patrie comme pour le salut commun[1]. Un concile national (probablement celui de Becancelde), où presque tout le clergé anglo-saxon était représenté, confirma ce mandat que l'abbé de Malmsbury avait reçu de ses compatriotes. Il accepta cette tâche avec sa charité ordinaire. Sans s'aventurer lui-même au milieu des populations réfractaires, il s'adressa par écrit à leurs chefs et à leur clergé. Un succès inattendu couronna ses efforts. Il ne nous est resté de tout ce qu'il dut écrire à ce sujet qu'une lettre adressée à un petit roi breton qui maintenait encore son indépendance en Cornouaille, à la pointe extrême de l'Angleterre méridionale. Il y trace un tableau saisissant de la séparation religieuse, de la répulsion morale qui s'élevait encore à la fin du septième siècle, comme un mur, entre les deux races, entre les vainqueurs et les vaincus. « Par delà l'embouchure de la Saverne, » dit-il, « les prêtres de la Cambrie,

Lettre l'abbé Aldhelm au roi breton de Cornouaille. — 692 ou 698.

1. Tunc rebellionem meditantes Kentuinus rex tam anxia cæde perdomuit, ut nihil ulterius sperarent... Hinc frequenter West-Saxonum conventus, crebri cœtus coacti .. sententia per plures dies multo verborum agmine volutata, nunc finem habuit : non vi cogendos schismaticos sed rationibus ducendos... Ambitur precibus B. vir, ut hunc laborem impendat... patriæ laudi et cunctorum in commune saluti. Guill. Malmesb., p. 14. Cf. Bolland., *l. c.*, p. 87.

enorgueillis de la pureté de leurs mœurs, ont une telle horreur de communiquer avec nous qu'ils refusent de prier avec nous dans les églises et de s'asseoir à la même table que nous ; bien plus, ce que nous laissons de nos repas est jeté aux chiens et aux pourceaux ; il faut que la vaisselle et les bouteilles dont nous nous sommes servis soient aussitôt frottées avec du sable, ou purifiées par la flamme avant qu'ils daignent y toucher. Les Bretons ne nous rendent ni le salut ni le baiser de paix ; et si quelqu'un d'entre nous autres catholiques va s'établir dans leur pays, les indigènes ne communiquent avec lui qu'après lui avoir fait endurer une pénitence de quarante jours. »

Aldhelm s'étend sur le scandale cruel de ces luttes et de ces haines dans l'Église du Christ. Il discute successivement la question de la tonsure et celle de l'observance pascale. « Nous vous en supplions à genoux, » dit-il, « en vue de notre future et commune patrie dans le ciel, et des anges nos futurs concitoyens ; nous vous adjurons de ne pas persévérer dans votre arrogant mépris des décrets de saint Pierre et des traditions de l'Église romaine, par un orgueilleux et tyrannique attachement aux statuts de vos ancêtres... Quelle que soit la perfection des bonnes œuvres, elles ne profitent point en dehors de l'Église catholique, pas plus aux cénobites qui suivent le plus fidèlement leur règle, qu'aux anachorètes cachés dans les solitudes les plus sau-

vages... Pour tout conclure en un mot, c'est en vain que se glorifie de la foi catholique quiconque ne suit pas le dogme et la règle de saint Pierre. Car le fondement de l'Église et la consolidation de la foi, placés premièrement dans le Christ et secondement dans Pierre, ne vacilleront aux assauts d'aucune tempête. C'est à Pierre que la vérité elle-même a conféré le privilége de l'Église, en disant : « Tu es Pierre et sur « cette pierre je bâtirai mon Église[1]. »

Il est généralement admis que le zèle et l'éloquence d'Aldhelm ramenèrent à l'observance orthodoxe une foule de Bretons, surtout de ceux qui vivaient sous la domination chaque jour plus étendue des rois de Wessex[2]. Mais les récits qui

1. Geruntio regi, simulque cunctis Dei sacerdotibus per Dumnonia conversantibus... Nuper cum enim in concilio episcoporum ex tota pene Britannia innumerabilis Dei sacerdotum caterva confluxit... Demetarum sacerdotes de privata propriæ conversationis munditia gloriantes nostram communionem magnopere abominantur... reliquias epularum turconum canum rictibus et immundis devorandos porcis projiciunt. Vascula quoque et phialas... Propter communem cœlestis patriæ sortem et angelicæ sodalitatis collegium... flexis poplitibus... suppliciter efflagitamus ut... traditionem Ecclesiæ Romanæ propter prisca priorum statuta vestrorum nequaquam tyrannica freti pertinacia arroganter aspernemini... Petro autem veritas ita privilegium sanxit Ecclesiæ. Page 83-89, éd. Giles. — On remarque dans cette curieuse lettre l'emploi de deux mots encore peu usités au septième siècle, ceux de *barones* et de *katharos*, appliqués, le premier aux chefs militaires, et le second aux hérétiques, qui se croient plus purs que les autres.

2. Scripsit, jubente synodo suæ gentis, librum egregium adversus errorem Britonum... multosque eorum qui occidentalibus Saxonibus subditi erant Britones, ad catholicam Dominici Paschæ celebrationem hujus lectione perduxit. Bede, V, 18. — On a quelque peine à croire

lui sont le plus favorables font assez comprendre que tous ne se soumirent pas. La plupart de ceux qui avaient gardé leur indépendance, au delà de la Saverne, demeurèrent, selon toute apparence, inaccessibles à ses efforts.

Les Bretons de Cambrie, qui avaient résisté aux efforts des missionnaires saxons et romains, adoptent la Pâque orthodoxe à la voix d'un évêque de leur race.

Et cependant ils finirent par céder, mais ce ne fut ni à la prédication ni à l'influence d'un étranger. La victoire que n'avait pu remporter ni le savant abbé saxon, ni le grand missionnaire romain, fut l'œuvre d'un prélat indigène : Elbod, évêque de Bangor et Breton de naissance, réussit, non sans rencontrer une vive résistance, à introduire le comput romain, d'abord dans le nord de la Cambrie, puis dans le midi, vers la fin du huitième siècle[1]. A partir de cette date il n'est plus question de dissentiment entre les deux Églises. Pour tout ce qui touche au culte et à la foi, les Bretons cambriens, tout en défendant avec une jalouse et intrépide fierté leur indépendance, ne se distinguent en rien des Anglo-Saxons[2]. Comme ceux-ci, ils affluent à Rome, leurs

770.

avec Mabillon que ce *librum egregium* ne soit pas autre chose que la lettre au roi de Cornouaille dont on vient de citer quelques fragments. — Les historiens monastiques de Malmsbury donnent plus d'extension que Bede aux résultats obtenus par Aldhelm : Ad dominicæ fidei regulam, et ipsos præsules et innumeram populi revocavit multitudinem. Bolland., *l. c.*, p. 85. — Debent usque hodie correctionem suam Aldhelmo ; quamvis pro insita nequitia et virum non agnoscant et volumen pessumdederint. Guill. Malmesb., ap. Wharton, p. 15.

1. Anno DCCLXX Pascha mutatur apud Britones, emendante Elbod homine Dei. *Ann. Eccl. Menevensis* in *Anglia sacra*, t. II, p. 648. Cf. Augustin Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre*, t. I, p. 87.

2. C'est ce qu'a parfaitement démontré F. Walter (*Das alte Wales*,

rois en tête[1], et grossissent ces armées de pèlerins qui allaient confondre au pied de la chaire de Pierre leurs aspirations, leurs inimitiés, leurs diversités de race, mais qui en revenaient avec la certitude légitime que le bienfait suprême de l'unité catholique n'exigeait le sacrifice d'aucune indépendance, d'aucun droit, d'aucune tradition vraiment nationale.

Ainsi s'éteignirent successivement les différents foyers de cette dissidence celtique, qu'on a fort injustement qualifiée de schisme. Ainsi finit, sur le terrain de la religion, mais pour recommencer et se perpétuer ailleurs, la longue lutte entre les Celtes et les Saxons. Selon la destinée ordinaire des luttes et des passions humaines, tout ce grand bruit alla s'éteindre dans le silence et l'oubli, comme le Rhin va disparaître obscurément dans les sables et les marécages de la Hollande, après avoir roulé ses eaux si majestueuses et parfois si bruyantes à travers tant d'illustres régions enorgueillies et charmées de sa présence.

p. 232), à l'encontre des affirmations puérilement absurdes de Roberts, de Gieseler et même de Lappenberg. — Tout ce qu'on peut admettre, c'est que les évêques cambriens, qui avaient leur métropole indigène soit à *Menevia* (S. Davids), soit à Llandaff, ne reconnurent pas les droits métropolitains conférés par saint Grégoire à Augustin. La question ne fut définitivement tranchée que par Innocent III, qui soumit les évêques de la Cambrie à Cantorbéry.

1. Parmi les rois gallois qui se rencontraient à Rome avec les rois anglo-saxons, on signale dès 680 Cadwallader, mais sur la foi d'une tradition assez douteuse; tandis que les pèlerinages de Howell et de Cyngus au neuvième siècle, comme celui de Howell le Bon au dixième, reposent sur de meilleures autorités.

En jetant un dernier regard sur ces contestations si prolongées, si insignifiantes au fond, si graves par les influences et les intérêts de race qui s'y rattachaient, si animées par les passions, les talents, les vertus de leurs principaux champions, on admire profondément la sagesse, je dirai même la grave beauté des paroles de celui qui fut le plus grand moine du grand siècle.

« Cette dispute sur la date d'un jour, » dit notre Mabillon, « occupa l'Église pendant six siècles, et il fallut trois de ces siècles pour ramener l'union dans les esprits. C'est que la nature humaine reprend sa pente immodérée dans ce genre de controverse : la chaleur de la dispute et la passion du succès s'emparent de l'âme sous les dehors de la religion ; elles ne connaissent plus de bornes, et il arrive trop souvent que les lois de la charité chrétienne sont sacrifiées à des questions d'invention purement humaine. Dans des cas pareils, il n'est permis à personne de désobéir au jugement de l'Église ; mais il importe que les pasteurs de cette Église usent de leur autorité avec assez de modération pour ne pas provoquer imprudemment à la révolte des esprits faibles, trop attachés à leur propre sens, et pour ne pas faire naître d'une cause insignifiante les plus grands maux[1]. »

1. Sic unius diei quæstio Ecclesiam detinuit per annos fere sexcentos : et tria minimum sæcula vix fuerunt satis componendæ hominum rixosorum coronæ... In his vero casibus, sicut ab Ecclesiæ catholicæ sententia recedere nemini licet ; ita conveniet Ecclesiæ pastores sic moderari auctoritatem suam, ut nec imbecilles animos, propriis sensibus

En même temps ce généreux fils de saint Benoît se félicite avec raison de ce que les bénédictins ont eu l'honneur de ramener à l'unité les Scots et les Bretons, séparés depuis si longtemps de l'Église romaine pour si peu de chose.

Il convient d'ailleurs de se rappeler que, pendant tout le septième siècle, l'Église celtique ou bretonne était bien plus étendue que la nation bretonne : celle-ci était concentrée en Cambrie et dans les péninsules voisines ; celle-là embrassait, outre le littoral occidental de l'Angleterre, toute l'Irlande et toute l'Écosse actuelle, sans parler des colonies irlandaises en Gaule et en Belgique. Disons une dernière fois que l'opposition que rencontra, au sein de cette Église, la conformité aux rits et aux usages romains, fut exactement proportionnée au degré de résistance patriotique qu'excitait l'invasion des Saxons, derrière lesquels apparaissaient les missionnaires romains. Cette résistance fut acharnée chez les chrétiens bretons, qui conservaient la mémoire ou subissaient encore chaque jour le poids des excès sanguinaires de la conquête. Elle fut moins vive et moins prolongée dans la Calédonie et y prit fin dès que la lutte entre les Saxons et les Celtes se termina. Enfin, elle fut à peu près nulle en Irlande, où, sauf l'incursion d'Egfrid, si universellement blâmée par les saints nor-

nimirum addictos, incaute provocent ad secessionem, nec in levibus causis pariant grande malum. Mabillon, *Præfatio in III secul. Benedict.*, nos 14, 15.

thumbriens, les Saxons ne pénétrèrent jamais à main armée, et où les deux races vécurent en bonne et constante intelligence. Rien ne prouve mieux à quel point les vérités fondamentales du christianisme et l'autorité infaillible de l'Église étaient étrangères au débat, et combien la question était plutôt nationale que religieuse[1].

Comme en Gaule, le monachisme celtique est vaincu dans les Iles Britanniques par la règle de Saint-Benoît

En ce qui touche le sujet spécial de ces volumes, on remarquera que le résultat de la lutte entre les deux grands éléments qui se disputaient l'empire du monde monastique a été le même dans les Iles Britanniques que chez les Gallo-Francs. Cette lutte fut bien plus longue et plus sérieuse dans la Grande-Bretagne, parce qu'elle se compliquait d'une répugnance nationale, d'une résistance légitime, d'un ressentiment implacable qui n'étaient pour rien dans l'influence exercée en France par Colomban de Luxeuil et ses Irlandais. La règle et l'ordre de Saint-Benoît s'identifiaient naturellement, aux yeux des Celtes vaincus et dépossédés, avec les féroces étrangers qui les poursuivaient jusque dans les gorges et les îles, où ils trouvaient un dernier asile. En outre, le Columba d'Iona, ce grand patriarche des moines celtiques de la Grande-Bretagne, est, ce nous semble, un personnage tout autrement attrayant que son illustre homonyme de Luxeuil ; ses fils, ses héritiers, Aïdan, Adamnan et tant d'autres, ont bien plus d'éclat

1. Varin, 2e *Mémoire*.

et de charme, bien plus d'action sur les masses et les événements que les successeurs de Colomban chez les Gallo-Francs. Mais aussi les fils de saint Benoît, sortis vainqueurs de la lutte, depuis saint Augustin jusqu'à Bede, ont une bien autre grandeur que celle de la plupart des bénédictins gallo-francs de leur temps. Saint Éloy et saint Léger, dont nous allons bientôt raconter l'histoire, rivalisent à peine avec Wilfrid, Cuthbert, Benoît Biscop, le vénérable Bede. Ceux-ci d'ailleurs sont plus moines, plus exclusivement identifiés avec l'institut bénédictin. Toujours est-il que, des deux côtés de la Manche, l'élément celtique échoue, s'efface et disparaît devant l'élément romain personnifié dans l'ordre de Saint-Benoît. La prépondérance bénédictine l'emporte partout et prépare partout à l'Église ces vaillantes légions qui, après avoir édifié et discipliné la France, conquis et civilisé l'Angleterre, vont marcher à de nouvelles victoires et reculer au delà du Rhin et de l'Elbe les frontières de la chrétienté.

CHAPITRE IV

Le vénérable Bede.

Toute cette époque se résume dans le vénérable Bede.—Ses travaux. — Caractère encyclopédique de son génie. — Ses écrits théologiques et scientifiques; son amour pour les classiques païens. — Son *Histoire des Anglais*. — Ses précautions scrupuleuses pour démontrer sa véracité. — Son âme. — L'amour de la vertu et de la vérité ressort de tous ses récits. — Il est le type des belles vies qu'il raconte. — Sa vie s'écoule tout entière dans le cloître de Yarrow. — Épargné tout jeune par la peste qui enlève toute la communauté, excepté lui et son abbé. — Ses maîtres divers; son assiduité au travail. — Ses vastes relations. — Son amitié avec l'évêque Acca. — Ses travaux sur l'Écriture sainte. — Sa lettre célèbre à l'évêque Egbert d'York sur les abus du gouvernement ecclésiastique et de la vie monastique. — Sa rude franchise ne diminue en rien son autorité. — Il est accusé d'hérésie dans les chansons à boire. — Son intimité avec les moines de Lindisfarne. — Récit de sa mort par un témoin oculaire.—Son culte et ses reliques.—Contraste du pays qu'il habitait avec l'état actuel de la Northumbrie.

O venerable Bede!
The saint, the scholar, from a circle freed
Of toil stupendous, in a hallowed seat
Of learning, where thou heardst the billows beat
On a wild coast, rough monitors to feed
Perpetual industry. Sublime Recluse!
The recreant soul, that dares to shun the debt
Imposed on human kind, must first forget
Thy diligence, thy unrelaxing use
Of a long life; and in the hour of death
The last dear service of thy passing breath.

WORDSWORTH.

La période que nous venons de raconter se couronne par une de ces grandes figures qui surnagent dans l'océan des âges et qui triomphent de l'oubli comme du mépris systématique des générations

frivoles. Le nom de Bede, après avoir été l'un des plus grands et des plus populaires de la chrétienté, demeure investi d'une ineffaçable notoriété. Il est le type de la vie studieuse et savante qui, aux yeux de plusieurs, résume toute la mission des moines. Il a été l'homme le plus instruit, le plus grand personnage intellectuel de son pays et de son siècle; mais il est bien plus encore, aux yeux de ceux qui l'ont eu pour guide et pour maître, dans une tâche laborieuse et confuse. Quand on a passé plusieurs années presque entièrement en sa compagnie, on le vénère comme un saint, on l'aime comme un ami, et, sans absoudre ses préjugés et ses partialités patriotiques, on s'incline devant son caractère encore plus que devant sa gloire.

Parlons donc de ses travaux, de son âme, de sa vie.

Ses travaux.

De ses travaux d'abord, qui ont fait de lui la merveille et l'honneur de son époque, en même temps qu'un père et un docteur de l'Église. Cet Anglo-Saxon, né à l'extrémité du monde chrétien, et d'une race qui, un demi-siècle avant sa naissance, était encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, se montre tout à coup investi de la plénitude des lumières de son temps. Grâce à l'infatigable activité de son esprit et à l'universelle extension de ses recherches, sa renommée devient européenne et se prolonge à travers tout le moyen âge. De son vivant, et pendant de longs siècles après sa mort, ce n'était pas seulement le grand historien qu'on

admirait, comme nous l'admirons nous-mêmes; c'était encore et surtout le maître qui embrasse dans sa vaste érudition tout ce qu'on étudiait et tout ce qu'on savait alors dans le monde. Le caractère encyclopédique de son génie est ce qui a le plus émerveillé ses contemporains, et ne laisse pas d'exciter encore la surprise des nôtres.

Caractère encyclopédiqu de son génie.

Il fut pour l'Angleterre ce qu'avait été Cassiodore pour l'Italie ou saint Isidore pour l'Espagne. Mais il eut de plus que ces deux précurseurs une action et un retentissement en dehors de son pays que personne n'a peut-être surpassés : son influence sur toute la chrétienté fut aussi prompte qu'étendue, et ses ouvrages, qui remplirent bientôt toutes les bibliothèques monastiques de l'Occident, la firent durer jusqu'à la Renaissance. Il écrivait à volonté en prose et en vers, en anglo-saxon et en latin; et plusieurs de ses écrits prouvent qu'il savait le grec[1]. La plupart de ses travaux avaient pour objet la théologie et les études qui en dépendent. Dans la liste, rédigée par lui-même trois ans avant sa mort, des quarante-cinq ouvrages qu'il avait composés jusque-là, il énumère en première ligne ses commentaires et ses homélies sur l'Écriture sainte, tirés

Ses écrits théologiques

1 La traduction qu'il avait faite du grec en latin, de l'évangile de saint Jean, est malheureusement perdue. Giles, *Life of Bede*, p. lj Dans ses *Études germaniques*, t. II, Ozanam cite un mémoire de M. Renan, couronné, mais inédit, qui prouve que l'étude du grec se perpétua chez les moines anglo-saxons longtemps après son introduction par l'archevêque grec Théodore.

surtout des anciens Pères, de façon à résumer pour l'usage de ses compatriotes et de tous les chrétiens toute la doctrine traditionnelle de l'Église. Ces études bibliques l'occupèrent pendant toute sa vie; il professait une prédilection marquée pour cette source de la connaissance humaine qui l'emportait à ses yeux sur toutes les autres, autant par son antiquité que par son origine divine et son utilité morale [1]. Il s'y plongea avec une ardeur si persévérante et si intelligente, qu'elle lui valut d'être regardé par le plus illustre de ses compatriotes, saint Boniface, comme le plus sagace des investigateurs de l'Écriture sainte [2]. Dans son Martyrologe, ses sommaires historiques et ses biographies de saints, il ajoutait la démonstration du gouvernement de Dieu par les faits et les hommes à l'exposition théorique des enseignements de la foi.

et scientifiques.

Mais, loin de se borner à la théologie, il écrivit avec succès sur l'astronomie et la météorologie, la physique et la musique, la philosophie et la géographie, l'arithmétique et la rhétorique, la grammaire et la versification, sans omettre la médecine et sans dédaigner de descendre jusqu'à l'orthographe et à la numération. Tous ces traités ont presque toujours

1. Sancta Scriptura cæteris omnibus scripturis, non solum auctoritate, quia divina; vel utilitate, quia ad vitam ducit æternam; sed et antiquitate et ipsa præeminet. *De schematibus Scripturæ*, ap. Act. SS. O. S. B., t. III, p. 506.

2. Sagacissimi investigatoris Scripturarum monachi Bedæ. S. Bonifacii *Epist. ad Huetbertum abbatem.*

la forme d'abrégés ou de catéchismes adaptés à l'éducation de ses disciples monastiques. Il pénétrait ainsi, d'un pas hardi et infatigable, dans toutes les voies ouvertes alors à l'esprit humain, avec une perspicacité et une étendue de vues vraiment surprenantes pour l'époque et les circonstances où il vivait. Il mérite par là le beau nom de père de la science anglaise que lui a décerné le plus grand des Anglais modernes[1]. Ses traités scientifiques *de Rerum natura* et *de Temporum ratione* donnent un premier essai de chronologie universelle, puis résument avec méthode et précision les connaissances physiques et astronomiques qui avaient survécu chez nos aïeux à la misérable décadence de l'empire romain. De bons juges ont même reconnu qu'il y avait recueilli plus de vérités naturelles et moins d'erreurs qu'il ne s'en trouve dans aucun des livres romains sur des sujets analogues[2]. Là comme ailleurs notre docte Anglo-Saxon invoque avec une respectueuse confiance l'autorité d'Aristote, d'Hippocrate et de Pline. Comme tous les savants et tous les écrivains des âges chrétiens, il montre une certaine complaisance à étaler sa familiarité avec les auteurs classiques. Il nous a laissé, ou du moins on lui

Son amour des classiques païens

1. *Father of English learning.* C'est la qualification que lui donne Burke, *Essay on English history*, p. 229.

2. Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. III, p. 403. Selon cet auteur, cette seule œuvre de Bede suffit pour démontrer que l'invasion des nations teutoniques dans l'empire romain n'a nullement substitué la barbarie à la science.

attribue des collections de sentences tirées de Platon, de Sénèque et surtout de Cicéron, dont il était l'admirateur enthousiaste. Il cite souvent Ovide et Lucain, Stace et même Lucrèce, plus souvent encore Virgile, dont il insère des centons jusque dans les récits des miracles de ses saints northumbriens[1]. Il a même cherché à l'imiter dans une fort gracieuse églogue sur le retour du printemps[2]. Il offre ainsi, dès le huitième siècle, le type de ce rôle de *scholar*, c'est-à-dire d'homme ferré à glace sur l'antiquité classique, que les Anglais d'aujourd'hui prisent encore si haut et que recherchent chez eux les princes de l'éloquence politique[3], non moins que les chefs de l'épiscopat. On ne voit nulle part que sa familiarité avec ces illustres païens ait affaibli chez lui le sens chrétien, pas plus que l'esprit monastique; et rien dans sa vie ne dément la touchante prière par laquelle il termine l'énumération de ses travaux

1. C'est ainsi que, en racontant la guérison d'un démoniaque auprès de la tombe du saint roi Oswald à Bardeney, il emploie le vers si connu :

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.

L'illustre Newman a très-bien établi qu'il était absurde de supposer, comme Milman, le savant doyen anglican de Saint-Paul, que Bede et les autres docteurs monastiques ne connaissaient l'antiquité classique que par des extraits ou des fragments isolés et venus de seconde main. Cette supposition est démentie par tous les monuments du temps ainsi que par la nature même de l'esprit et des études monastiques. *Atlantis*, 1859, n. 3, p. 31.

2. *Cuculus*, sive Veris et Hiemis conflictus, t. I, p. 35, éd. Giles. Cf. p. CLXIX.

3. M. Gladstone, commentateur d'Homère ; lord Derby, traducteur d'Horace.

littéraires. « O bon Jésus, qui avez daigné m'abreuver des ondes suaves de la science, accordez-moi surtout d'atteindre un jour jusqu'à vous, qui êtes la source de toute sagesse, et de ne jamais perdre de vue votre divine présence[1]. »

Son Histoire des Anglais.

Cette pensée de Dieu, de l'âme, du salut éternel, qui présidait à tous les travaux de cette vie laborieuse et de cette virile intelligence, se retrouve en tête de la grande œuvre qui lui vaut encore aujourd'hui l'attention et la reconnaissance des amis de la vérité. « Je conjure, » dit-il dans le préambule, « tous ceux de notre nation qui liront ou entendront lire cette histoire de recommander souvent à la clémence divine les infirmités de mon âme et de mon corps. Que chacun dans sa province, en voyant le soin que j'ai mis à noter tout ce qu'il y a de mémorable et d'agréable aux habitants de chaque contrée, me paye de retour en priant pour moi. » — « Cher bon père, » écrit-il en envoyant le premier exemplaire de son histoire à l'ami qui lui en avait inspiré la pensée, « ami si aimé dans le Christ, souvenez-vous, je vous en supplie, de ma fragilité, vous et tous les serviteurs du Christ qui vivent avec vous; souvenez-vous d'intercéder toujours pour moi auprès du juge miséricordieux et faites prier de même par ceux à qui vous ferez lire mon humble travail[2]. »

1. Teque deprecor, bone Jesu, ut cui propitius donasti verba tuæ scientiæ dulciter haurire, dones etiam benignus, aliquando ad te fontem omnis sapientiæ pervenire et apparere semper ante faciem tuam.

2. Omnes... nostræ nationis legentes sive audientes, suppliciter pre-

Cet humble travail, cet *opuscule*, comme dit le grand et modeste écrivain, n'est autre chose que la fameuse « Histoire ecclésiastique de la nation des Anglais, » qui a fait de Bede non-seulement le père de l'histoire anglaise, mais le véritable fondateur de l'histoire du moyen âge. Les juges les plus compétents ont reconnu en lui un chroniqueur aussi méthodique que bien renseigné, un critique habile et pénétrant, investi, par la précision rigoureuse de son langage comme par la scrupuleuse exactitude de son récit, du droit de faire compter et peser son témoignage, même sur des faits dont il n'a pas été le contemporain[1]. Tout ce qu'il raconte d'ailleurs, sans l'avoir vu ou entendu de lui-même, n'est rapporté que d'après l'autorité des contemporains, toujours consciencieusement cités et soigneusement désignés ou qualifiés par lui. « J'ai consulté, » dit-il, « particulièrement pour ce qui touche la Northumbrie, des témoignages innombrables, en dehors de ce que j'ai pu connaître par moi-même... Mais je prie humblement mon lecteur, s'il trouve quoi que ce

cor ut pro meis infirmitatibus et mentis et corporis... sæpius intervenire meminerint : et in suis quique provinciis hanc mihi remunerationis vicem rependant, ut qui de singulis provinciis... quæ memoratu digna atque incolis grata credideram diligenter adnotare curavi... *Hist. eccles.*, *præfatio gloriosissimo regi Ceoluulfo.* — Semper amantissime in Christo pater optime,... te supplex obsecro ut pro mea fragilitate cum his qui tecum sunt, apud pium judicem sedulus intercedere memineris : sed et eos ad quos eadem nostra opuscula pervenire feceris, hoc idem facere monueris. *Epist. ad Albinum abbat.*, Op. minora, p. 229.

1. Lappenberg, Ozanam, Varin.

soit dans ce que j'ai écrit qui s'éloigne de la vérité, de ne pas m'en faire un crime, car, selon la véritable loi de l'histoire, j'ai sincèrement travaillé à mettre par écrit, pour l'instruction de la postérité, ce que j'ai pu recueillir de la renommée commune[1]. » On remarque surtout la rare prudence dont il use en racontant les miracles qui occupent une place si démesurée dans les annales, ou pour mieux dire dans les habitudes et les exigences de son temps. Il n'en cite pas un seul d'après son témoignage personnel, mais toujours en nommant les personnes dont il tient ses récits et en constatant s'ils lui viennent de seconde ou de troisième main[2].

Aussi le lecteur le plus sceptique ne saurait-il feuilleter les pages de Bede sans demeurer convaincu de sa sincérité en même temps que de son discernement historique; tandis que le chrétien, avide de connaître et d'admirer les œuvres de Dieu dans l'histoire des âmes, encore plus que dans l'histoire des peuples, n'aura jamais assez de reconnaissance pour l'infatigable ouvrier qui nous a dotés de

1. Si qua in his quæ scripsimus aliter quam se veritas habet posita repererit, non hoc nobis imputet qui, quod vera lex historiæ est, simpliciter ea quæ fama vulgante collegimus ad instructionem posteritatis litteris mandare studuimus. *Præfatio.*

2. On ne trouve pas un seul miracle dans la biographie des cinq premiers abbés de son propre monastère, qu'il avait tous personnellement connus, tandis qu'il en fourmille dans son récit de la vie de saint Cuthbert, qu'il ne tenait que des moines de Lindisfarne. C'est la remarque du sage et pieux Lingard. *Anglo-Saxon Church.*, II, 102, 103.

ce livre sans rival parmi les œuvres historiques du christianisme et qui a donné à l'Angleterre, à la race historique par excellence, le plus beau monument d'histoire nationale qu'aucun peuple moderne ait encore reçu de ses pères[1].

Son âme.

Cet historien des âmes nous fait connaître la sienne : car, qui ne reconnaît, à la façon dont un homme raconte les épreuves de la vertu et de la vérité ici-bas, ce qu'il saurait lui-même faire ou souffrir pour elles? Or cette âme, qui se trahit à travers ses récits, est assurément une âme sainte et une âme charmante. Ce n'est pas seulement dans les beaux récits de ces dévouements sans cesse re-

1. Tous ceux qui ont eu à manier les historiens du moyen âge et qui tiennent à ne pas perdre leur temps et leurs yeux savent quel est le prix inestimable d'une *bonne* édition, portative et commode. Ils nous sauront gré de leur indiquer, parmi les nombreuses éditions du Vénérable Bede, celle publiée à Oxford en 1846 par Robert Hussey, bachelier en théologie et professeur d'histoire. Elle contient en un seul volume toute l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, avec la vie des abbés de Wearmouth et de Yarrow, et la lettre de Bede à l'archevêque Egbert. Elle contient toutes les variantes essentielles et les notes de la grande édition de Smith (1722) rectifiées et complétées avec une clarté et une sobriété exemplaires par l'éditeur. S'il avait joint à son volume la vie de saint Cuthbert par Bede, la lettre de l'autre abbé Cuthbert sur la mort du Vénérable, et une carte, cette excellente publication ne laisserait rien à désirer.

La justice nous fait un devoir de nommer ici, à côté de Bede, un écrivain de notre temps, M. W. B. Maccabe, qui, dans son *Histoire catholique d'Angleterre* (London, 1847-49, 2 vol. in-8°), s'est attaché à reproduire fidèlement les récits de Bede et des autres historiens anciens, et, en traçant un tableau fidèle et détaillé des trois premiers siècles de l'histoire d'Angleterre, a mérité la gratitude de ceux qui tiennent à connaître la vérité, sans pouvoir aborder directement aux sources.

naissants et de toutes ces merveilles dont l'homme régénéré par la foi devient capable : c'est dans la personne de Bede lui-même qu'il faut étudier un type accompli de cette humilité, de cette sérénité, de cette généreuse ferveur qui lui ont fait décerner par la chrétienté entière le surnom de Vénérable.

Les vertus chrétiennes s'unissaient tout naturellement chez lui à cette soif de la science, à cet amour impérieux de l'étude, à cette ardeur vivifiante du travail, à ce noble souci des choses divines et humaines qui font de notre moine historien un personnage si intéressant dans l'histoire de l'esprit humain. Un écrivain estimé[1] lui reproche d'avoir été plus Romain qu'Anglais. Je tiens ce reproche pour parfaitement mal fondé. On ne trouve chez lui aucune trace du moindre sacrifice imposé au patriotisme par l'orthodoxie. Il a certainement préféré l'esprit romain à l'esprit celtique; mais ce ne sont pas ses prédilections romaines, c'est son patriotisme anglo-saxon qui lui a dicté certains jugements inspirés par une partialité toute nationale contre les Bretons vaincus dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel. Il a eu, comme tous les hommes, ses préférences, ses faiblesses, ses aveuglements, mais jamais il n'a sciemment déguisé, mutilé ou trahi la vérité; il l'a servie et aimée de son mieux, il a également servi et aimé la justice, et, comme l'a très-bien dit

1. Lappenberg.

un intègre historien de nos jours[1], l'impartialité consiste à être juste, non pas à être neutre.

Sa vie.

Sa vie peut être regardée comme le miroir fidèle de la vie laborieuse et sainte qu'on menait dans ces vastes cloîtres qui ne cessaient de s'élever en Angleterre sous la règle de Saint-Benoît, et qui furent, au huitième siècle, non moins nombreux qu'au septième. Elle s'écoula tout entière dans le cloître qui avait abrité son enfance. Né en 673[2], dans un des soixante et dix manoirs détachés du domaine public (Folc-Lands) que le roi Egfrid venait de conférer à l'abbé Benoît Biscop lors de son quatrième retour de Rome, le petit Bede, dont le nom signifiait en anglo-saxon *la prière*,
680. fut confié dès l'âge de sept ans, par ses proches, à Benoît, qui venait d'achever son monastère de Wearmouth. Mais bientôt le saint et savant abbé se déchargea de l'éducation de son jeune élève en le con-
682 fiant à son coadjuteur Ceolfrid avec les vingt religieux, jeunes et vieux, qui allaient fonder à quelques lieues de là, près de l'embouchure de la Tyne, la colonie de Yarrow. A peine installés, une peste cruelle vint fondre sur la naissante colonie : elle enleva tous les
686. moines qui savaient chanter au chœur, excepté le seul abbé et ce jeune Bede, encore tout enfant, qui était son élève chéri : tous deux continuèrent à célébrer de leur mieux, entre leurs larmes et leurs regrets, l'of-

1. Franz de Champagny, *Correspondant*, t. XII, p. 785.

2. Selon Mabillon et Lingard; et non en 674, comme l'ont voulu Pagi et Stephenson.

fice canonial[1] tout entier, avec une exactitude obstinée, jusqu'à ce que de nouveaux confrères leur fussent arrivés. Qui ne serait ému à la pensée de ces deux représentants de la chrétienté northumbrienne et du monachisme anglo-saxon, l'un déjà mûr et illustre, l'autre, obscur adolescent prédestiné à la gloire, chantant tout seuls les louanges du Dieu vivant dans leur cloître dépeuplé par la mort, et attendant l'avenir avec une confiance aussi invincible que résignée !

Lorsque Ceolfrid, à la mort de Benoît Biscop, fut appelé au gouvernement des deux monastères réunis, qui ne formèrent plus qu'une seule communauté[2], le jeune Bede resta à Yarrow et n'en sortit plus. C'est là qu'il reçut, à dix-neuf ans, le diaconat et, à trente ans, la prêtrise des mains de saint Jean, dit de Beverley, qui occupait alors le siége de Wilfrid, à Hexham. C'est là qu'il passa tout le reste de sa vie, exclusivement consacrée à l'étude, à la méditation de l'Écriture sainte, sans autre distraction que le chant quotidien du chœur, sans autre plaisir, à ce qu'il dit lui-même, que d'apprendre, d'enseigner et d'écrire[3].

1. Abbas... multum tristis, præcepit ut, intermisso ritu priori, psalmodiam totam, præter Vesperam et Matutinas, sine antiphonis transigerent : quod cum unius hebdomadis spatio inter multas ejus lacrymas et querimonias esset actitatum, diutius hoc fieri non ferens rursus statuit : ut antiphonatæ psalmodiæ juxta morem instauraretur, cunctisque adnitentibus, per se et quem prædixi puerum, quæ statuerat, non parvo cum labore complebat. Bede, t. VI, App., p. 421. — Voir ce qui précède dans la note 1 de la page 469 du tome précédent.

2. Voir au tome IV, p. 466 et 472.

3. Cum essem annorum septem, cura propinquorum datus sum educandus... cunctumque ex eo tempus vitæ in ejusdem monasterii

Toutefois, lorsque Bede nous dit qu'il passa toute sa vie dans le même monastère, il n'en faudrait pas conclure qu'il se refusait ces voyages qui entraient alors, comme depuis, pour une part si considérable dans la vie des principaux religieux. Malgré la grande et prompte autorité qui s'attachait à la double fondation de Benoît Biscop; malgré le grand nombre des religieux qui y affluaient, il est difficile de s'imaginer que Bede pût y suivre, sans en sortir, les leçons de tous ceux qu'il cite à diverses reprises, comme ses maîtres. Mais soit à Yarrow, soit ailleurs, il reçut des enseignements aussi précieux que divers. Parmi ceux qui l'initièrent à l'étude de la Bible, il signale un religieux formé par saint Ceadda, l'humble et fervent rival de Wilfrid, imbu par conséquent de ce qu'il y avait de plus pur et de plus irréprochable dans la tradition celtique[1]; tandis que le grec lui était enseigné par des religieux de l'école que le Grec Théodore avait fondée dans sa métropole de Cantorbéry[2], et le chant ecclésiastique par ce chantre de Saint-Pierre du Vatican que le pape Vitalien avait envoyé en Angleterre avec Benoît Biscop[3].

Ses maîtres divers.

habitatione peragens, omnem meditandis Scripturis operam dedi; atque inter observantiam disciplinæ regularis et quotidianam cantandi in ecclesia curam, semper aut discere, aut docere, aut scribere dulce habui. Bede, *Hist. eccles.*, V, 24.

1. Frater quidam de eis qui me in Scripturis erudiebant et erat in monasterio ac magisterio illius (Ceaddæ) educatus, vocabulo Trumberct. *Hist. eccles.*, IV, 3.

2. Voir au tome IV, page 219.

3. Voir au tome IV, page 462.

Bientôt d'élève il passa maître, et au premier rang des maîtres. On voit, par divers passages de ses livres, que ses journées et ses nuits, après une part bien modique faite au sommeil, se partageaient entre les recherches et les études qu'il poursuivit jusqu'à sa dernière heure, l'enseignement qu'il distribuait aux six cents moines de sa double communauté, sans compter tous les religieux étrangers qu'il admettait à ses leçons, et la composition des ouvrages qui l'ont immortalisé. On imagine difficilement une existence plus occupée. Sauf pendant sa dernière maladie, il n'eut jamais personne pour l'aider. « Je « suis, » disait-il, « mon propre secrétaire ; je dicte, « je rédige, je transcris tout moi-même. » Tout en reconnaissant les obstacles que rencontrait son travail dans les assujettissements ou, comme il disait encore, dans la servitude de la règle, il ne s'y déroba jamais[1] ; et longtemps après sa mort, on vantait encore sa scrupuleuse exactitude à en remplir toutes les obligations, surtout celle du chant de l'office en commun[2].

Son assiduité au travail.

La sévérité laborieuse de cette vie claustrale ne mettait du reste aucun obstacle à des relations aussi étendues qu'importantes avec le dehors. Ces relations eurent presque toutes pour cause ou pour occasion

Ses vastes relations.

1. Injuncti me operis labori supposui : in quo (ut innumera monasticæ servitutis retinacula prætercam) ipse mihi dictator, simul notarius et librarius existerem. *Epistola ad Accam*, Opera, I, 179.

2. Alcuini *Opera*, I, p. 282.

la composition de son grand ouvrage historique. Il fut excité à l'entreprendre par cet Albin que nous avons déjà signalé comme le principal disciple de l'archevêque Théodore et de l'abbé africain Adrien, et comme le premier Anglo-Saxon qui ait été appelé à gouverner le grand monastère de Saint-Augustin à Cantorbéry. Albin lui fournit des Mémoires sur tout ce qui s'était passé dans le Kent et les pays environnants, du temps des missionnaires envoyés par saint Grégoire[1]; il envoya même un prêtre du diocèse voisin de Londres jusqu'à Rome pour y chercher dans les archives de l'Église romaine, avec la permission du pape alors régnant, Grégoire II, les épîtres de ses prédécesseurs et autres documents relatifs à la mission anglaise[2]. De leur côté, tous les évêques d'Angleterre concoururent à cette œuvre, en transmettant à l'auteur tout ce qu'ils pouvaient recueillir sur l'origine de la foi dans leurs diocèses, et les principales actions des saints personnages qui les avaient habités. Les abbés et les religieux des monastères les plus importants fournirent également leur contingent. Les détails donnés à ce sujet par Bede lui-même démontrent une abondance de relations entre les principaux foyers de la vie religieuse, et, chez leurs habitants, une activité intellectuelle faite pour exciter autant de surprise que d'admiration, quand on songe à la

1. Bede le qualifie de *vir per omnia doctissimus*.
2. Perscrutato sanctæ Ecclesiæ Romanæ scrinio.. *Prolog.*

difficulté des communications et aux guerres intestines qui ravageaient l'Angleterre.

En dehors de sa grande œuvre historique, sa correspondance nous fournit la preuve des nombreuses visites qu'il faisait et qu'il recevait à l'occasion de ses études et de ses écrits. Rien ne démontre, comme on l'a cru longtemps[1], qu'il ait été à Rome, où commençaient à affluer de son temps tant de religieux et de princes anglo-saxons. On sait seulement qu'il fut en relations habituelles avec le roi des Northumbriens, à qui il dédia son histoire d'Angleterre, et avec le roi de Kent, à qui il adressa une lettre sur la célébration de la Pâque. Parmi les évêques de son temps, son plus intime ami fut Acca, le compagnon et le successeur de Wilfrid à Hexham[2]. Ce prélat, savant et magnifique, prenait un intérêt passionné aux lettres et aux arts. Aux grands travaux dont il avait orné l'église abbatiale construite par son maître à Hexham, il ajouta une bibliothèque, très-vaste et très-noble, au jugement de Bede, et dont celui-ci sut certainement tirer bon parti. Ils étaient en communication intime et constante. Bede dédia plusieurs de ses ouvrages en prose et en vers au successeur de Wilfrid. Acca, qui aimait, comme Bede, à citer les

1. D'après une lettre du pape Serge, donnée par Guillaume de Malmsbury, mais qui ne s'appliquait pas à notre Bede, selon Mabillon (Act. SS. O. S. B., t. III, p. 509), et Lingard (*Antiquities*. t. II, p. 410, 415).

2. Voir au tome IV, p. 340 et 366.

classiques païens et qui ne reculait pas plus que saint Grégoire le Grand devant les jeux de mots, insistait pour que son laborieux ami, dont il avait déjà obtenu un commentaire sur l'évangile de saint Marc, y ajoutât un commentaire sur saint Luc[1]. La correspondance de ces deux moines anglo-saxons, sans faire tort à leur esprit, fait surtout honneur à leur cœur, et montre à quel point la prière et l'étude développaient, dans les cloîtres northumbriens, les sentiments affectueux et les tendresses de l'intimité. Bede y prodigue les assurances de son amitié à celui qu'il appelle le plus aimé et le plus désiré de tous les évêques du monde[2]. Il s'y montre dominé et inspiré, comme il le dit lui-même, par cette confiante et mutuelle tendresse, qui croit tout et espère tout du cœur qu'on aime[3]. Mais on y découvre encore les purs et nobles motifs qui le guidaient dans ses études et ses commentaires sur l'Écriture sainte, qui ont tenu la plus grande place dans sa vie et qui ont tant contribué à grandir son influence sur la chrétienté. Là et ailleurs on voit quelle pieuse et patriotique sollicitude l'animait à

1. Beatum Lucam luculento sermone expone..., t. I, p. CLIII, éd. Giles. Voir d'autres textes, *ap.* RAINE, *The Priory of Hexham*, p. XXXII, 33, 34.

2. *Dilectissime* ac desideratissime omnium qui in terris morantur *antistitum*. — Et ailleurs : Bene vale semper, amantissime antistes, nostri memor in Domino... Domino beatissimo et omnium desideratissimo Accæ episcopo Beda humilis presbyter...

3. Non hæc certe alia quam indubitata mutui fiducia facit amoris, quæ de amico pectore omnia duntaxat quæ fieri possunt, credit, omnia sperat. P. 179, éd. Giles.

combattre l'ignorance et la tiédeur des nouveaux catholiques d'Angleterre, en leur facilitant surtout la lecture et l'intelligence de la Bible[1]. Mettre à la portée de tous les explications les plus approuvées des endroits obscurs ; rechercher avec un soin scrupuleux le sens mystique et l'utilité spirituelle des récits bibliques ; approfondir et simplifier à la fois cette étude des textes sacrés, si chère et si nécessaire à la vraie piété ; y puiser les leçons et surtout les consolations qu'indique l'apôtre saint Paul, et dont on a tant besoin dans les cuisantes angoisses de cette sombre vie et pendant les délais trop prolongés de la justice divine[2] ; répondre ainsi à la préoccupation constante des grands religieux qui furent les apôtres de l'Angleterre et des autres nations anciennes : telle fut la tâche de notre Bede. Il s'y livra avec une ardeur qui ne se démentit jamais ; avec une persévérance qui consumait ses nuits et ses jours ; avec une modestie touchante et sincère ; avec des précautions délicates contre le danger de passer pour plagiaire[3] ; avec un

1. Nostræ, id est Anglorum gentis, inertiæ consulendum ratus. *Epist. ad Eusebium*, p. 193, éd. Giles.

2. Voir surtout *Epistola ad Accam de Temp'o Salomonis*, p. 171, éd. Giles.

3. Sollicitus per omnia ne majorum dicta furari, et hæc quasi mea propria componere.. Qui in legis divinæ meditatione etsi non (ut ipse scripsisti) dies noctesque pervigiles ducere sufficio... operis immensitate perterritus et obstrepentium causarum (quas tu melius nosti) necessitate præpeditus... Opusculum velocissime quantum tempus dederat, ne tua sacrosancta voluntas impediretur, emendatum membranulis indideram... *Epist. ad Accam.*, p. 180, 184.

courage qui succombait quelquefois sous l'immensité de la tâche et la multitude des obstacles, mais pour se relever plus invincible que jamais ; enfin avec une solidité et une sûreté de doctrine qui lui ont gardé jusqu'à nos jours une place parmi les interprètes les plus autorisés de la foi catholique[1].

Sa lettre célèbre à l'évêque Egbert d'York

Un autre évêque avec lequel notre Bede eut des relations fréquentes fut Egbert, évêque d'York, frère du roi des Northumbriens, et disciple de Bede lui-même. Tantôt le prince évêque venait voir son ancien maître à Yarrow ; tantôt Bede allait passer quelques jours dans le monastère épiscopal d'York, où il s'occupait de régler l'école qu'Egbert y avait établie, et où il retrouvait les souvenirs de Paulin, de Wilfrid et de toute cette histoire religieuse de la Northumbrie, qui sans lui serait demeurée à jamais inconnue. Tous deux passaient le temps de ces visites
734. à étudier en commun. Un an avant sa mort, n'ayant pu se rendre à l'invitation de son ami, Bede lui adressa une très-longue lettre qui a été conservée, et qui est comme une sorte de traité sur le gouvernement spirituel et temporel de la Northumbrie[2]. Elle

1. Chacun peut se faire une idée de son esprit et de son style en lisant au Bréviaire romain l'office de la Toussaint et des deux jours suivants, dont plusieurs leçons sont empruntées à ses homélies *de Sanctis*.

2. Memini te hesterno dixisse anno, cum tecum aliquot diebus legendi gratia in monasterio tuo demorarer, quod hoc etiam anno velles, cum in eundem devenires locum, me quoque, ob commune legendi studium, ad tuum accire colloquium. — Cette lettre est de 734 ou 735. Egbert était monté sur le siége de Wilfrid en 732.

démontre tout d'abord la virile indépendance du jugement et du langage de Bede; puis la grande autorité dont ce simple religieux était investi aux yeux des pontifes et des princes de son pays. Elle jette en même temps une vive et franche lumière sur les abus qui s'étaient déjà glissés dans l'Église anglo-saxonne et dans la propriété monastique.

Il commence par recommander à l'évêque l'étude et la méditation de l'Écriture sainte, surtout des épîtres de saint Paul à Tite et à Timothée, et du Pastoral de saint Grégoire; ensuite il l'exhorte à éviter les conversations oiseuses ou médisantes et la mauvaise compagnie: « car, » ajoute-t-il, « il y a certains évêques qui, au lieu de s'entourer de gens religieux et continents, ne se font accompagner que de bouffons et d'ivrognes, plus occupés à remplir leur ventre qu'à nourrir et à sanctifier leur âme[1]. »

contre les abus du gouvernemen ecclésiastique

Puis il continue: « Votre diocèse est trop grand pour que vous puissiez en visiter tous les hameaux et tous les recoins, chaque année. Il vous faut donc établir, pour coadjuteur dans chaque village, des prêtres pour y prêcher la parole de Dieu, y célébrer les saints mystères, et pour y baptiser. Avant tout, il faut que ces prêtres fassent apprendre par cœur à

1. Quod non ita loquor, quasi te aliter facere sciam, sed quia de quibusdam episcopis fama vulgatum est, quod... nullos secum alicujus religionis aut continentiæ viros habeant, sed potius illos qui risui, jocis, fabulis, comessationibus et ebrietatibus... subigantur, et magis quotidie ventrem dapibus quam mentem sacrificiis cœlestibus pascant.

tous vos diocésains le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale : ceux qui ne savent pas le latin doivent pouvoir réciter et chanter le *Pater* et le *Credo* dans leur langue ; et je dis cela non-seulement pour les laïques, mais encore pour les clercs et les moines qui n'entendent pas le latin. C'est précisément à l'usage de ces prêtres ignorants que j'ai traduit en anglais le Symbole et le *Pater*. En excitant par cette prière fréquente et en commun le peuple de Dieu à comprendre, aimer, espérer et rechercher les dons célestes, votre sollicitude paternelle obtiendra du Pasteur des pasteurs une récompense d'autant plus belle qu'elle est rarement méritée par les évêques de notre nation[1]. » Bede conjure son ami de ne rien négliger pour donner à la population laïque des pasteurs capables de leur enseigner la doctrine du salut, la haine des péchés odieux au Seigneur et la pratique des bonnes œuvres ; puis d'insister sur la communion fréquente et même quotidienne, conformément à l'usage de l'Église en Italie, en Gaule, en Afrique, en Grèce et dans tout l'Orient. « Chez nous, » dit Bede, « grâce à l'incurie des pasteurs,

1. Et quia latiora sunt spatia... quam ut solus per omnia discurrere et in singulis viculis atque agellis verbum Dei prædicare... sufficias... necessarium est ut plures tibi sacri ordinis adjutores adsciscas... Idiotas, id est, eos qui propriæ tantum linguæ notitiam habent, hæc ipsa sua lingua discere ac sedulo decantare facito... Propter quod et ipse multis sæpe sacerdotibus idiotis hæc utraque... in linguam Anglorum translatam obtuli. Quanto enim rariora hujus sacratissimi operis in episcopis nostræ gentis exempla reperis, tanto altiora... præmia recipies...

les laïques les plus religieux n'osent communier qu'à Noël, à l'Épiphanie et à Pâques; tandis qu'il y a d'innombrables chrétiens, jeunes et vieux, d'une vie très-chaste, qui pourraient sans aucun scrupule s'approcher des saints mystères tous les dimanches et les jours de fêtes d'apôtres et de martyrs, comme vous l'avez vous-même vu dans la sainte Église apostolique de Rome[1]. »

Cela dit, il n'hésite pas à signaler au prélat un abus destiné à prendre dans toute l'Église des proportions lamentables : « Prenez bien garde aussi, cher évêque, au crime de ceux qui ne sont occupés qu'à retirer un lucre terrestre de leur ministère. On dit qu'il y a beaucoup de villages de notre Northumbrie, situés dans des montagnes ou des forêts inaccessibles, où l'on n'a jamais vu paraître un évêque pour baptiser, pour enseigner la foi et la distinction entre le bien et le mal, mais où personne n'est exempté de payer à l'évêque des redevances. Ainsi donc certains évêques, loin d'évangéliser leur troupeau gratuitement, comme le veut Notre-Seigneur, reçoivent, sans prêcher, l'argent qu'il leur a défendu de prendre même en prêchant[2]. »

1. Eorum quoque qui in populari adhuc vita continentur sollicitam te necesse est curam gerere, ut sufficientes eis doctores vitæ salutaris adhibere memineris... Cum sint innumeri innocentes et castissimæ conversationis pueri ac puellæ, juvenes et virgines, senes et anus... Ipsi etiam conjugati, si quis sibi mensuram continentiæ ostendat et virtutem castitatis insinuet, idem et licenter possint et libenter facere velint.

2. Attende quid gravissimi sceleris... antistes dilectissime... Audi-

Bede pensait qu'avec le concours du bon et pieux roi Ceolwulf il serait très-facile à l'évêque d'York, son parent et son ami, de porter remède à ces misères, en revenant au plan de saint Grégoire le Grand, en rétablissant la métropole d'York, en subdivisant ce diocèse encore beaucoup trop étendu, malgré les distractions qui avaient été imposées à Wilfrid, et en lui donnant douze suffragants. Avec son esprit pratique et logique, notre historien indique sur-le-champ les moyens d'arriver à ce résultat, sans craindre de blesser les intérêts et de mettre à nu les infirmités de son ordre. « Je sais bien, » dit-il, « que, par l'incurie des anciens rois et leurs libéralités insensées, il n'est plus facile de trouver des domaines vacants pour doter de nouveaux évêchés. C'est pourquoi je pense qu'après en avoir délibéré dans le grand conseil et de l'avis conforme du pontife et du roi, il faudrait prendre quelque monastère déjà existant pour l'ériger en évêché. Et pour que l'abbé et les moines ne soient pas tentés de s'y opposer, il faut leur permettre d'élire parmi eux-mêmes le futur évêque, qui gouvernera en même

vimus et fama est, quia multæ villæ ac viculi nostræ gentis in montibus sint inaccessis ac saltibus dumosis positi, ubi numquam multis transeuntibus annis sit visus antistes...quorum tamen nec unus quidem a tributis antistiti reddendis esse possit immunis... sicque fit ut episcoporum quidam non solum gratis non evangelizent... — Lingard (*Anglo-Saxon Church*, t. I, p. 183) croit voir dans ce passage la première mention de la dîme, dont il n'est question nulle part ailleurs dans les œuvres de Bede et qui ne paraît pas avoir été régulièrement établie en Angleterre avant la fin du huitième siècle

temps le monastère et le nouveau diocèse, ou de le choisir selon les canons, au dehors, s'il ne se trouve personne de convenable dans la communauté [1]. Il sera d'autant plus facile d'augmenter, s'il y a lieu, la dotation des nouveaux diocèses qu'il se trouve, comme nous le savons tous, des lieux innombrables qui portent le nom de monastères, sans qu'il y ait la moindre observance monastique. Ce serait substituer la chasteté à l'incontinence, la tempérance à la gourmandise, et la piété à la vanité, que d'attribuer de pareils endroits, par l'autorité des assemblées publiques, à la dotation d'un nouvel évêché. Oui, il y a de vastes et nombreux établissements qui ne servent de rien, ni à Dieu ni aux hommes. Aucune règle monastique n'y est observée; aucun profit n'en revient aux comtes et aux chevaliers chargés de défendre notre nation contre les barbares. Celui donc qui constituera de nouveaux évêchés ne sera ni un usurpateur ni un prévaricateur; il

contre les monastère déréglés

l'abus des donation territoriales.

1. Et quidem novimus quia per incuriam regum præcedentium, donationesque stultissimas factum est, ut non facile locus vacans ubi sedes episcopalis nova fieri debeat, inveniri valeat... Quapropter commodum duxerim, habito majori concilio et consensu pontificali simul et regali edicto, prospiciatur locus aliquis monasteriorum ubi sedet episcopalis fiat. Et ne forte abbas et monachi resistere tentaverint, detur illis licentia, ut de suis ipsi eligant eum qui episcopus ordinetur et adjacentium locorum quotquos ad eamdem diœcesim pertineant, una cum ipso monasterio curam gerat episcopalem : aut si forte in ipso monasterio qui episcopus ordinari debeat inveniri nequeat, in ipsorum tamen juxta statuta canorum pendeat examine qui de sua diœcesi ordinetur antistes.

fera une œuvre de salut et un acte de vertu [1]. »

Bede va au-devant de l'objection tirée de la sanction donnée par les rois et les assemblées nationales aux donations qui avaient servi à doter les pseudo-monastères. « Serait-ce donc un péché que de corriger les décisions injustes des anciens chefs par la révision de chefs mieux éclairés, et d'abroger les formules mensongères de certains scribes par l'autorité des prêtres et des sages, à l'instar des bons rois de Juda dont parle l'Écriture, qui réparaient le mal commis par leurs prédécesseurs impies ? Que leur exemple vous encourage, de concert avec notre religieux roi, à détruire ce qui a été fait et décrété d'injuste et d'irréligieux par les chefs antérieurs de notre nation. Vous pourvoirez ainsi à la fois aux besoins spirituels et temporels de notre pays. Autrement nous verrons en même temps disparaître l'amour et la crainte de celui qui lit dans les cœurs, et diminuer le nombre des guerriers qui sont chargés de défendre nos frontières contre les incursions des barbares ; car, vous le savez mieux que moi, il y a tant de domaines occupés par de faux moines qu'il ne reste plus rien à donner aux fils des nobles

1. Sunt loca innumera... in monasteriorum ascripta vocabulum, sed nihil prorsus monasticæ conversationis habentia ; e quibus velim aliqua de luxuria ad castitatem... synodica auctoritate transferantur... Maxima et plurima sunt quæ... neque Deo neque hominibus utilia sunt, quia neque regularis secundum Deum ibi vita servatur, neque illa milites sive comites secularium potestatum qui gentem nostram a barbaris defendant possident.

et des anciens guerriers; ce qui les réduit soit à traverser la mer, en abandonnant la patrie qu'ils auraient dû défendre les armes à main; soit à consumer leur virilité dans la débauche et l'oisiveté, faute d'établissement convenable pour y fonder une famille [1]. »

A ces considérations d'intérêt politique et général qui jettent tant de jour sur la constitution militaire et territoriale des pays anglo-saxons, Bede en ajoute d'autres qui révèlent des abus non moins pernicieux dans l'ordre spirituel.

« Il se commet, » dit-il, « un crime plus grave encore quand de simples laïques, qui n'ont ni l'expérience ni l'amour de la vie régulière, donnent aux rois de l'argent, pour prix de certaines terres, sous prétexte d'y construire des monastères, et puis se font attribuer un droit héréditaire sur ces terres, par des édits royaux qu'ils font ensuite confirmer par la signature des évêques, des abbés et des grands du siècle. Dans les champs et les villages qu'ils ont ainsi usurpés, ils vivent au gré de leur licence, exempts de

1. Injusta principum judicia recto meliorum principum examine corrigantur, ac mendax stilus scribarum iniquorum discreta prudentium et sacerdotum sententia deleatur... Ea quæ provinciæ nostræ sive secundum Deum sive secundum seculum sint utilia, prospicere : ne... rarescente copia militiæ secularis, absint qui fines nostros a barbarica incursione tueantur... Omnino deest locus ubi filii nobilium vel emeritorum militum possessionem accipere possunt... ideoque vacantes ac sine conjugio, exacto tempore pubertatis, vel patriam pro qua militare debuerunt, trans mare abeuntes, relinquunt ; vel... luxuriæ ac fornicationi deserviant.

tout service divin ou humain ; y commandant quelquefois, eux laïques, à des moines, ou plutôt y rassemblant, en guise de moines, ceux qui sont chassés des vrais monastères pour leur désobéissance, ceux qu'ils en peuvent débaucher, ceux qu'ils trouvent vaguant par le pays ; ou encore prenant quelques-uns de leurs vassaux, qu'ils font tondre et par qui ils se font promettre une sorte d'obéissance monastique. Quel spectacle monstrueux que celui de ces prétendues cellules, remplies de gens avec femmes et enfants, sortant du lit conjugal pour gérer l'intérieur d'un monastère ! Il y en a qui ont l'effronterie de se procurer pour leurs femmes de semblables monastères, où ces séculières se permettent sottement de gouverner les servantes du Christ[1]. N'est-ce pas le cas de dire, avec notre proverbe, que quand les guêpes font des ruches, c'est pour y mettre du poison au lieu de miel ? »

Il continue à exposer les conséquences désastreuses de ces abus qui ne dataient d'ailleurs que
705. d'une trentaine d'années. Mais depuis la mort du roi Aldfrid et la fin du pontificat de Wilfrid, il

1. Usurpatis sibi agellulis sive vicis, liberi exinde a divino simul et humano servitio... laici monachis imperantes.... quoscumque ob culpam inobedientiæ veris expulsos monasteriis alicubi forte oberrantes invenerint... vel quos ipsi de suis satellitibus ad suscipiendam tonsuram promissa sibi obedientia monachica invitare quieverint... Modo conjugis ac liberorum procurandarum curam gerunt ; modo exurgentes de cubilibus quid intra septa monasteriorum geri debeat... pertractant... Quæ pari stultitia cum sint laicæ, famularum se Christi permittunt esse rectrices.

n'y avait guère de grand seigneur ou d'*Ealdorman* qui n'eût voulu profiter de sa charge afin d'acquérir pour lui, et même pour sa femme, de semblables monastères, et peu à peu les officiers et les domestiques des rois en avaient agi de même. Ils prétendaient tous être à la fois abbés et gouverneurs de provinces, ou officiers du roi, se faisant donner une sorte de tonsure, pour s'ériger de leur propre autorité, eux simples laïques, non-seulement en moines, mais en abbés[1]. « Tous ces scandales, » dit notre Vénérable, « auraient pu être évités ou réprimés si les évêques eux-mêmes n'en avaient été les principaux fauteurs et complices, en confirmant par leurs signatures les concessions et les acquisitions de monastères, et en se faisant payer à prix d'argent cette lâche complaisance par les faux abbés[2]... Je vous en conjure par le Seigneur, très-cher évêque, préservez votre troupeau de l'irruption de ces loups malhonnêtes. Rappelez-vous que, si vous êtes un vrai pasteur et non un mercenaire, votre devoir est d'examiner scrupuleusement tout ce qu'il se fait

1. Nullus pene exinde præfectorum exstiteret qui non hujusmodi sibi monasterium in diebus suæ præfecturæ, suamque simul conjugem pari reatu nocivi mercatus astrinxerit... Se abbates pariter et præfectos sive ministros aut famulos regis appellant... etsi a professione illa... sunt funditus extorres.

2. Si non ipsi pontifices magis hujusmodis sceleribus opem ferre atque adstipulari probarentur : qui... hujusmodi decreta injusta... suis subscriptionibus confirmare satagunt, eadem ipsis phylargyria dictante, ad confirmandum male scripta, qua emptores comparandum hujusmodi monasteria coacti.

de bon ou de mauvais dans chaque monastère de votre diocèse, afin qu'il y ait partout des abbés et des abbesses initiés et soumis aux saintes règles, dignes de présider à la famille des serviteurs et des servantes du Christ, et non à une foule insolente, indisciplinée et dédaigneuse de toute règle spirituelle. Il faut leur apprendre résolûment que les rois et les grands, à moins qu'il ne s'agisse de quelque crime contre les princes eux-mêmes, n'ont rien à voir dans les monastères, lesquels demeurent soumis à la seule autorité des prélats. Votre devoir encore est d'empêcher que le diable n'usurpe ces lieux consacrés à Dieu, et n'y substitue la discorde à la paix, l'ivrognerie à l'abstinence, la débauche et le meurtre à la chasteté et à la charité... Je sais bien que mes exhortations rencontreront beaucoup de contradicteurs, parmi ceux surtout qui sont auteurs ou complices des excès que je réprouve. Mais vous saurez user de la vigueur apostolique contre ces misérables successeurs d'Ananie et de Sapphira, qui ont été retranchés par la mort subite de la société des premiers moines, non pas même pour avoir voulu usurper le bien d'autrui, mais seulement pour avoir malhonnêtement retenu le leur[1]. En qualifiant d'idolâtrie l'avarice et la cupidité, l'apôtre saint Paul

1. Ananiam et Sapphiram monachorum collegio indignos etiam corporis morte mulctavit... et quidem illi non aliena colligere, sed sua incongrue retinere maluerunt.

a manifestement justifié ceux qui refuseront leur signature, quand même un roi l'exigerait, à ces honteux marchés, et ceux même qui effaceront et ratureront toutes ces écritures funestes[1]. Ne vous laissez donc jamais arrêter par ceux qui, pour protéger l'œuvre de leur concupiscence, vous présenteront des chartes et des diplômes revêtus de la signature des grands et des nobles[2]. Répondez-leur par les paroles de Notre-Seigneur : *Tout ce que mon Père qui est dans le ciel n'a point planté sera déraciné*... Enfin ne laissez pas s'endormir dans une vaine confiance en leur salut ceux qui ne songent jamais à lutter contre la volupté du corps ou de l'esprit, même dans les moindres choses ; dissipez l'illusion insensée de ceux qui croient que d'autres les rachèteront après leur mort par la célébration des saints mystères dont ils se seront rendus indignes par leur vie, ou qu'ils se feront absoudre de leurs crimes par quelques aumônes jetées aux pauvres du milieu de leurs passions et de leurs délices quotidiennes. Il faut que la main qui donne à Dieu soit, comme la conscience elle-même, pure de tout crime et de toute souillure[3].

1. Qui vel subscriptione avari mercatus, rege licet imperante, manum substraxerunt.

2. Qui si chartas protulerunt in defensionem concupiscentiarum suarum ascriptas, ac nobilium personarum subscriptione confirmatas...

3. Quum manus ipsa et conscientia quæ munus offerat Deo, munda a peccatis debeat esse et absoluta.

Voilà ce que j'avais à dire contre le venin de l'avarice. Je n'en finirais pas s'il me fallait parler aussi longuement des autres vices, dont Dieu vous donne la grâce, mon très-cher évêque, de délivrer votre troupeau. »

Toute cette admirable lettre n'est autre chose que la protestation indignée d'un vrai moine contre les faux moines qui commençaient déjà à infecter la vie claustrale, et contre les évêques cupides ou lâches qui sanctionnaient ou toléraient ces indignes abus. Si partout et toujours l'exemple du Vénérable Bede eût trouvé des imitateurs; s'il s'était élevé du sein de l'Église, surtout dans les siècles plus récents, des voix intrépides et pures comme la sienne, pour dénoncer les envahissements de la corruption, de l'hypocrisie et de la cupidité séculière, on peut croire que jamais la main homicide du vandalisme protestant ou révolutionnaire n'eût réussi à faucher, sur toute la surface du monde chrétien, les glorieuses fondations de la munificence et de la piété de nos pères.

Ce qu'il faut constater avec bonheur, c'est que la rude franchise et la noble indépendance de Bede ne lui suscitèrent aucun embarras et ne portèrent aucune atteinte à la grande et juste renommée dont il jouissait dans toute l'Angleterre, qui se répandit promptement dans toute l'Europe et qui ne fit que grandir après sa mort, à tel point que le concile d'Aix-la-

Chapelle, tenu cent ans plus tard, n'hésitait point à le qualifier de *docteur admirable*[1].

Il est accusé d'hérésie jusque dans les chansons à boire

Cette vie si douce et si glorieuse ne fut pas toutefois sans nuage. Comme tous les hommes supérieurs il excita l'animadversion de quelques esprits étroits et violents. On alla même jusqu'à le traiter d'hérétique parce que dans sa Chronologie il avait combattu l'opinion, alors répandue, que le monde ne devait durer que six mille ans, et parce que, dans sa division des six âges du monde, il avait paru s'éloigner de la date ordinairement assignée à l'Incarnation. Cette accusation d'hérésie fit tant de bruit qu'il en était question jusque chez les paysans, qui en riaient dans leurs chansons à boire, ce qui montre du moins que si les grands personnages étaient alors comme toujours exposés à la calomnie, les masses populaires de ce temps-là prenaient un intérêt singulier à leur bonne renommée. Bede, qui s'honorait d'avoir toujours mis un soin scrupuleux à se maintenir dans les limites de la plus stricte orthodoxie, fut à la fois indigné et affligé de cette imputation : il en pâlit de surprise et d'horreur, à ce qu'il dit dans une lettre apologétique à un moine de ses amis ; lettre vive et fière, qu'il charge son correspondant d'aller lire à Wilfrid, évêque d'York, qui lui semblait avoir donné quelque encouragement à

1. Quid venerabilis et modernis temporibus doctor admirabilis, Beda presbyter sentiat, videamus. *Concil. Aquisgran.* II, pref., l. III, ann. 836, éd. Coletti, IX, 875.

cette calomnie en permettant qu'elle fût émise à table devant lui[1].

Son intimité avec les moines de Lindisfarne.

S'il eut quelques ennemis, il eut encore bien plus d'amis. Parmi eux on aime à reconnaître au premier rang les moines de Lindisfarne. Leur union avec Bede maintient et constate le lien qui, malgré certaines différences d'origine et d'opinion, rattache le berceau insulaire de la foi chrétienne en Northumbrie à la dernière des grandes fondations et au dernier des grands religieux qui illustrèrent cette plage glorieuse. Bede demanda que son nom fût inscrit sur le rôle des religieux du monastère fondé par saint Aïdan. Il désirait surtout cette faveur, afin que son âme, après sa mort, pût avoir part aux messes et aux prières de cette nombreuse communauté, comme s'il avait été un des leurs[2].

Ses derniers moments.

Cette pieuse anxiété pour assurer à son âme le secours de la prière après sa mort se retrouve à

1. Hæc tristi mox admistione confudit, addendo videlicet, quod me audires a lascivientibus rusticis inter hæreticos per pocula decantari... Exhorrui, fateor, et pallens percunctabar, cujus hæreseos arguerer... Quoniam illo præsente atque audiente insipientius sum prius appetitus conviciis, ipso etiam nunc audiente et dijudicante,... quam immeritus eadem convicia sum perpessus appareat .. Quod utique in cœna illa in qua poculo debrius culpare studuit. *Epist. ad Plegwinum monachum*, t. I, p. 144-154. — Ce Wilfrid n'est pas le grand saint Wilfrid, mais Wilfrid II, qui fut évêque d'York de 717 à 732, après saint Jean de Beverley et avant Egbert.

2 Me defuncto, pro redemptione animæ meæ, quasi familiaris et vernaculi vestri, orare et missas facere, et nomen meum inter vestra scribere dignemini... ut in albo vestræ sanctæ congregationis meum nunc quoque nomen appareret. *Præfatio ad Vit. S. Cuthberti.*

chaque instant dans les lettres du Vénérable. Elle achève d'imprimer le cachet de l'humble et vrai chrétien à ce grand savant, dont la vie fut si bien remplie, et dont les derniers jours nous ont été révélés jusque dans les moindres détails par un témoin oculaire. Bien que ces pages aient été souvent reproduites [1], on ne se lasse pas de les relire, et il faut bien leur donner place ici, parce qu'aucun monument historique ne fait mieux renaître à nos yeux la vie à la fois spirituelle et littéraire des cloîtres anglo-saxons. « Vous désirez, » écrit l'un des religieux de Yarrow à son condisciple absent, « et vous attendez de moi que je vous dise comment Bede, notre père et notre maître, le bien-aimé de Dieu, est sorti de ce monde... Deux semaines environ avant Pâques, il fut pris d'une extrême faiblesse par suite de la difficulté de respirer, mais sans grande douleur. Il vécut ainsi jusqu'à l'Ascension, toujours joyeux et gai, rendant grâces à Dieu jour et nuit, et même à toute heure de la nuit et du jour. Tous les jours il nous donnait ses leçons et employait le reste de sa journée à chanter des psaumes ; et toutes les nuits, après un sommeil très-court, il les passait

17 avril 735.

26 mai.

1. En dernier lieu par Ozanam, qui a tracé de la vie de Bede et de toute l'Église anglo-saxonne du huitième siècle un tableau auquel il ne manque rien. — L'auteur du récit s'appelait Cuthbert; il était disciple de Bede, et il écrivait de Yarrow à un de ses condisciples, nommé Cuthwine, qui se trouvait dans un monastère éloigné, probablement du rit celtique, d'après un passage signalé par Lingard, *Anglo-Saxon Church*.. t. II, p. 197.

sans fermer les yeux, mais dans la joie et les actions de grâces. Dès son réveil, il se remettait à prier et à remercier Dieu, les bras en croix. O homme vraiment heureux ! Il chantait tantôt des textes de saint Paul et autres de l'Écriture sainte, et tantôt des vers dans notre propre langue, car il était fort savant en fait de poésie anglaise[1]. » Ici le narrateur s'interrompt pour citer dix vers anglo-saxons, recueillis sur les lèvres du moribond, dans ce rhythme bref, sec et saccadé qui caractérise les vers du pâtre Ceadmon, que Bede nous a fait connaître. « Avant « son départ forcé, » y est-il dit, « personne n'est plus « sage qu'il ne faut ; personne ne sait assez combien « il faut chercher, avant de sortir d'ici, quel sera le « jugement de l'âme pour le bien et le mal, après le « jour de sa mort[2]. » — « Il chantait aussi », continue le témoin de ses jours, « il chantait les antiennes selon sa liturgie et la nôtre, entre autres celle-ci : « O roi « de gloire, qui aujourd'hui êtes monté en triomphe « jusqu'au-dessus des cieux, ne nous abandonnez pas « comme des orphelins, mais envoyez l'esprit de vé- « rité promis à nos pères. » A ces mots : *comme des*

1. Lætus et gaudens... immo horis omnibus... totam noctem in lætitia et gratiarum actione pervigil ducebat, nisi quantum modicus somnus impediret... In nostra quoque lingua, quæ est anglica, ut erat doctus in nostris carminibus, nonnulla dixit.

2. Ces vers, que Mabillon a omis dans sa reproduction du texte de Cuthbert, d'après Siméon de Durham, se trouvent dans un manuscrit de Saint-Gall, presque contemporain de Bede, et nul ne doute de leur authenticité. Cf. Lingard, p. 409.

orphelins, il fondit en larmes. Une heure après il répéta la même antienne et nous mêlions nos larmes aux siennes. Tantôt nous pleurions et tantôt nous lisions, mais nous ne lisions jamais sans pleurer. Les quarante jours de Pâques à l'Ascension s'écoulèrent ainsi : il était toujours au comble de la joie, en remerciant Dieu de sa maladie[1]. Il disait avec saint Paul : *Le Seigneur flagelle le fils qu'il va recevoir*[2]; et avec saint Ambroise : *Je n'ai pas vécu de manière à rougir de vivre avec vous, mais je ne crains pas non plus de mourir, parce que nous avons un bon maître*[3].

« Pendant tous ces jours, et en sus des leçons qu'il nous donnait et des psaumes qu'il chantait avec nous, il entreprit deux ouvrages : une traduction de l'Évangile selon saint Jean dans notre langue anglaise, pour l'utilité de l'Église de Dieu, et quelques extraits d'Isidore, évêque de Séville : « Car, » disait-il, « je ne veux pas que mes enfants lisent « des mensonges, ni qu'après ma mort ils se livrent « à des travaux stériles. » Le mardi avant l'Ascension, il se trouva beaucoup plus mal, sa respiration devint difficile et ses pieds enflèrent. Il continua néanmoins de dicter gaiement, et quelquefois il ajoutait : « Hâtez-vous d'apprendre, car je ne sais

1. Prorupit in lacrymas... luximus cum illo... altera vice legimus, altera ploravimus. Immo semper cum fletu legimus ut tali lætitia dies usque ad diem deduximus, et ille multum gaudebat.

2. *Hebr.*, XII. 6.

3. S. PAULINUS, in *Vit. S. Ambrosii.*

« combien de temps je resterai avec vous, ni si mon « créateur ne m'appellera pas bientôt. » La veille de la fête, aux premières lueurs du matin, il ordonna qu'on se hâtât d'achever ce qu'on avait commencé, et nous travaillâmes jusqu'à l'heure de tierce. Alors nous allâmes à la procession avec les reliques des saints, comme la solennité l'exigeait. Mais un d'entre nous resta auprès de lui et lui dit : « Il « manque encore un chapitre, maître bien-aimé; « serait-ce une fatigue que de vous faire parler « davantage? » Bede répondit : « Je le puis encore; « prends ta plume, taille-la et écris promptement. » Et l'autre obéit. A l'heure de none, il envoya chercher les prêtres du monastère et leur distribua de l'encens, des épices, des linges fins, qu'il gardait comme des objets de prix dans sa cassette ; puis leur fit ses adieux, suppliant chacun d'eux de dire des messes pour lui. Il passa ainsi son dernier jour jusqu'au soir. Et le disciple dont j'ai parlé lui dit encore : « Cher maître aimé, il reste un verset qui « n'est point écrit. — Écris-le donc promptement, » répondit-il. Et le jeune homme, ayant fini en quelques minutes, s'écria : « Maintenant c'est fini. » Et lui : « Tu « dis vrai, c'est fini. Prends ma tête dans tes mains et « tourne-moi; car j'ai beaucoup de consolation à « me tourner vers le lieu saint où j'ai tant prié ! » Et, ainsi couché sur le pavé de sa cellule, il se mit à chanter une dernière fois : « Gloire au « Père, au Fils et au Saint-Esprit, » et rendit l'âme

après avoir prononcé le dernier des noms divins[1]. »

Le sanctuaire monastique vers lequel se tournait le regard mourant de Bede subsiste encore en partie, s'il faut en croire des archéologues fort autorisés. Son souvenir y a survécu aux vicissitudes du temps. On y montre encore un vieux siége en bois de chêne qu'on prétend lui avoir servi. C'est la seule relique qui subsiste de ce grand saint. Car il fut saint au même titre et au même rang que les plus illustres du calendrier anglo-saxon. Le titre de Vénérable, qui ne lui fut attribué qu'au neuvième siècle, par une sorte de consentement universel, n'impliquait nullement alors, comme aujourd'hui, un degré inférieur à celui de saint ou de bienheureux, dans la hiérarchie céleste. Comme tous les autres saints de cette époque, sans exception, il fut canonisé par la vénération populaire, tacitement approuvée par l'Église. Divers miracles établirent ou confirmèrent la renommée de sa sainteté; des autels furent consacrés à sa mémoire; de nombreux pèlerins vinrent à Yarrow visiter sa tombe; ses reliques, dérobées au onzième siècle,

1. Nolo ut discipuli mei mendacium legant... Totum illum diem hilariter dictabat... Diserte cum festinatione... Adhuc magister dilectissime, capitulum unum deest; videtur ne tibi difficile plus te interrogari? Facile est, accipe tuum calamum et tempera, et festinanter scribe... Curre velociter et presbyteros adduc ad me... Quædam pretiosa in mea capsella habes, id est piperem, oraria et incensa... Accipe caput meum in manus tuas, quia multum me delectat sedere ex adverso loco sancto meo, in quo orare solebam... In pavimento casulæ suæ decantans.

comme il arriva tant de fois, par un prêtre qu'enflammait une dévotion trop ardente, furent transportées à Durham, pour être réunies à celles de saint Cuthbert. Elles furent l'objet du culte des fidèles jusqu'à la profanation générale, sous Henri VIII, lequel fit démolir sa châsse et jeter ses ossements sur le fumier, avec ceux de tous les autres saints apôtres et martyrs de la Northumbrie[1].

Il faut toutefois convenir que sa place dans le culte des fidèles n'est pas demeurée à la hauteur de la gloire qui s'est attachée à son nom et de la grande renommée qui, de son pays natal, se répandit promptement sur toute la chrétienté[2]. Cette renommée rejaillit sur tout l'institut monastique.

1. S'il faut en croire un juge compétent, M. Jewitt (*Gentleman's Magazine*, décembre 1864), le chœur de la petite église actuelle de Yarrow remonte à l'église même construite par Benoît Biscop et *habitée*, on peut le dire, par le Vénérable Bede. C'est la portion qui fut retrouvée, mais sans toit, par les trois moines qui vinrent en visiter les débris en 1075, selon le récit de Siméon de Durham. Le savant archéologue croit reconnaître, dans l'appareil et dans les baies primitives de ce chœur, les caractères de l'architecture saxonne. Nous avouons qu'il nous est difficile d'admettre que cette construction, fort basse et fort chétive, représente une portion quelconque de l'édifice construit et orné avec tant de magnificence par le fondateur de Yarrow, et décrit avec tant d'enthousiasme par le plus illustre de ses hôtes. Quant à la tour, qui est d'une assez belle architecture normande ou romaine, elle peut fort bien dater de la restauration partielle de 1075. Une inscription, évidemment plus moderne que sa date, remémore la dédicace de l'église, le 24 avril 681, en la quinzième année du roi Egfrid et *Ceolfridi abbatis ejusdem ecclesiæ Deo auctore conditoris, anno IV.*

2. Anglia te celebrat : te totus personat orbis.

Épitaphe ancienne citée par Leland : *Collectanea*, t. III, l. IV, c. 25.

Bede apparut au monde catholique comme le modèle de la vertu et de la science, dont les cloîtres devaient faire le patrimoine de la société chrétienne. En lui se personnifiait ce grand monachisme romain dont il avait vu et raconté le triomphe sur les influences celtiques. L'épée de sa parole, disait son épitaphe, était la sauvegarde des forteresses qu'occupaient ses confrères religieux[1].

Mais ce fut surtout la nation anglaise, la dernière venue parmi les nations catholiques, qui eut à s'enorgueillir du grand homme qu'elle avait donné à la chrétienté. Tous les peuples de l'Heptarchie revendiquèrent une gloire qui ne pouvait plus être l'apanage exclusif des Northumbriens, et les missionnaires anglo-saxons, répandus en Germanie, rivalisèrent avec les religieux restés dans leur île natale, par la fidélité de leur culte pour cette noble mémoire[2].

1. Crystallus patriæ, gregis astrum, lumen avorum,
Laus juris, bajulus legis, honorque jacet.
Beda datus sacris, gravitate senex, puer annis,
Devotæ mentis æthera thure replet...
Ense pio verbi confratrum castra tuetur
Ne Christi miles, hoste ruente, ruat.

Épitaphe citée par Mabillon, d'après un manuscrit appartenant à de Thou.

Beda, Dei famulus, monachorum nobile sidus.
Finibus e terræ profuit Ecclesiæ.
Autre épitaphe citée par Arnold Wion.

2. Et rectum quidem mihi videtur ut tota gens Anglorum in omnibus provinciis, ubicumque reperti sunt, gratias Deo referant, quia tam mirabilem virum illis in sua natione donavit. S. Bonifaci et Lulli *Epist.*, ed. Jaffé, n° 134. Voir la lettre écrite par un abbé de Wearmouth

Tous les peuples de l'Europe catholique envièrent à l'Angleterre un si grand docteur, le premier parmi les rejetons des races barbares qui eût conquis une place parmi les docteurs de l'Église. Ses illustres successeurs, Boniface et Alcuin, vantèrent à l'envi ses mérites et ses services, dans l'intérêt des âmes et afin de l'ériger en modèle ineffaçable des générations futures[1]. Alcuin insiste surtout dans ce sens, avec une précision de détails qui nous montre une fois de plus à quel point les penchants, les mœurs des conquérants saxons de l'Angleterre se reflètent dans les goûts modernes des Anglais. « Souvenez-vous, » écrivait-il aux moines de cette communauté de Yarrow que Bede avait auparavant illustrée, « souvenez-vous de la noblesse de vos pères et ne soyez pas les indignes fils de si grands ancêtres; contemplez la quantité de vos livres, la beauté de vos églises et de vos édifices réguliers. Que vos jeunes gens apprennent à persévérer dans les louanges de Dieu et non à débusquer les renards de leurs terriers, ou à s'éreinter en courant après les lièvres. Quelle folie de quitter la trace du Christ pour suivre la piste d'un renard! Voyez le plus noble docteur de notre siècle, Bede; voyez quel zèle il a montré pour

à Lul, archevêque de Mayence, pour le remercier d'avoir envoyé d'Allemagne une étoffe de soie destinée à envelopper les reliques de Bede.

1. Rogamus ut aliqua de opusculis sagacissimi investigatoris Scripturarum Bedan (*sic*) monachi, quem nuper in domo Dei apud vos, vice candelæ ecclesiasticæ, scientia scripturarum fulsisse audivimus, conscripta nobis transmittere dignemini. Bonifacii *epist.* 62, éd. Jaffé.

la science, dès sa jeunesse, et voyez la gloire dont il jouit aujourd'hui parmi les hommes, bien moins grande encore et moins éclatante que sa récompense devant Dieu. Stimulez donc par son exemple les esprits de vos dormeurs; étudiez ses ouvrages, et vous y puiserez pour vous-même et pour autrui lès secrets de la beauté éternelle[1]. »

Cette gloire de Bede dut pendant longtemps un lustre spécial et croissant, non-seulement à ce qu'il fut le premier et le plus célèbre des Anglo-Saxons, mais à ce que, lui disparu, tout, chez eux, sembla retomber dans l'obscurité[2]; et ce n'est pas sans raison que, sous ce rapport, on a pu le comparer à Homère, élevant comme un météore resplendissant au milieu de la nuit qui précède et qui suit son apparition sur l'horizon de l'histoire hellénique.

La nuit noire de l'idolâtrie qui couvrait la Northumbrie avant les saints prédécesseurs et contemporains de Bede a été remplacée par la nuit noire de l'industrie. L'exploitation de la houille a trans-

1. Assuescant pueri laudibus astare superni Regis, non vulpium fodere cavernas, non leporum fugaces sequi cursus. Quam impium est Christi amittere obsequia et vulpium sequi vestigia! Discant pueri Scripturas sacras... Recogitate nobilissimum hujus temporis magistrum Bedam presbyterum... qualem nunc habet inter homines laudem... Alcuini *epist.* 13, éd. Froben, t. I, p. 22.

2. Certaines chroniques contemporaines ne trouvent rien à signaler dans l'histoire d'Angleterre, au septième et au huitième siècle, si ce n'est l'existence de Bede. « Beda presbyter et monachus claret in Anglia. » *Chron. Holland. vetustiss.*, ad an. 696, cité par Mackintosh, t. I. p. 83.

formé la face de cette contrée. Le jour y est littéralement obscurci par les épais tourbillons et les lourds nuages de fumée que vomissent sans intervalle les usines et les ateliers alimentés par l'inépuisable richesse minérale du pays. Newcastle, North et South-Shields, Sunderland, Stockton, Darlington, Hull, tous ces foyers de la manipulation et de l'exportation houillère, ont remplacé, dans l'attention et l'estime des hommes, les vieux berceaux monastiques de la foi et de la civilisation chrétienne, Lindisfarne et Yarrow, Tynningham et Coldingham, Tynemouth et Wearmouth, Hartlepool et Whitby. Mais quel contraste, en ne s'arrêtant même qu'à la surface, entre l'aspect d'autrefois et celui d'aujourd'hui ! Cette houille si recherchée a recouvert ce beau pays d'un voile de deuil. La verdure des bois et des champs en est décolorée, la limpidité des eaux souillée, la pureté de l'air qu'on respire infectée, la clarté du soleil interceptée. Tout porte à croire que ce n'est encore là que le symbole matériel des ténèbres intérieures et morales où se débat l'immense et formidable population qui grouille dans ces cratères du commerce britannique. La densité effrayante de ces masses inconnues et impénétrables recèle des abîmes d'ignorance, de vice, de misère et de colère. Le paganisme est revenu. Malgré de généreux efforts, des remèdes partiels et d'honorables exceptions ; malgré l'observation encore prescrite et respectée

du repos dominical, l'amour du lucre a créé des armées d'esclaves du travail, outils sans âmes, mais déjà avides à bon droit d'un sort meilleur, d'une condition plus douce que celle dont la durée et l'aggravation doivent faire trembler tout cœur chrétien et patriote.

La lumière de la foi et de la loi morale leur manque encore plus que celle du jour. Enterrés tout vivants dans les mines et les usines, sans pontifes, sans guides spirituels, en proie à tous les désordres, à tous les excès, à tous les oublis qui peuvent accompagner le travail en commun, presque tous étrangers à la pensée de Dieu, à l'espérance de la vie future, aux habitudes de la pudeur[1], victimes et instruments du culte de Mammon, ils sont là comme une menace perpétuelle à l'adresse de l'égoïsme aveugle et routinier des matérialistes de notre âge.

Nul n'admire plus que moi les prodiges de l'intelligence et de l'activité humaine, réalisés par le libre génie de la race anglaise; nul ne rend un plus sincère hommage à ses instincts naturellement et invinciblement religieux. Mais comment ne pas s'effrayer de voir, dans cette région naguère si féconde en sanctuaires de la prière, de la vertu, de la vie morale et intellectuelle, l'indifférence religieuse et la soif inassouvie des richesses rem-

1. Voir au tome IV, page 456, note 2, ce que nous avons dit des faits révélés par l'enquête parlementaire sur l'industrie houillère.

placer presque partout la tendre et vigilante sollicitude de l'Église pour les âmes? Comment ne pas s'alarmer de l'abandon, du néant spirituel où vivent tant de milliers de nos semblables? Comment ne pas regretter ces jours où la docile ferveur du peuple répondait si bien au zèle, à la science, au désintéressement du clergé; où, comme les phares que l'on voit aujourd'hui sur le haut des promontoires, à l'embouchure des rivières, au bord des écueils et tout le long de cette côte si dangereuse et si fréquentée, offrir au navigateur leur lumière tutélaire, on voyait sur cette plage alors déserte, ignorée, à peine peuplée de quelques sauvages, s'embraser d'année en année des foyers étincelants de vie intellectuelle et morale, laborieuse et pure, féconde et sobre, à Lindisfarne comme à Yarrow, à Whitby comme à Coldingham, à Wearmouth comme à Tynemouth!

Un jour viendra peut-être, et puisse-t-il n'être pas trop lointain, où, comme autrefois, on verra, au milieu des merveilles et des périls de l'activité moderne, s'allumer l'un après l'autre de nouveaux foyers de charité, de lumière et de paix, comme autant de phares célestes pour guider et attirer les âmes dans leur pèlerinage vers la vie éternelle.

CHAPITRE V

Les rois moines.

L'étoile de la Northumbrie pâlit, malgré l'érection du siége d'York en métropole. — Triste fin de la lignée d'Oswy. — Le roi Ceolwulf, à qui Bede dédie son histoire, se fait moine à Lindisfarne ; son successeur Fadbert fait comme lui. — Autres rois moines. — Presque chaque dynastie de l'Heptarchie fournit son contingent. — En Est-Anglie : Sigebert, qui meurt sur le champ de bataille. — En Essex : Sebbi, qui ramène son peuple à la foi, et veut mourir sans témoins ; Offa, qui va mourir à Rome. — Dans la Mercie, qui hérite de la prépondérance des Northumbriens : Coenred, compagnon du voyage et de la vocation d'Offa ; Ethelred, fondateur, moine et abbé de Bendeney. Un autre roi mercien, Ceolred, meurt dans une orgie. — Ethelbald, poursuivi par Ceolred, se réfugie dans les marais de Croyland, auprès du solitaire Guthlac, qui lui prédit qu'il sera roi de Mercie. — Ce qu'avait été Guthlac avant de se faire anachorète. — Sa vie de solitaire reproduit divers traits de celle des plus illustres saints de l'ordre monastique. — Mort de Guthlac. — Fondation de la célèbre abbaye de Croyland sur l'emplacement de sa cellule. — Suite et fin du règne d'Ethelbald ; remontrances des missionnaires anglo-saxons en Allemagne. — La suprématie passe de la Mercie au Wessex. — Trois rois west-saxons abdiquent pour se faire moines ou pèlerins à Rome ; Centwin, puis Ceadwalla, l'ami de Wilfrid, qui meurt à peine baptisé par le pape, et enfin Ina, l'ami de saint Aldhelm. — Règne d'Ina, législateur, vainqueur et pacificateur des Bretons, restaurateur du sanctuaire celtique de Glastonbury, premier protecteur de saint Boniface. — A la suite d'une surprise préparée par sa femme, il va mourir en pénitent à Rome, où il fonde la *Schola Saxonum*. — Affluence des pèlerins anglo-saxons des deux sexes à Rome. — Abus et désordres. — Les faux moines et les faux pèlerins. — L'âge d'or est une chimère dans l'histoire de l'Eglise comme ailleurs.

. . . . . Must lose
The name of king? O' God's name, let it go
I'll give my jewels for a set of beads,
My gorgeous palace, for a hermitage;
My gay apparel, for an alm's-man's gown;
My figur'd goblets, for a dish of wood;
My sceptre, for a palmer's walking staff;
My subjects, for a pair of carved saints;
And my large kingdom, for a little grave,
A little, little grave, an obscure grave.

SHAKESPEARE, *Richard II.*

Bede avait dédié son *Histoire des Anglais* au roi de sa chère Northumbrie, à ce Ceolwulf, dont la tendre sollicitude pour les intérêts religieux lui faisait espérer une réforme prochaine des abus du gouvernement ecclésiastique dans le nord de l'Angleterre[1]. Mais deux ans après la mort du grand historien monastique, Ceolwulf se fit lui-même moine. Ce prince était bien de la race d'Ida le Brûleur, mais d'une autre branche que toute cette progéniture d'Ethelfrid le Ravageur, dont les relations avec Aïdan et Wilfrid, avec Hilda et Ebba, avec Lindisfarne et Melrose, nous ont si longuement occupés.

Triste fin de la lignée d'Oswy. 705-716

La lignée d'Ethelfrid avait bien mal fini dans ce jeune Osred, dont l'avénement avait coïncidé avec les dernières luttes de Wilfrid, et que l'on s'était plu à regarder comme le fils adoptif du grand évêque[2]. Loin de marcher sur les traces de son

1. Pro insita sibi dilectione pietatis, quicquid ad regulam pietatis pertinet, firma protinus intentione adjuvare curabit. *Epist. ad Ecgbertum*, c. 5.

2. Voir au tome IV, p. 546.

père Aldfrid et de son aïeul Oswy, il n'a laissé aucune trace de sympathie pour les institutions et les idées que les moines représentaient chez les Anglo-Saxons. A peine adolescent, il manifesta tous les penchants de la tyrannie en s'abandonnant à ces passions sauvages dont les explosions fréquentes ne révèlent que trop combien était rude la tâche des docteurs et des ministres de la pureté chrétienne chez les races germaniques. Dans son précoce et impétueux libertinage, il se plaisait surtout à outrager les vierges consacrées au Seigneur, et courait de monastère en monastère pour y chercher une proie sacrilége[1]. En revanche, il obligeait les nobles qu'il poursuivait et qu'il daignait épargner dans les massacres, à se faire tondre et à s'ensevelir malgré eux dans les cloîtres[2]. Une mort violente arrêta ses débordements.

Débordement du jeune roi Osred.

716.

1. Osredum spiritus luxuriæ fornicantem et per monasteria nonnarum sacratas virgines stuprantem et furentem agitavit, usquequo ipse gloriosum regnum et juvenilem vitam et ipsam luxuriosam animam contemptibili et despecta morte perdidit. S. Bonifacii *Epist.* 59 *ad Ethelbaldum*. — Turpem vitam sanctimonialium stupris exagitans. Guill. Malmesbur., I, 53.

2. Non proceres veneratus erat : non denique Christum.
Hic igitur multos miseranda morte peremit.
Ast alios cogit summo servire parenti,
Inque monasterii attonsos consistere septis...
Anglorum proceres nimium trucidante tyranno
Servitium Domini miles præfatus inibat...

Ethelwolfi *Carmen de abbatibus et viris piis Lindisfarnens.*, c. 2 et 4. — Mabillon (Act. SS. O. S. B., t. IV, p. 317), en publiant ce poëme, a

L'étoile de la Northumbrie pâlit.

Mais déjà l'étoile de la Northumbrie avait pâli sans retour. L'érection définitive du grand évêché septentrional d'York en métropole, dont tous les évêchés au nord de l'Humber durent relever, ne suffit point pour rendre à la Northumbrie l'ascendant qu'elle avait exercé sous des rois comme Oswald et Oswy, sous des évêques comme Aïdan et Wilfrid. Ce fut Egbert, évêque d'York, correspondant de Bede, et lui-même prince de la dynastie régnante, qui obtint à force d'instances auprès du pape Grégoire II,
735. le rétablissement de la dignité métropolitaine qui avait été d'abord conférée au siége d'York par saint Grégoire le Grand, mais qui, depuis la fuite de Paulin, était tombée en désuétude, et que les décrets postérieurs des papes Vitalien et Agathon avaient paru sacrifier à la suprématie de Cantorbéry. Toutefois cette restauration ne profita qu'à la splendeur de la nouvelle métropole, et nullement au royaume dont elle était la capitale ; pas plus du reste que l'autorité longtemps universelle et toujours incontestée de la métropole de Cantorbéry n'avait valu la moindre suprématie aux rois de Kent sur le reste de l'Heptarchie.

Après deux règnes obscurs, Ceolwulf avait en vain

prouvé que, malgré son titre, il n'y était pas question du grand monastère de Lindisfarne, dont nous avons tant parlé, mais d'un autre monastère du même nom, fondé par le duc Eadmund, *dux nobilis natu et moribus*, et précisément l'un de ceux que le roi Osred avait forcés de se faire moines.

Le roi Ceolwulf se fait moine à Lindisfarne.

essayé de lutter contre le désordre et la décadence de son pays. Vaincu et captif d'on ne sait quels ennemis, il subit, comme cela était déjà arrivé à plus d'un prince mérovingien, l'affront d'une tonsure involontaire, et fut enfermé dans un cloître. Il s'en échappa, reprit la couronne et gouverna quelque 731
temps de façon à mériter les éloges de Bede et à peser sur la décision du pape dans l'affaire de la métropole d'York. Mais après huit ans de règne, il lui survint un regret ou un désir invincible de cette vie claustrale qui lui avait été naguère imposée malgré lui. Il pourvut de son mieux à la sécurité de son pays et à la bonne entente du spirituel avec le temporel, en désignant pour successeur un prince très-vaillant de sa race, qui était frère de l'archevêque Egbert. Puis, renonçant lui-même aux soucis du pouvoir et se montrant véritablement le maître des richesses qu'il abandonnait, il coupa sa longue barbe, se fit raser la tête en forme de couronne, et alla de nouveau s'ensevelir dans le principal sanctuaire monastique de son pays, à Lindisfarne. Il y passa les trente dernières 737-767
années de sa vie dans l'étude et le bonheur[1]. Il avait, comme roi, enrichi cette abbaye de nouvelles et vastes donations, et obtint la faculté de boire du

1. Vere beatus et litterarum scientia sufficienter constitutus. Guill. Malmesbur., I, 64.—Sponte divitiarum non servus, sed dominus, quasi magnus viles abjecit. Henri Huntingd., *Hist.*, l. IV, p. 340. — Barbam deposuit, coronam accepit. Simeon Dunelm., *de Gest. reg.*, p. 69, et 139, ap. Twysden, t. I.

vin et de la bière, pour les moines qui jusqu'alors n'avaient connu d'autre boisson que l'eau ou le lait, selon la rigueur de l'ancienne discipline celtique.

Son successeur Eadbert fait comme lui. — 758.

Son successeur, Eadbert, imita son exemple; après avoir, pendant un règne de vingt et un ans, victorieusement combattu les Pictes, les Scots, les Merciens et les Gallois; après avoir reçu les présents et les offres d'alliance du premier des Carlovingiens, Pépin le Bref, il se fit moine à York, où il avait déjà fondé ce qu'on appelait alors une très-noble bibliothèque, et où il s'enrôla parmi les religieux qui constituaient le clergé de la métropole de son frère l'archevêque. Il y vécut encore deux ans, préférant, dit un annaliste, le service de Dieu à tous les royaumes de la terre, et ravi par son violent amour de la céleste patrie[1]. On a soin de constater qu'il reçut la tonsure romaine, celle de saint Pierre, et non celle des Celtes : c'est la dernière fois qu'il est question dans l'histoire de cette différence qui un siècle plutôt avait excité tant d'orages[2].

Autres rois moines.

Ces deux rois de Northumbrie ne furent ni les premiers ni les seuls à embrasser la vie monastique. Eadbert est le huitième de ceux que signalent les chroniqueurs anglais comme ayant préféré les huit béatitudes de la pauvreté volontaire aux gran-

1. Sim. Dunelm., *Hist. Dunelm. eccles.*, l. II, c. 3, *ibid.*

2. Dei amoris causa et cœlestis patriæ violentia, accepta S. Petri tonsura. *App. ad Bedam*, ann. 758.

deurs de la terre[1]. Certains annalistes vont même jusqu'à compter plus de trente rois ou reines des différents royaumes anglo-saxons, qui au septième et au huitième siècle allèrent peupler les cloîtres nouveaux[2].

Quelle transformation avaient donc subie ces païens, ces sauvages descendants d'Odin, ces chefs impétueux et sanguinaires d'une race qui ne respirait que la guerre et le pillage, qui ne connaissait pas de plus grande honte que de mourir au lit ! Les voilà pénétrés de l'esprit de douceur et de concorde, recherchant l'union, la fraternité, l'égalité même, parfois avec les plus humbles de leurs sujets, sous le froc bénédictin, dans le chant nocturne des psaumes, dans les paisibles labeurs de l'agriculture ou de la bibliothèque monastique. Ils sollicitent, ils ambitionnent cette retraite comme le couronnement de leurs exploits belliqueux, de leur carrière politique et militaire. Mais c'était à contre-cœur que les Anglo-Saxons se voyaient ainsi abandonnés par leurs rois. Comme chez tous les peuples germaniques, l'esprit de fière indépendance qui les rendait si souvent rebelles et intraitables n'excluait point de leur âme une affection passionnée ou plutôt un culte superstitieux

1. Qui pro regno temporali commutaverunt æternum, ut octo beatitudinum jucunditatem, quæ voluntariæ paupertati debetur, pro futuro haberent in cœlis. Rich. Cirenc., p. 242. — Mabillon en compte huit avant Eadbert, qu'il place le neuvième sur sa liste. Act. SS. O. S. B., t. III, p. 463.

2. Stevens, continuation de Dugdale, t. I, p. 19.

pour le vieux sang des premiers chefs de la conquête. Ils faisaient de vains efforts pour retenir les rois loin du cloître, et se réservaient le droit d'aller les y chercher, au besoin, pour les remettre de gré ou de force à la tête de leur armée et marcher sous leurs ordres à l'ennemi. On a vu[1] que tel fut le sort du roi Sigebert d'Est-Anglie, le premier des rois anglo-saxons qui fût entré dans l'ordre monastique, et qui, arraché de sa cellule par ses sujets éperdus pour les conduire au combat contre l'impitoyable Penda, alla finir sa vie, comme ses ancêtres païens, sur le champ de bataille.

Chaque dynastie fournit son contingent à l'ordre monastique.

Chacune des dynasties de l'Heptarchie fournissait successivement son contingent à cette nouvelle armée. Comme les Uffings de l'Est-Anglie et les descendants de l'Homme de Feu en Northumbrie, les petits-fils du dieu Saxnote, que l'on faisait renier en même temps que les dieux Thor et Wodan par les Saxons baptisés[2], eurent aussi leur roi tonsuré.

Sebbi, roi d'Essex.

Ils régnaient sur les Saxons de l'Est que le roi Sebbi avait eu le bonheur de ramener à la foi, après une première défection[3]. Ce même roi, qui

665-695.

avait régné pendant trente ans comme un fidèle soldat du roi des cieux, obtint, non sans peine, de sa femme la faculté de prendre avant sa mort l'habit monastique après lequel il avait longtemps soupiré. Mais, tout moine qu'il croyait être ainsi

1. Livre XIII, ch. 3, p. 96 du volume précédent.
2. Lappenberg, p. 114.
3. Voir au tome IV, p. 112.

devenu, ce descendant des dieux et des héros scandinaves, cet homme au cœur vraiment royal, selon Bede, craignait, en mourant dans son lit, de paraître vaincu par la douleur[1]. En proie aux angoisses de sa dernière maladie, il tremblait, en se débattant contre les affres de la mort, que la souffrance ne lui arrachât des cris ou des gestes indignes de lui. Il ne voulut donc avoir d'autre témoin de ses instants suprêmes que l'évêque de Londres. Ce prélat, qui l'avait revêtu de la robe noire des moines, eut la consolation de lui voir rendre le dernier soupir dans une paix parfaite. Il l'ensevelit dans sa cathédrale monastique de Saint-Paul, où l'on vit pendant mille ans, et jusqu'au grand incendie qui consuma cet édifice fameux sous Charles II, le vaste cercueil de pierre qui renfermait le corps du roi-moine dont la taille était aussi colossale que son cœur était viril[2]. 1666.

Quinze ans après la mort de Sebbi, son successeur et son petit-neveu, le roi Offa, imita son exemple dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Aimé et recherché de tous, il sut renoncer à sa fiancée, à Offa, roi d'Essex. — 709.

1. Vitam privatam et monachicam cunctis regni divitiis et honoribus præferens, quam et olim jam, si non obstinatus conjugis animus divortium negaret, subiisset... Cumque annos triginta in regno miles regni cœlestis exegisset... habitum religionis, quem diu desiderabat, accepit... Correptus infirmitate maxima, timere cœpit homo animi regalis, ne ad mortem veniens, tanto affectus dolore, aliquid indignum suæ personæ vel ore proferret vel aliorum motu gereret membrorum. Bede, IV, 11.

2. Note de Smith dans son édition de Bede. — « C'est le premier exemple que je sache de cette dévotion si fréquente dans les derniers siècles de mourir en habit de religieux. » Fleury, l. xi, c. 3.

sa famille, à son pays, à sa couronne, et résister aux instances passionnées de ses sujets pour aller embrasser la vie religieuse, non plus dans un cloître d'Angleterre, mais à Rome.

Coenred, roi de Mercie. — 709.

Le jeune Offa eut pour compagnon de son pèlerinage et de son sacrifice le roi des Merciens, Coenred, qui avait été détaché du monde par le spectacle des derniers instants d'un de ses meilleurs chevaliers[1] mort désespéré, pour avoir volontairement différé sa confession[2]. Avant de quitter l'Angleterre, tous deux assistèrent au dernier acte de la vie apostolique du grand Wilfrid, à la dédicace du nouveau monastère d'Evesham, qu'ils avaient à la fois doté et affranchi de toute juridiction temporelle[3]. Arrivés à Rome, tous deux reçurent la tonsure et l'habit monastique des mains du pape Constantin, devant la Confession de Saint-Pierre, et, après quelques années de vie pénitente, ils passèrent de la tombe des Apôtres à la béatitude céleste pour y jouir à jamais de la société des saints[4].

1. Vir in laico habitu atque officio militari positus. Bede, V, 13.—Guillaume de Malmsbury le qualifie de *miles : Gest. reg. Angl.*, l. I, c. 78. Turner a prouvé que l'ordre de chevalerie existait chez les Anglo-Saxons bien avant la conquête des Normands. *Hist. of Anglo-Saxons*, liv. VII, c. 12.

2. On peut lire le récit de la vision de ce chevalier dans Bede, *l. c.* Deux autres passages de Bede (III, 22, et V, 10) semblent démontrer que, dès son temps, le mot de *miles* s'appliquait non pas à tout soldat ou combattant, mais aux nobles ou patriciens.

3. Voir au liv. XIV, ch. vi, p. 362, du tome précédent.

4. Coinred qui regno Merciorum nobilissime tempore aliquanto præfuit, nobilius multo sceptra regni reliquit... monachus factus ad li-

La Mercie devient prépondérante — 670-685

Depuis la mort du dernier bretwalda northumbrien Oswy, et surtout depuis la catastrophe de son fils Egfrid, dans sa lutte avec les Pictes, la Mercie avait repris la prépondérance qui échappait à la Northumbrie. Sous la postérité belliqueuse du terrible Penda, et grâce à l'esprit militaire qu'il avait inspiré à son peuple et à sa race, les Merciens dominèrent pendant près d'un siècle l'Heptarchie anglo-saxonne. Ce Coenred, qui alla mourir moine à Rome, après avoir vaillamment guerroyé contre les Bretons, était petit-fils de Penda; et il fut loin d'être la seule recrue que cette progéniture de l'indomptable champion du vieux paganisme devait fournir à l'ordre monastique[1]. Avant lui, le fils même de Penda

mina Apostolorum, in precibus, jejuniis et eleemosynis, usque ad diem permansit ultimum... Offa juvenis amantissimæ ætatis et venustatis, totæque suæ genti ad tenenda servandaque regni sceptra exoptatissimus... reliquit uxorem, agros, cognatos et patriam, attonsus et in monachico vitam habitu complens, ad visionem beatorum apostolorum in cœlis diu desideratam pervenit. Beda, *Hist. eccles.*, V, 19.

1. Voir à l'appendice le tableau de sa descendance monastique. Voici la série des rois de Mercie depuis Penda.

626-655. — Penda.
656-675. — Wulfhere, fils de Penda.
675-704. — Ethelred, frère de Wulfhere.
704-709. — Coenred, fils de Wulfhere.
709-716. — Ceolred, fils d'Ethelred.
716-757. — Ethelbald, dit *Clito*, petit-fils d'un frère de Penda.
757-797. — Offa, arrière-petit-fils du même frère de Penda.

On sait que chez les Anglo-Saxons, comme chez les Mérovingiens, c'était souvent le plus âgé ou le plus populaire des princes de la dynastie souveraine qui succédait à la couronne, au détriment de l'héritier direct lequel pouvait retrouver plus tard son droit, s'il vivait assez longtemps pour que la succession fût ouverte de nouveau.

Ethelred, roi de Mercie, se fait moine à Bardeney. — 701-716.

et son second successeur, le prédécesseur de Coenred sur le trône de Mercie, Ethelred, après un règne aussi long que belliqueux, touché de la grâce divine, était entré comme simple moine au monastère de Bardeney qu'il avait fondé, et l'avait gouverné dix ans comme abbé, avant de mourir de la mort des saints[1].

C'est ce même Ethelred que nous avons vu, d'abord l'adversaire, puis l'ami dévoué de Wilfrid[2], dont il avait soutenu la cause avec toute l'autorité que pouvait lui conférer sa double qualité de souverain et de religieux.

Excès du roi Ceolred. — 709-71.

Mais ces deux rois, dévoués à l'institut bénédictin jusqu'au point de s'y enrôler eux-mêmes pour y terminer leur vaillante existence, eurent pour successeur sur le trône de Mercie un prince d'une tout autre trempe. Ceolred, comme le jeune roi northumbrien dont on parlait tout à l'heure, ne se contenta point de méconnaître les droits et les libertés garantis aux monastères par les chartes de ses prédécesseurs ; il en arrachait les jeunes et belles vierges consacrées au Seigneur pour les prostituer à ses passions. Il mourut dans une orgie, au milieu de ses comtes, non-seulement sans se repentir, mais en invoquant le démon et en maudissant les prêtres chrétiens avec leur Évangile[3]. Ce fut peut-

1. Omnipotentis benignitate visitatus fit monachus. Henric. Huntingd., *Hist.*, l. IV, p. 337.

2. Voir au tome précédent, liv. XIV, ch. v, p. 343.

3. In stupratione et adulterio nonnarum commorans... nam Ceolredum prædecessorem tuum stupratorem sanctimonialium et eccle-

être la dernière explosion du vieux paganisme vaincu ; non pas certes que les convoitises et les mœurs païennes fussent à jamais extirpées du sein de ces races farouches, mais depuis lors on ne voit plus qu'elles aient dominé un prince anglo-saxon au point de lui faire renier publiquement l'Évangile.

Le *Clito* Ethelbald poursuivi par Ceolred,

Après ce digne petit-fils du sauvage Penda, la royauté mercienne échut à un rejeton collatéral de la même race, à Ethelbald, connu sous le titre de *Clito* ou de *Childe*, qui servait alors chez les Anglo-Saxons, comme plus tard celui d'*Infant* en Espagne, à désigner les princes de la dynastie régnante. Éthelbald, poursuivi avec acharnement par Ceolred, eut une jeunesse aussi orageuse que pénible. Il ne fut pas moine, mais son histoire se rattache à celle d'un des moines les plus saints et les plus populaires du huitième siècle[1]. Pendant qu'il se dérobait, avec quelques compagnons dé-

se réfugie auprès du solitaire Guthlac,

siasticorum privilegiorum fractorem splendide cum suis comitibus epulantem spiritus malignus invasit... sine pœnitentia et confessione, furibundus et cum diabolo sermocinans, et sacerdotes Dei abominans... ad tormenta inferni migravit. S. Bonifacii *Epist. ad Ethelbaldum regem Mercionum*, n. 62, éd. Giles; 17, éd. Serrar.

1. Le dernier éditeur des Épîtres de saint Boniface, le très-savant et exact Philippe Jaffé, croit que le roi Ethelbald avait été dans sa jeunesse l'élève de saint Aldhelm ; il lui attribue la lettre adressée à ce saint abbé et publiée avec celles de Boniface (éd. Jaffé, n° 5) et celles d'Aldhelm (éd. Giles, p. 100). Mais le texte de cette lettre semble prouver qu'elle est l'œuvre d'un jeune ecclésiastique et nullement d'un prince étranger, comme l'avait été Ethelbald, à la vie claustrale. C'est très-probablement le même étudiant auquel Aldhelm adressait la réponse dont nous avons cité un fragment plus haut, page 55 de ce volume.

voués, à la persécution de son implacable ennemi, en errant de province en province et de réduit en réduit, il apprit qu'un chef jeune et belliqueux nommé Guthlac, issu comme lui du sang des rois merciens, s'était retiré du monde pour se consacrer à l'étude et à la prière, dans un îlot entouré des marécages qui couvraient alors toute une vaste région sur les confins de la Mercie et de l'Est-Anglie. Il s'y fit conduire par un abbé du voisinage, qui connaissait les détours qu'il fallait suivre pour se reconnaître à travers les eaux noires et stagnantes, et les terres fangeuses de ces marais inaccessibles; tous deux, dans une nacelle de pêcheur, vinrent aborder à Croyland. C'était ainsi qu'on appelait la retraite aquatique où séjournait le bon et pieux Guthlac et où le fugitif trouva un accueil hospitalier avec un asile assuré. Il n'y resta pas toujours; quand le repos lui avait rendu quelque confiance, il sortait du refuge où Ceolred ne pouvait ou n'osait point l'atteindre, pour reprendre sa vie aventureuse. Mais de nouveaux périls le ramenaient sans cesse à Croyland, où Guthlac le recevait toujours avec la même affection et lui prodiguait, dans de longs et fréquents entretiens, les consolations spirituelles et les enseignements divers dont il devait avoir tant besoin. Il avait une cellule voisine de celle de Guthlac, son unique ami et son unique consolateur[1]. Un jour, au retour

1. In quadam casula... Guthlaci qui solus refugium et consolatio laborum ipsius erat. *Vita S. Guthl.*, c. 39.

d'une de ses courses périlleuses, où il s'était trouvé séparé de tous les siens, serré de près par ses ennemis, à bout de forces et de ressources, il arriva tout exténué et désespéré pour se jeter dans les bras de son protecteur et de son ami : « Cher enfant, » lui dit alors Guthlac, « je connais toutes vos misères « et toutes vos calamités ; j'ai suivi votre labo- « rieuse carrière depuis que vous existez ; c'est « pourquoi j'ai beaucoup prié Dieu pour vous, et il « m'a exaucé. Je vous annonce en son nom que vous « finirez par régner sur votre pays. Vous verrez la dé- « route de vos ennemis ; vous les vaincrez l'épée à « la main, vous les foulerez aux pieds et vous de- « viendrez le maître de leurs biens. Sachez seulement « attendre : la royauté vous viendra, non par la rapine « et la violence, mais de la main de Dieu, quand cette « main aura démoli le méchant qui règne aujourd'hui « et qui passera comme une ombre[1]. » A partir de ce

qui lui prédit qu'il sera roi de Mercie.

1. Est in mediterraneorum Anglorum partibus immensæ magnitudinis sacerrima palus, nunc stagnis, nunc flactris, interdum nigris vaporibus et laticibus, necnon crebris insularum nemoribus intervenientibus, et flexuosis rivigarum anfractibus... protenditur... Arrepta piscatoria scaphula... Cum huc illucque... in diversis nationibus jactaretur... usque ad præfatam insulam pervenit... Alio die, deficiente virium ipsius valitudine, suorumque inter dubia pericula, postquam inanitæ vires defecere, tandem ad colloquium sancti viri Guthlaci, ut assolebat, pervenit... O mi puer, laborum tuorum non sum expers, miseriarum tuarum ab exordio vitæ non sum inscius... misertus calamitatis tuæ rogavi Dominum ut subveniret tibi... Tribuet tibi dominationem gentis tuæ... Terga eorum videbis et gladius tuus vincet adversarios tuos... *Vita S. Guthlaci, auctore* Felice *monacho ejus æquali*. ap. Acta SS. O. S. B., sæc. III, pars 1a, ad ann. 714.

moment, Ethelbald n'espéra plus qu'en Dieu ; il attendit avec patience et confiance. Deux ans après, la prédiction s'accomplit : Ceolred périt dans son orgie[1] et le *Clito* fut aussitôt reconnu roi par tous les Merciens.

Ce qu'était Guthlac ; sa vie d'aventurier et de solitaire. — 673-714.

Le solitaire qui prédisait l'avenir avec tant de confiance au futur roi de Mercie était lui-même issu de la dynastie qui régnait sur le plus vaste royaume de l'Heptarchie[2]. Il avait passé sa jeunesse à combattre et à piller, comme tous les princes et les seigneurs de son temps. Enflammé par le souvenir des exploits de ses ancêtres, il ne rêvait que batailles et dévastations ; et, à la tête d'une bande nombreuse d'amis et de clients, il avait vaincu tous ses ennemis, saccagé mainte ville et maint château, et ramassé un immense butin. Mais ses compagnons remarquaient déjà avec surprise qu'il était assez bon pour rendre à ceux qu'il spoliait le tiers de leur dépouille. De quinze à vingt-quatre ans il mena cette vie de bandit, que ses compatriotes prenaient pour une vie de héros. Mais une nuit, pendant qu'il campait avec tout son monde dans une forêt, sa pensée évoqua tout à coup devant lui les crimes, les excès et la misérable fin des rois de sa race, puis sa propre mort inévitable et pro-

1. Voir plus haut, page 116.

2. Hujus viri progenies, per nobilissima illustrium regum nomina, antiqua ab origine Icles digesto ordine cucurrit. *Vita*, c. 4. — Cet Icles était cinquième aïeul du terrible Penda.

chaine, enfin le néant des richesses et de la renommée qu'il avait poursuivies. Il se sentit comme incendié tout entier par une flamme intérieure, la flamme des célestes désirs. Son parti fut pris à l'instant. Dès que le premier chant des oiseaux eut annoncé l'aube, il réveilla ses camarades et leur dit de se choisir un autre chef, parce que, quant à lui, il venait de se vouer au service de Jésus-Christ. Puis, malgré leurs protestations, leurs cris, leurs gémissements, il se mit en route sur-le-champ, n'emportant avec lui qu'une large et courte épée comme en portaient les laboureurs[1]. C'était sans doute pour se défendre pendant le long et solitaire trajet qu'il avait devant lui, car il partit seul et s'en alla, loin de ses foyers et de ses amis, frapper à la porte d'un de ces monastères doubles, gouvernés par des abbesses, comme il y en avait déjà plusieurs en Angleterre, et où l'humilité du religieux était d'autant mieux constatée qu'il y devait avoir une femme pour supérieure[2]. Il y prit l'habit monastique,

1. Cum juvenili in pectore egregius dominandi amor fervesceret, valida priscorum heroum facta reminiscens .. Cum adversantium sibi urbes et villas, vicos et castella igne ferroque vastaret... tertiam partem agregatæ gazæ possidentibus remittebat .. Post tot prædas, cædes, rapinas .. lassi quieverunt... Quadam nocte... extemplo spiritualis flamma omnia præcordia viri incendere cœpit... Antiquorum regum stirpis suæ per transacta sæcula miserabiles exitus et flagitiosum vitæ terminum contemplans... ecce subito... cum sol demoverat ortum, in quo matutinæ volucres avido forcipe pipant... *Vita*, c. 10, 11.

2. A Ripadun ou Repton, dont l'abbesse s'appelait Elfrida ; située sur le Trent, cette abbaye, où les rois de Mercie avaient leur sépul-

en faisant couper ses longs cheveux, selon la forme de la tonsure romaine, et non celtique, a bien
697-699. soin de nous dire son biographe. Il y passa deux années consacrées à l'étude de l'Écriture sainte, des usages cénobitiques et des chants liturgiques[1]. A vingt-six ans, la lecture de la vie des Pères du désert illumina son âme d'une clarté nouvelle; il voulut s'enfoncer dans une solitude plus profonde et plus austère, et ce fut alors qu'il alla se cacher dans les forêts marécageuses de Croyland. Il y trouva un ancien *Tumulus*, déjà fouillé par la cupidité des voisins, qui comptaient y trouver des trésors. On y avait creusé une sorte de citerne. Le jeune et belliqueux prince mercien y adapta un auvent de paille, en fit sa demeure et y acheva sa vie.

Cette vie offre divers traits qui se rencontrent dans celles des plus illustres saints de l'ordre monastique.

Comme saint Benoît, Guthlac excita par son austérité la malveillance de ses frères : en vrais Anglo-Saxons, ils lui reprochaient surtout sa résolution implacable de ne jamais boire ni bière ni hydromel, ni vin autrement que pour la communion[2].

ture, fut détruite par les Danois et remplacée, sous les Normands, par un prieuré de chanoines réguliers.

1. Mysticam S. Petri apostolorum principis tonsuram accepit .. Sacris litteris et monasticis disciplinis erudiebatur... psalmis, canticis, orationibus precibusque ecclesiasticis per biennium imbutus. *Vita*, c. 13.

2. Non ullius inebriantis liquoris aut alicujus libaminis haustum... Hac ex causa omnibus fratribus illic cohabitantibus aspero odio habebatur. *Vita*, c. 12.

Comme saint Columba il vit sa solitude sans cesse troublée par l'affluence des fidèles qu'attirait la renommée croissante de sa sainteté et qui surmontaient tous les obstacles que la nature avait amoncelés autour de sa retraite insulaire, pour lui demander des lumières, des consolations ou la guérison de leurs infirmités : il en venait de toutes les conditions comme de tous les pays, abbés et comtes, riches et pauvres, religieux et laïques, et non-seulement de tous les coins de la Mercie, mais des régions les plus lointaines de l'Angleterre[1].

Comme les Pères du désert, il fut exposé à mille tentations, à mille visions diaboliques, dont la plus curieuse au point de vue historique est celle qui montre que les maraudeurs cambriens ou bretons ne craignaient pas de traverser toute la largeur de l'île pour inquiéter les conquérants jusqu'en Est-Anglie. On raconte en effet que Guthlac fut tout soulagé de découvrir que les ennemis, dont il avait cru sa cellule entourée et menacée pendant toute une nuit, n'étaient que des démons et non des Gallois, comme il l'avait cru d'après leur voix rauque et leurs accents gutturaux[2].

1. Inter densas arundinum compages... abbates, fratres, comites, divites, vexati, pauperes... confluebant... Loca spinosa sine calle agresti rura gradiendo, inruit (quidam comes exsulis Ethelbaldi) in spinulam sub incultæ telluris herbis latentem... *Vita*, c. 24, 31.

2. Cum Britones, infesti hostes saxonici generis, bellis, prædis publicisque vastationibus Anglorum gentem deturbarent... Quadam nocte... extra cellulam egressus, et erectis auribus adstans verba loquentis vulgi britannicaque agmina tectis succedere agnoscit : nam

Comme tant de saints moines des pays celtiques et de la Gaule mérovingienne, il vivait dans une intime et touchante familiarité avec tous les êtres animés et surtout avec les oiseaux qui peuplaient les arbres et les grands roseaux de son île. Les corbeaux lui servaient docilement de messagers, les hirondelles venaient en gazouillant se poser sur ses épaules ou sur ses genoux, sur sa tête ou sur sa poitrine ; et lui, de son côté, leur bâtissait de ses propres mains des nids dans de petites corbeilles de joncs et de brins de paille, qu'il posait sous le chaume de sa cellule, où chaque année ses aimables hôtesses venaient retrouver leur gîte accoutumé. « O mon « père, » lui disait un visiteur étonné, « comment « avez-vous inspiré tant de confiance à ces filles de « la solitude? — Ne savez-vous pas, » répondit Guthlac, « que celui qui s'unit à Dieu dans la pureté de « son cœur voit à son tour les êtres de la création « s'unir à lui? Les oiseaux du ciel comme les anges « peuvent fréquenter ceux qui ne fréquentent pas la « société des hommes [1]. »

Comme saint Romuald, il inspirait une telle

ille... inter illos exsulabat, quoadusque eorum stridulentas loquelas intelligere valuit. *Vita*, c. 20.

1. Velut magna lætitia avino forcipe flexuosi gutturis carmen canentes, veluti ad assuetas sedes... sese humeris viri Dei imposuerunt, ac deinde cantulis vocibus garrulentes... Utquid incultæ solitudinis volucres... Nonne legisti quia qui Deo puro spiritu copulabitur, omnia sibi in Deo conjunguntur, et qui ab hominibus cognosci denegat, agnosci a feris et frequentari ab angelis quærit? *Ibid.*, c. 25.

vénération aux populations d'alentour que l'on commençait déjà à spéculer de son vivant sur le prix de ses reliques : le religieux qui venait tous les vingt jours pour lui faire sa tonsure pensait sérieusement à se servir de son rasoir pour l'égorger, ayant la conviction que le lieu où périrait un si grand saint s'enrichirait par la vénération des rois et des princes [1].

Enfin, comme saint Cuthbert [2], il eut pour amie une noble et pieuse abbesse, fille du roi des Est-Angliens, qui lui offrit en témoignage de leur mutuelle affection un cercueil de plomb avec un linceul. Il accepta ces cadeaux, et, bien qu'il eût juré de ne porter ni laine ni toile, mais de ne se vêtir que de peaux de bête, il consentit, pour l'amour d'Edburge, que son cadavre fût enseveli dans la toile qu'elle lui avait tissée [3]. Il mourut après une semaine de cruelles souffrances, mais ayant encore eu la force de se lever le jour de sa mort pour dire la messe, et plus tard pour prendre lui-même sur

Sa mort. — 11 avril 714.

1. Quidam clericus, nomine Beccelinus... Cum, ut adsolebat, post bis denos dierum cursus tonderare devenisset... proponens ut si ipsum interimere potuisset, locum ipsius postea cum magna regum principumque venerantia habiturus foret... *Ibid.*, c. 21.

2. Voir livre XV, chap. I, pag. 429 du tome précédent.

3. Reverentissima virgo virginum Christi et sponsarum Egburga abbatissa, Aldulfi regis filia... Nolui quidem juvenis ullo lineo tegmine corpus meum tegere, sed pro amore dilectæ Christi virginis, quæ hæc munera mihi mittebat... *Ibid.*, c. 33, 35. — Egburge ou Edburge gouvernait alors ce même monastère de Repton, d'où Guthlac était sorti pour s'enfermer à Croyland.

dernier jour le nom et le souvenir du solitaire que le royal fondateur avait tant aimé[1].

Suite et fin du règne d'Ethelbald en Mercie. — 716-757.

On aimerait à croire qu'Ethelbald se montra toujours digne de la tendre sympathie dont son saint ami l'avait honoré dans sa jeunesse. Mais cette confiance n'est guère possible en présence de l'épître fameuse et vraiment éloquente qui lui fut adressée par six évêques anglais, occupés pendant tout son règne à évangéliser l'Allemagne, et ayant à leur tête le grand Boniface. Ce saint apôtre des Germains passa d'Angleterre sur le continent en l'année même où Ethelbald devint roi, et, deux ans avant la fin de ce règne, il mourut de la mort des martyrs. La lettre épiscopale nous apprend que la conduite privée du roi excitait la douleur religieuse et patriotique de ces nobles missionnaires de la foi et de la gloire des Anglo-Saxons. Ils lui reprochent, d'après le bruit public, d'avoir cherché dans le

716-755.

1. Sarcophagum non humo terræ condidit, immo in memoriale quod nunc ab Ethelbaldo rege miris ornamentorum structuris... ædificatum conspicimus... Quia palustris humus lapideam molem sustinere non poterat, ingentes ex quercis palos innumeræ multitudinis humo infigi fecit, duramque terram... scaphis deferri et paludibus commisceri... ad honorem Dei et sancti anachoretæ quem valde dilexerat, pro dulci consolatione quam eo dum exsulabat multoties perceperat. *Vit.*, c. 37, 41. — Il subsiste encore quelques débris de l'église abbatiale de Croyland, mais de celle qui fut reconstruite du douzième au quatorzième siècle. Dans le tympan du portail de la façade occidentale, cinq médaillons sculptés en bas-relief, et insérés dans un quatre-feuilles, reproduisent les principaux traits de la vie de Guthlac; son arrivée en barque dans le marais de Croyland, sa première entrevue avec Ethelbald, sa mort, etc.

célibat, non pas la mortification chrétienne, mais la satisfaction de ses instincts sensuels, et de n'avoir respecté dans l'effervescence persistante de ses passions ni les foyers domestiques de ses concitoyens, ni même les sanctuaires des vierges consacrées à Dieu[1]. Ils lui rappellent, à cette occasion, l'honneur rendu à la chasteté par leurs ancêtres païens, les Saxons de Germanie, et les peines cruelles dont ils frappaient l'adultère. Ils le supplient de ne pas déshonorer sa vieillesse, de ne pas encourager par son exemple la nation anglaise à descendre par la débauche au rang de ces nations dégénérées de l'Espagne et du midi de l'Europe, dont les Sarrasins avaient déjà fait leur proie. Ils lui reprochent, en outre, d'avoir violé les franchises et volé les biens de divers monastères, et d'autoriser ainsi par son exemple les seigneurs merciens à faire subir aux moines et aux prêtres des violences et des servitudes inconnues jusqu'alors dans l'Angleterre chrétienne[2].

1. Quando aliqua injuria de statu regni vestri, vel eventu bellorum facta, aut quod majus est, de salute animæ periculosum damnum perpetratum per auditum usque ad nos pervenerit, mœrore et tristitia cruciamur... Qui nobis narrant, adjiciunt quod hoc scelus maxime cum sanctimonialibus et sacratis Deo virginibus per monasteria commissum sit. Audivimus præterea quod optimates pæne omnis gentis Merciorum tuo exemplo legitimas uxores deserant, et adulteras et sanctimoniales constuprent. S. Bonifacii *Epistolæ*, 59, ed. Jaffé.

2. Et dicitur quod præfecti et comites tui majorem violentiam et servitutem monachis et sacerdotibus irrogent, quam cæteri ante christiani reges fecissent. *Ibid.*

En revanche, ces témoins d'une si imposante autorité le félicitent hautement de sa charité envers les pauvres, comme de son zèle pour l'administration de la justice, la protection des faibles, la répression des désordres et des discordes locales.

D'autres témoignages nous apprennent qu'il fut un roi juste, généreux et intrépide; que, par ses guerres fréquentes et heureuses, l'ami de Guthlac éleva la Mercie à un degré de puissance qu'elle n'avait point encore atteint, et qu'il fut regardé comme le monarque suprême de l'Angleterre jusqu'au jour où, après un règne aussi long que prospère, il succomba, en combattant les West-Saxons, dans une lutte dont la poésie populaire a enchâssé le récit pittoresque et passionné au milieu des annales historiques de cette époque [1].

Trois rois des Saxons de l'Ouest abdiquent pour se faire moines ou pèlerins à Rome.

Le royaume des Saxons de l'Ouest, qui allait hériter de la prépondérance des Merciens, comme ceux-ci avaient hérité de celle des Northumbriens, était destiné à absorber toutes les autres royautés de l'Heptarchie et à créer ainsi cette unité de l'Angleterre qu'aucun morcellement n'a jamais entamée. Cette dynastie des fils de Cerdic, que la tradition faisait descendre lui-même au neuvième degré du dieu Odin, devait enfanter Egbert et le

1. Henricus Huntingdon, *Historia Anglorum*, l. IV, p. 341. — L'ami de Guthlac s'intitulait dans un diplôme de 736 : *Rex non solum Merciorum sed et omnium provinciarum quæ generali nomine Sut-Angle dicuntur;* et ailleurs : *Rex Britanniæ.*

grand Alfred; elle préludait à ses généreuses destinées en donnant trois de ses rois l'un après l'autre à l'ordre monastique qui lui devait déjà le saint et savant abbé Aldhelm. Celui qui ouvrit la marche dans cette carrière si nouvelle pour les fils d'Odin fut Centwin, fils du premier roi chrétien de Wessex[1], qui, après neuf ans d'un règne brillant et belliqueux, entremêlé de combats entre les Merciens et les Bretons, avait voulu finir ses jours dans un des monastères qu'il avait fondés et dotés[2]. Après lui ce fut le tour de Ceadwalla, le féroce dévastateur de l'île de Wight, du royaume de Kent et de Sussex, resté opiniâtrément païen malgré la conversion de ses proches et de son pays, et qui tout à coup, à peine âgé de trente ans, se souvient des enseignements qu'il avait puisés, lui-même proscrit, auprès

Centwin. — 676-685.

Ceadwalla. 685-689

1. Cynegils, converti et présenté au baptême par son gendre Oswald de Northumbrie. Voir plus haut, t. IV, p. 101.

2. Son histoire ne nous est guère connue que par les vers d'Aldhelm à sa fille Bugga, qui est peut-être la même que l'abbesse de ce nom à laquelle saint Boniface adressa plusieurs de ses épîtres :

Hoc templum Bugge pulchro molimine structum,
Nobilis erexit Centwini filia regis,
Qui prius imperium Saxonum rite regebat,
Donec præsentis contemnens culmina regni,
Divitias mundi rerumque reliquit habenas;
Plurima basilicis impendens rura novellis
Quæ nunc christicolæ servant monastica jura...
Exin sacratam perrexit quærere vitam,
Dum proprium linquit Christi pro nomine regnum...
Donec conversus cellam migravit in almam.

Éd. Giles. p. 117.

du grand proscrit Wilfrid[1], abdique sa royauté, traverse les mers, les Alpes, la Lombardie, et apparaît à Rome le premier d'entre les rois anglo-saxons, comme Wilfrid, trente ans auparavant, avait été le premier pèlerin monastique de la même race qui eût visité la ville éternelle.
20 avril 689. Il y demande le baptême au pape Serge, qui lui confère en même temps le nom de Pierre, en souvenir de la grande dévotion qui l'avait amené de si loin au tombeau du prince des apôtres. Dix jours plus tard, avant même d'avoir dépouillé la robe blanche des catéchumènes, il meurt. Le pape ordonne qu'il soit enterré à Saint-Pierre, et fait graver sur sa tombe une épitaphe en vers assez beaux, destinée à enflammer le zèle des générations futures par l'exemple de ce jeune et formidable vainqueur, qui avait su renoncer à tout ce que ses pères et lui-même avaient conquis ou amassé, et abjurer sa religion barbare pour devenir l'humble filleul de saint Pierre, et aller, revêtu de la blancheur du baptême, grossir dans le ciel le troupeau du Christ[2].

1. Voir plus haut, l. XIV, ch. IV, t. IV, p. 295.

2. Culmen, opes, sobolem, pollentia regna, triumphos,
Exuvias, proceres, mœnia, castra, lares :
Quæque patrum virtus, et quæ congesserat ipse,
Cædival armipotens, liquit amore Dei,
Ut Petrum sedemque Petri rex cerneret hospes...
Barbaricam rabiem, nomen et inde suum
Conversus convertit ovans....

Après lui la royauté des Saxons de l'Ouest passa à un autre descendant de Cerdic, à Ina, l'ami de saint Aldhelm, comme Ceadwalla l'avait été de Wilfrid. Son règne, long et prospère, jeta les fondements de la prépondérance future de sa race sur toute l'Angleterre. Très-belliqueux et très-heureux à la guerre, conquérant des Saxons du Sud et de l'Est, il doit surtout sa renommée au code qu'il donna à ses peuples et dont le texte complet a été conservé, comme celui des lois rendues un siècle auparavant par Ethelbert de Kent, avec le concours des missionnaires romains[1]. Il rédigea les siennes, sous l'inspiration et avec le concours des deux évêques moines de Winchester et de Londres[2], de ses comtes et de tous les sages (*witan*) qui composaient le parlement de ses trois royaumes, et en outre, selon sa propre déclaration, de beaucoup de religieux ou serviteurs de Dieu, dans le but de pourvoir au salut des âmes et à la prospérité de son peuple. Parmi ces lois on remarque celles qui garantissaient l'inviolabilité des mariages et la sainteté des fian-

Ina, roi de Wessex, — 688-725,

législateur.

Urbem Romuleam vidit, templumque verendum
Aspexit, Petri mystica dona gerens.
Candidus inter oves Christi sociabilis ibit :
Corpore nam tumulum, mente superna tenet :
Commutasse magis sceptrorum insignia credas,
Quem regnum Christi promeruisse vides.

Apud Bede, V, 7.

1. *Dooms of Ina*, ap. Thorpe, *Ancient laws and institutes of England*, p. 45.

2. Hedda, l'ami et le prédécesseur d'Aldhelm, et Erconwald.

çailles; qui consacraient le droit d'asile dans les églises, amélioraient la condition des paysans, tout en maintenant leur inféodation au sol de leurs seigneurs; pourvoyaient à l'entretien de leurs veuves et de leurs orphelins; interdisaient l'exportation des esclaves, et déclaraient affranchi de droit tout serf que son maître ferait travailler le dimanche[1].

inqueur et cificateur des Bretons,

Il fit avec acharnement la guerre aux Bretons de Cambrie, et acheva d'incorporer à son royaume ceux de la Cornouaille en détrônant le roi de cette province auquel Aldhelm avait adressé sa fameuse lettre sur la Pâque celtique[2]. Mais, né lui-même d'une mère celtique, Ina, consultant à la fois les préceptes de la morale chrétienne et les intérêts bien entendus de sa nation, acheva de pacifier les populations conquises en garantissant la validité des mariages contractés entre Saxons et Bretons, et entra en relations avec les Celtes d'Armorique[3]. Il reconstruisit et dota avec magnificence le grand sanc-

1. Ego Ine Dei gratia West-Saxonum rex, exhortatione et doctrina... Heddæ episcopi mei... et omnium Aldermannorum meorum et seniorum et sapientum regni mei, multaque congregatione servorum Dei, sollicitus de salute animarum nostrarum et de statu regni mei, constitui rectum conjugium et justa judicia pro stabilitate et confirmatione populi mei benigna sedulitate celebrari... Si servus operetur dominica die per præceptum domini sui, sit liber : si liber operetur illa die sine jussu domini sui, perdat libertatem suam. — Texte latin donné dans la chronique de Jean de Brompton, ap. Twysden, *Script. Ang*, I. 761.

2. Voir plus haut, page 50.

3. Tradition juridique, notée par Lappenberg, p. 258.

tuaire national des Bretons à Glastonbury[1], en consacrant à cette œuvre réparatrice les trente mille livres d'argent qu'il avait arrachées, le fer à la main, aux Jutes du royaume de Kent, à titre de *were* ou de compensation pour la vie d'un prince west-saxon qu'ils avaient brûlé vif[2]. Il témoignait ainsi de la vénération des conquérants germains pour ce célèbre monastère, qui, après avoir été le berceau du christianisme celtique[3] et servi de tombe au roi Arthur, allait devenir un des principaux foyers du monachisme anglo-saxon et une des nécropoles de la royauté anglaise. C'est le seul exemple que l'on cite dans la Grande-Bretagne d'une fondation religieuse qui soit devenue également chère et sacrée aux deux races, aux vainqueurs comme aux vaincus.

Avec le concours des princes et des patriciens de son pays, Ina fonda ou enrichit bien d'autres monastères[4], guidé surtout dans ces bonnes œuvres par le plus illustre des abbés du Wessex, par son ami et

1. Voir t. III, p. 24. — Henschen, le savant et consciencieux Bollandiste, après avoir cité deux chartes apocryphes d'Ina en faveur de Glastonbury, au tome Ier de février, p. 907-908, a reconnu et proclamé la fausseté de ces pièces au tome II d'avril, p. XXXI. — Il ajoute modestement : « Si eadem, quæ nunc aprilem absolventibus, adfuisset scientia februarium tractantibus, explodi ista potuissent. »

2. *Chron. Anglo-Sax.*, ad ann. 687 et 694. LINGARD, *History*, p. 161.

3. Voir tome III, pages 27 et 54.

4. Voir, sur la part qu'il prit à la fondation d'Abingdon, les détails donnés par le *Chronicon monasterii de Abingdon*, c. 12 et 13, nouvellement publié par J. Stevens, dans les *Rerum Britannic. Scriptores*. Dans une assemblée tenue en 704, il confirma les priviléges et les possessions des monastères du Wessex par un diplôme que signèrent

son cousin, Aldhelm, qu'il avait tiré du cloître de Malmsbury pour le faire évêque, et dont il suivait les conseils avec une affectueuse docilité [1].

premier protecteur de Boniface.

Enfin, grâce à Ina, au moment où le septuagénaire Aldhelm disparaît de la scène, on y voit monter le plus illustre des saints que l'Angleterre a donnés à l'Église, le grand Winefrede, dont la jeunesse s'écoula dans un monastère du Wessex, d'où Ina le tira pour le charger d'une négociation délicate auprès de l'archevêque de Cantorbéry [2]. Ce fut la première apparition dans l'histoire de celui qui devait être le vainqueur du paganisme germanique, le vrai conquérant chrétien de l'Allemagne, et inscrire son nom latinisé de Boniface en caractères ineffaçables dans l'histoire, entre ceux de Charles Martel et de Charlemagne.

A l'instigation de la reine Ethelburge,

Après trente-sept ans d'un règne prospère et glorieux, et pendant qu'Ina était encore en pleine possession de sa puissance et de sa popularité [3], sa femme Ethelburge, issue comme lui du sang belliqueux de Cerdic, et qui avait partagé toutes les sollicitudes de sa vie au point de combattre victorieusement en son absence à la tête de ses fidèles,

tous les *principes, senatores, judices et patricii*. Kemble, *Cod. Diplomat.*, n. 50 et 51.

1. Adfuit pater Aldhelmus cujus ille præcepta audiebat humiliter, suscipiebat granditer, adimplebat hilariter. *De regib.*, lib. I, c. 2.

2. S. Willebaldi *Vita S. Bonifacii*, c. 4.

3. Sine alto insidiarum metu securus incanuit, sanctissimus amoris publici lenocinator. Guill. Malmesb., *l. c.*

lui persuada de renoncer au trône et au monde. D'après des récits qui malheureusement ne sont pas contemporains du fait, mais qui répondent bien aux conditions caractéristiques du naturel anglo-saxon, voici comment s'y prit la reine pour décider Ina au sacrifice qu'elle voulait partager avec lui. Un grand festin, accompagné de tous les raffinements du luxe seigneurial de ce temps, avait été donné dans une des *villas* royales. Dès le lendemain matin, les deux époux se mirent en route; mais, après avoir chevauché une heure ou deux, la reine pria son mari de retourner d'où ils venaient. Il y consentit et, en rentrant dans le château, il fut consterné de trouver le théâtre des réjouissances de la veille non-seulement silencieux et désert, mais bouleversé et souillé. Tout était plein de décombres et de fumier; et sur le lit même où ils avaient couché, une truie s'étalait avec sa litière. Le roi stupéfait interrogea du regard la reine, qui avait secrètement ordonné à l'intendant de la villa de tout disposer de la sorte. « Eh bien, seigneur époux, » lui dit Ethelburge, « où en sont toutes nos joies d'hier? « où sont nos tentures de pourpre; nos parasites « bavards et pétulants; nos lourds plats d'argent « et nos viandes délicates? Tout a passé comme la « fumée; et ceux qui s'attachent à tout cela pas- « seront de même. Vois donc, je t'en prie, dans « quelle misère tombe cette chair que nous nour- « rissions si délicieusement. Et nous qui sommes

« plus grassement repus que les autres hommes, ne « pourrirons-nous pas encore plus misérablement « qu'eux[1] ? »

C'en fut assez, selon cette légende, pour déterminer le roi à ne plus songer qu'à son âme. L'histoire authentique constate son abdication au sein d'un parlement des Witan à qui il annonça sa résolution de passer le reste de ses jours dans la pénitence[2]. Puis, accompagné d'Ethelburge, il partit pour Rome. Il y arriva après un long et pénible voyage, pour y achever sa vie dans la pénitence et l'obscurité; d'après les uns, il embrassa la vie monastique selon la règle de Saint-Benoît[3]; d'après les autres, il aima mieux, par humilité, rester confondu dans la foule des pauvres pèlerins sans tonsure ni habit monastique, et en gagnant de quoi manger par le travail de ses mains[4].

Sur la rive gauche du Tibre, alors presque déserte, et non loin du Vatican, le roi législateur fonda sous le titre de *Schola Saxonum* un établissement

1. Villicus ex reginæ conscientia... in lecto ubi cubuerant porcam noviter enixam collocat... Regis oculi ad mulierem rediere. Et ubi sunt, ait, domine conjux, hesterni strepitus? .. Nonne nos qui ingurgitamur uberius, putrescemus miserius?... Maritum compulit in sententiam exemplo, quam multis annis frustra insusurraverat verbo. Guill. Malmesb., *l. c.*

2. Lingard, I, 162.

3. Act. SS. Bolland, t. I Febr., p. 913. Mabillon, Act. SS. O. S. B. t. III, p. 465.

4. Guill. Malmesb., *l. c.* « Dux fœmina facti, » ajoute l'historien m nastique, épris et imbibé, comme tous ses pareils, des souvenirs l'antiquité classique.

destiné à donner une éducation orthodoxe aux jeunes princes, aux prêtres et aux clercs de son pays qui voulaient achever leur éducation religieuse et littéraire à l'ombre de la basilique de Saint-Pierre[1]. Il y joignit une église et un cimetière spécialement destinés à ses compatriotes, et où il fut lui-même enterré : car il mourut à Rome, dans l'obscurité qu'il avait volontairement recherchée. Sa fidèle Ethelburge resta auprès de lui jusqu'à sa mort, puis revint se faire religieuse en Angleterre.

Le grand bénédictin Wilfrid avait inauguré l'usage de ces pèlerinages à Rome, que personne n'avait connus avant lui[2]. Quelques années après sa mort ce devint une vraie contagion.

Affluence des pèlerins anglo-saxons à Rome.

Pendant les septième et huitième siècles, Rome fut le rendez-vous d'innombrables pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Occident pour contempler la cité sainte et prier aux tombeaux des saints et des martyrs. Aucune nation ne porta plus

1. Elle a été transformée par Innocent III en un hospice, qui est devenu le plus célèbre de Rome sous le titre de *S. Spirito in vico de Sassia*. — D'autres traditions attribuent cette importante fondation au jeune Offa d'Essex, que nous avons vu aller mourir moine à Rome (Richard de Cirencester, p. 229, éd. Mayor), ou encore au puissant Offa, roi de Mercie, mort en 796, dont il sera question plus tard. Dans tous les cas, celui-ci fut un grand bienfaiteur de la fondation nationale à Rome, dont il ouvrit les portes aux étudiants de tous les pays : Ut ibidem peregrini... ex diversis mundi partibus barbari... linguas quas non noverint, addiscerent. Matth. Paris, *in Vitis abbatum S. Albani*, c. 1.

2. Voir t. IV, p. 138.

de zèle et d'ardeur dans l'accomplissement de ce pieux devoir que les Anglo-Saxons. Leurs rois prenaient les devants[1], à la différence des Mérovingiens, dont on ne voit pas qu'un seul ait jamais franchi les Alpes pour aller à Rome.

Il se déclara bientôt chez les Saxons de tous les rangs un entraînement irrésistible vers la ville éternelle : princes et évêques, riches et pauvres, prêtres et laïques, hommes et femmes, entreprenaient ce pèlerinage avec une ardeur qui le leur faisait souvent recommencer une seconde fois, malgré les difficultés et les dangers d'un si long voyage[2]. Ils y furent si nombreux que, se groupant autour de la fondation de leur roi Ina, ils donnèrent leur nom à tout un quartier, le *Vicus Saxonum*[3], situé dans le voisinage immédiat de Saint-Pierre et habité exclusivement par eux. Ils venaient, dit leur historien, se familiariser ainsi de leur vivant avec les saints dont ils espéraient être bien accueillis dans le ciel.

Mais comme il y avait de faux moines qui introduisaient jusque dans le cloître la mollesse et tous les désordres de la vie séculière, il y avait aussi

1. Lingard nomme jusqu'à huit de ces rois, mais en y comprenant Ethelwulf et Canut, qui sont d'une époque postérieure. *Antiquities*, I, 116.

2. Cupiens in vicinia sanctorum locorum ad tempus peregrinari in terris, quo familiarius a sanctis recipi mereretur in cœlis; quod his temporibus plures de gente Anglorum, nobiles, ignobiles, laici, clerici, viri ac feminæ certatim facere consuerunt. Bede. V, 7.

3. D'où le nom de *Sassia*, encore conservé dans ce quartier de Rome.

de faux pèlerins que des motifs frivoles ou coupables attiraient à l'étranger : les écrivains monastiques n'ont pas manqué de flétrir les uns comme les autres. L'humeur vagabonde des races germaniques peut bien avoir contribué, après la première impulsion d'une fervente et sincère piété, à grossir le nombre de ces pèlerins peu dévots qui scandalisaient trop souvent par leur conduite les pays chrétiens qu'ils traversaient. C'étaient surtout les femmes, même les vierges consacrées à Dieu, dont les désordres et les chutes lamentables pendant leurs voyages à Rome et à leur retour excitaient la juste indignation des pasteurs et des fidèles de la France et de l'Italie. L'on ose à peine répéter les tristes révélations que le grand apôtre de la Germanie transmet sur ce point à son collègue et compatriote l'archevêque Cuthbert de Cantorbéry, et qui le portaient à demander aux assemblées et aux princes anglais d'interdire absolument aux femmes et aux religieuses le pèlerinage de Rome[1].

Leurs désordres.

J'aurais bien mal réussi à faire comprendre l'histoire de ces temps, et bien mal servi la vérité, si le

1. Aliquod levamentum turpitudinis esset, si prohiberent synodus et principes vestri mulieribus et velatis feminis illud iter et frequentiam, quam ad Romanam civitatem veniendo et redeundo faciunt; quia magna ex parte pereunt, paucis remanentibus integris. Perpaucæ enim sunt civitates in Longobardia, vel in Francia, vel in Gallia, in qua non sit adultera vel meretrix generis Anglorum : quod scandalum est et turpitudo totius Ecclesiæ. S. Bonifacii *Epist. ad Cuthbertum archiepiscopum.*

lecteur n'était pas frappé du singulier mélange de bien et de mal, de paix et de guerre, de liberté et de servitude qui, dès ce premier siècle de la chrétienté anglo-saxonne, se manifeste dans toutes les relations de l'Église avec la société. Il est évident que le bien l'emportait sur le mal, mais que le mal était déjà formidable, les dangers constants et flagrants, les prévaricateurs et les malfaiteurs encore plus nombreux que les saints. C'est là cependant ce que l'on a nommé l'*Age d'or* de la religion en Angleterre; non sans raison, s'il ne fallait que le comparer aux siècles postérieurs, mais à tort, s'il s'agissait de le juger par ses seuls mérites. C'est que, dans l'histoire vraie, il n'y a pas d'âge d'or. Tous les siècles, sans exception, sont infectés par le mal qui naît de la corruption naturelle de l'homme. Tous attestent son incurable infirmité; mais tous aussi attestent sa grandeur et sa liberté, en même temps que la justice et la miséricorde d'un Dieu Créateur et Rédempteur.

LIVRE XVI

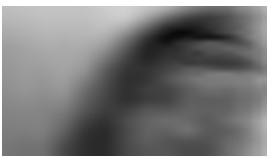
INFLUENCE SOCIALE ET POLITIQUE

DES MOINES CHEZ LES ANGLO-SAXONS

Record we too, with just and faithful pen,
That many hooded cenobites there are,
Who in their private cells have yet a care
Of public quiet; unambitious Men,
Counsellors for the world, of piercing ken;
Whose fervent exhortations from afar
Move Princes to their duty, peace or war;
And oft-times in the most forbidding den
Of solitude, with love of science strong,
How patiently the yoke of thought they bear...
By such examples moved to unbought pains
The people work like congregated bees;
Eager to build the quiet fortresses,
Where piety, as they believe, obtains
From heaven a general blessing; timely rains
And sunshine; prosperous enterprise, and peace, and equity.

WORDSWORTH.

lecteur n'était pas
bien et de mal, de
servitude qui, dès
anglo-saxonne, se
tions de l'Église av
bien l'emportait s
déjà formidable, l
les prévaricateurs
nombreux que les
l'on a nommé l'*Ag*
non sans raison,
siècles postérieur
juger par ses s
toire vraie, il
siècles, sans ex
naît de la corru
testent son inc
testent sa gran
la justice et l
Rédempteur.



CHAPITRE UNIQUE

[illegible] et l'organisation religieuse de l'Angleterre sont [illegible]clusive des moines. — Leur patience et leur persé- [illegible]ître de l'évêque Daniel au missionnaire Boniface; [illegible]lence : douceur et tolérance relative. — Leur in- [illegible] la nation qu'ils avaient convertie; le mal survit, [illegible]ien l'emporte. — Alliance entre l'Église et la so- [illegible] prépondérance exclusive. — Ces moines apôtres [illegible] plus les Pères du désert, mais les créateurs d'une [illegible] d'une nation. — Des villes se forment autour des [illegible] communautés. — Les monastères servent de cathé- [illegible] et paroisses. — Propagation de la règle bénédictine. — [illegible]ties assurées à l'ordre monastique par les conciles de [illegible]ncelde et de Cloveshove. — Enseignement religieux en lan- [illegible]nationale. — Liturgie musicale. — Les croix en plein air. — [illegible]ices rendus à l'enseignement par les monastères et les [illegible]ques évêques. — Saint Jean de Beverley. — Passion des [illegible]diants anglo-saxons pour les courses de chevaux. — Ser- [illegible]ices rendus à l'agriculture. — Rôle des moines comme *land-* [illegible]*ords*. — Alliance intime entre l'ordre monastique et l'aris- [illegible]ratie anglo-saxonne. — Intervention dans les pouvoirs [illegible]blics. — Leur place dans les assemblées nationales. — Souveraineté, composition et attributions de ces assemblées. — La distinction entre le temporel et le spirituel n'y est pas méconnue — Influence des moines sur les assemblées et par là sur les lois et les mœurs. — Ils contribuent à créer l'unité nationale qui n'a jamais été entamée depuis le neuvième siècle. — Leur dévouement à l'intérêt des pauvres : l'assistance publique née de l'expiation des fautes des riches. — Leur zèle pour l'affranchissement des esclaves : lutte entre un archevêque et un abbé pour une jeune captive. — Les droits de l'homme revendiqués en même temps que ceux de Dieu dans toute l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les moines. — La religion

CHAPITRE UNIQUE

La conversion et l'organisation religieuse de l'Angleterre sont l'œuvre exclusive des moines. — Leur patience et leur persévérance; lettre de l'évêque Daniel au missionnaire Boniface; nulle violence : douceur et tolérance relative. — Leur influence sur la nation qu'ils avaient convertie; le mal survit, mais le bien l'emporte. — Alliance entre l'Église et la société, sans prépondérance exclusive. — Ces moines apôtres n'étaient plus les Pères du désert, mais les créateurs d'une Église et d'une nation. — Des villes se forment autour des grandes communautés. — Les monastères servent de cathédrales et paroisses. — Propagation de la règle bénédictine. — Garanties assurées à l'ordre monastique par les conciles de Beccancelde et de Cloveshove. — Enseignement religieux en langue nationale. — Liturgie musicale. — Les croix en plein air. — Services rendus à l'enseignement par les monastères et les moines évêques. — Saint Jean de Beverley. — Passion des étudiants anglo-saxons pour les courses de chevaux. — Services rendus à l'agriculture. — Rôle des moines comme *landlords*. — Alliance intime entre l'ordre monastique et l'aristocratie anglo-saxonne. — Intervention dans les pouvoirs publics. — Leur place dans les assemblées nationales. — Souveraineté, composition et attributions de ces assemblées. — La distinction entre le temporel et le spirituel n'y est pas méconnue — Influence des moines sur les assemblées et par là sur les lois et les mœurs. — Ils contribuent à créer l'unité nationale qui n'a jamais été entamée depuis le neuvième siècle. — Leur dévouement à l'intérêt des pauvres : l'assistance publique née de l'expiation des fautes des riches. — Leur zèle pour l'affranchissement des esclaves : lutte entre un archevêque et un abbé pour une jeune captive. — Les droits de l'homme revendiqués en même temps que ceux de Dieu dans toute l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les moines. — La religion

rêste trop souvent désarmée, mais ses ministres respectent la liberté des âmes et l'honneur dans les choses de Dieu. — Les missionnaires monastiques perfectionnent le caractère national sans l'altérer : l'âme des Saxons se retrouve dans l'Angleterre moderne; la liberté moderne, le *self-government* et le régime parlementaire plongent leurs racines dans ce passé. — Conformité de l'institut monastique avec l'esprit des institutions anglo-saxonnes. — Munificence et prodigalité de l'aristocratie. — Motifs de ses donations. — Abus des libéralités foncières. — Le *folc-land* et le *boc-land*. — Les terres monastiques exemptées du service militaire et de l'impôt. — Danger public signalé par Bede. — Répression de plusieurs abus par le concile de Cloveshove; ses décrets contre le luxe et l'opulence monastiques, contre les fausses notions qui se répandaient sur l'aumône. — La richesse monastique née de la munificence des rois et des nobles provoque bientôt leur convoitise; fluctuations et servitudes signalées par saint Boniface; nécessité d'une limite que l'Église même aurait dû poser aux accroissements de la propriété monastique; leur richesse servira de prétexte à la spoliation et à l'hérésie; Lacordaire et Mabillon. — Un bénédictin espagnol martyr en 1608. — Avant d'en arriver là, l'Angleterre devient le foyer de la propagande chrétienne et l'initiatrice des races germaniques. — Quand Bede disparait, Boniface est déjà l'apôtre de l'Allemagne.

I

597. Un siècle et demi s'était écoulé entre l'établissement d'Augustin à Cantorbéry et l'érection définitive
735. d'une seconde métropole à York; entre les premières lois écrites du premier roi chrétien de Kent
747. et les décrets du concile de Cloveshove, qui établirent une sorte de confédération entre les évêques anglo-saxons en même temps qu'ils consacrèrent, en le

généralisant[1], le système paroissial qui sert encore de base à la vie temporelle et spirituelle des campagnes anglaises[2].

Pendant cet espace de temps, tous les habitants de la Grande-Bretagne étaient devenus chrétiens; et tous, Bretons et Saxons, avaient proclamé la suprématie du Saint-Siége, en substituant partout les usages romains aux anciennes coutumes du christianisme celtique.

La conversion et l'organisation religieuse de l'Angleterre sont l'œuvre exclusive des moines.

Cette grande victoire avait été l'œuvre exclusive des moines.

Abordant tous les royaumes de l'Heptarchie l'un après l'autre comme missionnaires, sans aucun secours humain, ou tout au plus avec la sympathie protectrice d'une femme[3], ils y étaient restés comme évêques, comme pasteurs, comme prédicateurs permanents; ils avaient peu à peu conquis le sol britannique, et l'avaient couvert de leurs établissements. Tout dans leur œuvre avait été lent et

1. Ut una fit omnium concordia... in sermone, in opere, in judicio, sine cujusquam adulatione personæ... Ut licet sedibus sint divisi per diversa loca, tamen mentibus conjuncti in uno spiritu Deo deserviant. Cap. 2. — Pour tout ce qui regarde cet important concile tenu en présence du roi mercien Ethelbald, l'ami du saint moine Guthlac, il faut lire, avec le texte des canons, l'excellent commentaire de Lingard. *Antiquities*, t. I, p. 124 et note G.

2. Cap. 9, 10, 14. — Cf. Le Play, *la Réforme sociale déduite de l'observation comparée des peuples européens*, t. II, ch. vii, § 55.

3. Berthe la Mérovingienne, dans le Kent; sa fille Ethelburga en Northumbrie; la fiancée païenne du saint roi Oswald en Wessex; et la fiancée chrétienne du fils de Penda, en Mercie.

difficile. Les incidents orageux, les péripéties douloureuses, ne leur avaient pas manqué. Ni les fils ne se laissaient toujours entraîner par l'exemple de leur père, ni les peuples par celui de leurs voisins. Que l'on se rappelle la première défection des Jutes du Kent, aussitôt après la mort d'Éthelbert; la double apostasie des Saxons de l'Est; l'acharnement des vieux chrétiens bretons contre les néophytes de race germaine; la destruction par le fer et le feu de la chrétienté naissante en Northumbrie; les horribles ravages du païen Penda chez tous ses voisins chrétiens!

A tous ces obstacles, à toutes ces épreuves, ils n'avaient opposé qu'une invincible persévérance et une invincible douceur. Cent cinquante ans après le débarquement d'Augustin, un saint évêque, ami d'Aldhelm, et sorti comme lui du cloître de Malmsbury, révélait le secret de leur force à son illustre compatriote saint Boniface, déjà occupé à transporter la lumière évangélique d'Angleterre en Allemagne. « Pour vaincre, » lui disait-il, « l'obstination des sauvages païens, pour féconder le sol stérile et rocheux de leurs cœurs, il ne faut ni les insulter ni les irriter, mais leur exposer nos dogmes avec une modération et une placidité invincibles, qui les fassent rougir de leurs folles superstitions sans les exaspérer[1]. »

1. Non quasi insultando vel irritando eos, sed placide ac magna objicere moderatione debes. *Epist.* 15 *inter Bonifacianas*, éd. Jaffé.

Pour effectuer cette conquête ils n'emploient que les armes de la douceur et de la tolérance

Ainsi armés, les moines avaient fini par triompher partout; et partout, avec le libre consentement des populations, constaté par les délibérations publiques des assemblées nationales de chaque royaume, où chacun était interrogé à son tour[1]. Constatons encore une fois, à la gloire immortelle des conquérants monastiques de l'Angleterre, que ni eux, ni leurs disciples, ni leurs protecteurs, ne mirent la violence ou la persécution au service de la vérité évangélique[2]. Nulle part la foi, prêchée par les moines, ne fut imposée par un maître; nulle part elle ne fut admise sans examen, sans discussion; nulle part aussi elle ne fut propagée ou défendue, chez nos Saxons insulaires, par les moyens sanguinaires qu'allait employer Charlemagne contre les Saxons d'outre-Rhin. Plus tard, il est vrai, conformément à l'esprit général des peuples chrétiens, à mesure que les liens entre la religion et la société devenaient plus intimes, on vit la législation pénale se transformer souvent en auxiliaire de la morale chrétienne et de la discipline ecclésiastique. Les assemblées où siégeaient les évêques et les abbés, à côté des rois et des propriétaires fonciers, décrétèrent souvent des peines

1. Habito cum sapientibus consilio, sciscitabatur singillatim ab omnibus, qualis sibi doctrina hæc... videretur... Cæteri majores natu ac regis consiliarii... Bede, II, 13.

2. Voir au t. III, p. 367 et 421. Nous avons constaté une seule exception à cette règle, pour le Sussex, p. 291 du tome IV.

afflictives ou infamantes contre l'apostasie[1], la violation du repos dominical ou du jeûne quadragésimal[2], et surtout contre l'ivresse et l'incontinence, qui étaient les péchés les plus habituels aux Anglo-Saxons. Mais jamais ces pénalités n'allèrent jusqu'à la torture ou l'effusion du sang, comme il arriva trop souvent lorsque le droit byzantin eut infecté les peuples catholiques de son venin. Jusqu'à présent, grâce à Dieu, dans ces siècles reculés, au milieu de ces mœurs grossières, à côté de scandales que nous n'avons voulu ni taire ni voiler, nous n'avons pas rencontré un seul acte sanguinaire ou cruel qui puisse être reproché à un évêque, à un prêtre, à un moine anglo-saxon. Fidèles aux préceptes et aux exemples de leur premier et glorieux maître, saint Grégoire le Grand, ils surent gagner les cœurs et gouverner les âmes par une irrésistible bonté. Sans être à l'abri des infirmités humaines, ils restèrent longtemps étrangers et supérieurs aux acrimonies, aux convoitises, aux violences, qui se rencontrent trop souvent dans l'histoire de l'Église et dont elle a toujours payé la rançon avec des âmes.

De tels apôtres trouvèrent des néophytes dignes

1. La plus sévère des peines prononcées contre l'apostasie était celle du *healsfang*, que les interprètes traduisent par le carcan ou pilori, mais dont on pouvait se racheter par les contributions de ses amis. Thorpe, I, 45; Lingard, I, 112.

2. Bede, III, 8.

d'eux. « Aucune nation, » a dit très-justement Edmond Burke, le plus illustre de leurs descendants, « n'a embrassé le christianisme avec plus de ferveur et de simplicité que les Anglo-Saxons[1]. » La lutte permanente et généreuse qui se manifeste partout, depuis leur conversion, entre leurs nouveaux principes et leurs vieux instincts, leurs sauvages traditions de meurtre, de vengeance, de débauche, démontre à la fois la sincérité de leur foi et le mérite de leur soumission. Longtemps on vit alterner chez eux des crimes atroces et des pénitences sans bornes; des rapines effrontées et l'abnégation de tous les biens terrestres; d'odieux outrages à la pudeur et des vœux de chasteté perpétuelle. Capables de tout pour assouvir la violence de leurs passions, ils étaient non moins capables de tout pour expier leurs excès. Mais à la longue, et quelquefois très-vite, le bien l'emporta, et, sauf des rechutes inévitables et terribles, il resta maître du champ de bataille, grâce aux efforts généreux et infatigables de ces apôtres monastiques. Partout, dans les mœurs comme dans les lois, dans les actes comme dans les paroles, partout où peut atteindre la main, la parole, l'esprit du moine évêque ou missionnaire, on aperçoit une tendance uniforme et universelle à faire prévaloir la justice, l'humanité, l'amour du bien et du prochain; à radoucir

Leur influence sur la nation qu'ils avaient convertie.

1. Burke, *Essay towards an abridgment of English history*, c. III.

la férocité native de leurs compatriotes; à combattre les vices et les excès les plus populaires; à introduire la culture intellectuelle; à créer ou à maintenir la paix sociale par des motifs religieux. La grande mission qui échut à l'Église après la ruine de l'Empire, celle de contenir et d'ennoblir les barbares, de purifier et de transformer leurs âmes, ne fut jamais mieux remplie.

Peut-être aussi l'alliance entre les deux sociétés spirituelle et temporelle, entre l'Église et l'État, ne fut-elle jamais plus complétement et plus heureusement réalisée. Ce fut, du moins en Angleterre, son plus beau moment; moment qui eut ses taches et ses misères, comme tout ici-bas, mais où l'on échappa de part et d'autre à tout excès systématique et permanent. Aucun roi de cette période ne prétendit gouverner ou exploiter l'Église à son profit; aucun pontife, dans ces temps exclusivement monastiques, ne revendiqua cette prépondérance abusive qui précède et appelle la décadence ou la révolte

Ce ne sont plus les Pères du désert, mais les créateurs d'une Église et une nation.

Certes, les moines anglo-saxons, instruments de cette révolution si féconde et créateurs de cette organisation si brillante et si durable, n'avaient rien de commun que le nom, le célibat, la foi en Jésus-Christ et en son Église, avec les Pères du désert, ni même avec les rares et austères compagnons de saint Benoît. Loin de fuir la compagnie des autres chrétiens, ils personnifiaient ou créaient autour d'eux

toute une société chrétienne. Loin de ne songer qu'à leur propre salut, ils travaillaient sans relâche d'abord au salut des infidèles, puis au maintien de la foi et des mœurs dans les nouvelles chrétientés nées de leur parole. Loin de se borner à l'oraison ou au travail des mains, ils cultivaient et propageaient avec ardeur toute la science et toute la littérature que possédait le monde de leur temps.

Les lieux écartés où les avait d'abord conduits l'amour de la solitude se transformaient rapidement, et comme par la force des choses, en cathédrales, en cités, en colonies urbaines ou rurales, destinées à servir de centres, d'écoles, de bibliothèques, d'ateliers, de citadelles aux familles, aux bandes, aux tribus à peine converties. Autour de ces cathédrales monastiques et des principales communautés, se formaient bientôt des villes qui ont duré jusqu'aujourd'hui, et où l'on voyait aussitôt éclore ces libertés municipales dont les garanties vitales subsistent encore avec le nom même des magistratures chargées de les défendre ou de les pratiquer[1].

Les monastères servent de cathédrales et de paroisses.

Comme toute la suite de notre récit a dû le démontrer, *tous* les évêques de l'Heptarchie sortaient des monastères; les moines formaient exclusivement le clergé des cathédrales où ils vivaient en communauté avec le prélat diocésain pour chef

1. Kemble, t. II, p. 330, 338

Pendant un siècle au moins, ils tinrent exclusivement lieu de clergé séculier ou paroissial. Les monastères étaient les foyers d'où partaient les missionnaires pour aller dans les stations rurales baptiser, prêcher, célébrer toutes les cérémonies du culte, et où ils rentraient pour se refaire par l'étude et la prière. Les paroisses rurales ne se formèrent que lentement, sous l'impulsion de l'ar-
670. chevêque Théodore dans le Midi, de l'archevêque
750. Egbert et de Bede dans le Nord. Les monastères servirent donc longtemps à l'Angleterre chrétienne non-seulement de cathédrales mais de paroisses. La plupart des cathédrales conservèrent leur caractère monastique jusque fort après la conquête normande. Les décrets du concile de Cloveshove, en 747, sont les premiers documents authentiques qui constatent, comme un fait général, la distribution des terres laïques en districts administrés par des prêtres soumis aux évêques, en dehors des églises situées dans les terres dépendant des monastères et desservies par des prêtres soumis aux abbés. Ces églises, où le prêtre était toujours assisté d'un diacre et de plusieurs clercs, sont quelquefois appelés *monasteriuncula*.

Quand les paroisses furent ainsi organisées, la plupart des prêtres placés à la tête des nouvelles circonscriptions furent naturellement tirés des monastères[1]. Tout avait été à faire ou à refaire dans

1. Lingard (*Antiquities of the Anglo-Saxon Church.*, t. I, p. 157,

cette œuvre capitale ; car, il faut le répéter, il ne restait rien de l'ancien christianisme breton, qui avait disparu devant l'invasion des Saxons. Excepté à Glastonbury, qui avait été de tout temps un des grands foyers de la dévotion celtique[1], à la petite église romaine de Cantorbéry où la reine Berthe allait prier[2], et à Evesham, où l'on retrouva les débris d'une petite église bretonne sous les broussailles que l'on défrichait pour fonder la nouvelle abbaye[3], on ne découvre, dans toute l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les moines, aucun vestige du christianisme des Bretons ou des Romains.

Cette extension de leur rôle et de leur influence n'avait encore été atteinte chez aucune autre nation chrétienne; mais elle ne fit jamais perdre de vue aux moines anglo-saxons la nécessité de maintenir et de garantir les conditions fondamentales de leur institut. La règle de saint Benoît apportée en Angleterre, avec l'Évangile, par les premiers envoyés du pape bénédictin saint Grégoire le Grand, avait suivi pas à pas les progrès de la propagande évangélique et de la suprématie romaine; elle avait fini par supplanter tous les usages monastiques provenant des temps ou des pays celtiques. Depuis Wil-

Propagation de la règle bénédictine.

171) a parfaitement expliqué tout ce qui touche l'organisation du clergé paroissial. Voir ce que nous en avons déjà dit, tome IV, p. 215.

1. Voir tome III, p. 27.

2. Voir tome III, p. 365.

3. Voir tome IV, p. 362.

frid jusqu'à Bède, tous les saints dont la mémoire est restée populaire, Cuthbert, Egwin, Benoît Biscop, Botulphe, Aldhelm, s'étaient signalés par leur zèle pour le maintien et la suprématie de la règle bénédictine, tout en y apportant les additions ou les modifications légères que comportaient les temps et les lieux. Il n'y avait d'ailleurs nulle hiérarchie entre les divers monastères, nul chapitre général, et, sauf le lien formé par Wilfrid entre les neuf ou dix maisons fondées par lui[1], nulle agrégation spéciale de communautés diverses, comme il s'en est tant formé depuis. Le seul lien entre les monastères de plus en plus nombreux qui couvraient le sol britannique, se trouvait dans ce code, déjà séculaire, venu de Rome avec la foi chrétienne, et que le deuxième concile de Cloveshove nommait tout simplement *la Règle*, comme si elle était désormais la seule reconnue et la seule pratiquée[2].

Garanties assurées à l'ordre monastique par les conciles

La plupart des conciles tenus en Angleterre depuis la fin du septième siècle donnent aux intérêts monastiques, dans leurs décrets, une place proportionnée à la prépondérance des prélats monastiques dans les assemblées où ces décrets étaient discutés et promulgués. Notons le concile de Beccancelde[3], convoqué en 694 par le roi de Kent, Wihtred, cin-

de Beccancelde, 694;

1. Voir tome IV, p. 374.

2. Cap. 24. Cf. Mabillon, præf. in I sæcul., § 87.

3. Cet endroit doit être Beckenham, ou, selon Hook, Bapchild, près de Sittingbourne.

quième descendant d'Éthelbert, présidé par l'archevêque Brithwald, et auquel assistèrent avec le savant helléniste Tobie, évêque de Rochester, beaucoup d'abbés, de prêtres, de seigneurs et *cinq abbesses*[1].

Le roi résuma les délibérations de l'assemblée. « Je veux, » dit-il, « que les monastères et les « églises qui ont été données ou léguées pour la « gloire de Dieu, au temps des rois fidèles, mes « prédécesseurs et mes proches, restent à Dieu pour « toujours. Car moi, Wihtred, roi terrestre, mais « excité par le roi céleste et enflammé par l'amour « de la justice, j'ai appris de nos ancêtres qu'aucun « laïque n'a le droit de s'emparer d'une église quel- « conque, ni de ce qui appartient à cette église. « C'est pourquoi nous interdisons à tous les rois, « nos successeurs, à tous les comtes ou autres laïques, « toute domination sur les églises ou sur leurs « possessions que moi ou mes prédécesseurs nous « avons données en héritage perpétuel au Christ, à « la sainte Vierge ou aux apôtres. Quand un abbé « ou une abbesse viendra à mourir, qu'il en soit « donné avis à l'archevêque, et que son successeur « ne soit choisi qu'après que la pureté de sa vie « aura été reconnue par l'évêque. C'est au roi à « choisir les *eorls* et les *ealdormen*, les *sheriffs*

1. Cæteris abbatibus, abbatissis, presbyteris, diaconibus, ducibus, satrapis, in unum glomeratis; pariter tractantes, anxie examinantes de statu ecclesiarum Dei vel monasteriorum intra Cantiam. *Proœm. ms. Cantuar.* ap. Coletti *Concil.*, t. VIII, p. 77. — Nous parlerons plus loin de ces abbesses.

« et les juges; mais c'est à l'archevêque à gouverner « l'Église de Dieu, à élire et à constituer les évêques, « les abbés, les abbesses, les prêtres et les diacres, « et à les confirmer par ses bons exemples[1]. »

Un autre décret du même concile exempte les monastères de Kent de toute servitude séculière, de toute charge pécuniaire, et notamment de nourrir les rois et les seigneurs pendant leurs voyages, ce qui indique que l'hospitalité monastique, toujours si généreuse et si spontanée, avait dû être cruellement exploitée par la gourmandise et la rapacité des laïques puissants[2]. Trois ans après, dans une nouvelle assemblée tenue à Berkhampstead, présidée par le même roi et le même archevêque, et qualifiée de concile, bien que beaucoup d'hommes de guerre

de
erkhampstead,
697;

1. Volo ut omnes monasteria et ecclesiæ quæ fuerint datæ et legatæ Dei in gloriam, regum fidelium meorum prædecessorum diebus... ita supersint Dei in honorem et firmiter remaneant in sæcula sæculorum. Cum ego Wihtredus, terrestris rex, a cœlesti rege incitatus et spiritu justitiæ accensus, a nostris avis illud didicerim quod nullus laicus jure debet seipsum immittere in quamvis ecclesiam... *Chron. Saxon.*, éd. Gibson, p. 48. — Ni Bede ni Malmsbury ne parlent de ce concile. Mais Spelman en a tiré les décrets de cinq manuscrits divers : le double texte de ces décrets donné d'après lui, dans Coletti, t. VIII, p. 77, est beaucoup plus long que celui de la Chronique anglo-saxonne, mais ne contient rien d'essentiel en sus.

2. Ex hac die donamus ecclesiis regni nostri liberas esse perpetua libertate ab omnibus difficultatibus secularis servitutis, a pastu regis, principum, comitum... ab omni debito vel pulsione regalium tributorum, ut possint, pro nobis Deo omnipotenti hostias dignas offerre, nostraque peccata abluere immaculatis muneribus... nisi sua spontanea voluntate, ex largitate beneficiorum quid facere velint. *Concilia*, t. VIII, p. 78, 80.

y siégeassent à côté du clergé, la liberté de l'Église fut de nouveau garantie, avec celle de ses juridictions, de ses propriétés et de ses prières[1]. Ces dispositions des conciles tenus dans le royaume de Kent, sous la présidence du métropolitain, firent graduellement loi par toute l'Angleterre. Elles furent solennellement confirmées au premier concile de Cloveshove en 742, par Éthelbald, roi des Merciens, qui était alors le prince le plus puissant de l'Heptarchie, et toujours, depuis sa liaison de jeunesse avec le solitaire Guthlac, bien disposé pour les moines[2]. Mais on y déclara aussi que l'exemption de toute contribution publique accordée aux monastères ne s'étendait pas aux trois impôts levés pour les trois principales nécessités du temps (*trinoda necessitas*), l'entretien des ponts et chaussées (*brycgbote*), des forteresses nationales (*burghbote*) et des expéditions militaires (*fyrd*).

et de Cloveshove, 742.

1. Libera sit ecclesia, fruaturque suis judiciis, et redditibus seu pensionibus. Pro rege preces fiant, mandatisque ejus, non cogente necessitate, sed ex sponte obediunto. *Concil.*, t. VIII, p. 99. — Ce latin n'est qu'une traduction beaucoup plus récente du texte saxon des vingt-huit articles intitulés *Judicia* (Dooms) de Withred.

2. Studiose requirentes qualiter in primordio nascentis ecclesiæ hic in Anglia jubebatur haberi honor cœnobiorum secundum normam æquitatis... tandem pervenit ad manus libertas ecclesiarum et institutio Withredi regis de electione et auctoritate cœnobiorum in regno Cantiæ. (*Ibid.*, p. 267.— Cloveshove ou *Cliff'shoo*, où se tenaient ces conciles fameux, est placé par les meilleures autorités à Cliff, près Rochester, dans la partie du Kent qui est entre la Tamise et la Medway. D'autres supposent que ces conciles se tenaient à Abingdon ou à Tewksbury, qui fut depuis une des grandes abbayes du Gloucestershire.

747. Le deuxième concile de Cloveshove, qui fut la plus importante des assemblées anglo-saxonnes du huitième siècle[1], provoquée par une lettre célèbre de saint Boniface à l'archevêque de Cantorbéry, et surtout par les injonctions sévères du pape Zacharie, ajouta de nouvelles garanties et aussi de nouvelles obligations à la mission déjà si importante des religieux, en décrétant des mesures efficaces contre les abus et les oppressions qu'avaient signalés presqu'en même temps Boniface dans son épître à l'archevêque de Cantorbéry, et Bede dans la sienne à l'archevêque d'York.

II

Enseignement religieux en langue nationale.

C'est donc aux moines, répandus à titre de missionnaires et de prédicateurs dans les campagnes, ou réunis dans les communautés si nombreuses des villes épiscopales et des autres grands foyers monastiques, qu'il est juste de faire remonter l'initiation du peuple anglo-saxon aux enseignements de la religion comme aux pratiques si consolantes et si promptement populaires du culte catholique. Il leur était expressément commandé de faire apprendre et comprendre à leurs ouailles, dans la langue nationale, le Décalogue, l'Oraison domini-

1. Voir plus haut, page 147, note 1 de ce chapitre.

cale, le Symbole des apôtres, les paroles consacrées à la célébration de la messe et à l'administration du baptême; puis d'expliquer tous les dimanches, en anglais, l'épître et l'évangile du jour, et de prêcher ou, à défaut de prédication, de faire une lecture utile aux âmes[1].

On a déjà signalé le zèle des rois[2] et des peuples anglo-saxons pour l'enseignement religieux dans leur langue. De là ces homélies en anglo-saxon que l'on rencontre encore si souvent dans les manuscrits de nos bibliothèques, et qui datent d'une époque antérieure de plusieurs siècles aux premiers monuments religieux de toute autre langue moderne. De là aussi ces traductions de l'Écriture sainte si fréquentes dans les cloîtres dès le septième siècle et qui se répandaient probablement au dehors, traductions dues, selon certains historiens, à la plume des moines les plus illustres, à celle d'Aldhelm et de l'infatigable Bede, qui auraient traduit, l'un le Psautier et l'autre l'Ancien et le Nouveau Testament en entier[3].

Le repos du dimanche, encore aujourd'hui plus scrupuleusement observé en Angleterre que dans

1. Ut symbolum fidei ac dominicam orationem, sed et sacrosancta quoque verba quæ in missæ celebratione et officio baptismi solemniter dicuntur, interpretari atque exponere posse propria lingua qui nesciant, discant... *Concil. Clovesh.*, can. 16. Cf. Thorpe, *op. cit.*, p. 159, et Lingard, *Antiquities*, t. I, p. 167.

2. Voir tome IV, p. 104.

3. Lappenberg, t. I, p. 197.

n'importe quel autre pays chrétien, fut dès l'enfance des missions monastiques l'objet d'une sauvegarde spéciale : le Pénitentiel de Théodore aborde les détails les plus minutieux, pour préserver les laboureurs, les vignerons, les jardiniers, tout comme les couturières, les fileuses, les blanchisseuses de toute dérogation à cette garantie essentielle de la liberté de l'âme et du corps[1].

La solennelle beauté du culte célébré dans les églises monastiques ne pouvait qu'être rehaussée par l'uniformité liturgique conforme au rit romain, lequel avait été substitué partout au rit celtique et formellement prescrit par le concile de Cloveshove[2] Elle dut exercer un prestige nouveau sur les populations, grâce à l'introduction graduelle des orgues, dont notre Aldhelm vantait déjà la puissante mélodie[3], et dont la première mention en Angleterre se

1. Nec viri ruralia opera exerceant, nec in vinea colenda, nec in campos arando, metendo, vel fœnum secando, vel sæpem ponendo... Nec in horto laborent, nec ad placita conveniant, nec venationes exerceant. Item feminæ opera textilia non faciant, nec abluant vestimenta, nec consuant, nec lanam carpere, nec linum batere (*sic*), nec vestimenta lavare, nec verveces tondere... Et ad missarum solemnia ad ecclesias undique conveniant, et laudent Deum pro omnibus bonis. quæ nobis in illa die fecit. C. 38, § 8.

2. Ut eamdem monasterialis psalmodiæ puritatem ubique sectentur, nihilque quod communis usus non admittit, præsumant cantare aut legere, sed tantum quod ex sacrarum scripturarum auctoritate descendit, et quod Romanæ Ecclesiæ consuetudo permittit. *Can.* 15.

3. Maxima millenis auscultans organa flabris,
Mulceat auditum ventosis follibus iste,
Quamlibet auratis fulgescant cætera capsis.
De Laudibus Virginum, éd. Giles, p. 158.

rattache à cette abbaye de Malmsbury, qui, située non loin de la Cambrie et fondée par un Celte, pouvait offrir par cette émouvante et majestueuse harmonie un nouvel attrait à la race essentiellement musicale des Gallois[1].

Plantation de croix dans les campagne

En dehors des cérémonies célébrées à l'intérieur des églises, encore trop éloignées les unes des autres pour subvenir à tous les besoins spirituels, la sollicitude des missionnaires monastiques avait propagé le culte de la Croix, pour l'instruction et la consolation des rudes habitants de la campagne. Le mystérieux symbole de la Rédemption du genre humain par le supplice du Fils de Dieu se dressait çà et là sur les coteaux et dans les vallons de l'Angleterre rachetée du joug de l'idolâtrie païenne. Le crucifix, que saint Augustin avait présenté pour la première fois à Éthelbert, au lendemain de son débarquement sur les rives de la Tamise; le crucifix que le saint et pieux Oswald avait planté pour la première fois, comme un signe d'espérance et de délivrance, sur le sol de la Northumbrie, à la veille de sa première bataille; ce crucifix apparaissait en guise d'oratoire et de sanctuaire dans mainte région à peine défrichée. Dans chaque domaine seigneurial, une croix élevée au milieu des champs suffisait à la dévotion du *thane*, de ses laboureurs, de ses bergers; les réunissait pour

1. Cf. Lappenberg, 1, 198.

la prière publique et quotidienne autour d'elle[1], et leur inspirait une vénération non moins affectueuse que les sanctuaires de plus en plus nombreux qui s'élevaient chaque jour, presque toujours sous l'invocation de la Mère du Christ et surtout de saint Pierre, car le prince des apôtres était alors le saint de beaucoup le plus universellement et le plus fréquemment invoqué par les chrétiens d'Angleterre[2].

Services rendus à l'éducation publique par les monastères

Le bienfait incomparable de la foi ne fut pas le seul que les bénédictins prodiguèrent à l'Angleterre convertie. On risque toujours de tomber dans la répétition et la banalité en insistant sur les services immenses qu'ils ont rendus, là comme partout, si ce n'est plus que partout, à l'instruction publique et à l'agriculture. Nous nous flattons d'avoir fourni presque à chaque page de ces volumes la démonstration de ce qu'ils ont fait pour la nourriture intellectuelle de l'Angleterre. On y a vu que chez les Anglo-Saxons comme chez les Celtes d'Irlande, de la Calédonie et de la Cambrie, les monastères étaient les seuls foyers de l'éducation religieuse et libérale, et que l'instruction y était à la fois très-recherchée, très-variée et très-littéraire. Mais ce

1 Sic mos est Saxonicæ gentis, quod in nonnullis nobilium bonorumque hominum prædiis, non ecclesiam sed Sanctæ Crucis signum Deo dicatum, cum magno honore almum, in alto erectum, ad commodam diurnæ orationis sedulitatem solent habere. *Vita S. Willibaldi*, ap. Mabillon, Act. SS. O. S. B., t. IV.

2. Langard, *op. cit.*, II, 87-107.

n'était pas seulement au sein des cloîtres isolés que se donnait l'éducation monastique. Les évêques, tous sortis des monastères, transformaient en écoles les cloîtres de leur cathédrale, et réunissaient autour d'eux une jeunesse nombreuse, ardente au travail et à l'étude.

et les moines devenus évêques.

L'un de ceux qui se signalèrent le plus parmi les bienfaiteurs publics, dans cet ordre spécial, est ce Jean dont nous avons déjà rencontré le nom parmi ceux des intrus qui à diverses reprises se partagèrent le diocèse de Wilfrid[1]. On pourrait à juste titre nous reprocher de n'en avoir pas parlé plus longuement, tant sa popularité fut grande chez les Anglais de son temps et jusqu'à la fin du moyen âge[2].

Jean de Beverley moine, évêque et l'un des saints les plus populaires de l'Angleterre.

Bien qu'il soit surtout connu sous le nom de saint Jean de Beverley, du lieu où il passa dans la solitude les quatre dernières années de sa vie, et qui devint un des plus grands établissements monastiques du nord de l'Angleterre[3], il fut d'abord moine à

1. Voir tome IV, pages 312, note 2, et 350.

2. La bannière de saint Jean de Beverley fut placée, avec celle de saint Wilfrid et de saint Cuthbert, sur le char sacré, à la bataille de l'Étendard, en 1138 (voir tome IV, p. 372). Cette même bannière servit d'oriflamme à Édouard Ier dans une de ses grandes expéditions. Deux siècles plus tard, la popularité du saint abbé de Beverley fut renouvelée par la coïncidence de la fête de *sa translation*, célébrée en 1037, le 25 octobre, avec le jour de la victoire d'Azincourt. Shakespeare (d'accord avec le bréviaire romain) ne parle que des saints Crépin et Crépinien, comme des patrons de ce jour. Mais en août 1421, Henri V vint rendre grâces de sa victoire devant la châsse du saint anglo-saxon à Beverley.

3. On y vit à la fois un monastère de bénédictins, une collégiale

Whitby, sous la grande abbesse Hilda, puis évêque successivement à Hexham et à York. Disciple de l'archevêque Théodore, ce fut lui qui eut l'honneur de conférer le diaconat et la prêtrise au Vénérable Bede. Entre ces deux grandes lumières de l'Église anglo-saxonne, il brilla lui-même,
686-718 pendant ses trente-deux années d'épiscopat, d'un éclat doux et pur, grâce à sa tendre sollicitude pour tous les besoins spirituels et temporels de ses ouailles, grâce surtout aux secours surnaturels qu'il leur apportait dans leurs maladies et leurs douleurs. Bede lui a consacré plusieurs chapitres pleins d'intérêt. Il nous le montre usant des plus minutieuses et des plus affectueuses précautions pour guérir un pauvre jeune homme estropié, teigneux et muet, de toutes ses infirmités, mais surtout de son mutisme, en lui apprenant avec le secours d'en haut à parler et à lire, en commençant par l'alphabet, comme le plus humble des instituteurs[1].

Mais ce qui touche de plus près à notre sujet, c'est de voir tout un groupe de jeunes gens, les uns ecclésiastiques, les autres, et en plus grand nombre,

de chanoines et un couvent de religieuses. L'église, d'abord construite par saint Jean, détruite par les Danois, rétablie par Athelstane, respectée par Guillaume le Conquérant, et reconstruite avec magnificence au treizième siècle, est un des plus beaux monuments de l'architecture anglaise.

1. Jussit ad se intrare pauperem, ingresso eo, linguam proferre ex ore ac sibi ostendere jussit... *Dicito*, inquiens, *aliquod verbum. dicito*

Les écoliers monastiques et les course de chevaux.

laïques, que ce moine devenu évêque formait à l'étude et à la musique, et cela sans étouffer en eux le goût des exercices violents, inhérent, dès lors comme aujourd'hui, à la race anglo-saxonne. Ces étudiants suivaient à cheval leur maître pendant ses courses pastorales, et lorsqu'ils se trouvaient en rase campagne, ils profitaient de l'occasion pour se provoquer à la course, au risque de se casser la tête, comme cela arriva à un jeune moine, devenu depuis abbé de Tynemouth et qui a raconté tous ces détails au Vénérable Bede. L'élan joyeux de ces jeunes cavaliers, leurs efforts auprès de l'évêque pour obtenir la permission de courir sous ses yeux ; son consentement enfin arraché, mais à la condition de garder auprès de lui celui des jeunes gens qu'il aimait le plus ; l'impossibilité où se trouve ce favori de résister à l'impulsion, à l'exemple de ses camarades ; sa course à fond de train pour rejoindre les autres, son accident, son évanouissement, puis la tendre anxiété du bon prélat, les soins qu'il prodigue au jeune imprudent en passant toute la nuit en prières auprès de lui, jusqu'à ce qu'enfin le moribond ouvre les yeux et dit : « *Je vous reconnais, vous êtes mon évêque que j'aime ;* » — tout cela forme un des tableaux les plus complets et les plus attrayants

Gæ... Addidit episcopus nomina litterarum : *Dicito A :* dixit ille A. *Dicito B. :* dixit ille et hoc... Neque ultra cessavit tota die ac nocte sequente, quantum vigilare potuit... loqui aliquid, et arcana suæ cogitationis ac voluntatis, quod numquam antea potuit, aliis ostendere. *Hist. eccles.*, V. 2.

parmi ceux qui abondent dans les pages du grand historien monastique[1].

Il faut s'en tenir là pour ne pas recommencer, comme nous aurons trop souvent à le faire, des récits aussi édifiants que monotones sur l'ardeur studieuse des maîtres et des élèves dans les écoles monastiques.

Services rendus à agriculture.

Mais il est impossible de ne pas revenir brièvement sur ce que les moines ont fait en Angleterre pour l'agriculture ; impossible de ne pas rappeler le parti qu'ils ont su tirer de tant d'immenses régions incultes et inhabitées, couvertes de forêts ou entourées de marécages. C'était là, on ne doit jamais l'oublier, la vraie nature des vastes territoires abandonnés aux moines, et qui avaient ainsi le double avantage d'offrir aux communautés une retraite plus longtemps inaccessible qu'ailleurs, et d'imposer de moindres sacrifices à la munificence des donateurs. Ainsi placés en face de toutes les difficultés de la mise en culture d'un pays

1. Cum in primævo adolescentiæ tempore in clero illius degerem legendi canendique studiis traditus .. contigit nos iter agentes cum illo devenisse in viam planam et amplam aptamque cursui equorum : cœperuntque juvenes, maxime laici, postulare episcopum ut cursu majore equos suos invicem probare liceret. At ille primo negavit... sed ad ultimum multorum unanima intentione devictus : *Facite*, inquit, *ut vultis*... Ipse diligentius obsecrans, ut et mihi certandi cum illis copia daretur... Cum sæpius, spectante me et episcopo, concitatis in cursum equis reverterentur, ipse lascivo animo non me potui cohibere, sed, prohibente licet illo, ludentibus me miscui... Audivi illum post tergum mihi cum gemitu dicentem : *O quam magnam væ facis mihi sic equitando*... Dum fervens equus quoddam itineris con-

nouveau, ils les surmontèrent toutes : les forêts défrichées, les marais assainis ou desséchés, le sol irrigué ou drainé, selon les besoins de chaque localité, les ponts, les chemins, les digues, les ports, les phares créés partout où s'étendait leur patrimoine ou leur influence, témoignaient de leur infatigable et vigilante ardeur. La moitié au moins de la vaste Northumbrie était envahie par des landes et des bruyères stériles; la moitié de l'Est-Anglie et une portion considérable de la Mercie étaient couvertes par ces marais si difficiles d'accès, où le futur roi Éthelbald avait trouvé un refuge auprès du solitaire Guthlac : là comme ici, les moines substituèrent à ces déserts inhabités de gras pâturages et d'abondantes moissons[1].

Cette région, dont le nom actuel (*the Fens*) rappelle seul encore la nature marécageuse et malsaine, devint le principal théâtre des triomphes de l'industrie agricole des moines. Medehamstede[2], Ely, Croyland, Thorney, Ramsey, furent les premiers champs de bataille de ces vainqueurs de la nature, de ces moines laboureurs, éleveurs et nourrisseurs, qui furent les véritables pères de l'agriculture anglaise, devenue et demeurée, grâce à leurs traditions et à

cavum valentiore impetu transiliret, lapsus decidi, sensum perdidi... Evenit ut... infracto pollice capitis quoque junctura solveretur... Vomebam sanguinem... At ego aperiens oculos aio : *Etiam ; tu es antistes amatus...* Bede, V, 6.

1. Cf. Lingard, I, 267.

2 C'est le nom primitif de Peterborough; voir tome IV, p. 180.

leurs exemples, la première agriculture du monde.

Le mot anglais *improvement*, si fréquemment employé et si expressif pour tout ce qui touche aux travaux du corps et de l'esprit, semble avoir été inventé à dessein pour eux. On en dirait autant de cet autre mot bien plus ancien, mais non moins usité, de *land-lord*, qui exprime, à côté du sentiment de la domination et de la possession territoriale, cette sorte de sollicitude tutélaire et presque paternelle qui combine d'une si heureuse façon les obligations et les droits de la propriété. C'étaient les meilleurs des *land-lords;* tel est le témoignage rendu, par tous les observateurs attentifs et consciencieux du passé de l'Angleterre, aux moines qui furent les créateurs de la propriété ecclésiastique dans ce pays, et qui en demeurèrent longtemps les seuls titulaires. Ce n'était pas seulement par leurs largesses, par leur habile et généreuse indulgence envers leurs clients directs, qu'ils exerçaient sur les classes inférieures une action toujours bienfaisante et toujours acceptée avec reconnaissance. C'était surtout par la protection efficace, éclairée, infatigable, qu'ils étendaient sur les pauvres et les faibles soumis à d'autres lois, à d'autres maîtres qu'à la crosse abbatiale. « Ils furent, » selon un des grands maîtres de l'érudition moderne, « des médiateurs permanents entre le riche et le pauvre, entre le fort et le faible, et, il faut le dire à leur éternel honneur, ils ont merveilleusement compris et mer-

veilleusement accompli les devoirs de cette très-noble mission. Eux seuls eurent le droit et le moyen d'arrêter la rude main du pouvoir, de mitiger les justes sévérités de la loi, de montrer une lueur d'espérance à l'œil du serf, et de trouver même, dès ce monde, une place et des ressources pour tous les abandonnés dont l'État ignorait l'existence[1]. »

Ainsi donc, grâce aux bénédictins anglo-saxons, l'autorité maternelle de l'Église commençait déjà à s'étendre sur toutes les faiblesses et toutes les souffrances. Elle grandissait à vue d'œil en intervenant déjà, quand il le fallait, contre toutes les violences et toutes les tyrannies.

III

Comment fut-il donné aux abbés, aux religieux éminents, aux évêques sortis des rangs monastiques, de remplir, dès les débuts du christianisme en Angleterre, ce rôle à la fois si tutélaire et si glorieux? L'influence de la foi et les mœurs chrétiennes, dont ils étaient les interprètes et les gardiens, y contribuèrent plus que toute autre raison. Mais il serait injuste de méconnaître une autre cause, presque aussi efficace : l'union intime et durable entre l'ordre monastique et l'aristocratie anglo-saxonne.

1. Kemble, *Saxons in England*, t. II, p. 375.

Alliance intime de l'ordre monastique avec l'aristocratie anglo-saxonne.

Cette aristocratie, convertie par les moines, leur avait promptement et cordialement ouvert ses rangs. L'histoire n'a point conservé le souvenir d'une race qui ait adopté non-seulement les croyances, mais les préceptes et les conseils de l'Évangile, avec plus d'enthousiasme que cette haute noblesse qui composait les dynasties et les familles prépondérantes de l'Heptarchie. Jamais et nulle part on n'avait vu tant d'hommes issus de race royale ou patricienne se vouer à la fois soit à la rude discipline de la vie claustrale, soit à la pénitence anachorétique, soit aux dangers inséparables des pèlerinages et des missions dans les pays encore païens. Cette aristocratie, amoureuse des combats, de la bonne chère, de tous les plaisirs sensuels, d'une pompe et d'une magnificence proverbiale[1], chez eux comme chez leurs descendants, s'est trouvée tout à coup mûre pour les plus nobles exploits de la mortification, de l'humilité et de la chasteté évangélique. Après ses premiers maîtres venus de l'étranger, de nouveaux apôtres sortis de son propre sein continuèrent à lui montrer la voie de la vertu chrétienne, en y marchant résolûment à sa tête.

De là cette alliance entre l'aristocratie et le clergé, entre la religion et la patrie, plus caractérisée, plus intime, plus cordiale, comme on l'a déjà dit, que partout ailleurs dans le nouveau

1. Ex pompa Anglum intelliges. Guill. Malmesb., *Vita Aldhelm.*, p 7.

monde germanique et chrétien. Les princes et les grands anglo-saxons devinrent rapidement moines, abbés, évêques ; mais ces prélats, ces religieux, sortis de la race souveraine et prépondérante, conservèrent dans leur pays et parmi leurs proches une place égale ou supérieure à celle qu'ils eussent occupée comme laïques. Ils furent sur-le-champ reconnus ou portés au rang des personnages les plus importants de la société anglaise. En revanche, ce rang et les fonctions qu'il comportait furent promptement convoités par des hommes qu'enflammaient souvent des passions fort différentes du feu sacré dont brûlait le cœur des Wilfrid, des Benoît Biscop, des Guthlac et autres saints issus des plus hauts rangs de l'aristocratie anglo-saxonne.

En Angleterre, comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, cette alliance intime entre les chefs des deux sociétés spirituelle et temporelle, cette action constante et réciproque de l'une sur l'autre, enfanta des résultats longtemps chers et salutaires à l'Église comme à l'État. Mais là aussi, presque toujours plus utile à l'État qu'à l'Église, elle devint quelquefois compromettante et dangereuse pour celle-ci. Les abus devaient, comme partout, suivre inévitablement les bienfaits. Nous ne le verrons que trop tôt. Toutefois, avant de constater ces ombres, impossibles à nier ou à supprimer dans un tableau sincèrement historique, contemplons à notre aise la lumière qui les précéda.

Leur intervention dans le gouvernement et l'organisation sociale.

Ce ne fut certes par aucun empiétement patent ou caché, par aucune voie souterraine ou violente, que les chefs de l'Ordre monastique montèrent au premier rang de la nation anglo-saxonne. Ils y furent appelés par le cours naturel des choses et par la voix unanime des hommes. Représentants des fonctions sociales les plus élevées, initiés à toutes les exigences du régime électif, de la vie commune, de la subordination volontaire, ils prirent place tout naturellement dans un gouvernement qui reposait d'abord sur une hiérarchie sociale consacrée par des services réciproques et par un dévouement héréditaire ou librement offert; puis sur l'intervention souveraine et permanente des assemblées. Ces mandataires du christianisme apportaient une sanction essentiellement utile et désirée aux traditions, aux usages, aux institutions qui substituaient, chez ces nobles rejetons de la Germanie, la fière indépendance d'un dévouement souvent héroïque, mais souvent aussi exigeant et rétif, à l'abjecte soumission des serfs abâtardis de l'empire romain.

Leur place dans les assemblées nationales.

Non-seulement les évêques, tous sortis des rangs monastiques, mais les abbés et souvent aussi les abbesses, occupèrent la première place dans ces assemblées nationales ou provinciales, déjà si souvent signalées dans ce récit, qui, sous le nom de Witena-gemot ou Convention des Sages, furent le berceau du parlement anglais; qui garantissaient au peuple anglo-saxon le bienfait d'un gouvernement

contenu et contrôlé par l'aristocratie laïque et ecclésiastique ; et dont aucun souverain n'eût impunément violé ou méprisé les décisions.

A l'époque où nous en sommes, chaque royaume de l'Heptarchie, et même chacune des peuplades comprises ou absorbées dans les plus vastes de ces royaumes[1], avait son assemblée spéciale, comme plus tard chaque *shire* ou province conserva la sienne, lorsque l'Angleterre fut réunie sous le sceptre d'un seul monarque. Mais il y avait dès lors des assemblées plus ou moins générales dont l'autorité était plus ou moins reconnue par l'ensemble des races conquérantes. C'étaient surtout celles que la présence de plusieurs moines évêques présidés par le métropolitain, moine comme eux, pouvait revêtir d'un caractère plus auguste, et que les historiens ecclésiastiques ont décorées du nom de conciles. Le concile de Hertford, présidé par le 675.
Grec Théodore[2], avait décrété qu'il se tiendrait deux fois par an un synode général à Cloveshove. Mais, outre que cette assemblée paraît avoir été exclusivement ecclésiastique, on ne voit pas que son décret ait été observé. Il se passa un siècle avant que l'Angleterre eût une assemblée unique, permanente et régulière. Toutefois, dès l'introduction du christianisme, on voit des assemblées locales ou

1. Tels que les Hwiccas, les Middle-Angles en Mercie, les Gyrwas en Est-Anglie.

2. Voir tome IV, page 217.

nationales, constituer le grand conseil du pays et se réunir périodiquement à Noël ou à Pâques.

Leur composition.

Les prélats monastiques y siégeaient à la fois comme les docteurs, les guides spirituels de la nation et comme grands propriétaires terriens, dont l'importance s'augmentait journellement par l'étendue des nouvelles donations qu'on leur prodiguait et par le progrès agricole de leurs anciens domaines. Ils y siégeaient au premier rang avec les principaux seigneurs, les grands chefs de la noblesse, les gouverneurs des provinces, qualifiés de comtes ou *ealdormen*[1], et au-dessus des autres propriétaires, qui, sous le nom de *thanes*, composaient le gros de l'assemblée. D'après les données les plus généralement admises par les érudits modernes[2], tout thane ou propriétaire pouvait monter au rang de comte, par le choix du roi ou la désignation de l'assemblée[3]. Tout *ceorl* ou homme libre, quelle

1. Ceux que Bede qualifie de *duces* ou de *comites*, en constatant qu'ils avaient le même rang que les évêques. — *Ealdor* ou *elder* répond au latin *senior*, d'où est venu *seigneur*. Ce vieux titre, naguère le premier de la hiérarchie saxonne, et dont les titulaires héréditaires ou à vie étaient presque les égaux des rois, se retrouve encore aujourd'hui dans celui d'*alderman*, exclusivement dévolu, comme nous l'avons déjà remarqué, à des fonctionnaires municipaux électifs, à Londres et dans quelques autres cités.

2. Voir Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. III, p. 48, 115, 125, 130, 135 et 137 de l'édit. de Paris, 1840; Palgrave, *Rise and progress of the English Commonwealth*, t. II, p. 376, 385, et Kemble, *The Saxons in England*, t. I, c. v.

3. Cependant Kemble croit que, comme les rois, ils ne pouvaient être pris que dans certaines familles principales.

que fût son origine, pouvait compter parmi les thanes, s'il possédait un domaine d'une certaine étendue ; tout marchand qui avait fait trois voyages d'outre-mer passait également dans cette classe. Mais aucun noble de naissance ne pouvait siéger au Witena-gemot, à moins d'être propriétaire foncier[1].

IV

Quelle que soit l'incertitude qui règne sur les qualifications distinctives des deux éléments principaux de ces assemblées, il est démontré que, loin de former des castes différentes, les *eorls* et les *thanes*[2]

1. Il fallait posséder cinq *hydes* ou *mansi*, pendant trois générations, pour être thane, et quarante pour être *eorl* ou *ealdorman*. Cette distinction se fonde principalement sur un texte de l'historien monastique d'Ely (*Liber Eliensis*, ap. Gale, *Scriptores*, t. II, c. 40), lequel, parlant du beau-frère de son abbé qui, faute de ces quarante hydes, ne put obtenir la main de la fille *præpotentis viri*, ajoute : *Licet nobilis esset, inter proceres tunc nominari non potuit.* — Constatons toutefois que Kemble conteste la nécessité d'une qualification territoriale pour être admis parmi les *Witan*. Rappelons enfin que l'abbé Bénédict Biscop reçut huit de ces *mansi* ou domaines pour un volume de cosmographie enluminée. — Reste à savoir quelle était la contenance du *hyde* (en allemand *hof*) : les opinions des savants varient cruellement à cet égard, entre un minimum de 30 arpents et un maximum de 120. L'arpent ou journal était, comme partout, ce qu'une paire de bœufs pouvait labourer en un jour. Cf. Ellis, *Introduction to Domesday book*, et Kemble, *op. cit.*

2. La signification du mot *thane* ou *thegn* a évidemment varié comme celui de *fidelis*, de *leude* chez les Francs ; mais il répond le

n'étaient que les premiers parmi les hommes libres, les chefs et les représentants d'une aristocratie territoriale et accessible à tous, comme celle qui a fait la force, la grandeur et la liberté de l'Angleterre durant tant de siècles, et qui dès lors se portait fort pour toute la nation, dont elle représentait la force vitale, les intérêts, les volontés et les libertés immémoriales[1]. On voit d'ailleurs, à mesure qu'on avance dans l'histoire, apparaître et grandir lentement l'élément populaire. Tous les habitants du voisinage avaient le droit d'as-

plus généralement aux *milites* et *barones* des temps postérieurs. PALGRAVE, t. II, p. 33, 376. — Les membres des parlements anglo-saxons (*conventus*, *synodus*, *concilium*) reçoivent aussi dans les diplômes et les auteurs contemporains toute sorte de désignations différentes dont voici les principales : *Proceres*, *sapientes*, *principes*, *senatores*, *primates*, *optimates*, *magnates*, *majores natu*, *procuratores patriæ* (il y a cinq exemples de ce dernier titre dans Kemble, II, 199). Beaucoup de diplômes rendus dans ces assemblées et cités dans le *Codex diplomaticus ævi Saxonici*, sont revêtus de signatures qui aident à constater leur composition. Le nombre le plus considérable de signatures relevées dans une même assemblée (celle de Cloveshove en 825) est de 121, dont 95 moines ou clercs.

Une charte de 934 constate la présence au *gemot* du roi de :

4 princes gallois.
2 archevêques.
17 évêques.
4 abbés.
12 ducs ou ealdormen.
52 thanes.

91 . . . qualifiés de *tota populi generalitate*.

1. C'était le peuple, dit Kemble, qui était la vraie aristocratie ; les nobles n'en étaient que les chefs, comme les pairs d'Angleterre sont aujourd'hui les chefs-nés de l'aristocratie des francs-tenanciers et des électeurs à 10 livres; tome I, p. 258.

sister aux assemblées qui se tenaient le plus souvent en plein air; ils y exerçaient au moins le droit de *conclamation*, qui consistait à adhérer publiquement aux décisions prises; ils y pouvaient aussi, selon Palgrave, exposer leurs griefs et dénoncer tous les méfaits commis à leur détriment ou à leur connaissance[1]. Tout porte à croire que les simples religieux figuraient en grand nombre dans cette foule d'assistants, pendant que leurs chefs électifs, les évêques et les abbés des principaux monastères, prenaient une part décisive aux votes et aux délibérations.

Souveraineté de ces assemblées

Rien, dans le gouvernement temporel ou spirituel des peuples anglo-saxons, n'échappait à l'action de ces assemblées.

Elles ne décrétaient pas seulement des lois : elles partageaient le gouvernement avec les rois et intervenaient dans tous leurs actes, au moins pour les sanctionner. Il n'existe aucune charte, aucun diplôme royal, qui ne constate à la fois l'intervention de l'assemblée des Sages et la présence du clergé monastique dans cette assemblée. Le roi ne pouvait rien sans leur concours ou leur sanction[2].

1. Ainsi dans la donation faite par le duc Éthelstan au monastère d'Abingdon, la fixation des limites et l'excommunication prononcée contre les transgresseurs est confirmée de cette sorte : « Et dixit omnis populus qui ibi aderat : *Fiat, fiat. Amen.* » En saxon : *Sy hit swa. Codex diplom.*, n. 1129.— Une charte d'Éthelred en 931 dit que l'acte est confirmé : *Tota plebis generalitate ovante.*

2. Palgrave, t. I, p. 634 à 643. Lappenberg, t. I, p. 577. — A côté des grands érudits qui ont renouvelé de nos jours l'étude des ori-

Leurs attributions.

Aucune affaire importante n'était traitée, aucune décision souveraine n'était prise sans ce concours ou cette sanction, pas plus la nomination d'un évêque que la fondation ou l'exemption d'un nouveau monastère[1]. L'esprit d'association et les habitudes d'indépendance, qui étaient la base des libertés germaniques, excluaient absolument toute idée d'abdication sociale ou politique entre les mains d'un maître chargé, avec ses principaux domestiques, de penser, de parler et d'agir pour le compte de la nation. Chaque peuplade anglo-saxonne, petite ou grande, entendait faire elle-même ses affaires, tout comme la puissante et invincible Angleterre de nos jours. Nous avons vu ces assemblées avoir non-seulement voix consultative, mais décider souverainement de l'introduction du christianisme dans les différents royaumes. Aucun acte public n'était valable, aucune loi nouvelle ne pouvait être rendue qu'après leur délibération. Les lois étaient promulguées par leur

gines anglaises, il est juste de nommer un écrivain français, M. Alber du Boys, qui, dans son *Histoire du droit criminel des peuples modernes*, a très-consciencieusement étudié et jugé la législation et les institutions anglaises, et cela non-seulement dans son 3e volume, qui est exclusivement consacré au droit féodal anglo-normand, mais aussi dans les volumes précédents, où il a exposé le rôle du clergé anglo-saxon dans l'organisation sociale et judiciaire.

1. C'est ce que prouvent les expressions de Bede : Hæc in jus sibi hereditarium edictis regalibus faciunt ascribi, ipsasque quoque litteras privilegiorum suorum... pontificum, abbatum et potestatum sæculi obtinent subscriptione confirmari. *Epist. ad Ecgberthum*. Cf. Lingard, t. I, p. 412, 413.

autorité jointe à celle du roi, jamais par la royauté seule. Elles prononçaient sur les alliances et les traités de paix comme sur l'élection et la déposition des rois; car chez les Anglo-Saxons comme chez les Francs, l'hérédité de la royauté n'était nullement absolue; l'assemblée nationale choisissait parmi les membres de la dynastie nationale le candidat qui lui agréait le mieux. A chaque élection le contrat entre le roi et son peuple était renouvelé et avec des clauses souvent nouvelles, comme on l'a vu jusqu'au sein de l'histoire moderne pour les capitulations des empereurs d'Allemagne et des rois de Hongrie. Quant à la déposition des rois, elle ne souffrait pas de difficultés, quand leur gouvernement semblait injuste ou malheureux, et le clergé monastique y concourait sans scrupule, comme tous les autres membres du corps social[1]. A plus forte raison les assemblées devaient-elles régler tout ce qui concernait la perception des taxes pour le service public, la levée des troupes, l'emploi des amendes et des confiscations provenant de ceux qu'atteignait la loi pénale, les concessions territoriales prises dans le

1. Voir la déposition de Sigebert, roi de Wessex, en 755, par les princes et le peuple de tout son royaume (Provida deliberatione et unanimo omnium consensu... HENRI DE HUNTINGDON); puis celle de Beornred, roi de Mercie, en 757, pour faire place à Offa : Convenerunt in unum omnes, tam nobiles quam ignobiles, et Offa duce... ipsum a regno expulerunt... Quo facto unanimo omnium consensu Offam in regem, tam clerus quam populus coronarunt. *Flores Histor.*, ap. PALGRAVE, II, 279.

domaine public et faites soit aux monastères[1], soit aux chefs de guerre. Enfin elles exerçaient les fonctions de cour suprême au civil et au criminel[2].

Danger de piétement en matière spirituelle.

On ne voit aucune trace, chez les historiens anglo-saxons, d'une distinction entre les assemblées qui devaient traiter des affaires ecclésiastiques et celles qui avaient à régler les affaires séculières. Les unes comme les autres étaient réglées par le même corps et par la même occasion. Il est cependant très-probable que le clergé délibérait à part, au moins préalablement, sur les intérêts spécialement ecclésiastiques, avec le concours du roi seul[3], et sauf la ratification de l'assemblée générale. La distinction du spirituel et du temporel n'en était pas moins maintenue, en ce que les décrets dogmatiques ou disciplinaires, rédigés par les évêques seuls, étaient publiés dans les actes des assemblées nationales en tête et à part des autres décisions soumises à la sanction de l'autorité publique[4].

On ne trouve d'ailleurs dans l'histoire de ces deux premiers siècles de l'Église en Angleterre aucune trace des conflits entre les deux pouvoirs qui furent plus tard si fréquents, si acharnés et si prolongés.

1. Tous les diplômes de cette catégorie portent la mention : *Cum licentia et consensu procerum* ou *sapientium*, etc.

2. Bede, passim. *Chron. Angl. Saxon.*, et Kemble, t. II.

3. C'est l'opinion de Kemble, qui croit qu'il y avait peut-être deux chambres, comme chez les Francs, l'une composée d'ecclésiastiques, et l'autre de laïques, mais toutes deux présidées par le roi.

4. Lingard, *Antiquities*. t. II, p. 33.

Quant aux empiétements du spirituel sur le temporel, dans la sphère de la vie nationale dont ces assemblées étaient le foyer, personne n'était alors tenté de s'en plaindre ou même de s'en apercevoir. Et cependant l'on était bien moins à même alors qu'aujourd'hui d'apprécier les salutaires et prodigieux résultats de l'influence des prélats et des missionnaires monastiques sur les institutions comme sur le caractère du peuple anglo-saxon. Aujourd'hui les juges les plus prévenus sont réduits à admettre que l'action du clergé monastique dans la vie publique et sociale des Anglais fut aussi bienfaisante qu'efficace. C'est à eux, depuis les premières lois rendues par le parlement d'Éthelbert, sous l'inspiration des missionnaires romains [1], qu'il faut attribuer les progrès graduels de l'humanité et de l'équité dans une législation jusque-là trop impuissante à lutter contre les instincts féroces et cupides des conquérants barbares.

A eux l'honneur de cette transformation des mœurs et des âmes qui, malgré mille rechutes et mille tristes retours vers l'ancienne barbarie, se manifestait par la générosité et la piété des laïques, par la régularité et la ferveur d'un clergé sortant de jour en jour plus nombreux du fond de la population indigène.

A eux l'honneur d'avoir introduit dans les lois et

1. Juxta exemplum Romanorum. Bede, II, 5. Voir t. III, p. 413, 415.

les coutumes un respect de la propriété et surtout de la vie humaine, dont il n'existe guère de trace avant eux chez les sauvages envahisseurs de la Bretagne.

A eux l'honneur d'avoir contribué plus que personne par l'uniformité de leurs sages conseils et de leurs bons exemples, par l'unité de leur doctrine et de leur discipline, à introduire chez le peuple anglo-saxon l'unité de législation et de gouvernement qui devait en peu de temps aboutir à l'unité nationale. Ils fortifiaient la royauté par l'enseignement et la pratique des vertus chrétiennes; ils sanctionnaient et régularisaient les vieux principes germaniques de la responsabilité des rois, de leur subordination aux lois, à la foi jurée, au contrat social ; ils plaçaient ces principes sous la sauvegarde de la religion par la solennité du sacre; ils imprimaient ainsi à la royauté un caractère auguste et sacré, en même temps que limité et conditionnel. De plus, en la prémunissant contre les excès et les usurpations des princes et des seigneurs, ils travaillaient énergiquement à lui donner la force et l'autorité nécessaires pour triompher du morcellement de l'Heptarchie et créer cette unité, non pas absolue et absorbante comme celle qui a dévasté ou énervé d'autres nations illustres, mais suffisante, conforme au génie et aux besoins de la race anglaise, et qui, une fois établie au neuvième siècle, n'a jamais subi d'atteinte ni d'altération[1].

1. Palgrave, p. 655, 656; Lappenberg, I, 203. — On sait que depuis

Leur zèle pour les pauvres l'assistance publique née de l'expiation

A eux surtout l'honneur d'avoir fait pénétrer dans les mœurs et les lois cette sollicitude pour les rangs inférieurs du peuple trop souvent absente du cœur des puissants de ce monde. Les découvertes de l'érudition moderne ont mis hors de doute ce résultat inattendu, que la condition matérielle de la population inférieure et non libre n'était ni toujours ni partout très-dure. Leurs travaux n'étaient pas plus rudes ni leur rémunération moindre que de nos jours[1].

Toutefois on ne saurait douter des violences et des iniquités dont les faibles étaient trop souvent victimes dans l'ancienne société anglaise, comme dans toutes les autres. Que d'innocents opprimés, que de droits violés, que de crimes inconnus et impunis au sein du silence et de l'isolement dans ces vastes régions encore si peu habitées! Mais à mesure que la religion y pénétrait par la main des moines, la lumière s'y faisait, et la justice apparaissait. Peu à peu, et de plus en plus souvent, des voix impossibles à étouffer s'élevaient, des mains vengeresses se dressaient pour protéger, pour venger les victimes. Il fallait s'arrêter en frémissant; il fallait s'incliner, puis se repentir, réparer, expier; et l'ex-

la réunion de l'Heptarchie sous Egbert de Wessex en 800, l'Angleterre n'a jamais été morcelée, comme le fut si souvent la France sous les Carlovingiens et les Capétiens.

1. Chaque serf devait recevoir pour lui et sa famille 720 miches de pain par an, sans compter les repas de midi et du soir. Kemble, t. I, p. 213.

piation prenait presque toujours la forme d'un acte de charité fraternelle, d'un service rendu à la communauté. Plus l'influence religieuse ou monastique grandissait au sein de la nation, plus l'adoucissement des souffrances et la réparation des injustices devenaient des lois ou des habitudes générales. Dans chaque famille puissante, des actes fréquents de dépouillement volontaire se substituaient aux brigandages, aux spoliations, aux violences qui avaient été jusque-là leur pain quotidien.

Chaque crime expié, chaque pénitence accomplie, par les soins des moines, contribuait ainsi à l'utilité et à la félicité publique[1]. Ces coupables si longtemps impunis, à qui la foi nouvelle venait arracher un aveu tardif, un acte de contrition et une réparation, obtenaient souvent la rémission des pénitences corporelles, mais jamais sans être astreints à payer la rançon de cette exemption par des actes de charité destinés non-seulement à soulager une misère actuelle, mais à pourvoir aux nécessités de l'avenir.

Ce n'étaient pas seulement des œuvres pies ou des fondations ecclésiastiques que les moines imposaient aux grands pécheurs pénitents, c'était encore et le plus souvent la délivrance des captifs, la réparation d'un chemin, le rétablissement d'un pont, la reconstruction des chaumières, la nourriture ou l'entretien des paysans réduits à la misère par les guerres

1. Burke, *Essay on English History*, p. 223.

intestines[1]; c'étaient mille inventions, mille ressources toutes consacrées au même but charitable et sacré.

Les donations si abondantes que la ferveur des nouveaux chrétiens, en même temps que les remords des pécheurs opulents faisaient affluer aux églises et aux monastères, se transformaient ainsi en bienfaits efficaces et permanents à l'adresse des membres souffrants du corps social, des indigents, des vagabonds, des malades, des veuves, des orphelins, des pauvres voyageurs exposés à tant de périls et d'avanies par les mœurs grossières du temps. Il y avait là comme un courant continuel par où la munificence des riches, des forts et des heureux de ce monde s'écoulait sur les faibles, les pauvres et les malheureux. Il y avait un grand service public qui, sans être régularisé ou imposé par la loi, tenait lieu en fait de toutes les charges dont le droit moderne investit l'assistance publique[2]. Il y avait enfin la réalisation et l'application de cette grande loi de la miséricorde, de la compassion fraternelle, qui est une des bases les plus solides et les plus nécessaires de la société humaine.

Leur zèle pour l'affranchissement des esclaves.

Parmi les services rendus par les moines anglo-saxons à l'humanité souffrante, rien n'est plus touchant ni plus constant que leur sollicitude pour ceux qui occupaient le dernier échelon de la hiérarchie

1. Lingard, *Antiquities*, t. I, p. 258.
2. Kemble, t. II, p. 514 à 516.

sociale, pour les esclaves. Au début de ce récit, le fameux trait des Angles rachetés sur le marché de Rome par saint Grégoire nous a montré que les fils mêmes de la race conquérante n'étaient pas exempts de ce comble de misère. Mais sous l'action progressive de la foi prêchée par les missionnaires du pape Grégoire et leurs successeurs, le nombre des esclaves alla toujours décroissant[1]. Malgré les prohibitions cent fois répétées et trop souvent éludées des lois et des conciles, on en faisait encore volontiers le commerce[2], mais on n'en gardait que peu dans l'intérieur du pays. Ils ne formaient pas d'ailleurs une race à part, issue soit des conquérants saxons ou des Bretons vaincus : ils provenaient soit de la descendance des esclaves romains, soit des prisonniers de guerre qui n'avaient pas pu payer de rançon, soit des délinquants condamnés à une servitude pénale. Les moines s'appliquèrent de leur mieux à réduire encore ce nombre. L'exemple du noble Wilfrid qui affranchit du premier coup les 250 serfs ou esclaves qui lui avaient été donnés par le roi des Saxons du Sud, avec le territoire destiné à son monastère épiscopal, prouve assez qu'ils savaient servir

1. Kemble, I, 220; Lappenberg, I, 575; Palgrave, 1, 29. — A la fin de la période anglo-saxonne, il n'y en avait que 25,000 en Angleterre, d'après le recensement fondé sur le *Domesday Book*, qui comportait 275,000 propriétaires.

2. Il était cependant défendu de les vendre aux païens : les lois d'Éthelred et de Canut contiennent des prohibitions formelles à cet égard.

la liberté de leurs semblables à leurs propres dépens.

L'austère vérité nous contraint d'avouer qu'il n'en était peut-être pas de même partout. La plume intègre des collectionneurs monastiques a conservé le texte de la lettre d'un moine du sang royal de Mercie, Brithwald, devenu archevêque de Cantorbéry en 693, où il insiste sur la délivrance d'une jeune esclave que l'abbé de Glastonbury tenait en captivité. « Puisque j'ai échoué, » écrit-il à l'évêque de Sherborne, « dans la première supplication que je lui ai adressée de vive voix en votre présence, je crois devoir vous envoyer cette lettre par le frère de la jeune fille, et je vous conjure d'obtenir de cet abbé qu'il accepte trois cents sols que le porteur vous remettra pour la rançon de cette fille, et qu'il nous la renvoie, afin qu'elle puisse passer le reste de sa vie avec ses proches, non dans la tristesse de la servitude, mais dans les joies de la liberté. Il ne perdra ainsi rien du droit qu'il peut avoir sur elle[1]. »

C'est l'unique exemple que j'ai pu découvrir d'un

1. Quomodo petitio mea, qua precatus sum coram te venerabilem Beornvaldum abbatem de concedenda unius captivæ puellæ... redemptione, in irritum, contra quod credidi, cessit... obsecro ut ipse omnino obtineas a prædicto abbate, quatenus... tradas illam huc usque perducendam, quod possit reliquum vitæ suæ spatium cum consanguineis suis, non in servitutis tristitia, sed in libertatis transigere lætitia... Frater noster Beornwaldus nihil, ut æstimo, de eo quod in ea juste possedit, amittit. *Inter epist. S. Bonifacii*, n. 7, éd. Jaffé. — On a déjà vu que l'archevêque Brithwald avait été élevé à Glastonbury, avant d'être élu abbé du monastère royal de Reculver. Cf. Bede, V, 8, et Hook, *Lives of the archbishops.*, t. I, p. 178 et 188.

fait de ce genre, et heureusement la prompte et généreuse réparation du mal s'y trouve à côté du mal lui-même. S'il en eût été autrement, avec quelle autorité les moines auraient-ils pu travailler si constamment à l'extinction de ce fléau? Ils ne négligeaient d'ailleurs aucune occasion de restreindre les cas où la servitude pouvait être légalisée ou tolérée. L'émancipation ou le rachat des esclaves était l'œuvre de charité qu'ils recommandaient, qu'ils imposaient avec le plus d'insistance. Grâce à leur présence dans les assemblées politiques, ils firent introduire dans les lois ces dispositions qui affranchissaient de droit l'esclave dont les forces auraient été abusivement exploitées par son maître, ou qui aurait été contraint de travailler le dimanche[1]. Grâce à leur présence au lit de mort de tant de pécheurs pénitents, ils purent introduire dans les testaments ces clauses qui pourvoyaient au salut de l'âme du moribond en accordant la liberté aux survivants. Rien de plus fréquent dans le *Codex diplomaticus* de l'époque anglo-saxonne que les actes de manumission; et tous, ou presque tous, constatent les motifs religieux qui ont provoqué ces actes et les garanties religieuses qui les sanctionnent. C'était

1. Voir notamment la loi rendue par Ina, de l'avis des deux évêques moines, Hedda et Erconwald : *Si servus operetur dominica die per præceptum domini sui, sit liber.* — Le concile de Berkhampstead condamnait à quatre-vingts sous d'amende le maître qui faisait travailler son serf le dimanche. — De là le nom de *Freolsday*, ou jour de liberté, donné au dimanche. LINGARD, I, 310.

devant l'autel de l'église la plus voisine que l'esclave affranchi était offert à Dieu, puis déclaré libre en présence des religieux et de la congrégation des fidèles. C'était sur les pages blanches des Évangéliaires ou de quelque autre livre d'église que l'on enregistrait le diplôme d'affranchissement [1]. Les premières revendications de la liberté individuelle et civile nous sont ainsi parvenues, inscrites sur la marge des missels monastiques, comme on retrouve les premiers indices du régime parlementaire dans les donations faites aux monastères sous la garantie des Witans assemblés.

Ces glorieux et persévérants apôtres des droits de Dieu ne méprisaient, ne négligeaient aucun des droits de l'homme. L'honneur et la justice, l'humanité et la pitié, la science et la raison, étaient placées, en même temps que la foi nouvelle et les mœurs chrétiennes, sous la sauvegarde de leurs préceptes, de leurs exemples et de leur infatigable vigilance. Toutes ces choses belles et splendides, douces et chères, que l'homme a le droit d'aimer et de vouloir, après sa conversion comme avant, et bien plus encore quand il est vraiment chrétien que lorsqu'il ne l'est pas ; toutes les vertus naturelles, toutes les aspirations légitimes des enfants d'Adam, ont été appréciées, réclamées, défendues, sous les seules formes accessibles ou possibles en ces jours

1. Kemble, *Saxons in England*, t. I, p. 225.

si loin de nous, par les apôtres monastiques de la Grande-Bretagne, avec une énergie, une vigilance, un courage dont il existe peu d'exemples dans l'histoire.

J'ai recherché avec une laborieuse attention, et raconté avec une scrupuleuse véracité tout ce qui pouvait élucider l'action du christianisme, prêché par les moines, sur les origines du peuple anglais. J'y ai reconnu que, alors comme partout, comme toujours, cette religion divine est demeurée trop souvent impuissante et désarmée devant les penchants grossiers ou pervers de l'humanité déchue. Mais, grâce à elle, j'ai rencontré à chaque pas les victoires éclatantes du dévouement et de la foi, du désintéressement et de la pureté, de la vraie grandeur, du vrai courage, de la plus magnanime charité. Ce qui est plus merveilleux et plus consolant encore, et ce qui ne se rencontre pas au même degré dans des temps et des milieux plus vantés, c'est l'absence totale de tout ce qui altère ou compromet la religion chez ceux qui l'enseignent et la représentent. Je constate avec bonheur que dans la vie de tant d'apôtres et de ministres de la céleste vérité je n'ai pas démêlé un seul trait de fanatisme, d'égoïsme, de bassesse, de dureté ou de béate indifférence à l'endroit des souffrances humaines. On aura beau les fouiller, ces vies trop oubliées, on n'y rencontrera rien d'étroit, de sombre, d'inexorable; rien qui puisse asservir ou énerver le cœur hu-

main ; rien qui puisse blesser le bon sens, la raison ou la justice ; rien qui sente ce pharisaïsme arrogant et cruel dont tous les sacerdoces sont atteints ou menacés ; rien enfin qui ne respire le respect de la liberté des âmes et l'honneur le plus exquis dans les choses de Dieu.

V

Ils perfectionnent le caractère national sans l'altérer.

Mais il est un autre résultat dont il faut leur savoir un gré immortel. En transformant les mœurs et les croyances des conquérants anglo-saxons, les missionnaires monastiques n'altérèrent en rien le génie natif de cette race germanique.

Ils surent faire une nation de chrétiens, plus fervents, plus aumôniers, plus soumis et plus attachés à l'Église, plus magnifique dans ses munificences envers les monastères, plus féconde en saints et en saintes[1] qu'aucune autre nation contemporaine ; mais ils ne lui dérobèrent aucune de ses vertus publiques, aucun de ses rudes et énergiques instincts ; ils ne retranchèrent pas un atome de sa nature virile, ils n'entamèrent en rien l'indépendance

1. Sans parler des saints évêques, abbés, moines, solitaires, etc., on compte, du septième au onzième siècle, vingt-trois rois et soixante reines, princes ou princesses issus des diverses dynasties anglo-saxonnes parmi les saints reconnus par l'Église. Aucune autre nation n'a jamais fourni un contingent pareil.

et l'audace qui sont restées jusqu'à nos jours les traits distinctifs de l'Anglais.

Jamais aussi l'action d'une foi nouvelle ne respecta plus scrupuleusement l'unité, l'indépendance, l'originalité puissante de la race convertie, de sa langue, de ses mœurs, de ses institutions, de son vieux droit et de son esprit national [1].

Augustin et Paulin, Wilfrid et Théodore, ces *émissaires de Rome*, comme les appellent certains historiens, et qui furent bien en réalité les agents les plus directement, les plus immédiatement émanés du Saint-Siége qu'on eût encore vus dans la chrétienté, n'ont introduit ni même tenté d'introduire aucun changement essentiel dans les institutions politiques et sociales, si différentes de celles du monde romain, que le peuple anglo-saxon avait apportées des plages de la Germanie ou retrouvées dans les ruines fumantes de la Bretagne. Satisfaits d'avoir déposé dans ces braves cœurs le secret de l'éternité, la règle de la vie morale, la force de lutter contre la corruption naturelle de tout homme né de la femme, ils laissèrent intact le fond de la race, et, sous l'écorce chrétienne, le vieux Germain resta debout et entier.

Mainte fois déjà, et après bien d'autres, nous

1. C'est ce que reconnait loyalement le protestant allemand Lappenberg (t. I, p. 132, 141, 629), à l'encontre des déclamations surannées de Hume, de Henry, de Soames et du *servum pecus* de leurs copistes en Angleterre et en France.

ce récit la singulière immutabi-
ire anglo-saxon. Mœurs, vices,
coutumes, droits, noms, titres, goûts,
prit, et jusqu'aux jeux et aux exercices
, tout ce que le monde moderne admire ou
ate, recherche ou repousse dans l'Angleterre aujourd'hui; tout cela se retrouve en germe ou en fleur dans l'Angleterre d'il y a douze siècles[1]. Jamais nation n'a été moins entamée par le temps ou par la conquête.

Toutes les villes et la plupart des villages de l'Angleterre moderne semblent avoir existé du temps des Saxons : les noms, les limites actuelles des paroisses, des comtés ou *shires*, avec leurs subdivisions, avec leur mécanisme judiciaire et politique, avec leur vie propre, religieuse et civile, tout cela date du septième au dixième siècle.

Mais ce ne sont pas seulement les noms et les formes extérieures qui ont duré, c'est l'âme, la glorieuse et virile âme du Saxon converti qui se révèle dans l'Anglais moderne. Des vertus civiles, tout à fait inconnues aux chrétiens asservis de Rome et de

1. « L'Anglais moderne est déjà tout entier dans ce Saxon... Chacun chez soi, maître de soi, debout et entier, sans que rien le courbe ou l'entame. » Taine, *Histoire de la littérature anglaise*. — — Quiconque voudra lire le tableau le plus fidèle et le plus complet que je connaisse de l'organisation politique et sociale de l'Angleterre moderne, tel qu'il est tracé par M. Le Play, dans son admirable ouvrage : *la Réforme sociale*, t. II, c. IV, §§ 54 à 61, sera frappé de la persistance des traits distinctifs du caractère et des institutions britanniques, tels qu'on les retrouve chez les Saxons.

Byzance, et par-dessus tout ce très-haut sentiment de soi-même, chez certains hommes ou certaines classes, qui est le berceau de toute liberté, se développent à l'ombre de ces merveilles d'humilité, d'abnégation, de charité, de piété dont nous avons tant parlé, et servent de base à cet esprit public, à ce droit public qui n'ont cessé de grandir à travers les éclipses et les tempêtes. Le *self-government*, c'est-à-dire la fière indépendance de l'homme libre, avec ses associés, sa communauté, et le *régime parlementaire*, c'est-à-dire le partage inégal de la souveraineté entre la royauté et les assemblées nationales, sont déjà là dans leurs éléments essentiels. Quand il le faut, par une éclosion naturelle, bien que trop souvent éphémère, la liberté publique sort armée et invincible de la garantie collective des libertés individuelles et locales. Le droit coutumier des Anglais, la *common law*, cette loi traditionnelle et non écrite, « dont les sources sont aussi inconnues que celles du Nil[1], » plonge ses racines dans les vieux usages saxons, reconnus, sanctionnés et publiés dans les assemblées qu'inspiraient et que peuplaient nos moines; et toutes les chartes, comme toutes les révolutions ultérieures, n'ont servi qu'à définir ou à confirmer cette base antique et inébranlable de la liberté anglaise[2].

A des cœurs ainsi trempés, à une race ainsi régie,

1. Expression du célèbre lord Chief Justice Hales.
2. Cf. Fischel, *Die Verfassung Englands*, p. 25.

l'institut monastique, sous la forme qu'il avait revêtue en Angleterre, devait plaire et convenir en dehors même de la religion dont il était le produit et l'instrument. Les monastères offraient le type de ces grandes existences, à la fois individuelles et collectives, fondées par une grande idée morale, mais appuyées sur une grande propriété foncière, qui sont encore aujourd'hui un des caractères distinctifs du mécanisme social des Anglais; qui ont été partout une des conditions essentielles de la liberté publique ; qui paraissent aussi naturelles au mâle et actif génie des races germaniques d'autrefois qu'antipathiques à la centralisation moderne et incompatibles avec le césarisme. De là devait naître chez nos Anglo-Saxons une prédilection naturelle en faveur des monastères dont les premiers fondateurs apportaient, du sein même de la servitude romaine, un système de garanties communes, d'indépendance spontanée, de fonctions électives tout à fait conformes aux instincts et aux habitudes des peuples germaniques.

Conformité de l'institut monastique avec l'esprit des institutions anglo-saxonne

De là, sans doute, cette munificence inépuisable, cette sorte de prodigalité que déploya pendant si longtemps l'aristocratie comme la royauté anglo-saxonne dans ses relations avec l'ordre monastique. Chaque jour voyait s'accroître le patrimoine de l'Église, qui n'était guère autre chose alors que le patrimoine des monastères, par des fondations nouvelles ou par des libéralités ajoutées aux fondations

Munificence et prodigalité de l'aristocratie

antérieures. Nous en avons signalé plus d'une fois les motifs tels qu'ils sont exprimés dans les diplômes du temps, ou tels qu'ils résultent de l'étude des circonstances et des dispositions qui accompagnaient ces actes.

Motifs des donations.

Le sentiment intime de l'instabilité, de la caducité de toute chose humaine, et surtout de la richesse matérielle[1];

L'humble reconnaissance envers le Dieu dont on tenait tout et à qui l'on croyait ne restituer qu'une partie de ses faveurs, en améliorant le sort de ses ministres[2];

Le désir et l'espoir d'expier les fautes d'une vie agitée, de racheter les chutes de la fragilité humaine ou de restituer le bien mal acquis, soit en garantissant l'existence d'une classe d'hommes exclusivement vouée au service de Dieu et à la pratique de la vertu[3], soit en assurant des secours obligatoires

1. Nihil intulimus in hunc mundum, verum nec auferre quid possumus : iccirco terrenis ac caducis æterna cœlestis patriæ præmia mercanda sunt. Quapropter, etc. Diplôme d'Aldraed, prince des Hwiccas, en 759, ap. *Codex diplomat. ævi Saxonici*, t. I. — Universa quippe quæ hic in præsentia nisibus humanis corporaliter contemplantur, nihil esse nisi vana, caduca, transitoriaque, ex sacrorum voluminum testimoniis certissime verum patet ; et tamen cum istis, æternaliter sine fine mansura alta polorum regna et vigiter florentis paradisi amœnitas mercari a fidelibus queunt. Quapropter, etc. Diplôme d'Offa, roi de Mercie, en 779. *Ibid.*

2. Quotiens sanctis ac venerabilibus locis vestris aliquid offerre videmur, vestra nobis reddimus, non nostra largimur. Quapropter, etc. Diplôme d'Éthelred, roi d'Essex, 692-693. *Ibid.*

3. Lingard, t. I, p. 251.

et des ressources permanentes aux pauvres, aux malades, aux délaissés;

En l'absence d'héritiers naturels, l'espoir de se créer une sorte de postérité spirituelle astreinte à prier toujours pour l'âme des bienfaiteurs;

Quelquefois comme chez le Cliton Éthelbald, proscrit avant d'être roi[1], un souvenir et un témoignage de gratitude pour les bienfaits reçus, pour l'asile accordé par le sanctuaire monastique; plus souvent encore le soin de créer pour soi et les siens une sépulture protégée par des lieux saints et de saintes gens, et servant elle-même de protection à une communauté religieuse contre l'ingratitude et la rapacité de l'avenir[2]; enfin et toujours la certitude de disposer de ses terres au profit des hommes les plus laborieux, les plus utiles, les plus charitables qu'on pût alors rencontrer :

Telles sont les causes aussi légitimes que franchement avouées, qui portèrent tant de princes, de seigneurs et de riches anglo-saxons à se dépouiller au profit des monastères. Elles peuvent toutes se résumer dans le beau texte que l'Église propose encore chaque année à nos méditations : *Concludemus eleemosynam in sinu pauperis et ipsa exorabit pro nobis*[3].

1. Voir au chapitre précédent.
2. Burke, *op. cit.*, p. 225.
3. Prière *Attende*, tirée d'*Eccli.*, xxix, 15.

Abus des libéralités foncières.

Mais comme toujours et partout, dans l'histoire de l'Église comme dans celle du monde, le mal surgit à côté du bien, et l'abus s'introduit en maître à l'abri de la coutume la plus salutaire. Il est certain que les libéralités faites en biens-fonds aux monastères dépassèrent les limites de la justice et de la raison : *Donationes stultissimæ*, dit Bede en parlant de celles des rois de Northumbrie[1]. Bien que faites ou sanctionnées par l'autorité royale, de concert avec celle des parlements ou *Witena-gemot*, elles finirent par porter une atteinte grave à la sécurité publique.

On le concevra facilement en se représentant la nature de la propriété foncière chez les Anglo-Saxons. Lors de la conquête ou de l'établissement primitif de la propriété, à côté des *hlot* ou *allods*[2], attribués aux premiers occupants, on avait réservé de vastes territoires pour le service public ou pour les répartitions à venir, dont l'usufruit seul pouvait être reconnu aux hommes libres sous certaines conditions.

Le *folc-land* et le *boc-land*.

C'était ce qu'on appelait le *folc-land*, la terre du peuple, et ce qu'on a comparé avec raison à l'*ager publicus* des Romains[3]. On y découpait au besoin de nouveaux *allods* pour récompenser ou encourager de nouveaux services. C'est ainsi que Benoît Biscop, le jeune seigneur qui fut depuis le fondateur de

1. Voir plus haut, p. 83.
2. *Lots, sortes.*
3. Kemble, t. I, ch. xi, p. 289.

Wearmouth et de Yarrow, avait reçu du roi Oswy un territoire convenable à son rang, qu'il n'hésita point à restituer au roi quand il se fit moine[1]. Ces concessions territoriales, faites soit aux laïques à titre héréditaire, soit aux communautés religieuses, ne pouvaient l'être que par le roi d'accord avec ses *witan*, et en vertu d'une charte, d'un diplôme, qui ressemblait à un livre, d'où le nom de *boc-land*, ou terre donnée par livre. Toutes les propriétés qui ne restaient pas dans le folc-land étaient ainsi désignées. Toutes les donations foncières faites à l'Église, c'est-à-dire aux monastères, prenaient ce nom et cette forme. Les sujets n'en pouvaient pas faire d'autres, puisque ce boc-land seul était à leur disposition. Les rois pouvaient détacher un domaine de leur boc-land particulier, pour en faire l'objet d'une donation, comme celle d'Egfrid à Benoît Biscop[2]; mais il fallait le consentement des *witan* pour transformer en patrimoine héréditaire ou perpétuel une portion du folc-land[3].

Les terres ainsi données aux monastères étaient tout naturellement dérobées aux obligations relatives au service militaire, qui pesaient sur les proprié-

1. Cum esset Oswii regis minister, et possessionem terræ suo gradui competentem, illo donante perciperet, despexit militiam cum corruptibili donativo terrestrem. Bede, *Vita S. Bened.*, § 1, ap. op. min., II, 140.

2. Ut confestim ei terram septuaginta familiarum *de suo* largitus, monasterium inibi præciperet facere. Bede, *Hist. abbat.*, c. 4.

3. Lingard, t. I, p. 250, et note K, p. 407-411.

taires de tous les domaines fonciers, ainsi qu'on le voit d'après les expressions dont se sert Bede en racontant la donation faite par le roi Oswy lorsqu'il consacra sa fille Elfleda à la vie religieuse. Outre sa fille, dit l'historien, il donna à Dieu douze domaines de dix familles chacun, qui furent déchargés du devoir de la milice terrestre, afin de fournir à des moines les moyens de se dévouer à la milice céleste, en priant pour la paix éternelle de la nation[1].

Cette substitution des combats spirituels de la milice céleste aux obligations militaires des autres propriétaires anglo-saxons fut suivie ou accompagnée d'un privilége encore plus important, conféré aux nouveaux propriétaires monastiques. Les terres du folc-land ou domaine public, transformées en *alleux* ou boc-lands, c'est-à-dire en propriétés individuelles, demeuraient assujetties à toutes les redevances d'intérêt public ou particulier qui pesaient sur ce domaine, en même temps qu'elles devenaient sujettes aux impôts ordinaires, lorsque ces concessions étaient accordées à des laïques. Mais lorsqu'elles

1. Donatis insuper duodecim possessiunculis terrarum, in quibus ablato studio militiæ terrestris ad exercendam militiam cœlestem, supplicandumque pro pace gentis ejus æterna, devotioni sedulæ monachorum locus facultasque suppeteret. Bede, III, 24. — Kemble et Lingard n'hésitent pas à supposer que les douze domaines furent pris sur le *folc-land*, et transformés en *boc-lands* au profit des nouveaux monastères. — Dans la traduction anglo-saxonne, attribuée au roi Alfred, le mot *possessiuncula* est rendu par *boc-land*.

avaient pour objet des monastères, elles en étaient exemptées; et lorsque cette exemption n'avait point été stipulée dans la donation originelle, elle devenait l'objet de priviléges ultérieurs que la pieuse munificence des générations subséquentes se faisait un devoir et un plaisir de conférer aux églises monastiques[1]. On a vu plus haut que, dès la fin du septième siècle, un concile avait reconnu comme une loi générale cette exemption de charges et d'impôts, assurée aux monastères, à la seule exception des trois tributs ou obligations dont personne n'était dispensé[2], et qui avait pour objet les frais des expéditions militaires, l'entretien des ponts et des forteresses.

Le nombre croissant des fondations monastiques et la vaste étendue des donations territoriales dont elles furent l'objet produisirent, au bout d'un siècle environ, un résultat alarmant: la diminution des ressources militaires du pays. Ce n'est pas, quoi qu'on en ait dit, que la nation fût devenue moins belliqueuse, ou que le souci trop exclusif des choses de l'âme eût détourné les rois et les peuples de l'Heptarchie de leurs devoirs publics. Mais le nombre des propriétaires astreints au service militaire

1. Le *Codex diplomaticus* contient d'innombrables diplômes qui rendaient la terre *liberam ab omnibus terrenis difficultatibus, sive a pastu regis, principis, exactoris... a pastu et refectione omnium accipitrum* et *falconum in terra Mercensium*, etc.

2. C'était ce que les chartes appelaient *trinoda necessitas, generalis incommoditas, communis labor*. Voir plus haut, p. 159.

personnel allait toujours en diminuant : d'une part, à cause de la transformation des terres laïques en possessions monastiques exemptées ; et de l'autre, par suite de la quantité de vocations religieuses, vraies ou fausses, qui se produisaient au sein de la noblesse militaire. Le prince des moines anglo-saxons, l'illustre Bede, fut le premier à signaler ce danger, avec la franchise qui lui était habituelle : « Au milieu de la paix et de la sécurité dont nous jouissons, » écrivait-il en 731, « beaucoup de Northumbriens, les uns nobles, les autres simples particuliers, mettent de côté les armes, se font couper les cheveux et s'empressent de s'enrôler dans les rangs monastiques, au lieu de s'exercer aux devoirs militaires. L'avenir dira quel est le bien qui en résultera[1]. »

Quatre ans plus tard, en 735, dans sa fameuse lettre à l'archevêque d'York, que nous avons longuement citée[2], il exprime une réprobation beaucoup plus énergique ; il dévoile en même temps la vraie cause du mal ; il déclare sans détour que la défense du pays est compromise faute de bras militaires, faute aussi de domaines publics restant disponibles pour être donnés en fiefs aux nobles ou aux vétérans.

1. Qua arridente pace et serenitate temporum, plures in gente Northanhumbrorum, tam nobiles quam privati, se suosque liberos, depositis armis, satagunt magis, accepta tonsura, monasterialibus ascribere votis, quam bellicis exercere studiis. Quæ res quem sit habitura finem, posterior ætas videbit. *Hist.*, V, 23.

2. Voir plus haut, p. 78 à 90.

Séduits par les exemptions d'impôt et les avantages de toute nature qui étaient devenus le privilége de la propriété monastique, beaucoup de nobles avaient sollicité et obtenu des rois et des *witan* de vastes concessions territoriales, sous prétexte d'y fonder des monastères. Tantôt ces fondations étaient exécutées en effet, mais n'avaient rien de monastique ni même de chrétien ; les donataires groupaient autour d'eux une poignée de leurs vassaux ou de religieux irréguliers et expulsés des vrais cloîtres; ils s'en disaient abbés, et tous ensemble vivaient, avec femmes et enfants, sur le territoire extorqué à la nation, sans autre souci que celui de leur ménage et de leur intérêt matériel. Tantôt, la concession obtenue, on en profitait sans songer au prétexte qui l'avait motivée : et aucun monastère n'était fondé, pas même dans les conditions dérisoires dont on vient de parler. C'est pourquoi le Vénérable Bede n'hésitait pas à demander aux rois et aux évêques de procéder, avec le concours des assemblées nationales, à l'abrogation pure et simple de toutes ces concessions frauduleuses et scandaleuses[1].

Dix ans après la mort de Bede, le second concile de Cloveshove[2] donna raison aux doléances du grand religieux, sans apporter toutefois un remède efficace

1. Le *Codex diplomaticus* (n° 46) nous montre le roi Ina de Wessex reprenant les terres concédées par Cissa à l'abbé Hean et à sa sœur l'abbesse Cille. « Terram... reipublicæ restituit, nondum constructo monasterio in eo, nec ullo admodum oratorio erecto. »

2. Voir plus haut, page 160.

Répression des abus par le concile de Cloveshove.

747.

à la situation désastreuse qu'il avait signalée. Ce concile enjoignit aux évêques de visiter ces monastères, « si tant est qu'on puisse leur donner ce nom, que la tyrannie de l'avarice, au mépris de la religion chrétienne, retient entre les mains des séculiers qui en sont investis, non par une ordination divine, mais par une invention de la présomption humaine[1]. » Leurs visites pastorales devaient avoir pour objet d'avertir les hôtes de ces prétendues communautés du danger que couraient leurs âmes, et de pourvoir à ce qu'ils ne manquassent pas de prêtres en cas de maladie mortelle. Mais rien n'indique que des mesures vigoureuses aient été prises contre l'odieux abus qui avait produit ces pseudo-monastères. Les concessions abusives du domaine public, soit à de faux moines, soit, et bien plus souvent encore, à des laïques puissants, continuèrent impunément jusqu'à la fin de la période anglo-saxonne, et amenèrent dans le développement de la population et la condition des hommes libres de graves perturbations qui favorisèrent les invasions danoises et normandes[2].

Mais le concile de Cloveshove eut à réprimer d'autres abus encore que l'usurpation séculière. L'il-

1. Monasteria, si tamen est fas ea ita nominare, quæ temporibus istis propter vim tyrannicæ quædam avaritiæ ad religionis christianæ statum nullatenus immutari possent, id est a sæcularibus non divinæ legis ordinatione, sed humanæ adinventionis præsumptione, utcumque tenentur. Cap. 5.

2. A cette époque il ne restait peut-être pas un arpent de *folc-land* qui n'eût été transformé en *boc-land* sous divers prétextes.— Kemble, *l. c.*

lustre Boniface, qui touchait déjà au terme de sa glorieuse carrière, et dont les véhémentes remontrances au roi Éthelbald et au primat d'Angleterre avaient surtout provoqué la convocation de ce concile, ne s'était pas contenté de stigmatiser comme des sacriléges et des homicides les laïques, fussent-ils rois ou comtes, qui s'érigeaient en abbés des monastères usurpés[1]. Il n'avait pas seulement dénoncé aux évêques leurs propres faiblesses, entre autres ce vice national de l'ivrognerie, dont la dignité épiscopale ne préservait pas toujours les prélats anglo-saxons[2]. Il avait signalé jusqu'au fond des cloîtres l'invasion d'un luxe coupable et d'ornements ridicules dans les vêtements des religieux; il avait constaté que ces puérilités servaient d'introduction à des excès bien autrement graves, d'abord aux mauvaises compagnies, puis à l'abandon de la lecture et de la prière, enfin à la débauche et à la perte des âmes[3]. 670-755.

1. Ille autem qui laicus homo vel imperator, vel rex, vel aliquis præfectorum vel comitum seculari potestate fultus, sibi per violentiam rapiat monasterium de potestate episcopi, vel abbatis, vel abbatissæ, et incipiat ipse vice abbatis regere et habere sub se monachos et pecuniam possidere, quæ fuit Christi sanguine comparata, talem hominem nominant antiqui patres raptorem et sacrilegum et homicidam pauperum et lupum diabolum intrantem in ovile Christi et maximo anathematis vinculo damnandum ante tribunal Christi. *Epistola ad Cuthbertum*, p. 351, éd. Hussey. N° 70, éd. Jaffé.

2. Fertur quoque in parochiis vestris ebrietatis malum nimis adsuetum esse, ut non solum episcopi quidam non prohibeant, sed etiam ipsi nimis bibentes inebrientur, et alios porrectis poculis majoribus cogant ut inebrientur. *Ibid.*, p. 353.

3. Supervacuam et Deo odibilem vestimentorum superstitionem prohibere; quia illa ornamenta vestium.. latissimis clavis, vermium

Dociles aux instructions de leur illustre compatriote, les douze évêques assemblés à Cloveshove avec le roi de Mercie et ses nobles interdirent aux moines et surtout aux religieuses tout changement dans le vêtement, la chaussure ou la coiffure, propre à rapprocher leur costume de celui des laïques[1]. Le concile leur interdit également de fréquenter les demeures des séculiers et surtout d'y séjourner[2]; il ordonne aux abbés et aux abbesses de ne rien négliger pour maintenir dans leurs communautés et dans les écoles qui s'y rattachaient l'amour de l'étude et de la lecture, comme le meilleur préservatif contre les vanités et les cupidités du monde[3], et pour faire de leurs monastères l'asile du silence, de l'étude, de la prière et du travail[4]. Il réprouve et proscrit l'introduction

imaginibus clavata adventum Antichristi... præcurrunt; illius calliditate, per ministros suos introducere intra claustra monasteriorum fornicationem et luxuriam clavatorum juvenum, et fœda consortia, et tædium lectionis et orationis, et perditionem animarum. — Je donne dans les deux dernières notes le texte complet tel qu'il se trouve dans les *Concilia* de Spelman, p. 259 ; car la fin de cette lettre, à partir du mot *luxuriam*, est omise dans les éditions de Serrarius et de Giles. Aucun éditeur n'a expliqué d'une manière satisfaisante ce que pouvaient être ces *clavi* et ces *vermes* dont la présence dans le costume monastique scandalisait tant saint Boniface.

1. Ut vestibus consuetis, juxta formam priorum... deinceps utantur; nec imitentur sæculares in vestitu crurum per fasciolas, nec per coculas in circumdatione capitis modo pallii laïcorum contra morem Ecclesiæ. Cap. 28.

2. Cap. 29.

3. Ut per familias suas lectionis studium indesinenter in plurimorum pectoribus versetur... coerceantur et exerceantur in scholis pueri dilectionem sacræ scientiæ. Cap. 7.

4. Ut sint juxta vocabulum nominis sui, honesta silentium, quieto-

dans les maisons religieuses des poëtes, des ménestrels, des musiciens et des bouffons; puis les visites prolongées des séculiers, admis à pénétrer et à vaguer longuement dans l'intérieur du cloître; puis encore les repas somptueux et prolongés, mêlés de bouffonneries[1]; enfin et surtout ce penchant funeste à l'ivrognerie qui les portait non-seulement à boire eux-mêmes avec excès, mais à forcer leurs convives laïques de boire comme eux[2].

Le concile termine cette humiliante énumération des misères que le luxe et l'opulence avaient introduites dans les cloîtres par une sorte de traité, aussi éloquent que sensé, contre les fausses idées qui commençaient à se répandre sur la nature de l'aumône ou, en d'autres termes, sur la valeur morale des donations qui constituaient la richesse toujours croissante des monastères. On y retrouve l'écho des généreuses protestations de Bede dans sa lettre à l'archevêque d'York[3]. L'aumône, disaient les Pères du concile, quand elle est jointe à la pénitence prescrite, aide à obtenir de Dieu une rémission plus

rum atque pro Deo laborantium habitacula... orantium, legentium, Deumque laudantium. Cap. 20.

1. Non sint ludicrarum artium receptacula... poetarum, citharistarum, musicorum, scurrarum. . Non habeant sæculares quique vagandi licentiam... per interiora monasterii domuncula. . *Ibid.*

2. Ut monasteriales sive ecclesiastici ebrietatis malum non sectentur... Neque alios cogant intemperanter bibere... Sint convivia neque deliciis vel scurrilitatibus mixta... et ut... potationibus ebriosorum more non serviant. Cap. 21.

3. Voir plus haut, p. 89.

prompte du péché et la grâce de n'y pas retomber. A ceux qui ne sont pas de grands pécheurs, elle sert à assurer dans le ciel la récompense due à leur innocence et à leur charité. Mais l'aumône n'est pas faite pour que ceux qui la reçoivent se livrent aux excès de la boisson et de la table[1]. En outre aucune aumône faite en vue de se donner une plus grande licence ne peut racheter le moindre des péchés. L'aumône est une œuvre de pitié. Celui qui veut avoir pitié de son âme ne doit faire l'aumône qu'à ses propres dépens, et non en dépouillant son prochain. Offrir à Dieu des dons entachés de violence et de cruauté, c'est irriter la justice divine au lieu de l'apaiser. Car le Sage l'a dit : *Faire l'aumône aux dépens du pauvre, c'est égorger le fils en présence de son père*[2].

Supposer d'ailleurs que la justice divine soit ainsi vénale, c'est la provoquer à frapper avec autant de rapidité que de sévérité. C'est donc fort à tort que l'on dit partout que tels et tels font chaque jour des offrandes à Dieu, afin de pouvoir se livrer impunément à leurs désordres. Ce sont des aveugles qui se figurent follement que le juge céleste mettra en balance leurs dons et leurs crimes ininterrompus : il ne leur sert à rien de donner leurs biens à

1. Non sit quoque eleemosyna illius ad hoc esurienti data, ut se ipsum comessationibus ebrietatibusque illicitis supra modum ingurgitet. Cap. 26.

2. Eleemosyna quæ fit ex substantia pauperum, quasi qui mactat filium in conspectu patris sui. *Eccl.*, XXXIV, 24.

Dieu, pendant qu'ils se donnent eux-mêmes au diable [1].

Le concile insiste longuement sur la nécessité de prêcher sans cesse à tous que l'aumône ne saurait tenir lieu de la contrition ni des peines canoniques imposées pour la satisfaction des péchés. Il condamne énergiquement ceux qui prétendaient s'acquitter de leurs pénitences par l'entremise d'autres personnes qui jeûneraient ou chanteraient des psaumes pour leur compte, c'est-à-dire par les religieux qu'entretiendraient les dons des pécheurs. La chair, dit-il, qui a péché est celle qui doit être punie. Laisser croire le contraire aux pécheurs, ce serait les perdre par une adulation corruptrice. Car, si l'on pouvait à prix d'argent racheter ses fautes et satisfaire par autrui à la justice de Dieu, cette justice, encore une fois, serait vénale, et les riches se sauveraient plus aisément que les pauvres, au mépris de la parole expresse de l'Évangile. Que l'homme ne se trompe pas ainsi, car Dieu ne trompe personne, et comme il l'a dit par son apôtre, nous apparaîtrons

1. Non ad hoc sine dubio dandæ, ut quælibet vel minima saltem peccata eo licentius cuiquam agere liceat, quo vel ipse vel alius quilibet pro eo eleemosynas faciat... Ne per hoc quod venalem Dei justitiam ponat, ab eadem non solum acrius, sed citius juxta merita istius judicetur. Non sint, ut generaliter dicatur, eleemosynæ ad hoc datæ... Frustra suas tantum eleemosynas et non intermixta flagitia supernum pensare judicem cæco suo libitu volunt et optant... sua Deo dare videntur, sed se ipsos diabolo per flagitia dare non dubitantur. Cap. 26.

tous au même titre devant le tribunal du Christ[1].

On le voit, les chefs de l'Église anglo-saxonne, tous sortis des rangs monastiques, protestaient les premiers contre les fausses interprétations et les applications abusives du dogme qui fait une obligation de l'aumône. Ils protestaient du même coup et d'avance contre les calomnies et les exagérations qu'une postérité injuste et ingrate a débitées sur l'avarice et l'avidité des corporations ecclésiastiques, sur les hypocrisies et les captations du cloître.

Mais dans les abus que voulait atteindre et réprimer leur vigilante et paternelle autorité, il n'y en avait pas un seul dont l'origine ne remontât au relâchement qu'une richesse trop grande et trop prompte avait introduit dans les monastères.

Et ils n'avaient pas tout dit. Car cette richesse entraînait d'autres périls encore que le relâchement intérieur. Elle allumait la convoitise universelle. Tantôt c'étaient les héritiers naturels de l'abbé légitime d'un monastère régulier qui venaient, après sa mort, s'emparer violemment des domaines monastiques sous prétexte que l'abbaye avait été la propriété du défunt, qu'ils y avaient un droit acquis, à

1. Ipsa illius caro quæ illicita ac nefanda contraxit desideria, ipsam hic in præsenti punire juxta modum reatus sui debet... De hoc prolixius ideo disputandum est, quia nuper quidam dives, petens reconciliationem pro magno suo facinore.. quod superni judicis quotidie justitiam inter se quasi venalem statuere... Antequam plures vestra errabunda adulatione implicantur et deducantur ad perniciem. Cap. 27.

la seule charge d'entretenir les moines[1]. Tantôt c'étaient les rois et les princes qui venaient s'installer dans un grand monastère, comme dans un lieu de repos et de plaisance, avec tout leur attirail, tout leur cortége d'officiers, de veneurs, de valets et d'écuyers, qu'il fallait loger, voiturer et nourrir, en même temps que les chevaux, les chiens, les faucons, ainsi que le constatent des priviléges qui, en exemptant certains monastères de cette charge, démontrent combien elle devait être habituelle et onéreuse[2]. Puis il y avait d'autres rois beaucoup plus exigeants et plus redoutables qui révoquaient les donations faites par leurs prédécesseurs, et réclamaient les domaines qui en avaient été l'objet, sauf à débattre leurs prétentions et la résistance des moines devant le *Witena-gemot*, dont les décisions pouvaient bien n'être pas toujours conformes au droit du plus faible. Les grands et les nobles n'imitaient que trop souvent les rois; ils revendiquaient les terres concédées aux monastères par leurs ancêtres, ou s'emparaient de celles qui les avoisinaient, en laissant la trace de leurs déprédations dans ces chartes nombreuses qui prescrivaient des restitutions

1. On a vu quelque chose de semblable dans les monastères irlandais de la famille de saint Columb-Kill, où il y avait deux lignées d'abbés, les abbés séculiers ou héréditaires, et les abbés réguliers et ecclésiastiques. Voir tome III, page 304.

2. Pastus regum et principum, ducum et præfectorum, exactorum, equorum et falconum, accipitrum et canum... et omnes difficultates regalis vel sæcularis servitii. *Codex diplom.*, n. 288.

plus ou moins complètes ou tardives, mais démontraient en même temps que la violence et la rapacité n'avaient que trop souvent raison de la pieuse munificence des ancêtres.

Quelquefois les prélats eux-mêmes abusaient de leur autorité pour abandonner à leurs proches une portion du patrimoine conventuel. Enfin, les guerres locales et intérieures, partout si fréquentes à cette époque, se faisaient surtout aux dépens des domaines monastiques qui étaient toujours les mieux cultivés et les plus peuplés, qui offraient par conséquent une proie plus riche et plus attrayante aux spoliateurs[1]. On s'explique ainsi les fluctuations singulières que subissait la prospérité des monastères, bien que leur esprit de suite, leur sollicitude économique et laborieuse, leur soin paternel de la population agricole, aient presque toujours suffi pour rétablir leur fortune. Ce qu'on s'explique beaucoup moins, c'est le jugement porté à deux re-
745. prises différentes par saint Boniface, qui, dans ses lettres au roi Éthelbald comme à l'archevêque Cuthbert, signale l'Angleterre comme le pays où les moines étaient soumis à la plus rude servitude par suite des exactions et des corvées qui leur étaient imposées pour les édifices publics par les officiers royaux. Il parle de ces oppressions comme d'une

1. Toutes ces causes de ruine ou de détérioration pour la propriété monastique sont très-bien expliquées par Lingard. *Antiquities*, t. I. p. 226 et 253-256.

nouveauté inconnue sous les anciens rois et dans les autres pays de la chrétienté ; on n'en trouve aucune trace dans les monuments contemporains ; mais le témoignage du grand Boniface, observateur si attentif de tout ce qui intéressait l'Église dans sa patrie, est trop grave pour être écarté[1].

La propriété a été, en Angleterre comme partout, la condition et la garantie de la liberté, pour l'Église comme pour les corporations et les individus. Mais les charges, les abus, les excès, les priviléges que la propriété entraînait à sa suite ont été, en Angleterre plus qu'ailleurs et de tout temps, le grand péril de l'Église, et c'est sur cet écueil que l'arche monastique a péri, en entraînant dans son naufrage toute l'Église catholique d'Angleterre. Il y a là un mystère redoutable, un problème dont nos pères n'ont pas assez compris la gravité ni la terrible difficulté. Pour le résoudre il aurait fallu chez les chefs de l'Église, et surtout des ordres religieux, un discernement, une modération, une prudence plus faciles à rêver qu'à rencontrer. Mais on ne conçoit que trop la réaction qui a suscité les saints fondateurs

1. Dicitur quod præfecti et comites tui majorem violentiam et servitutem monachis et sacerdotibus irrogent, quam cæteri ante christiani reges fecissent. *Epist. ad Ethelbaldum*, n° 59. — De violenta quoque monachorum servitute, operibus et ædificiis regalibus, quæ in toto mundo christianorum non auditur facta, nisi tantum in genere Anglorum : quod sacerdotibus Dei non tacendum nec consentiendum est, quod inauditum malum est præteritis seculis. *Epist. ad Cuthbertum*, n. 70, éd. Jaffé.

des ordres mendiants, et qui enflamme toujours certaines âmes, éprises de la primitive mais éphémère simplicité des grandes fondations cénobitiques. « Mes frères, » disait le plus grand religieux de notre siècle, en prêchant pour l'inauguration d'une de ses nouvelles fondations, « mes frères, si je savais que votre maison dût s'enrichir d'une façon quelconque, fût-ce de vos épargnes, je me lèverais cette nuit et j'y mettrais le feu aux quatre coins. »

VI

Fatales richesses! dirons-nous après ce grand homme, fatales richesses, filles de la charité, de la foi, d'une généreuse et spontanée vertu; mères de la convoitise, de l'envie, de la spoliation, de la ruine! A peine un siècle s'est-il écoulé depuis les sobres et modestes origines de l'Église ou de l'Ordre monastique chez les Anglais, et déjà la voix intègre et incontestée des saints, tels que Bede et Boniface, s'élève pour signaler le péril sans en apercevoir la cause. La lèpre est donc déjà là. En pleine jeunesse, en pleine santé, le germe mortel apparaît déjà. Viendra un jour où le fruit empoisonné sera récolté par des mains avides et sanguinaires. Viendra le jour où un monstre qui tenait à la fois de Caligula et d'Hélio-

gabale, où un Henri VIII, avec ses lâches courtisans et son peuple avili, s'armera du prétexte de la richesse exorbitante des corporations religieuses pour anéantir, pour noyer dans le sang et dans la servitude l'œuvre d'Augustin, de Wilfrid et de Bede.

Je crois avoir le droit de mépriser les insinuations de ceux qui ont osé m'accuser de vouloir absoudre ou atténuer le crime des bandits sacriléges, des lâches spoliateurs qui ont fait leur proie, en Angleterre comme dans tout le reste de l'Europe, du patrimoine de l'Église. Mais qui donc ne regrettera pas avec moi que l'Église, qui avait seule le discernement et l'autorité nécessaires, n'ait pas elle-même assigné en temps opportun des bornes à l'accroissement indéfini de la fortune des corporations monastiques? Cet accroissement était légitime, naturel, le plus souvent même involontaire, mais périlleux et exorbitant. L'Église pouvait et devait le comprendre; l'Église, avec sa perspicacité surnaturelle, avec sa divine autorité, avec sa maternelle omnipotence, pouvait et devait prévenir le péril par des interdictions prévoyantes, par une distribution équitable du superflu des grands ordres et des communautés opulentes au profit soit des classes indigentes, et de la bienfaisance publique, soit des rangs inférieurs et délaissés du clergé, soit enfin de tout autre besoin ou service social.

Nul ne peut dire les maux et les crimes qui eussent été épargnés au monde, si l'Église, qui devait

en être la principale victime, eût pris les devants sur les spoliateurs, déjoué leurs haines, désarmé leur perfidie en leur dérobant ce prétexte trop spécieux, en arrêtant d'une main prudente et inébranlable le flot toujours montant de la richesse ecclésiastique, en lui disant : *Usque huc venies, et non procedes amplius et huc confringes tumentes fluctus tuos*[1].

Le désintéressement est la vertu sacerdotale par excellence : la pauvreté volontaire a toujours été la source intarissable du prestige et de l'ascendant des moines. C'est là qu'ils ont toujours su, qu'ils sauront toujours se retremper et se rajeunir. C'est là que se réfugiait la grande âme du plus illustre des bénédictins modernes, de Mabillon, dans ces lamentations généreuses, tombées de sa plume après le récit de la conquête de l'Angleterre par les moines, et qui peuvent s'appliquer aujourd'hui à tant d'autres pays catholiques, que la faux du vandalisme n'avait pas encore atteints de son temps.

« Ah! si aujourd'hui Grégoire et Augustin pouvaient renaître et revoir ces contrées! quel triste regard ne jetteraient-ils pas sur les fruits de leurs travaux dévastés, les pierres du sanctuaire dispersées, et la demeure de la prière changée en demeure de la désolation? Ce n'est pas que nous pleurions l'opulence perdue de l'Église ; ce ne sont pas nos

1. *Job*, XI, 38.

monastères saccagés et renversés que les bénédictins regrettent. Non, mais nous gémissons sur le sort de nos frères arrachés du sein de l'Église catholique et confirmés dans le schisme. Plût à Dieu que nous pussions acheter leur retour au prix de tout ce qui a pu nous appartenir jadis! Que ne donnerait pas l'Église, que ne sacrifierait pas notre ordre pour gagner l'âme de nos frères, et nous enrichir de la pauvreté du Christ[1]? »

C'était de ces rangs bénédictins purifiés par le travail et la frugalité, ou du sein d'autres ordres donnés par Dieu à l'Église pour la défendre et la consoler, que revenaient, au siècle de Mabillon, sur le sol anglais, de nouveaux missionnaires, mille ans après les compagnons d'Augustin et les disciples de Columba. Loin d'être accueillis comme l'avaient été leurs prédécesseurs par les Anglo-Saxons païens, avec une magnanime et intelligente tolérance, ils n'avaient à attendre des Anglais réformés que le

1. Ah! si modo in illas terras redivivi venirent Gregorius et Augustinus! quibus oculis intuerentur laborum suórum fructus dissipatos, dispersos lapides sanctuarii, et domos orationis factas domos desolationis! Neque vero lugemus amissas illic Ecclesiæ amplissimas opes, neque nos Benedictini jam dolemus monasteria nostra direpta et eversa; sed ingemiscimus, quod fratres nostros a gremio Ecclesiæ catholicæ avulsos et in schismate obfirmatos videamus. Utinam cessione omnium rerum, olim nostrarum, eos ad nos redituros comparare nobis liceret! Quidni Ecclesia, quidni ordo noster ultro cederet bonis, olim suis, ad lucrandos fratres, cum Christus propter nos egenus factus sit, ut nos ejus inopia ditaremur! *Ann. Bened.*, l. IX, c. 44.

martyre, souvent précédé par les horreurs d'une captivité interminable et par des tortures inconnues aux sauvages. Et néanmoins chaque jour quelque religieux, franchissant la mer, débarquait de nuit et déguisé sur le sol où Augustin et les moines du mont Cœlius avaient arboré en plein jour la croix de Jésus-Christ, désormais proscrite et reniée par l'Angleterre chrétienne. Non loin des vieux monastères dévastés et confisqués, il recommençait, au péril de sa vie, l'exercice clandestin du culte que les envoyés de Grégoire le Grand avaient ouvertement célébré; il distribuait le pain de la vérité et le pain de vie à quelques brebis de ce petit troupeau, qui a survécu à des persécutions plus atroces et plus prolongées que celles de Dèce ou de Dioclétien, pour transmettre et garder, jusqu'à nos jours, plus heureux et plus libres, la cendre encore chaude de la vérité. Il en vint de France, il en vint de Belgique, il en vint d'Italie, il en vint même d'Espagne pour cueillir ces lauriers sanglants et les disputer aux exilés de race anglaise. On les découvrait, on les interrogeait, on les torturait et puis on les égorgeait avec tous les raffinements d'une cruauté infernale.

Un bénédictin espagnol martyr des Anglais en 1608.

Parmi tant d'autres, nommons cet Espagnol, Georges Gervaise qui, capturé et interrogé par les juges du misérable fils de Marie Stuart sur sa profession, répondit : « Je suis moine bénédictin, de cet ordre « qui a converti autrefois l'Angleterre à la foi chré- « tienne. » Il renouvela cette profession au pied du

gibet, où on le pendit et d'où on le décrocha avant qu'il eût rendu le dernier soupir, pour lui ouvrir le flanc, lui arracher le cœur et lui couper les pieds, afin d'apprendre aux moines d'outre-mer qui oseraient fouler le sol anglais quels supplices leur fermeraient le retour dans leur patrie[1]. — « Mais, » dit le bénédictin espagnol qui a ajouté ce récit aux glorieuses annales de son ordre, « quel cœur des nôtres ne se sentirait pas enflammé, par cet exemple, à souffrir pour le Christ et à répéter le texte sacré : *Quam speciosi sunt pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* D'ailleurs, » continue l'annaliste castillan, « s'il est une entreprise qui appartienne en propre à l'ordre de saint Benoît, c'est la mission d'Angleterre, car nos pères ont conquis cette île au Christ, par leur parole et par leur sang. Ils y ont possédé en foule des monastères illustres parmi les plus illustres de l'Europe. Quand les généraux et les capitaines d'armes veulent animer leurs soldats au combat, ils leur rappellent leurs exploits passés, leurs victoires, la gloire de leur nation, le salut et l'honneur de leurs femmes et de leurs enfants. C'est ainsi qu'il me semble entendre notre père saint Benoît qui du haut du ciel parle à ses religieux ; qui leur rappelle comment l'Angleterre a été introduite

1. Como amenaçando a los monges de España que no passen a aquella isla ; por que ellos padeceran los mismos tormentos y no tendran pies para bolver a su tierra. YEPES, *Coronica general de S. Benito*, 1609, t. I, p. 148.

au giron de l'Église par saint Grégoire et les moines apôtres de cette île ; qui prescrit aux religieux de toutes ses congrégations d'y retourner pour l'honneur de la religion, de ne pas y laisser anéantir cette foi plantée par la main de ses fils ; de ne pas oublier tant d'âmes qui soupirent après la vie religieuse, et de porter secours à notre mère la sainte Église, si cruellement persécutée par l'hérésie[1]. »

Mais détournons nos regards attristés de cet avenir sanglant, si différent et si éloigné encore du temps que nous venons de raconter. Malgré les abus et les périls qu'il faut signaler, pour être vrai, dès l'origine des missions monastiques, de longs siècles de ferveur et de foi, d'union avec l'Église romaine et la chrétienté catholique, vont succéder à ces premiers beaux jours de l'Angleterre convertie par les moines. D'abondantes moissons vont naître, pendant tous ces siècles, dans les sillons creusés par les disciples d'Augustin et de Bede. Avant de produire le grand peuple que le monde admire et envie, pourvu des institutions les plus nobles et les plus sages que les hommes aient connues, d'une littérature riche en génies incomparables, et d'une puissance plus vaste que celle de l'ancienne Rome, l'Angleterre va devenir la grande base d'opération des conquêtes spirituelles de la

1. Yepes, l. c.

Papauté, le grand foyer de la propagande chrétienne. C'est par elle que l'Église romaine va remuer, éclairer et subjuguer le centre et le nord de l'Europe. C'est elle qui va servir d'initiatrice à toutes les populations germaines et scandinaves, encore plongées dans la nuit du paganisme.

Et tout d'abord, de cette semence monastique jetée par la main du grand pape et du grand moine Grégoire, au sein de la race anglo-saxonne, va naître le grand apôtre et le grand martyr, Winifrède, celui dont le nom latin, *Bonifacius*, le bienfaiteur, traduit si exactement la glorieuse carrière. C'est lui que Dieu destine à porter la lumière de la vérité, la flamme de l'amour, la fécondité du martyre, dans le berceau de ses aïeux, au fond de ces forêts germaniques, restées heureusement impénétrables aux Romains asservis, mais d'où sont sorties la liberté, la force, la vie des nations catholiques, et avec elles la civilisation chrétienne des deux mondes.

LIVRE XVII

LES RELIGIEUSES ANGLO-SAXONNES

Quali colombe dal disio chiamate
Con l'ali aperte e ferme al dolce nido
Volan, per l'aer dal voler portate...

DANTE, *Inferno*, c. V.

Indi, como orologio che ne chiami
Nell' ora che la sposa di Dio surge
A mattinar lo sposo, perchè l'ami,
Che l'una parte e l'altra tira ed urge
Tin tin sonando con sì doce nota
Che 'l ben disposto spirto d'amor turge;
Così vid' io la gloriosa ruota
Moversi e render voce a voce in tempra
Ed in dolezza ch' esser non può nota
Se non colà dove 'l gioir s'insempra.

Paradiso, c. X.

Come, pensive nun, devout and pure,
Sober, steadfast and demure.

MILTON, *Penseroso*.

CHAPITRE UNIQUE

I

Les cloîtres de femmes aussi nombreux et aussi importants que les monastères d'hommes. — Grand rôle de la femme chez les races germaniques. — Contraste avec les Romains de l'empire. — Chez les Anglo-Saxons, descendants des Cimbres, l'influence des femmes est plus considérable et plus heureuse que partout ailleurs. — Importance des alliances dynastiques : les reines anglo-saxonnes.

Les barbares germaniques, moins corrompus que les Romains, n'en exigent pas moins un immense effort de l'apostolat chrétien pour réprimer leurs excès sensuels. — Ce que les femmes doivent au christianisme. — L'Église n'a émancipé la femme que par l'idéal de la virginité chrétienne. — Aucun peuple n'honore plus cette virginité que les Anglo-Saxons. — Influence et autorité des abbesses. — Elles figurent dans les assemblées nationales. — Cérémonial de la bénédiction solennelle d'une religieuse.

II

Les reines et les princesses anglo-saxonnes dans le cloître. — Les premières religieuses sont formées en France, à Faremoutier, Jouarre et Chelles ; saint Botulphe et les deux princesses est-angliennes à Chelles.

Chaque dynastie de l'Heptarchie fournit son contingent de vierges, d'épouses et de veuves.

Les Northumbriennes, déjà suffisamment connues, sauf Bega. — Légende de cette princesse, Irlandaise de naissance. — Confusion perpétuelle de l'histoire et de la légende.

Les *Ascings* ou princesse de la dynastie de Kent. — Ethelburga, reine de Northumbrie, puis fondatrice de Lyminge. — Sa sœur Eadburga et sa nièce Eanswida, fondatrice de Folkestone. — La légende de Domneva et de ses frères. — La course de la

biche dans l'île de Thanet. — Grande popularité de sainte Mildreda. — Légende du soufflet. — Les sœurs de Mildreda : Milburga et l'enfant mort.

Les princesses merciennes. — La progéniture du sanguinaire Penda est celle qui fournit le plus de saintes et de religieuses. — Il a trois filles religieuses et quatre petites-filles saintes.

Les *Uffings* d'Est-Anglie. — Les trois filles du roi Anna, mort sur le champ de bataille : Withburga et sa communauté nourries par le lait des biches. — Trois générations de saintes du sang d'Odin à Ely, qui a pour trois premières abbesses une reine de Northumbrie, une reine de Kent et une reine de Mercie. — Wereburga, la quatrième sainte abbesse d'Ely, et le berger de Weedon.

Religieuses de la race de Cerdic en Wessex ; la femme et les sœurs du roi Ina. — Sainte Cuthburga, fondatrice de Winbourne.

Le monastère de Frideswida, princesse west-saxonne, est le berceau de l'université d'Oxford : le baiser du lépreux. —

III

Études littéraires, bibliques et classiques chez les religieuses anglo-saxonnes. — Surtout à Barking, sous l'abbesse Hildelida. — Saint Aldhelm leur adresse son *Éloge de la virginité ;* ses lettres à d'autres religieuses. — Winbourne, autre centre d'activité intellectuelle : l'abbesse Tetta et ses cinq cents religieuses ; les novices dansent sur la tombe de leur maîtresse.

IV

Winbourne était un double monastère ; origine de ces singulières institutions ; elles fleurissent surtout dans les colonies irlandaises en Gaule ; c'est de là qu'elles sont introduites en Angleterre. — A toutes les grandes abbayes de femmes est adjoint un monastère de religieux, toujours gouverné par l'abbesse. — Interdits par l'archevêque Théodore, les doubles monastères disparaissent après l'invasion danoise ; rapprochement avec les écoles de garçons dirigées par les jeunes filles aux États-Unis. — Au septième et au huitième siècle aucun

désordre n'y est signalé, sauf à Coldingham. — Quels étaient les abus des cloîtres anglo-saxons. — Luxe des vêtements : attentats à la pudeur des religieuses, prévus et punis par la législation anglo-saxonne. — Décrets des archevêques Théodore et Egbert contre les relations criminelles du clergé avec les religieuses ; il ne faut pas en exagérer la portée.

V

La correspondance de saint Boniface contient les révélations les plus sûres sur l'état des âmes dans les cloîtres anglo-saxons. — Tout n'y était pas douceur et bonheur. — Caractère tendre et passionné des lettres adressées par les religieuses à Boniface et à ses compagnons. — Réponses non moins affectueuses des missionnaires. — Les trois Bugga et les deux Eadburga. — Désir passionné des pèlerinages à Rome. — Doléances de l'abbesse Eangytha et de sa fille. — Comment sainte Lioba entra en relation avec saint Boniface. — Autres lettres écrites au saint par ses amies : Cena, Egburga. — Lamentations d'une religieuse sur l'absence de son frère.

VI

Ces orages du cœur disparaissent devant la mort, sans que la mort elle-même mette un terme aux belles amitiés du cloître. — Sainte Galla. — Hilda et son amie ; Ethelburga et son amie ; les filles du comte Puch. — Les visions lumineuses. — La fille du roi de Kent et la converse jardinière à Faremoutier. — Le linceul lumineux à Barking ; la lampe éteinte.

VII

L'histoire n'a gardé que ces noms ; mais combien d'autres n'ont péri qu'après avoir glorifié l'Église et la patrie. — Caractère viril de ces religieuses anglo-saxonnes : l'idéal monastique réunit les types de l'homme, de la femme et de l'enfant.

Conclusion. — Tout a péri de l'ancien monde catholique, excepté l'armée du sacrifice. — Nombre et persévérance des vocations contemporaines.

Hark how I'll bribe you : ...
Ay, with such gifts that heaven shall share with you
..... With true prayers
That shall be up at heaven and enter there
Ere sun rise, prayers from preserved souls,
From fasting maids, whose minds are dedicate
To nothing temporal.

SHAKESPEARE, *Measure for measure.*

Je croyais ma tâche terminée, mais j'entends comme un chœur de voix douces et pures qui semble me reprocher d'avoir laissé dans l'ombre tout un côté du grand édifice dont j'ai entrepris de reconstruire le souvenir. Ces voix n'ont rien de plaintif. Mais elles ont une harmonie qui charme et transporte, et que la mémoire des hommes n'a point assez célébrée. Les âmes dont elles sont l'écho ne se plaignent pas d'être oubliées : c'est leur état et leur désir. Elles ont fait bien d'autres sacrifices que celui d'une place dans la mémoire des hommes. Elles respirent la force voilée sous la douceur. Quelque chose de net et de ferme, de sobre et de vif, caractérise leur apparition dans l'histoire, en même temps que ce sacrifice de la vie dans sa fleur, qui est ce qu'il y a de plus touchant en ce monde. Ce sont les filles des rois et des seigneurs anglo-saxons, et avec elles, tout un peuple de vierges, prisonnières volontaires pour l'amour de Dieu[1], et consacrées à la vie monastique, dans des cloîtres qui rivalisent de nombre et d'influence avec les monastères d'hommes,

1. Dans cette prison volontaire où elles se sont jetées pour l'amour de Dieu. BOSSUET, *Exorde du sermon sur J.-C. comme sujet de scandale*

avec les plus importants foyers de la vie chrétienne.

En dehors de leurs communautés, et mêlées au courant des faits historiques de leur temps, quelques-unes de ces fortes femmes, de ces vierges sages, de ces guerrières spirituelles, nous sont déjà apparues. Hilda et Ebba, Etheldreda et Elfleda, Ermenburga et Ermenilda, ont tracé leur sillon dans l'histoire de leur pays. Mais ces figures isolées ne sauraient suffire à une étude attentive de l'état des âmes et des choses dans ces temps lointains. Il faut tenir compte de bien d'autres personnages du même ordre, et surtout, autant qu'on le peut, de l'armée féminine qui se rangeait à la suite de ces reines et de ces princesses. Il faut pénétrer dans cette foule, pour essayer de connaître cette branche féconde et puissante de la famille monastique, et à défaut de notions exactes ou précises que l'on rencontre trop rarement, il faut tâcher, au moins, d'y saisir quelques caractères saillants et d'y relever quelques traits propres à émouvoir ou à éclairer la postérité.

Grand rôle de la femme chez les Germains

Et tout d'abord, pour se représenter exactement ce qu'étaient les religieuses anglo-saxonnes à leurs propres yeux et aux yeux de leurs compatriotes, il faut se rappeler le grand rôle de la femme chez les races germaniques. Rien n'avait plus étonné les Romains de l'empire que l'austère chasteté des femmes germaines[1]; que le respect religieux des hommes pour

1. Severa illic matrimonia : nec ullam morum partem magis laudaveris... Ne se mulier extra virtutum cogitationes, extraque bello-

ces compagnes de leurs travaux, de leurs périls, dans la paix comme dans la guerre; que les honneurs presque divins dont ils entouraient les prêtresses ou les prophétesses qui tantôt présidaient à leurs rites religieux, tantôt les menaient au combat contre les violateurs sanguinaires du sol national[1]. Quand le monde romain, miné par la corruption et le despotisme des empereurs, s'écroula comme la voûte d'un égout, rien ne signala mieux la différence entre les sujets avilis de l'empire et leurs conquérants, que cette sainteté du lien conjugal et domestique, ce sentiment énergique de la famille, ce culte du sang, qui reposaient sur la dignité de la femme, sur le respect de sa pudeur, non moins que sur la fière indépendance de l'homme et la conscience de sa dignité personnelle. C'est par là surtout que ces barbares se montrèrent dignes d'instiller une vie nouvelle à l'Occident, et d'être les précurseurs des nouveaux peuples, des peuples chrétiens, dont nous sommes tous issus.

et surtout chez les Anglo-Saxons descendants des Cimbres.

Qui ne se rappelle ces Cimbres, que Marius eut tant de peine à vaincre, et dont les femmes luttaient d'audace et d'héroïsme avec les hommes? Ces femmes qui avaient toutes suivi leurs maris à la guerre, donnèrent aux Romains une leçon de pu-

rum casus putet, ipsis incipientis matrimonii auspiciis admonetur, venire se laborum periculorumque sociam, idem in pace, idem in prælio passuram ausuramque... Paucissima in tam numerosa gente adulteria. Tacit., *De mor. German.*, c. 18, 19.

1. *Ibid.*, c. 8. Cf. Cæsar, *De bell. Gall.*, I, 50, 51.

deur et de grandeur d'âme, dont les futurs suppôts des proscripteurs et des Césars n'étaient déjà plus dignes. Elles ne voulurent se rendre que si le consul promettait que leur chasteté serait respectée et qu'on les donnerait pour esclaves aux vestales, mettant ainsi leur honneur sous la protection de celles qu'elles tenaient pour vierges et prêtresses. Le grand initiateur de la dictature démocratique refusa : alors elles se tuèrent toutes avec leurs enfants, préférant généreusement la mort à la honte[1]. Les Anglo-Saxons sortaient précisément de ces contrées baignées de la mer du Nord, que les Cimbres avaient habitées[2] : ils se montrèrent dignes de descendre d'eux, autant par la fougue irrésistible de leurs guerriers que par l'ascendant incontesté de leurs femmes. Chez eux, moins encore que chez les autres barbares, on ne rencontre aucune trace de ce vieil esprit romain qui avait mis l'épouse *in manu*, dans la main de son mari, c'est-à-dire sous ses pieds. La femme est une personne et non une chose. Garantie contre le moindre outrage par des pénalités sévères; protégée par le respect universel, elle vit, parle, agit pour elle-même. Elle hérite, elle possède, elle dispose de ses biens; parfois même, elle délibère, elle combat, elle gouverne comme les plus

1. Florus, l. III, c. 3.

2 Proximi Oceano Cimbri tenent, parva nunc civitas, sed gloria ingens. *De moribus German.*, c. 37. — On sait que le Jutland, la Schleswig et le Holstein, d'où sortaient les Jutes, les Angles et les Saxons, portaient le nom de Chersonèse Cimbrique.

fiers et les plus puissants d'entre les hommes[1]. Nulle part l'influence des femmes ne fut plus efficace, plus reconnue et plus prolongée que chez les Anglo-Saxons, et nulle part elle ne fut plus légitime et plus heureuse.

Dès que le christianisme apparut, elles devinrent partout, comme on l'a vu à chaque page de ce récit, les auxiliaires actives et persévérantes, intrépides et infatigables de l'apostolat chrétien, et la conversion de leur race une fois achevée, aucune Frédégonde ne vint, comme chez les Gallo-Francs, renouveler les déportements des impératrices romaines. S'il y eut, parmi leurs reines et leurs princesses, quelques âmes violentes et cruelles, il n'en est pas une seule chez qui l'on signale des mœurs relâchées ou des penchants impudiques. La légende nationale est ici d'accord avec la légende monastique, la tradition populaire avec l'histoire. Depuis la belle Rowena, sœur du premier conquérant Hengist, jusqu'à la fameuse comtesse Godiva; depuis la fille d'Ethelbert, qui porta la foi en Northumbrie, jusqu'à la compagne d'Ina, qui détermina la conversion de son mari, on ne ren-

1. Sous ce rapport les conquérants et les vaincus ne différaient en rien; les femmes avaient toujours joué un grand rôle chez les Bretons, et souvent régné et combattu à leur tête : témoin Boadicea, immortalisée par Tacite. — Les femmes libres, mariées et possédant cinq arpents de terre, votaient dans les assemblées publiques des *clans* ou tribus de la Bretagne. *Ancient laws of Cambria*, ap. Palgrave et Lappenberg.

contre guère que des figures attrayantes ou généreuses, en qui la beauté s'allie avec la pudeur, et la douceur naturelle à la femme avec une énergie qui atteint quelquefois l'héroïsme.

De là, l'extrême importance qu'attachaient les Anglo-Saxons aux alliances matrimoniales qui unissaient entre elles les diverses dynasties souveraines et les peuplades ou tribus dont ces dynasties personnifiaient l'indépendance locale et les glorieux souvenirs. Ces alliances, en renouant périodiquement les liens de la nationalité commune, attribuaient aux princesses de la descendance d'Odin un rôle de médiatrices et de pacificatrices, qui justifiait le surnom touchant décerné à la femme dans les poésies primitives des Anglo-Saxons, où elle est qualifiée de *freodowebbe*, celle qui tisse les liens de la paix[1].

De là encore la grande situation faite aux reines dans tous les États de la confédération anglo-saxonne. Pourvue d'une cour, d'une juridiction et d'une dotation territoriale qui lui étaient propres[2], entourée des mêmes hommages, investie quelquefois des mêmes droits et de la même autorité que le souverain, sa compagne figurait à ses côtés dans les assemblées politiques et religieuses, et sa signature apparaît dans les actes de fondation, dans les décrets des conciles, dans les diplômes, suivie quelquefois de celles des sœurs du roi et autres princesses du

1. *Beowulf*, vers 3880.
2. Lappenberg, t. I, p. 564.

sang royal. Associées comme les Germaines dont parlait Tacite, aux soucis, aux travaux, aux dangers de leurs époux, tantôt ces princesses, comme Ermenilda en Mercie, prodiguaient leurs soins à la conversion d'un royaume encore païen[1], tantôt, comme Sexburga en Wessex, elles exerçaient la régence avec la plénitude de l'autorité royale et une vigueur toute virile[2]. On n'a aucun exemple d'une femme qui ait régné seule, en vertu d'un droit héréditaire ou électif. Mais le mystérieux attentat qui mit fin aux jours de la northumbrienne Osthryda[3], reine des Merciens, nous fait déjà reconnaître que nous sommes dans le pays où Marie Stuart, en portant la première une tête couronnée sur l'échafaud, devait prouver que les femmes y étaient prédestinées à toutes les grandeurs et à toutes les calamités du pouvoir suprême.

Toutefois on s'abandonnerait à une étrange illu-

1. Voir plus haut, au tome IV, page 195.

2. Sexburga, veuve du roi de Wessex, Kinewalk, constituée régente par son mari mourant en 673. — Nec deerat mulieri spiritus ad obeunda regni munia. Ipsa novos exercitus moliri, veteres tenere in officio, ipsa subjectos clementer moderari, hostibus minaciter infremere, prorsus omnia facere, ut nihil præter sexum discerneres. Verumtamen plus quam femineos animos anhelantem vita destituit, vix annua potestate perfunctam. Guill. Malmesb., I, 32. Ric. Cirenc., II, 40.

3. A suis, id est Merciorum primatibus, interempta. Bede, V, 24. — Crudeliter necaverunt. Matth. Westmonast., ad ann. 696. — Voir au tome IV, pages 125, 319, 330, 545, ce que nous avons dit d'elle, de sa dévotion pour son oncle saint Oswald et de son mari Ethelred, l'ami de Wilfrid, qui abdiqua pour se faire moine à Bardeney.

sion si l'on se figurait que ce respect traditionnel des races germaniques pour la femme, ou plutôt pour certaines femmes, fût assez puissant, assez universel pour comprimer chez nos Anglo-Saxons tous les excès de la passion la plus redoutable, de l'instinct le plus impérieux de l'humanité déchue. De toutes les victoires du christianisme, la plus salutaire et la plus nécessaire, mais la plus laborieuse et la plus contestée, est celle qu'il a gagnée, gagnée seul, gagnée partout, mais qu'il lui faut recommencer chaque jour, sur le penchant déréglé qui souille et empoisonne les sources de la vie. C'est là que sa divinité éclate par un triomphe que nulle philosophie rivale, nulle doctrine ennemie n'a jamais aspiré et n'aspirera jamais à remporter. Sans doute, les barbares, d'après le témoignage des Pères, étaient plus chastes que les Romains de l'empire. Pour venir à bout d'introduire le respect de la pudeur et le célibat sacerdotal au milieu des pourritures de la Rome impériale, pour dresser, au sein de cet avilissement universel de toute créature, le type de la virginité consacrée à Dieu, il fallut à la religion une force, une majesté, une constance que les sanglantes étreintes de trois siècles de persécutions pouvaient seules lui donner.

Moins corrompus que les Romains, les Germains n'en exigent pas moins un immense effort de l'apostolat chrétien pour réprimer leurs excès sensuels.

Mais ce n'était pas non plus une entreprise courte ou facile que de présenter, puis d'imposer le frein de la continence à ces masses de barbares, à mesure qu'ils se précipitaient sur leur proie et qu'ils s'y

établissaient en maîtres de l'avenir. Quelle tâche glorieuse et pénible que de lutter chaque jour, dans ce trouble sanglant, dans l'obscurité désespérante de cette tempête, contre d'innombrables vainqueurs enflammés par toutes les convoitises de la force et de la conquête, et empoisonnés par le contact même de leurs victimes! Cette lutte fut aussi longue que glorieuse, aussi difficile que triomphante. Ce n'étaient plus les débauches contre nature, les monstrueuses orgies de l'empire romain qu'il fallait proscrire; mais c'étaient encore les penchants vils et grossiers, les appétits brutalement désordonnés de la nature humaine, de la nature sauvage. Il y a des excès et des crimes qui, pour n'avoir pas été étalés dans les pages d'un Pétrone ou d'un Suétone, pour n'être entrevus qu'à travers les articles d'un *Pénitentiel*, les canons d'un concile, les textes mutilés d'une légende ou d'une chronique, n'en révèlent pas moins des abîmes de honte et de douleur. Les hommes de race germanique respectaient mieux que les Orientaux ou les Romains celles d'entre les femmes, qu'ils tenaient pour leurs égales ou leurs supérieures; mais qui dira le sort de celles qui végétaient dans les conditions inférieures et surtout dans les déplorables profondeurs de l'esclavage et du servage? Qui dira les efforts sublimes et à jamais ignorés qu'il fallut aux prêtres du Dieu de pureté pour arracher tant de jeunes captives, tant de filles esclaves ou serves, aux gynécées des princes, aux impitoya-

bles ardeurs des guerriers victorieux, aux caprices tyranniques du maître? Dieu seul les a connus, Dieu seul les a récompensés : l'histoire attentive et sincère ne peut que constater le résultat général, qui a été glorieux et immense.

La civilisation chrétienne a triomphé, et ce triomphe repose avant tout sur le respect de l'épouse, de la vierge et de la mère; de cette femme transfigurée, dont la Mère de Dieu est devenue le type et la sauvegarde chez les peuples chrétiens[1].

C'est le christianisme qui a armé la femme de sa faiblesse même et qui en a fait sa force, plus auguste et plus respectée que toutes les autres : *cum infirmor tunc potens sum*. La religion chrétienne a été la vraie patrie de la femme; la seule où elle retrouve sa vraie liberté, sa vraie destinée, en sortant du servage de la terre d'Égypte, en échappant au paganisme, à la vie sauvage ou aux avilissements plus ignominieux encore de la dépravation civilisée. C'est là aussi et là seulement que peuvent se donner un libre champ toutes les vertus qui lui appartiennent en propre, celles qui la rendent non-seulement égale, mais si souvent supérieure à l'homme, par la générosité, par l'héroïsme du dévouement et de la patience, par la souffrance acceptée pour le soulagement d'autrui, par la défaite de l'égoïsme, par l'immolation de l'orgueil à l'amour.

1. Voir l'*Histoire de sainte Élisabeth*, introduction, pages 76 et 134.

Cette œuvre de réparation et de salut qui constitue la vraie, la seule émancipation de la femme et, par elle, de l'âme et de la vertu, a été l'œuvre de l'Église, avec le concours des races germaines.

Elle n'y est parvenue qu'en élevant au-dessus et au delà du niveau qu'il fallait faire atteindre à toutes les femmes, cet idéal de la vertu et de la beauté morale, que peut seule réaliser la virginité consacrée à Dieu. Elle a superposé cet idéal aux vertus les plus admirées et les plus dignes de l'être chez les peuples anciens, même chez le peuple juif, où la fécondité était la gloire suprême de la femme. Elle a donné un corps, une discipline, une loi, une âme, une lumière inextinguible aux notions confuses répandues dans l'antiquité ; elle a transformé en armée splendide et immortelle ces petits groupes de Vestales, de Sibylles, de Druidesses éparses dans le monde païen. De ce respect de la pudeur, qui n'était chez les peuples les plus généreux que le privilége d'une élite imperceptible, elle a fait le patrimoine inviolable de toute créature humaine : en même temps elle a fait du privilége de la virginité consacrée à Dieu l'apanage commun de toute chrétienne, l'ambition légitime et suprême de la moindre fille du peuple comme de la fille des rois ; et depuis dix-huit siècles, elle tire de tous les pays et de toutes les conditions des myriades de créatures sauvées, bénies, radieuses, qui accourent au pied des autels en apportant leur vie et leur

cœur au Dieu qui s'est fait homme pour les racheter.

Aucun peuple n'honore plus la virginité chrétienne que les Anglo-Saxons

Nos Anglo-Saxons ne furent ni les derniers ni les moindres instruments de cette transformation glorieuse. Au milieu des emportements de leur intempérance naturelle, ils avaient conservé l'instinct et le besoin de la vénération des choses d'en haut : ils savaient au moins honorer les vertus qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient pas pratiquer. Aussi demeure-t-on stupéfait de la foule de néophytes des deux sexes qui sortent de toutes les races de l'Heptarchie pour se vouer à la continence perpétuelle. Aucun des nouveaux peuples chrétiens ne semble en avoir fourni un si grand nombre; et chez aucun, la virginité chrétienne ne semble avoir exercé un ascendant plus prompt et plus souverain. Nulle part on ne voit les religieuses entourées d'autant de vénération et revêtues d'uné autorité aussi incontestée. Initiées d'abord à la vie claustrale dans les monastères gallo-francs, qui avaient sur tous ceux d'Angleterre l'avantage de l'antériorité, les jeunes anglo-saxonnes qui s'étaient données à Dieu, avaient besoin de rentrer dans leur île pour apprendre tout ce qu'elles valaient aux yeux de leurs compatriotes.

Les conquérants anglo-saxons contemplaient avec un tendre et étonné respect ces nobles filles de leur race qui leur apparaissaient entourées d'une auréole inconnue, d'une grandeur surnaturelle, d'une puissance à la fois divine et humaine; victorieuses de toutes les passions, de toutes les faiblesses et de

toutes les convoitises dont la conquête n'avait que trop développé le germe. Ce respect se manifesta aussitôt dans les lois nationales, qui s'accordèrent à placer sous la sauvegarde des pénalités les plus sévères l'honneur et la liberté de celles à qui les monuments de la législation anglo-saxonne décernent le titre de *fiancées du Seigneur*, d'*épouses de Dieu*[1].

Influence et autorité des abbesses.

Quand une de ces saintes filles se trouvait investie, par le choix de ses compagnes ou la désignation épiscopale, du droit de gouverner et de représenter une nombreuse communauté de ses pareilles, les chefs et les peuples de l'Heptarchie lui reconnaissaient sans peine toutes les libertés et toutes les attributions du rang le plus élevé. Les abbesses, comme nous l'avons vu par l'exemple de Hilda, d'Ebba, d'Elfleda, eurent très-promptement une influence et une autorité qui rivalisaient avec celles des évêques ou des abbés les plus vénérés. Elles avaient souvent un train et des allures de princesses, surtout quand elles étaient sorties du sang royal. Elles traitaient d'égal à égal avec les rois, les évêques et les plus grands seigneurs; et comme la règle de la clôture semble n'avoir pas existé pour elles, on les voit aller partout où bon leur semble[2], assister aux solennités nationales et re-

1. *Godes bryde*. THORPE'S *Ancient laws of England*, t. II, p. 188, 206-207.

2. Rappelons ici le rendez-vous assigné par l'abbesse Elfleda de Whitby à saint Cuthbert, dans l'île Coquet, puis le festin auquel elle convia le même évêque pour la dédicace d'une église située dans une de ses terres. Voir tome IV, p. 308 et 425.

ligieuses, aux dédicaces d'églises, et même, comme les reines, prendre part aux délibérations des assemblées nationales et y revêtir de leur signature les chartes qui en constatent le résultat. Le vingt-troisième article des fameuses lois ou *dooms* d'Ina assimile, sous certains rapports, non-seulement les abbés, mais les abbesses, aux rois et aux plus grands personnages du pays[1]. Au concile de Beccancelde tenu en 694 par le métropolitain et le roi de Kent, les signatures de cinq abbesses figurent au milieu de celles des évêques, à la suite des décrets destinés à garantir l'inviolabilité des propriétés et des libertés de l'Église[2].

1. Si homo alienigena occidatur, habeat rex duas partes were suæ et terciam partem habeant filii vel parentes sui. Si parentes non habeat, dimidiam habeat rex, dimidiam consocii. Si autem abbas *vel abbatissa* intersit, dividant eodem modo cum rege. THORPE's *Ancient laws and institutes of England*, p. 471-500, éd. in-fol.

2. C'est le concile dont il a été question plus haut, page 156, et qui est aussi connu sous le nom de Bapchild et de Beckenham : le roi qui le présida, Withred, régna trente-trois ans; les décrets sont rendus, de l'avis de l'archevêque de Cantorbéry, de l'évêque de Rochester, *cum Abbatibus*, ABBATISSIS, *Presbyteris*, *Diaconibus*, *Ducibus et Satrapis*. WILKINS, *Concilia*, I, p. 47. — Il y a dans Coletti, t. VIII, p. 79, cinq signatures d'abbesses :

Signum manus : Mildredæ, abbatissæ;
— — Etheldridæ, abbatissæ;
— — Actæ, abbatissæ;
— — Wilnodæ, abbatissæ;
— — Hereswidæ, abbatissæ.

Les autres signatures sont celles du roi et de la reine Werburga, pour leur fils enfant; puis de deux princes ou seigneurs laïques, de l'archevêque, de deux évêques, de sept prêtres; il n'y a point

Comment se recrutaient et comment vivaient les communautés dont les supérieures occupaient un rang si élevé dans la hiérarchie spirituelle et temporelle des Anglo-Saxons? C'est ce qu'il serait aussi important que difficile de constater.

Aucun écrivain contemporain n'a tracé le tableau complet ou authentique de l'intérieur des grandes communautés anglo-saxonnes. Il n'existe aucun monument incontestable qui nous initie à l'ensemble des règles et des habitudes suivies par les milliers de religieuses qui se couvrirent de la robe noire et du voile des épouses du Seigneur. Nous en sommes réduits aux traits épars dans l'histoire des événements du temps ou des familles régnantes dont sortaient la plupart des principales abbesses, et surtout dans la biographie des plus saintes ou des plus célèbres d'entre ces femmes illustres. Mais, en rapprochant ces traits de ce que nous révèlent l'origine et les résultats de vocations analogues chez tous les peuples chrétiens, en les éclairant de la lumière qui brille dans l'histoire, depuis que le christianisme existe, nous arriverons à une appréciation peut-être suffisante et dont il faudra d'ailleurs bien nous contenter.

d'abbés. — Kemble (t. II, p. 198) soutient que toutes les signatures de femmes, autres que celles des reines, qui se trouvent à la suite de certaines chartes d'ailleurs assez rares, ne peuvent être que celles d'abbesses convoquées aux assemblées où il devait être question des intérêts de leurs communautés. — Lingard (t. I, p. 239) se montre plus sceptique à cet égard.

A défaut du texte des règlements ou des traités spéciaux, les monuments liturgiques de l'Église anglo-saxonne nous révèlent quel était l'esprit qui animait les pontifes et les victimes de ces grands sacrifices, déjà si fréquents et toujours si féconds. Là, comme partout ailleurs, dans l'antique discipline, c'était à l'évêque, et à lui seul, qu'appartenait le droit de recevoir les serments définitifs de la vierge et de la consacrer solennellement à son Dieu. Bien que les Irlandais, avec leur hardiesse habituelle, permissent aux jeunes chrétiennes de prendre le voile dès l'âge de douze ans[1], l'Église anglo-saxonne leur interdisait de faire des vœux irrévocables avant d'avoir accompli leur vingt-cinquième année, d'accord en cela avec l'usage qui tendait à s'introduire dans toute l'Église et qui dérogeait aux décrets du pape saint Léon et de l'empereur Majorien, lesquels avaient reculé jusqu'à quarante ans l'âge de la bénédiction solennelle. Au jour fixé pour cette cérémonie, qui n'avait lieu qu'aux principales fêtes de l'année et en présence d'un peuple nombreux, l'évêque commençait par bénir la robe noire qui allait désormais être la seule parure de la fiancée de Dieu. Celle-ci s'en revêtait dans un lieu secret[2], d'où elle sortait, ainsi couverte, pour être conduite

Cérémonial de la bénédiction solennelle d'une religieuse anglo-saxonne

1. Martene, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, lib. II, c. 6, tom. III, p. 109.

2. De papilione aut loco ubi benedictas vestes induerant, accersebantur per archipresbyterum virgines consecrandæ.

au pied de l'autel, après l'Évangile de la messe déjà commencée par le pontife. Là elle écoutait l'exhortation que lui adressait le célébrant, qui ensuite demandait publiquement deux engagements indispensables à la validité de l'acte : d'abord le consentement des parents et des autres supérieurs de la jeune fille; puis sa propre promesse d'obéissance à lui et à ses successeurs. Cela fait, il lui imposait les mains pour la bénir et il la consacrait au Dieu qu'elle avait choisi. Le pontifical d'Egbert, archevêque d'York, et un manuscrit anglo-saxon trouvé dans l'abbaye normande de Jumiéges nous ont conservé le texte des oraisons prononcées par l'évêque en ce moment suprême. La tendresse maternelle de l'Église s'y épanche avec une abondance et une majesté qui rappelle les *Menées* de l'Église grecque, à ce point qu'on pourrait supposer que le vieil archevêque Théodore, contemporain du plus illustre prédécesseur d'Egbert, avait apporté du fond de l'Asie-Mineure, au sein de la métropole northumbrienne, ce souffle ardent de l'inspiration orientale.

« Que Dieu te bénisse, Dieu le créateur du ciel et de la terre, le Père tout-puissant qui a daigné te choisir à l'instar de sainte Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour conserver entière et immaculée ta virginité, comme tu l'as promis devant Dieu et les saints anges. Persévère donc dans tes résolutions et garde ta chasteté avec patience, pour te rendre digne de la couronne des vierges.

« Que Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit te bénisse de toutes ses bénédictions, afin que tu restes intacte et immaculée sous le vêtement de sainte Marie, mère de Jésus-Christ. Que l'esprit de Dieu, l'esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, repose sur toi et te remplisse de la crainte de Dieu. Qu'il daigne consolider ta fragilité, fortifier ta faiblesse, confirmer ta force, gouverner ton âme, diriger tes pas, inspirer tes pensées, approuver tes actes, achever tes œuvres; qu'il daigne t'édifier par sa charité, t'illuminer de sa science, te garder par sa miséricorde, t'exalter par la sainteté, t'aguerrir par la patience, te réduire à l'obéissance, te prosterner dans l'humilité, t'encourager à la continence, t'enseigner la frugalité, te visiter dans l'infirmité, te relever dans la douleur, te ranimer dans la tentation, te modérer dans la prospérité, t'adoucir dans la colère, protéger ta pudeur, corriger tes péchés, pardonner tes chutes et t'enseigner la discipline qui te conduira, forte de toutes ces vertus et resplendissante de bonnes œuvres, à n'agir jamais qu'en vue de la récompense éternelle! Puisses-tu avoir toujours pour témoin celui que tu auras un jour pour juge, afin que lorsque tu entreras dans la chambre nuptiale avec ton flambeau allumé à la main, ton divin époux ne trouve en toi rien d'impur et de sordide, rien qu'une âme blanche comme la neige et un corps étincelant de pureté; afin qu'au jour terrible du jugement, la

flamme vengeresse n'ait rien à consumer en toi, mais la divine miséricorde tout à couronner! Purifiée dès ce monde par la vie monastique, puisses-tu monter au tribunal du Roi éternel, pour habiter son palais céleste avec les cent quarante-quatre mille Innocents qui suivent partout l'Agneau, en chantant le cantique éternellement nouveau, et recevoir la récompense de tes labeurs d'ici-bas dans le séjour de ceux qui vivent toujours[1]! Sois bénie du haut des

1. Fragilem solidet, invalidam roboret, validamque confirmet, pietate allevet, miseratione conservet, mentem regat, vias dirigat, cogitationes sanctas instituat, actus probet, opera perficiat, caritate ædificet, sapientia illuminet, castitate muniat, scientia instruat, fide confirmet, in virtute multiplicet, in sanctitate sublimet, ad patientiam præparet, ad obedientiam subdat, in humilitate prosternat, ad continentiam det fortitudinem, reddat sobriam, protegat pudicam, in infirmitate visitet, in dolore relevet, in tentatione erigat, in conversatione custodiat, in prosperitate temperet, in iracundia mitiget, iniquitatem emendet, infundat gratiam, remittat offensa, tribuat disciplinam, ut his et his similibus virtutibus fulta et sanctis operibus illustrata, illa semper studeas agere, quæ digna fiant in remuneratione. Illum habeas testem quem habitura es judicem; et aptare, ut præfulgentem gestans in manu lampadem, intratura sponsi thalamum occurras venienti cum gaudio, et nihil in te reperiat fœtidum, nihil sordidum, nihil incultum, nihil corruptum, nihil inhonestum, sed niveam et candidam animam corpusque lucidum atque splendidum; ut cum dies ille tremendus, remuneratio justorum retributioque malorum advenerit, non inveniat in te ultrix flamma quod uret sed divina pietas quod coronet, quæ jam in hoc sæculo conversatio religiosa mundavit, ut tribunal æterni regis ascensura celsa palatia cum eisdem merearis portionem qui sequuntur Agnum, et cantant canticum novum sine cessatione, illic perceptura præmium post laborem, semperque maneas in viventium regione atque ipse benedicat te de cœlis, qui per crucis passionem humanum genus est dignatus venire in terris redimere Jesus Christus, Dominus noster, qui, etc. — MARTENE *op. cit.*, 113.

cieux par Celui qui est venu mourir sur la croix pour racheter le genre humain, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne à jamais avec le Père et le Saint-Esprit. »

Ensuite l'évêque lui posait le voile[1] sur la tête, en disant : « Reçois, jeune fille[2], ce voile et puisses-tu le porter sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ, devant lequel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans l'enfer. »

Puis il continue :

« O Dieu, qui daignez habiter les corps chastes et qui aimez les âmes virginales ; Dieu, qui avez restauré la substance humaine corrompue par la fraude diabolique, et l'avez rétablie par votre Verbe créateur de façon non-seulement à lui rendre son innocence primitive, mais à lui procurer les biens éternels et à la faire monter du sein des créatures

1. Ce voile était quelquefois blanc, ainsi qu'il ressort du passage suivant de l'office *De virgine vestienda*, tiré d'un pontifical en écriture irlandaise, à la bibliothèque de Zurich, cité dans le *Missale de Arbuthnott* du docteur Forbes, p. XIV. Burnt Island, 1864, in-4 :

Oremus, fratres carissimi, misericordiam ut cunctum bonum tribuere dignetur huic puellæ N. quæ Deo votum candidam vestem perferre cum integritate coronæ in resurrectione vitæ æternæ quam facturus est, orantibus nobis, prestet Deus.

Conserva, Domine, istius devotæ pudorem castitatis, dilectionem continentiæ in factis, in dictis, in cogitationibus. Per te, Christe Jesu, qui, etc.

Accipe, puellam, pallium candidum, quod perferas ante tribunal Domini.

2. Accipe, puella, vel vidua, pallium... MARTENE, *op. cit.*, p. 117. — On voit que ces formules servaient à la consécration des veuves comme à celle des vierges.

encore enchaînées dans les liens de cette vie jusqu'au niveau des anges :

« Jetez un regard sur votre servante que voici, et qui, plaçant dans votre main la résolution de vivre à jamais dans la continence, vous offre la dévotion qui lui a inspiré ce vœu. Donnez-lui, Seigneur, par votre Saint-Esprit, une modestie prudente, une sagesse bienveillante, une gravité douce, une liberté chaste[1]. Comment d'ailleurs, l'âme emprisonnée dans cette chair mortelle aurait-elle vaincu la loi de la nature, la liberté de la licence, la force de l'habitude, l'aiguillon de la jeunesse, si vous n'aviez vous-même allumé en elle la flamme de la virginité, si vous ne nourrissiez vous-même cette flamme par le courage que vous daignerez lui inspirer? Votre grâce s'est répandue sur toutes les nations qui sont sous le soleil, nombreuses comme les étoiles; et parmi toutes les vertus que vous avez enseignées à ces héritiers de votre Testament nouveau, il y a un don qui découle de la source intarissable de votre générosité sur certaines âmes et qui, sans diminuer en rien l'honneur des justes noces et la bénédiction que vous avez prononcée sur le lien conjugal, inspire à ces âmes plus hautes de dédaigner toute union mortelle, d'aspirer au sacrement qui unit Jésus-Christ à son Église, de préférer à la réalité naturelle du mariage l'union surnaturelle dont le mariage est

1. Sit in ea... prudens modestia, sapiens benignitas, gravis lenitas, casta libertas. *Ibid.*, p. 119.

l'emblème. Cette vierge bienheureuse a reconnu son Créateur et, rivalisant avec la pureté des anges, elle ne veut appartenir qu'à Celui qui est l'époux et le fils de la virginité perpétuelle. Protégez-donc, Seigneur, celle qui implore votre secours et qui vient ici pour être consacrée par votre bénédiction. Faites que l'antique ennemi, si habile à poursuivre les plus excellents désirs par les plus insidieuses embûches, ne réussisse jamais à flétrir chez elle la palme de la parfaite continence.

« Faites enfin, Seigneur, par le don de votre esprit, qu'elle sache garder la foi qu'elle vous a jurée, afin qu'au jour imprévu de votre avénement, loin d'être en rien troublée, elle puisse marcher au-devant de vous en toute sécurité et entrer librement, avec le chœur des vierges sages, par la porte royale de votre demeure éternelle[1]. »

1. Deus castorum corporum benignus habitator... Respice super hanc famulam tuam N. quæ in manu tua continentiæ suæ propositum collocans, tibi devotionem suam offert, a quo et ipsa idem votum assumpsit. Quando enim animus mortali carne circumdatus, legem naturæ, libertatem licentiæ, vim consuetudinis, et stimulos ætatis evinceret, nisi tu hanc flammam virginitatis, vehementer accenderes tu hanc cupiditatem in ejus corde benignus aleres, ut fortitudinem ministrares? Effusa namque in omnes gentes gratia tua, ex omni natione, quæ est sub cœlo, in stellarum innumerabilem numerum, novi Testamenti hæredibus adoptatis, inter cæteras virtutes, quas filiis tuis non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed de tuo spiritu genitis indidisti, etiam hoc donum in quasdam mentes de largitatis tuæ fonte defluxit, ut cum honorem nuptiarum nulla interdicta minuissent, et super conjugalem copulam tua benedictione permaneret; existerent tamen sublimiores

A la fin de la messe, le pontife prononçait sur la nouvelle religieuse une nouvelle bénédiction, dont les acclamations du peuple faisaient une sorte de dialogue.

« Répandez, Seigneur, la bénédiction céleste sur votre servante que voici, sur notre sœur, qui s'est humiliée sous votre main, et couvrez-la de votre divine protection. »

Et tout le peuple répondait : Ainsi soit-il.

L'ÉVÊQUE. — Puisse-t-elle toujours fuir le péché, connaître et vouloir le bien, conquérir les profits sacrés du ciel !

LE PEUPLE. — Ainsi soit-il.

L'ÉVÊQUE. — Puisse-t-elle toujours obéir à vos préceptes divins, éviter avec votre secours les révoltes incendiaires de la chair, vaincre la volupté dépravée par l'amour de la chasteté, garder toujours en elle l'huile de la sainteté et se réjouir à la lumière des clartés éternelles !

animæ, quæ non concupiscerent quod habet mortale connubium; sed hoc eligerent quod promisit divinum Christi Ecclesiæ sacramentum : nec imitarentur quod nuptiis agitur, sed diligerent quod nuptiis prænotatur. Agnovit auctorem suum beata virginitas, et æmula integritatis angelicæ, illius thalamo, illius cubiculo se devovit, qui sic perpetuæ integritatis est sponsus, quemadmodum perpetuæ virginitatis est filius. Imploranti ergo auxilium tuum, Domine, et confirmari se benedictionis tuæ consecratione cupienti, da protectionis tuæ munimen et regimen, ne hostis antiquus qui excellentiora studia, subtilioribus infestat insidiis, ad obscurandam perfectæ continentiæ palmam per aliquam mentis serpat incuriam, et rapiat de proposito virginum quod etiam moribus decet inesse nuptarum.. *Ibid.*, p. 118.

LE PEUPLE. — Ainsi soit-il.

L'ÉVÊQUE. — Puisse-t-elle porter toujours à la main le feu sacré, et entrer ainsi par la porte royale du ciel, sur les pas du Christ, pour vivre à jamais auprès des âmes sages et chastes !

LE PEUPLE. — Ainsi soit-il.

L'ÉVÊQUE. — Que celui-là daigne le lui accorder et nous exaucer, dont l'empire est sans fin.

LE PEUPLE. — Ainsi soit-il.

L'ÉVÊQUE. — Que la bénédiction de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit demeure avec vous, ma sœur, ici-bas et à jamais.

LE PEUPLE. — Ainsi soit-il[1].

1. Effunde, Domine, benedictionem cœlestem super hanc famulam, sororem nostram N... quæ se humiliavit sub dextera tua.

Protege eam protectione tua divina. Amen.

Fugiat universa delicta, sciat sibi bona desideria præparata, ut regni cœlestis sancta conquirat lucra. Amen.

Pareat semper divinis præceptis, ut te adjuvante vitet incendia carnis, omnemque libidinem pravæ voluptatis superet amore castitatis, habeat in se oleum sanctitatis, et lætetur cum lampadibus sempiternis. Amen.

Gestet in manibus faces sanctas, et apud sapientes et castissimas animas, duce Christo, introire mereatur januam regni cœlestis. Amen.

Quod ipse præstare dignetur, cujus regnum et imperium sine fine permanet in sæcula sæculorum... — MARTENE *op. cit.*, p. 121. — Cf. LINGARD, *Antiquities*, t. II, p. 14.

II

Il est douteux, vu le petit nombre d'évêques et la multitude toujours croissante des religieuses, que ces formules touchantes et solennelles aient pu être employées pour toutes les vierges consacrées au Seigneur dans les cloîtres anglo-saxons[1]. Mais on peut croire qu'elles ne furent jamais omises lorsqu'une fille ou une veuve, issue d'une des dynasties régnantes et du sang de la race d'Odin, venait demander le voile des épouses du Seigneur.

Les reines et les princesses anglo-saxonnes dans le cloître.

Car en Angleterre, comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, les religieuses sortaient des conditions les plus élevées en même temps que des plus humbles. Les unes étaient nées de ces races conquérantes et souveraines dont on a vu les exploits, où le sang des Mérovingiens venait parfois se croiser avec celui des rejetons de l'Olympe scandinave, et qui, en s'alliant toujours entre elles, maintenaient

1. Le N° 92 des *Excerptiones* de l'archevêque Egbert renouvelle la défense faite par le pape Gélase de donner le voile aux religieuses en dehors des fêtes de l'Épiphanie, de Pâques ou des Apôtres, si ce n'est à l'article de la mort. Ap. Thorpe, p. 333.

dans sa pureté native le prestige de la descendance d'Odin :

Du sang de Jupiter *issues* des deux côtés,

elles réunissaient tout ce que leurs compatriotes prisaient le plus en fait de grandeur et de majesté.

Mais, à côté d'elles et quelquefois au-dessus d'elles, quand l'élection les y avait placées, on voyait la fille du Saxon obscur, du *ceorl*, peut-être du Breton vaincu ; puis d'autres venues de plus bas ou de plus loin encore, rachetées de l'esclavage et dérobées aux outrages, aux souillures qui étaient la conséquence trop fréquente de la captivité. Toutes marchaient sous le même étendard, celui du sacrifice : elles en portaient toutes la glorieuse empreinte. Les unes renonçaient à la royauté, à la grandeur, à la richesse; les autres à la famille, à l'amour, à la liberté; toutes devaient renoncer à elles-mêmes. Les moindres par la naissance n'étaient certes pas celles à qui ce sacrifice avait le plus coûté. Il est trop probable que ces princesses et ces grandes dames anglo-saxonnes étaient naturellement hautaines et insolentes, dures et rudes au pauvre monde ; quelquefois sanguinaires et implacables, comme les héroïnes de l'épopée germanique, Chriemhilde et Brunehilde; et de tous les prodiges opérés par le christianisme en Angleterre, il n'en est guère de

plus merveilleux que d'avoir transformé un si grand nombre d'elles, au sein des communautés nouvelles, en filles dociles, en sœurs cordiales, en mères vraiment tendres et dévouées de leurs inférieures par l'âge ou le sang.

Il faut l'avouer, l'attention des annalistes de ces siècles reculés ne s'est guère portée que sur les reines et les princesses dont la vocation religieuse devait surtout édifier et toucher les âmes de leurs contemporains; qui belles, jeunes, recherchées en mariage par des princes leurs égaux, renonçaient au monde afin de réserver à Dieu tout leur amour, afin de consacrer, pour les générations futures des servantes de Dieu, maint refuge à la fois magnifique et paisible.

Nous ne pouvons que suivre les auteurs anciens, tout en profitant avec soin de toutes les indications qui jetteront quelque lueur sur l'âme et la vie des innombrables filles, d'origine plus humble, mais d'une vie aussi pure et d'un dévouement aussi courageux, qui se pressaient autour d'elles.

Ces reines et ces princesses nous offrent trois catégories principales : d'abord les vierges, vouées à Dieu dès le matin de leur vie, quelquefois même dès le berceau, comme les abbesses Ebba de Coldingham et Elfleda de Whitby, qui furent les amies et les protectrices si dévouées de Wilfrid. Puis les femmes qui se séparaient de leurs maris, du vivant de ceux-ci et souvent contre leur gré, pour embrasser la vie

religieuse : sainte Etheldreda en demeure le type le plus célèbre. Enfin les veuves, qui achevaient dans le cloître une vie le plus souvent consacrée sur le trône à l'active propagation comme à la généreuse pratique de la nouvelle religion. Nous en avons vu plus d'un touchant exemple, tel que celui de la reine Eanfleda, la première bienfaitrice de Wilfrid, qui, après la mort du roi Oswy, son mari, voulut abriter son veuvage à Whitby et y finir ses jours sous la crosse de sa fille.

Les premières religieuses sont formées en France,

Par un privilége qui honore notre France, ce fut chez nous, dans la patrie de la reine Berthe, de la première reine chrétienne des Anglo-Saxons, que vinrent se former les premières religieuses d'Angleterre. La France fut donc le berceau des religieuses anglo-saxonnes. Dès le temps des premiers missionnaires, et pendant que les monastères étaient encore peu nombreux, plusieurs d'entre les nouveaux chrétiens d'Angleterre allaient chercher les règles de la vie religieuse chez les Gallo-Francs, qui y avaient été initiés, depuis plus d'un siècle, par le glorieux saint Martin et, après lui, par saint Maur, le disciple chéri de saint Benoît, et par saint Colomban, l'illustre propagateur du monachisme celtique. C'était surtout leurs filles que les Anglais envoyaient ou amenaient en Gaule, et ces premières-nées de la grande chrétienté qui allait éclore en Bretagne semblent avoir été spécialement recueillies et formées dans les communautés des bords de la Marne et de la Seine, à

Jouarre, à Faremoutier, aux Andelys et plus tard à Chelles[1].

surtout à Faremoutier.

Jouarre, Faremoutier et les monastères circonvoisins, on doit s'en souvenir, formaient une sorte de province monastique, relevant de Luxeuil et peuplée par les disciples de saint Colomban[2]. La pieuse et courageuse Burgundofara, *la noble baronne de Bourgogne*, bénie dès son enfance par le saint patriarche de Luxeuil, gouvernait à Faremoutier la grande fondation qui a illustré son nom pendant douze siècles; elle y avait toute une colonie de jeunes Anglo-Saxonnes. Hilda, la grande abbesse de Whitby, songeait, elle aussi, dès qu'elle eut résolu de quitter le monde[3], à mener la vie religieuse dans un de ces cloîtres des bords de la Marne où sa sœur, Hereswida, la reine d'Est-Anglie, avant même d'être veuve,

1. Multi de Britannia monachicæ conversationis gratia, Francorum vel Gallicorum monasteria adire solebant; sed et filias suas eisdem erudiendas ac sponso cœlesti copulandas mittebant. Bede, l. III, c. 8.

2. Voir au tome II, livre IX, p. 587 et 595.

3. Voir au tome IV, p. 61. Bede dit que ce fut à Chelles qu'Hereswida se fit religieuse; Pagi, dans sa Critique de Baronius (ad ann. 680, c. 14 à 20), soutient, par des raisons trop longues à énumérer, que Bede et Mabillon se sont tous les deux trompés, l'un en supposant qu'Hereswida fut religieuse à Chelles, et l'autre que Hilda alla l'y rejoindre. Il prouve qu'il n'y avait aucune trace de la présence des deux sœurs dans les archives ou les calendriers de Chelles avant 1672, époque où la communauté obtint de l'archevêque de Paris, Harlay, sur le rapport du fameux casuiste Sainte-Beuve, la faculté de célébrer la fête de sainte Hilda le 27 novembre, et d'inscrire le nom de sainte Hereswida au calendrier de la sacristie, à la date du 9 décembre.

avait déjà cherché un asile et devait achever sa vie en pratiquant la règle monastique[1].

Ce n'étaient pas seulement, comme on pourrait le croire d'après ce rapprochement avec le grand apôtre celtique de la France orientale, les Northumbriennes, converties au christianisme par des missionnaires celtes, qui accouraient ainsi auprès des filles spirituelles de saint Colomban. C'étaient encore et surtout les jeunes princesses et les filles de grande maison du royaume de Kent, exclusivement converties par les missionnaires romains. L'arrière-petite-fille du premier roi chrétien des Anglo-Saxons, Earcongotha, ajouta un nouveau lustre à la communauté de Faremoutier par la sainteté de sa vie et de sa mort. Ce fut, dit Bede, une vierge de grande vertu, digne en tout de son illustre origine[2]. L'Est-Anglie fournit aussi son contingent à la puissante fondation de la noble Burgundofara : deux sœurs de cette Etheldreda, dont on a vu l'étrange histoire, gouvernèrent successivement, malgré leur qualité d'étrangères, l'abbaye gallo-franque de Faremoutier, pendant que leur sœur fon-

1. In eodem monasterio soror ipsius Hereswid, mater Aldulfi regis orientalium Anglorum, regularibus subdita disciplinis, ipso tempore coronam expectabat æternam. Bede, IV, 23. — Pagi croit qu'elle se fit religieuse sept ans avant la mort de son mari, mais avec le consentement de celui-ci.

2. Ut condigna parenti soboles, magnarum fuit virgo virtutum, serviens Domino in monasterio quod... constructum est ab abbatissa nobilissima, vocabulo Fara. Bede, III, 8.

dait le plus grand monastère de femmes qu'on eût encore vu en Angleterre[1]. Dix siècles plus tard, une autre princesse étrangère, recueillie à Faremoutier et vouée à l'immortalité par le génie de Bossuet, lui donnait l'occasion de consacrer à cette fameuse maison un panégyrique, plus applicable peut-être à la communauté du septième siècle qu'à celle du dix-septième. « Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours, où les joies de la terre étaient inconnues, où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas, sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfants, aussi bien que le pain aux forts, les commencements de la princesse Anne étaient heureux[2]. »

Lorsque la reine Bathilde, elle-même Anglo-Saxonne de naissance, eut rétabli le célèbre monastère de Chelles, l'illustre abbesse qu'elle y plaça vit sa communauté s'accroître par la foule de religieuses que la renommée de ses grandes qualités et de sa tendre bonté attira d'au delà de la Manche. Les chrétiens des deux sexes subirent cet attrait; car il

1. Sæthryd, filia uxoris Annæ regis... et filia naturalis ejusdem regis Ædilberg, quæ utraque, cum esset peregrina, præ merito virtutum... est abbatissa constituta. *Ibid.* Cf. Bolland., t. II Julii, p. 481.

2. *Oraison funèbre de la princesse palatine, Anne de Gonzague.*

y eut à Chelles autant de moines anglo-saxons que de religieuses. Tout y prospérait si bien ; tout y respirait une piété si active, si ardente et si charitable, que les rois de l'Heptarchie, séduits par le parfum de vertu et de bonne renommée qui s'exhalait du double monastère peuplé par leurs compatriotes, sollicitaient à l'envi l'abbesse Bertile de leur envoyer des essaims de cette grande ruche pour en peupler les nouvelles fondations de l'Angleterre[1].

Botulphe et les deux princesses est-anglienne

C'est de là que vint très-probablement ce Botulphe, dont on a déjà dit un mot, et qui fut un des contemporains de Wilfrid les plus activement dévoués à la propagation de l'institut monastique[2]. Avant d'être restitué à sa terre natale, il avait inspiré un vif et profond attachement à deux jeunes princesses est-angliennes qui, à peine sorties du berceau, avaient été envoyées en France pour y apprendre la vie monastique. Elles aimaient en lui, nous dit-on, un grand maître de la vie sainte et chaste, mais encore plus le compatriote, l'homme de leur pays et de leur race. Quand elles surent qu'il allait rentrer

1. Cujus conversatio sobria et benignissima advocavit plurimas fidelium animas feminarum immoque et virorum. Nec solummodo ex vicina provincia, sed etiam ex transmarinis partibus, sanctæ hujus feminæ felici fama percurrente, ad eam relictis parentibus et patria cum summo amoris desiderio... festinabant... Etiam a transmarinis partibus Saxoniæ reges illi fideles ab ea permissos postulabant... qui virorum et sanctimonialium cœnobia in illa regione construerent. *Vita S. Bertilæ*, c. 5 et 6, ap. Mabillon, Act. SS. O. S. B., voir t. III, p. 20.

2. Voir plus haut, au tome IV, p. 475

dans la patrie, elles demeurèrent pénétrées d'une tristesse dont elles ne purent se consoler qu'en le recommandant de leur mieux à leur jeune frère, qui était roi on ne sait trop où, sous la régence de leur mère : après quoi on n'entend plus parler d'elles[1]. Leur jeune et touchante image n'apparaît que pour témoigner ainsi de la persévérance de leur patriotisme au sein du pieux exil qui leur était imposé. C'est un sentiment dont nous retrouverons maintes fois la trace chez les religieuses anglo-saxonnes.

Y eut-il des religieuses celtiques chez les Anglo-Saxons?

Mais parmi ces premières religieuses de l'Heptarchie, n'y eut-il pas avant tout des vierges d'origine celtique, venues d'Écosse et d'Irlande, comme tous ces moines missionnaires dont on a vu les exploits? Rien de plus probable, bien que l'on n'en trouve aucune preuve positive. On ne saurait, à ce propos, passer sous silence une sainte princesse dont la mémoire est encore populaire dans le nord de l'Angleterre, et dont la plupart des annalistes se sont longtemps accordés à proclamer l'origine irlandaise, en même temps qu'ils reconnais-

1. Erant in eodem monasterio... sorores duæ Edelmundi regis... diligebantque præcipuum patrem Botulfum sicut doctorem sanctitatis et castimoniæ, et plurimum ob studium gentis suæ. Adhuc siquidem tenellulæ missæ fuerant ultra mare ad discendam in monasteriali gymnasio disciplinam cœlestis sophiæ. Videntes beatum ac dilectum Doctorem velle repatriare, mœrentes mandata imponunt præferenda regi et fratri. *Vita S. Botulfi*, ap. Acta SS. O. S. B., sæc. III, t. III, p. 3.

saient en elle l'initiatrice de la vie religieuse parmi les vierges et les femmes de la Northumbrie. A l'ouest de cette région, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Cumberland, sur un promontoire baigné par les flots de la mer d'Irlande et d'où l'œil peut par un temps clair embrasser à la fois les côtes méridionales de l'Écosse et les pics lointains de l'île de Man, un édifice religieux conserve encore le souvenir et le nom de sainte Bega[1]. Fille d'un roi d'Irlande, elle était, au dire de la légende, la plus belle personne de l'île, et le fils du roi de Norwége l'avait déjà demandée en mariage. Mais elle s'était vouée, dès sa plus tendre jeunesse, à l'Époux des vierges, et avait reçu d'un ange, comme sceau de ses fiançailles célestes, un bracelet marqué du signe de la croix[2]. Dans la nuit qui précéda le jour fixé pour ses noces, pendant que les gardes du roi son père, au lieu de faire le guet selon la coutume, le sabre au côté et la double hache sur l'épaule, étaient plongés dans

Légende de sainte Bega

1. En anglais *Saint-Bee's;* c'est le nom que porte encore le promontoire, surmonté d'un phare et situé un peu au midi de Whitehaven. Sur le revers méridional de ce cap, et abrité par sa hauteur contre les vents de mer, au milieu d'un groupe de beaux arbres, s'élève le prieuré, bâti par Raoul de Meschines, en 1120, et restauré en 1817 pour servir de collége ecclésiastique anglican. Il subsiste encore quelques débris précieux des constructions du douzième et du treizième siècle, et même, selon quelques antiquaires, de l'édifice saxon, détruit par les Danois, qui a précédé la fondation normande.

2. Accipe, inquit, eulogium istud a Domino tibi missum, quo te illi subaratam (*sic*) agnoscas. Pone ergo illud sicut signum super cor tuum et super brachium tuum, ut nullum admittas præter ipsum... Cf. Cantic. viii, 6.

l'ivresse avec leurs hôtes, elle s'échappa seule, sans autre richesse que le bracelet dont l'ange l'avait dotée, se jeta dans un esquif et alla débarquer sur la rive opposée, en Northumbrie, où elle demeura longtemps dans une cellule au milieu des bois, mêlant à la prière le soin des pauvres malades d'alentour[1]. La crainte des pirates qui infestaient les côtes la porta plus tard à gagner l'intérieur du pays. Que devint-elle ensuite? Ici la confusion, si fréquente dans tous ces récits entre la légende et l'histoire, devient à peu près inextricable. Est-ce elle qui, sous le nom de Heïu, nous est désignée par Bede comme celle à qui l'évêque Aïdan, apôtre de la Northumbrie, fit prendre le voile et qu'il plaça à la tête de la première communauté de filles qui eût été vue dans le nord de l'Angleterre[2]? Est-ce encore elle qui, sous le nom de Begu, après avoir abdiqué la dignité d'abbesse, vécut pendant trente années humble et simple religieuse, dans un des monastères soumis à la grande abbesse de Whitby,

1. Erat speciosa forma præ cunctis filiabus regionis illius... Virgo armillam super se fere indesinenter portavit... Indulgebant calicibus epotandis potentes ad potandum et viri fortes ad miscendam ebrietatem... Plures ex fortissimis Hyberniæ ambiebant totum palatium et uniuscujusque sica super femur suum et bipennis super humerum et lancea in manu ejus... Pater ejus... inventam reduceret, et reductam plagis vapularet multis... Omnia claustra ad tactum armillæ clavis David virgini egregiæ egredienti aperuit... In loco tunc temporis satis nemoroso secus litus maris posito cellam virgineam sibi construxit.. *Vita S. Begæ et de miraculis ejusdem.* Éd. Tomlinson, Carlisle, 1842, p. 46-55.

2. Voir plus haut, t. IV, p. 60.

Hilda, dont elle était devenue l'amie intime en même temps que la fille en religion[1]? Ce sont là des questions qui ont été longuement débattues par les érudits, et qu'il paraît impossible de trancher avec assurance[2]. Ce qui est certain, c'est qu'une vierge, du nom de Bega, figura parmi les saintes les plus anciennement connues et les plus longtemps populaires du nord-ouest de l'Angleterre. Célèbre dès son vivant par son austérité, sa ferveur et une sollicitude pour les pauvres gens, qui la portait, pendant la construction de son monastère, à préparer

1. Bede., *Hist. eccles.*, IV, 23.

2. La plupart des anciens auteurs ont cru à cette identité. Les Bollandistes eux-mêmes (t. II Sept , p. 694) semblent l'admettre, bien qu'ils n'aient point eu connaissance de la *Vie* de la sainte, écrite au douzième siècle par les moines de Saint-Bee's, et qui repose tout entière sur cette croyance. Mais ce document, intitulé *Vita S. Begæ et de miraculis ejusdem*, publié pour la première fois en 1842, d'après un manuscrit du Musée britannique, par M. Tomlinson, dans la collection intitulée *Carlisle Historical Tracts*, ne saurait, à notre sens, prévaloir contre le témoignage contemporain de Bede. Celui-ci, toujours si attentif à signaler l'origine scotique des personnages de cette race, quand il y a lieu, garde le silence sur celle de la première religieuse de Northumbrie : et les deux passages du même chapitre (IV, 23) où il parle de Heïu, la fondatrice de Hartlepool, et de Begu, contemporaine de la mort de Hilda, ne semblent nullement s'adapter à la même personne. Aussi le R. P. Faber, dans la *Vie de sainte Bega*, qu'il a publiée, étant encore anglican, en 1844, paraît bien croire qu'il y a eu au moins deux saintes, dont les actes ont été confondus par la tradition, et a soin de constater que son récit ne vise point à l'exactitude historique. — Le poëte Wordsworth a consacré, dès 1833, quelques-uns de ses plus beaux vers aux souvenirs, encore si populaires, de la sainte Irlandaise et des lieux qui portent son nom.

elle-même les aliments des maçons et à les aller servir dans leurs chantiers, en courant de place en place comme une abeille chargée de miel[1], elle demeura jusque dans le moyen âge la patronne des populations laborieuses et trop souvent opprimées de la région où la tradition nous la montre débarquant, seule et intrépide, sur une plage étrangère, pour fuir son royal fiancé. Au douzième siècle, le fameux bracelet que l'ange lui avait apporté y était gardé avec une tendre vénération : la pieuse confiance des fidèles en avait fait une relique, sur laquelle on faisait prêter serment aux usurpateurs, aux prévaricateurs, aux violents contre lesquels on n'avait pas d'autre défense, avec la certitude qu'un parjure commis sur un gage si cher et si sacré ne demeurerait pas impuni. C'était encore à Bega et à son bracelet que les cultivateurs avaient recours contre les impôts nouveaux et injustes dont les seigneurs voulaient les grever. En vain les pillards écossais ou les *prépotents* du pays, en foulant aux pieds de leurs coursiers les moissons des gens du Cumberland, se moquaient-ils des plaintes et des menaces de la clientèle de sainte Bega. « Que me veut cette bonne vieille, et quel mal pourra-t-elle me faire? » disait l'un. « Qu'elle vienne donc, votre Bega ! » disait un autre, « qu'elle vienne, et qu'elle fasse tout

1. In officinis monasterii construendis... manu sua cibos coquens parabat, artificibus apparebat, velut apis mellificans, currens et discurrens ministrabat. *Vita S. Begh.*, p. 55.

ce qu'elle voudra ! elle ne fera pas seulement tomber les fers des sabots de nos chevaux[1]. » Tôt ou tard la vengeance céleste atteignait les coupables ; et l'éclat de ces châtiments venait confirmer la foi du peuple dans la puissante intercession de celle qui, six cents ans après sa mort, protégeait encore énergiquement et efficacement, contre la dureté féodale, les captifs, les opprimés, la pudeur des femmes, le droit des petits, sur la rive occidentale de la Northumbrie, comme le faisait saint Cuthbert dans tout le reste de cette région privilégiée[2].

Du reste, à mesure qu'on entre dans les détails

1. Protulerunt in medium S. Begæ virginis armillam, quia confidebant inultum non præterire perjurium super illam perpetratum... Versabatur illo tempore controversia inter eos qui dominabantur terræ de Coupelandia, et homines subditos sibi, super quadam consuetudine qua boves solebant dominis pensari... Impetebantur homines et cogebantur plus reddere quam arbitrabantur se solvere debere...

« Quid mihi facere poterit vetula illa? » et manum ad secretiores partes natium admovens : « Hic, hic, inquit, sagittabit me. »... Quidam autem adolescentulus sagittam... jaciens..., percussit illum in fonticulo fondamenti, quem ipse manu sua designaverat... « Veniat Bega, veniat, et quod potest faciat. »... *De miraculis*, p. 68, 69, 62, 66. — On trouve dans cet opuscule un paragraphe curieux, p. 63, sur la terreur qu'inspirait dès le douzième siècle, aux routiers écossais, ces flèches des archers anglais qui devaient être si fatales à la noblesse française, dans les grandes batailles du quatorzième siècle.

2. Voir plus haut, t. IV, p. 438, 439. — Le récit des miracles de sainte Bega est évidemment de la même époque et conçu dans le même esprit que le *Libellus de admirandis beati Cuthberti virtutibus*. Le plus populaire de ces miracles, et celui dont la mémoire est encore restée dans le pays, rappelle le miracle qui est commémoré à Rome à la fête de sainte Marie des Neiges, le 5 août; une chute de neige, au cœur de l'été, vint délimiter exactement les possessions contestées du monastère, et qui étaient celles du domaine primitif

Confusion perpétuelle entre la légende et l'histoire.

de la vie des saintes religieuses de l'Angleterre, la difficulté de tracer la ligne de démarcation entre l'histoire et la légende devient de plus en plus manifeste. Mais, après tout, ne nous plaignons pas trop de cette confusion. La vraie histoire, « celle qui modifie les âmes, qui forme les opinions et les mœurs [1], » ne se fait pas seulement avec des dates et des faits, mais avec les idées et les impressions qui remplissaient et dominaient l'âme des contemporains. Ils ont traduit eux-mêmes, en faits, en anecdotes et en tableaux, les sentiments d'admiration, de reconnaissance et d'amour qui les enflammaient pour des êtres qu'ils croyaient d'une nature supérieure à la leur, et dont les bienfaits et les exemples survivaient aux ravages du temps et de l'inconstance humaine.

Il faut donc savoir se résigner à être poursuivi par cette confusion dans toute la série de nos récits, destinés bien plutôt à reproduire les croyances et les passions, les vertus et les vices des nouveaux chrétiens d'Angleterre, qu'à retracer, dans leur suite méthodique ou chronologique, des événements incertains ou insignifiants. Qu'il suffise à nos lecteurs d'être assurés que jamais nous ne nous permettrons de leur présenter, sous les apparences de la vérité, des actes ou des paroles qui ne sauraient prétendre à une certitude incontestée.

de la sainte recluse. Cf. le texte publié par Tomlinson, p. 64, et la tradition rapportée par les manuscrits du chapitre de Carlisle, ap. *Notes on saint Bega*, p. 15.

1. Littré. *Journal des Savants*, novembre 1862.

Division des religieuses dont la biographie a été conservée d'après les dynasties dont elles étaient issues.

Pour mettre un peu d'ordre dans les notes que nous avons pu glaner sur les religieuses anglo-saxonnes, il semble utile de les grouper par dynasties principales, d'après les familles et les contrées dont étaient issues toutes ces nobles femmes si dévouées à Dieu, à saint Pierre et à saint Benoît, qui ont pris place sur les autels de l'Angleterre catholique.

Les Northumbriennes.

Je crois n'avoir plus rien à ajouter sur les princesses northumbriennes issues d'Ella et d'Ida, de l'*Homme de feu* et du *Ravageur*. Les saintes et puissantes abbesses Hilda de Whitby, Ebba de Coldingham, Elfleda, la fille d'Oswy, vouée à Dieu dès la naissance, comme rançon de l'affranchissement de sa patrie, sa mère Eanfleda, qui, devenue veuve, alla finir sa vie dans l'abbaye de sa fille; ces noms, si souvent répétés, n'ont peut-être pas échappé à la mémoire de tous nos lecteurs. Ajoutons seulement que, d'après la tradition ancienne et généralement répandue[1], bien que contestée par l'érudition moderne, les trois fils d'Oswy, qui règnèrent successivement sur la Northumbrie et dont il a été si souvent question dans la vie de Wilfrid, furent tous les trois abandonnés par leurs femmes, qui voulurent se consacrer à Dieu; sans toutefois que les deux princesses mariées à l'aîné et au plus

1. Cette tradition, acceptée par Pagi (*ubi supra*) d'après Guillaume de Malmsbury, Alford et bien d'autres, est contestée par les Bollandistes, en ce qui touche les deux princesses mariées aux deux frères, Alchfrid, l'ami de Wilfrid, et Aldfrid, son ennemi.

jeune de ces princes aient suscité les mêmes luttes ou acquis la même célébrité que leur belle-sœur sainte Etheldreda, la femme du roi Egfrid.

Passons maintenant aux princesses de la plus ancienne des dynasties anglo-saxonnes, la première convertie au christianisme, celle des Ascings qui régnait sur les Jutes du royaume de Kent.

Les Ascings, ou dynastie de Kent.

La première et la plus historique des princesses de la descendance d'Hengist que nous rencontrons dans le cloître n'est autre que cette douce et dévouée Ethelburga, dont les aventures se lient d'une façon si intime à l'histoire des débuts du christianisme de la Northumbrie[1]. Fille du premier roi chrétien du midi de l'Angleterre, elle épousa le premier roi chrétien du Nord, cet Edwin dont la conversion fut si difficile, le règne si prospère et la mort si glorieuse. Après la ruine si prompte de cette première chrétienté northumbrienne dont elle avait été, avec l'évêque Paulin, l'initiatrice, la reine Ethelburga, recueillie avec une tendre sympathie par son frère, le roi de Kent, ne voulut plus d'autre couronne que celle de la sainte pauvreté. Elle obtint de son frère le don d'une ancienne villa romaine, située entre Cantorbéry et la mer, du côté qui regarde la France; elle y fonda un monastère où elle prit elle-même le voile. Elle fut ainsi la première veuve de race saxonne qui se consacra à la

Ethelburga, fondatrice de Lyminge.

1. Voir plus haut, t. III, p. 453 et 473.

vie religieuse. La vieille église de son monastère, du nom de Lyminge, subsiste encore; on y montre l'emplacement du tombeau de celle qui y passa les quatorze dernières années de sa vie, et qui, fille du fondateur de Cantorbéry et veuve du fondateur de York, servit ainsi de premier anneau entre les deux grands foyers de la vie catholique chez les Anglo-Saxons[1].

Nous n'ajouterons rien à ce qui a déjà été dit sur la fille d'Ethelburga, d'abord reine de Northumbrie, puis religieuse comme sa mère[2], et sur sa petite-fille, l'abbesse Elfleda, l'aimable cliente de saint Cuthbert et la généreuse protectrice de saint Wilfrid[3]. Mais elle eut une sœur, nommée Eadburga, qui fut religieuse avec elle à Lyminge et qui, ensevelie avec elle dans ce monastère, fut vénérée parmi les saintes d'Angleterre[4]. Son frère, marié comme l'avait été son père, à une princesse franque[5], arrière-petite-fille de Clovis et de sainte Clotilde, peupla de sa postérité les cloîtres anglo-saxons et

1. On a cru retrouver des débris de constructions romaines dans certaines parties de l'église actuelle de Lyminge. C'est sous un arc-boutant au sud-est du chœur qu'était située la tombe de sainte Ethelburge. — Rev. R. C. Jenkins, *Account of the church of S. Mary and S. Eadburgh in Lyminge*. London and Folkestone, 1859. Cf. *Gentleman's Magazine*, august 1862.

2. Voir au tome IV, pages 49, 137, et les tableaux généalogiques A et B.

3. Voir tome IV, p. 308 et 424.

4. Bolland. *Act., SS.* Februar., t. II, p. 383, et t. III, p. 690.

5. Emma, fille de Clotaire II. Boll., t. VIII Octob., p. 90.

même étrangers. Sans parler de ses petites-filles, Earcongotha, qui devint, comme on l'a déjà dit, abbesse de Faremoutier en France, et Ermenilda, reine de Mercie, que nous avons déjà rencontrée et que nous retrouverons plus loin parmi les abbesses d'Ely[1], ce second roi chrétien du plus ancien des royaumes de l'Heptarchie eut une fille, nommée Eanswida. Élevée par les missionnaires romains de Cantorbéry, elle reçut de leurs mains le voile des fiancées de Dieu. Elle se signala par la fondation d'un monastère qu'elle consacra, en vraie Romaine, à saint Pierre, et dont elle fut la supérieure, à Folkestone, au bord de ces blanches falaises, surmontées de verdoyants pâturages, qui attirent le premier regard des innombrables voyageurs que les nefs rapides de nos jours déposent en ce lieu sur la plage d'Albion.

Eanswida, fondatrice de Folkestone.

La légende s'est donné beau jeu à l'occasion de cette jeune et sainte descendante d'Hengist et de Clovis; elle a comblé les lacunes de sa biographie authentique par divers traits qui nous initient à l'idée que se faisaient les Anglo-Saxons de la puissance surnaturelle dont la vocation monastique investissait les filles de race souveraine. Son père, disait-on, avait voulu la marier, comme sa tante, à un prince northumbrien encore païen; elle s'y refusa obstinément. Le roi Eadbald ne chercha point à la contraindre;

1. Elles étaient toutes deux filles du roi Ercombert et de sainte Sexburga, elle aussi abbesse d'Ely après sa sœur Etheldreda. Voir le tableau généalogique D.

mais celui qui prétendait à sa main vint avec tout son cortége renouveler ses instances auprès d'elle, pendant qu'elle dirigeait elle-même les constructions de son cloître futur. Elle l'éconduisit sans pitié, en le défiant d'allonger, avec l'aide de ses faux dieux, une poutre qui se trouvait trop courte, tandis qu'elle réussit à obtenir la longueur nécessaire en priant de toute sa force le véritable Sauveur du monde. Une fois installée dans son monastère, elle en fit, comme toutes les fondations religieuses de ce temps, un grand établissement agricole en même temps qu'un sanctuaire ascétique et une école littéraire. On la vit, selon les récits populaires, d'abord apprivoiser les troupes d'oies sauvages qui dévastaient ses récoltes, mais que ses domestiques volaient dans sa basse-cour, et mangeaient à son grand déplaisir ; puis, du bout de sa crosse, creuser un canal d'un mille de long pour amener de l'eau douce à son monastère qui en manquait. Elle mourut, jeune encore, en 640 : son abbaye, construite trop près de la mer et sur un rocher qui surplombait, fut engloutie par les flots[1] ; mais la mémoire de cette fille des conquérants, conquise par l'amour de Dieu et du prochain, survécut longtemps dans les prières des fidèles[2]. Plus de six cents ans après sa

1. A Romanis monachis velatam esse, nullum dubium est, et monasticum institutum ab eisdem edoctam... — Oratorium suum rupibus suspensum, mari supereminens. Boll., t. IV August., p. 685, 686.

2. Les Bollandistes ont publié un fragment de son office.

mort, sous les Plantagenets, un puissant baron anglo-normand renouvela la fondation bénédictine de la princesse anglo-saxonne, et en consacra l'église à saint Pierre et à sainte Eanswida [1].

Légende de Domneva et de ses frères.

La légende s'est également emparée de toute une autre branche de la descendance de Hengist, issue d'un jeune frère d'Eanswida, mort avant son père [2]. Ce prince avait laissé deux fils et quatre filles; celles-ci furent toutes religieuses et comptées parmi les saintes [3]. Ses deux fils [4] furent vénérés à titre de martyrs, selon l'idée généralement répandue à cette époque, qui assimilait au martyre toute mort violente subie par des innocents. Ils furent assassinés par un *thane* nommé Thunnor, lequel voulait ainsi plaire au roi Egbert, quatrième successeur de saint Ethelbert, en le débarrassant de ses jeunes cousins qui pouvaient devenir des compétiteurs dangereux [5]. Ici la légende

1. Ce baron s'appelait Jean de Segrave, et sa femme Juliana de Sandwich. Stevens, I, 399, ex. Weever, p. 270.

2. Il s'appelait Ermenfred, et sa mort laissa le trône de Kent à son frère Ercombert, troisième roi chrétien, père du roi Egbert et des saintes Ermenilda et Earcongotha. — Voir le tableau généalogique B.

3. Ermenberga ou Domneva, Ermenburga, Etheldreda et Ermengytha.

4. Ethelbert et Ethelred.

5. Bede ne dit rien de tous ces faits; mais ils ont été racontés avec plus ou moins de détails par tous les historiens plus récents, Guillaume de Malmsbury, Siméon de Durham, Matthieu de Westminster, et surtout Thorne, dans sa Chronique de l'abbaye de Saint-Augustin de Cantorbéry. — Cf. Lappenberg, I, 239, et Thomas de Elmham, qui en contient une version très-détaillée, p. 207 à 239 de la nouvelle édition donnée par Hardwicke.

s'élève à la vraie poésie en même temps qu'elle consacre, comme presque toujours, la vraie morale. Pour mieux cacher, dit-elle, les ossements des victimes, l'assassin eut beau les ensevelir dans le palais du roi et jusque sous le trône où il siégeait dans les jours de fête[1] : une lumière surnaturelle vint dénoncer le crime en brillant sur cette tombe inconnue et en la révélant à la dévotion des fidèles. Le roi, tout confus, dut expier le crime commis à son profit, sinon par ses ordres. Appuyés par la clameur populaire, les deux illustres moines étrangers, qui étaient alors les justiciers et les pacificateurs du pays, le Grec Théodore, archevêque de Cantorbéry, et l'Africain Adrien, abbé de Saint-Augustin[2], lui firent comprendre qu'il fallait payer le *prix du sang*, c'est-à-dire la compensation prescrite par toutes les lois germaniques, à une sœur des victimes, d'autant plus que cette sœur, nommée Domneva, était mariée à un prince des Merciens, fils du sauvage et invincible Penda[3]. Ce prix du sang devait être soldé sous forme d'une donation territoriale, destinée à fonder un monastère où des vierges, consacrées à Dieu, prieraient à perpétuité pour obtenir le pardon céleste. Domneva demanda autant de terre que pourrait parcourir d'une seule traite une biche apprivoisée qui lui appartenait ; et cela dans

La course de la biche dans l'île de Than

1. In aula regia, sub regia cathedra. MATTH. WESTMONAST., p. 14.
2. Voir leur rôle dans l'histoire de Wilfrid au tome IV, page 201.
3. Voir les tableaux généalogiques B et C.

cette île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise, où avaient débarqué leur ancêtre Hengist et, deux siècles plus tard, saint Augustin; qui était ainsi doublement chère à la nation comme ayant été le site de la première occupation des Saxons et de la première apparition du christianisme parmi eux. C'était en outre une région très-fertile, la fleur et le bijou du pays, une sorte de paradis terrestre[1]. Le roi Egbert ayant consenti à cet arrangement, on se rendit sur le terrain : la biche fut lâchée, et le roi avec les siens la suivait des yeux, lorsque le scélérat Thunnor survint en s'écriant que Domneva n'était qu'une magicienne qui avait ensorcelé le roi au point de lui faire abandonner de si bonnes terres à l'instinct d'une bête. Puis, étant à cheval, il se mit à poursuivre la biche pour l'arrêter ; mais dans sa course effrénée, il rencontra un puits, où il demeura englouti et qui s'appela, depuis lors, *Thunnor's leap*, ou le saut de Thunnor[2]. La

1. Post sororem eorum Dompnenam misit, ut ipsa interfectionis pretium reciperet... Venit rex tristis, veniam petiit... Respondit Dompnena : Quantum cerva mea domestica uno impetu percurrere poterit... Emissa cerva currit velociter, aspiciente rege cum suis hilari vultu cursum cervæ... Insula arridens bona rerum copia, regni flos et thalamus... in qua tanquam quodam Elysio... Clamavit Dompnenam incantatricem, et insipientem regem qui terram fertilem et nobilem bruti animalis indicio tradidit.

2. L'emplacement du puits et tout le tracé de la course de la biche se trouvent sur une vieille et curieuse carte de l'île de Thanet, qui a été reproduite en petit dans le *Monasticon* de Dugdale (I, 84) et par les Bollandistes (t. IV de juillet, p. 513), mais dont le fac-simile exact se trouve dans la nouvelle édition d'Elmham.

biche courut si bien qu'elle sut enclore quarante-huit charruées de terre, en traversant toute l'île dans deux directions différentes avant de revenir auprès de sa maîtresse. Le territoire ainsi délimité fut abandonné à Domneva et à sa postérité spirituelle. L'archevêque Théodore consacra aussitôt la nouvelle fondation, qui prit le nom de *Minster*, comme qui dirait le Monastère par excellence[1].

Domneva, devenue veuve, et qui prit alors le nom d'Ermenberga[2], fut la première abbesse de la nouvelle communauté qui compta bientôt soixante-dix religieuses. Mais elle en abandonna promptement le gouvernement à sa fille Mildreda, qu'elle avait envoyée en France, à Chelles, pour y recevoir une éducation littéraire et religieuse. L'abbesse de Chelles, loin d'encourager la jeune princesse à embrasser la vie monastique, employa toutes sortes de menaces et de mauvais traitements pour la contraindre d'épouser un de ses proches : ainsi du moins le veut la légende, trop singulière, trop différente en ce point de tous les récits analogues pour ne pas tenir par quelque point à la réalité des faits. Mais Mil

1 Ce monastère, comme tous ceux de l'Angleterre, fut détruit par les Danois, puis reconstruit sous les Normands. Il en reste encore une vaste et belle église, qui vient d'être restaurée. — On croit reconnaître les vestiges de la construction primitive de Domneva, dans une portion de la tour de cette église, bâtie en gros cailloux et en tuiles romaines. *Gentleman's Magazine*, July 1862.

2. Selon une autre version, elle s'appelait au contraire Ermenberga, avant d'être abbesse, et ne prit qu'alors le nom de *Domna Ebba*, ou Domneva. Bolland., t. VIII Octobr., p. 91.

dreda résista victorieusement à cette tentation : elle revint en Angleterre pour gouverner l'abbaye fondée par sa mère et pour donner l'exemple de toutes les vertus monastiques à ses soixante-dix compagnes.

Grande popularité de Mildreda.

On a très-peu de détails sur sa vie : on n'en est que plus étonné de la popularité extraordinaire et prolongée qui s'attacha à son nom, à ses reliques, à tout vestige d'elle. Cette popularité éclipsa celle de saint Augustin dans la contrée même qu'il avait le premier conquise à la foi, au point que le rocher qui avait reçu l'empreinte des premiers pas d'Augustin[1], et qui est un peu à l'orient de Minster, a pris et gardé jusqu'au dix-huitième siècle le nom de *rocher de Sainte-Mildreda*.

Il faudrait tout un chapitre pour raconter les luttes violentes, les visions et autres incidents qui se rattachent à l'histoire de ses reliques, à ce que les hagiographes nomment sa gloire posthume. Son nom, comme celui de diverses autres religieuses anglo-saxonnes, est redevenu à la mode de nos jours, mais ne rappelle plus à nos ingrats contemporains que la vague poésie du passé. Or, il se retrouve mêlé à l'histoire des Danois et des Normands, de Canut le Grand, d'Édouard le Confesseur, de Lanfranc, d'Édouard Ier, le terrible vainqueur des Écossais et des Gallois[2]. Le culte de Mildreda s'in-

1. Voir plus haut, t. III, p. 360. — Cf. Stanley, *Historical memorials of Canterbury*.

2. Bolland., *loc. cit.* — Cf. Oakley, *Life of S. Augustine*, p. 134

terpose au milieu de tous ces personnages avec toutes sortes d'anecdotes édifiantes ou amusantes, qui touchent aux fibres les plus délicates et les plus diverses du cœur humain. Dans ces anecdotes, il y en a pour tous les rangs et pour tous les goûts. A côté de la scène touchante où l'on voit la femme persécutée d'Édouard le Confesseur, abandonnée de tous, mais consolée par l'apparition de Mildreda; à côté de la translation solennelle de ses reliques par l'archevêque Lanfranç, on rencontre des historiettes grotesques, comme celle d'un sonneur de cloches qui, s'étant endormi devant sa châsse, est réveillé par un grand soufflet que lui administre la sainte princesse, en lui disant : « On est ici à l'oratoire et non au dortoir[1]. » Dans cette prodigieuse efflorescence de l'imagination vivifiée par la foi, qui a enlacé pendant plusieurs siècles toute la société chrétienne, la légende faisait ainsi la part de chacun, des têtes couronnées comme du petit peuple; elle savait, en même temps, faire rire et pleurer. Rentrons dans l'histoire en constatant que Guillaume le Conquérant, devenu maître de l'Angleterre, respecta formellement le droit d'asile revendiqué par les criminels auprès des reliques de Mildreda; car, tout en détruisant la royauté anglo-saxonne, il eut grand soin de ne porter aucune atteinte à la dévotion per-

1. Inæstimabili decore fulgida... elata palma, alapam ei dedit, docens oratorium, non dormitorium, ibi esse. Bolland., tom. IV Julii, p. 518.

sévérante de ses nouveaux sujets pour les saints et les saintes issus de leurs dynasties nationales.

Les sœurs de Mildreda ;

Mildreda eut deux sœurs dont le nom se rapproche du sien en vertu de ce goût bizarre pour l'allitération, qui caractérise les dénominations anglo-saxonnes. Elles s'appelaient Milburga et Milgytha ; elles furent toutes deux religieuses comme leur sœur, comme leur mère, comme leurs trois tantes, comme leur grand'tante Eanswida, comme leurs arrière-grand'tantes Ethelburga et Eadburga[1]. Nous voici à la quatrième génération de la descendance du premier roi chrétien, et c'est bien le cas de dire avec Mabillon : *Puellarum regiarum, quibus idem animus fuit, numerus iniri vix potest*[2]. On comparait ces trois filles de la fondatrice de Minster à la Foi, à l'Espérance et à la Charité[3]. On ne sait rien de Milgytha, si ce n'est qu'elle fut religieuse à Cantorbéry[4].

Milburga

Quant à Milburga, elle fut consacrée par l'archevêque Théodore, abbesse d'un monastère fondé à Wenlock, au delà de la Saverne, sur les confins de la domination anglo-saxonne et du territoire encore maintenu par les Celtes de Cambrie. Comme Mildreda, elle a fourni à la légende monastique plus d'un trait expressif. La jeune abbesse fut exposée,

1. Voir le tableau généalogique B.

2. Act. SS. O. S. B. sæc. III, 1, p. 40.

3. Nomina simillima, par formarum gloria... mens et amor et sanctitas trium erat unica. Hinc Milburga, ut fides, inde Milgytha, ut spes, media coruscat Mildretha, ut caritas. Bolland., *loc. cit.*, p. 516.

4. Bolland., t. II Januar., p. 176.

comme tant de ses pareilles, aux poursuites d'un prince voisin qui, voulant absolument l'épouser, essaya de s'emparer, à main armée, de sa personne. Comme elle fuyait devant cette troupe sacrilége, une rivière qu'elle venait de franchir s'enfla tout à coup et opposa un obstacle insurmontable au trop amoureux prétendant, qui renonça désormais à la poursuivre. Un autre miracle, qui lui est attribué, rappelle le plus touchant de ceux dont il est question dans la vie de Wilfrid. Une pauvre veuve vint la trouver un jour qu'elle était seule dans son oratoire et, se jetant à genoux, toute en pleurs, devant elle, la supplia de ressusciter son enfant mort dont elle lui apportait le pauvre petit cadavre. — Milburga lui de- et l'enfant mor
manda si elle était folle. « Allez, » lui dit-elle, « en-
« terrez votre fils et préparez-vous à mourir vous-
« même, comme votre enfant ; car nous ne naissons
« tous que pour mourir. — Non, non, » reprit la veuve, « je ne vous quitterai pas jusqu'à ce que « vous m'ayez rendu mon fils vivant. » — Alors l'abbesse se mit en oraison auprès du cadavre, et aussitôt elle parut à la pauvre mère toute enveloppée d'une flamme descendue du ciel, emblème vivant de l'ardeur de sa prière. Au bout d'un instant, l'enfant revint à la vie. Quand Milburga fut arrivée au terme de sa propre vie, toute parfumée de charité et de chasteté, elle réunit autour de son lit de mort toute sa communauté. « Sœurs bien-aimées, » leur dit-elle, « je vous ai toujours aimées comme mon âme,

« et j'ai veillé sur vous comme une mère. Me voici « au terme de mon pèlerinage; je vous laisse à Dieu « et à la bienheureuse vierge Marie. » Sur quoi elle expira. Quatre cents ans après sa mort, son monastère, dévasté par les Danois, fut rétabli par une colonie de moines de Cluny : pendant qu'ils reconstruisaient l'église, un parfum céleste trahit le lieu de la sépulture de Milburga. Ses reliques furent exposées à la vénération publique; une foule innombrable y accourut; vieux et jeunes, riches et pauvres, y arrivaient à l'envi. Tout le pays environnant était recouvert par les flots de pèlerins, tant était grande encore, malgré la double invasion des Danois et des Normands, malgré les siècles écoulés, la fidélité du peuple anglais à la mémoire des premiers saints de sa race[1].

3 février 722.

Ces trois sœurs étaient petites-filles du sauvage Penda.

Pour ne pas séparer ces trois sœurs de leur mère, nous en avons parlé à la suite des saintes religieuses de la dynastie de Hengist et d'Ethelbert, dont elles étaient issues du côté maternel. Mais par leur père, qui appartenait à la famille régnante en Mercie, elles étaient les propres petites-filles de Penda, le plus terrible ennemi du nom chrétien[2].

En effet, une transformation encore plus subite et

1. Non a te recedam, nisi prolem meam restituas vivam... Vos hactenus, dilectissimæ sorores, sicut animæ meæ viscera dilexi... Capgrave, ap. Bolland., t. III Februar., p. 390. — Vix patuli campi capiebant agmina viatorum... cunctos in commune præcipitante fide. Guill. Malmesbury, *De gest. reg.*, lib. II, c. 13.

2. Voir le tableau généalogique C.

La dynastie de Mercie, qui descend de Penda, est celle qui fou le plus de saintes et de religieus

non moins complète que celle des petites-filles du *Ravageur* et de l'*Homme de feu* en abbesses et en saintes, fut celle de la postérité du féroce Penda de Mercie, de ce belliqueux octogénaire, qui avait été le dernier et le plus redoutable héros du paganisme anglo-saxon[1]. De toutes les races descendues d'Odin, qui se partagèrent la domination de l'Angleterre, aucune n'a fourni plus de religieuses et de saintes, inscrites au calendrier national, que la progéniture de Penda; comme si elle avait voulu payer ainsi une généreuse rançon des calamités infligées aux nouveaux chrétiens d'Angleterre par leur plus cruel ennemi[2]. Nous ne parlerons plus ici de son premier-né, dont l'amour pour la fille d'Oswy fit le premier-né de l'Église en Mercie, le premier chrétien baptisé de ce pays[3]; ni de son premier successeur Wulfhere, le généreux fondateur de Peterborough; ni de son autre successeur Ethelred, cet ami dévoué de Wilfrid, qui termina ses trente ans de règne par dix ans de vie dans le cloître : nous n'avons affaire en ce moment qu'aux filles et petites-filles du vainqueur sanguinaire qui avait exterminé tant de rois chrétiens chez les peuples voisins de ses États.

Une tradition invétérée chez les anciens annalistes anglais veut que deux de ses filles, Kyneburga et

1. Voir au tome IV, livre XIII, chap. 4, § 4.

2. Ita parens perpetuo in Deum rebellis sanctissimos cœlo fructus effudit. THOMAS DE ELMHAM, p. 189.

3. Voir au tome IV, page 116.

Kyneswitha, aient toutes deux renoncé au mariage pour se consacrer à Dieu. L'aînée, mariée à l'ami intime de son frère Peada, au fils aîné du roi Oswy de Northumbrie, l'ami et le premier protecteur de Wilfrid[1], l'aurait quitté avec son consentement pour achever sa vie dans le cloître. La plus jeune, recherchée en mariage par Offa, roi des Saxons de l'Est, n'avait usé de ce rapprochement que pour déterminer le jeune prince à embrasser la vie monastique, comme elle voulait le faire elle-même[2]. Une érudition plus sûre a contesté l'authenticité de cette tradition[3]. Mais elle a démontré que ces deux filles du sanguinaire Penda contribuèrent, avec leurs frères, à la construction de la grande abbaye de Medehampstede ou du Burg de Pierre ; que leurs noms figurent dans les actes de l'assemblée nationale, qui garantit cette fondation, et que leur vie solitaire et virginale s'écoula dans une retraite voisine du nouveau sanctuaire. Après leur mort, elles furent enterrées à Peterborough ; leurs reliques, heureusement retrouvées après l'incendie du monastère et le massacre de tous les moines par les Danois, y furent rapportées lors de la res-

1. Voir plus haut, tome IV, page 116.

2. Guill. Malmesb., Ricard, Cirencester, Alford, Harpsfeld, Capgrave, etc. Pagi lui-même accepte cette tradition : *Crit. in Baronium*, ad ann. 680.

3. Act. SS. Bolland., t. I Martii, p. 441. — On ne sait d'après quelle autorité le continuateur de Dugdale fait de Kyneburga la première abbesse du grand monastère de Glocester, dont l'église, aujourd'hui cathédrale, est un des plus curieux monuments de l'Angleterre. Stevens. I, 266.

tauration du grand monastère, et continuèrent à y être vénérées jusque dans le douzième siècle. 870.

Une troisième fille du terrible Penda, Eadburga, fut, elle aussi, religieuse et même abbesse à Dormuncester, selon le martyrologe anglican. Son fils Merwald, qui ne régna pas, comme ses trois frères, et ne dépassa pas le rang de *subregulus* ou d'ealdorman, épousa celle qui fut depuis abbesse de Minster, et en eut les trois saintes sœurs, Milburga, Mildreda et Milgytha, dont on vient de parler. Un autre fils, Wulfhere, celui qui lui succéda sur le trône de Mercie, eut une sainte pour femme, et de cette alliance sortit une autre sainte, Wereburga, qui fut la quatrième des petites-filles de Penda que l'Angleterre reconnaissante plaça sur les autels. † 680.

Le mariage de Wulfhere, fils et successeur de Penda, lui donnait pour épouse Ermenilda, fille du roi de Kent, et petite-fille, par sa mère, d'Anna, roi d'Est-Anglie, qui avait péri sur le champ de bataille en défendant son pays et sa religion contre les coups de Penda[1]. Cette religion, désormais triomphante, réconciliait et unissait la postérité du meurtrier avec celle de la victime. Nous arrivons ainsi, à travers la dynastie essentiellement chrétienne et monastique des Ascings de Kent, à la dynastie des Uffings d'Est-Anglie, également remarquable par la foule de saintes religieuses qu'elle a produites. Le roi Anna, qui épousa la sœur de Hilda, la célèbre abbesse de Whitby, avait

Les Uffings ou dynastie d'Est-Anglie.

1. Voir plus haut, t. IV, p. 98.

eu une fille naturelle qui fut religieuse en France en même temps que la fille issue d'un premier mariage de la femme de son père; toutes les deux, comme on l'a déjà dit, furent abbesses de Faremoutier[1], et toutes deux sont comptées parmi les saintes.

Les trois filles du roi Anna, mort sur le champ de bataille.

De son union avec la sœur de Hilda, il eut trois filles et un fils. Ce fils devint à son tour père de trois filles, dont deux furent successivement abbesses du monastère de Hackness, en Northumbrie, fondé par leur grand'tante sainte Hilda, et la dernière, Eadburga, est cette abbesse de Repton que nous avons déjà rencontrée comme amie de l'illustre et généreux solitaire, saint Guthlac[2].

Withburga et sa communauté nourries par le lait des biches.

Les trois filles du roi Anna comptent toutes trois parmi les saintes, Etheldreda, Sexburga et Withburga. Parlons d'abord de celle-ci, bien qu'elle fût la plus jeune des trois. Mise en nourrice à la campagne, elle y était restée quand elle apprit, toute jeune encore, la mort du roi son père sur le champ de bataille. Elle résolut aussitôt de chercher un refuge pour le reste de sa vie dans la virginité claustrale. Elle choisit pour asile un modeste débris du domaine paternel à Dereham, dans le Norfolk, et se mit à y construire un petit monastère. Mais elle était si pauvre qu'elle n'avait à manger que du pain sec pour elle, pour ses compagnes et pour les maçons qui bâtis-

654.

1. Voir plus haut, page 258, note 1, et le tableau généalogique D.

2. Voir plus haut, p. 125.

saient sa demeure future. Un jour, après qu'elle eut longtemps invoqué la sainte Vierge, elle vit sortir de la forêt voisine deux biches qui venaient boire au ruisseau dont l'onde pure arrosait ce site retiré. Elles avaient les mamelles chargées de lait et se laissèrent traire par les mains virginales des compagnes de Withburga ; elles revinrent chaque jour à la même place et fournirent ainsi une ration suffisante pour la nourriture de la petite communauté et de ses ouvriers[1]. Cela dura jusqu'à ce que le prévôt du domaine royal, homme sauvage et méchant, et qui voyait de mauvais œil la naissante maison de Dieu, entreprit de faire la chasse aux deux bêtes secourables. Il se mit à les poursuivre avec ses chiens à travers la campagne ; mais ayant voulu franchir une haie fort élevée, avec cette fougue audacieuse qui caractérise encore aujourd'hui les cavaliers anglais, son cheval demeura embroché sur un pieu de la haie et le chasseur se cassa la tête[2].

1. Juxta mare cum sua nutrice in quodam vico paterni juris. Ad sanctimonialem confugit professionem, ubi in umbra alarum Dei sperans suaviter requievit... In humilem locum paterni juris devenit... Mittit ad fontem quo silva grato irrigatur fluvio... Duæ assiliunt cervæ... Has mulgebant manus virgineæ... Præpositus ipsius villæ... adductis canibus nitebatur insontes feras captare. Bolland., t. II Martii, p. 606.

Il existe encore à East-Dereham, petite paroisse du Norfolk, un puits qui porte le nom de sainte Withburga; il est alimenté par une source qui avait jailli au lieu même où avait été déposé le corps de la sainte, avant sa translation à Ely. *Notes and queries*, série III, tome III, p. 247.

2. Le chroniqueur monastique décrit l'accident avec tout l'entrain

Withburga acheva sa vie dans cette pauvre et humble solitude ; mais le parfum de ses douces vertus s'en exhalait au loin. Le renom de sa sainteté se propagea dans tout le pays environnant. Le culte que lui vouèrent les gens du Norfolk se maintint avec la persévérance propre à la race anglo-saxonne, à ce point que, deux siècles après sa mort, ils prirent les armes pour disputer ses reliques aux moines d'Ely, qui venaient s'en emparer, de par le roi, pour les réunir avec celles de ses sœurs à Ely.

trois générations de saintes du sang d'Odin, abbesses à Ely.

C'est aussi à Ely, dans cette métropole monastique de l'Est-Anglie, dans cette reine des abbayes anglaises, qu'il faut nous transporter pour y contempler trois générations de princesses issues du sang des Uffings et des Ascings, et couronnées de l'auréole des saintes. Ce sont d'abord les deux reines de Mercie et de Kent, Etheldreda, que nos lecteurs connaissent déjà [1], et sa sœur aînée Sexburga. Cette princesse accomplie avait épousé celui des rois de Kent qui, après Ethelbert, montra le plus de zèle pour la propagation de l'Évangile. Ce fut elle surtout qui l'excita à détruire les dernières idoles qui restaient encore dans son royaume. Après vingt-quatre ans de vie conjugale, elle devint veuve et fut régente,

Sexburga, reine de Kent.

640-664.

d'un habitué de *steeple-chase*. — Equus in obstantem sepem urgentibus calcaribus incurrit, secusque acuta sude transfixus ilia, dum resiliendo tergiversaretur, sessor superbus supino capite excutitur, fractaque cervice exanimatur.

1. Voir plus haut, dans l'histoire de Wilfrid, tome IV, page 240.

pendant quatre autres années, du royaume de son fils. Dès que celui-ci fut en âge de régner, elle abdiqua non-seulement la couronne, mais la vie séculière, prit le voile des mains de l'archevêque Théodore, et alla fonder un monastère dans l'île de Sheppey, située à l'embouchure de la Tamise, et séparée de la terre ferme par ce bras de mer où Augustin, le jour de Noël 597, avait baptisé d'un seul coup dix mille Saxons. Ce monastère prit et garda le nom de *Minster*, comme celui que fondait à la même époque sa nièce Domneva, dans l'île voisine de Thanet. On en voit encore l'église non loin de la grande rade de Sheerness, qui est devenue l'une des principales stations de la marine britannique. Elle y gouverna une communauté de soixante-dix-sept religieuses, jusqu'au jour où elle apprit que sa sœur Etheldreda, se dérobant au roi son époux, d'après les conseils de Wilfrid, s'était réfugiée dans les marécages de leur pays natal et y avait créé un nouvel asile pour les âmes résolues à servir Dieu dans la solitude et la virginité. Sur quoi Sexburga résolut de retourner dans son pays pour y devenir simple religieuse sous la crosse de sa sœur. « Adieu, mes filles, » dit-elle à ses compagnes réunies autour d'elle, « je « vous laisse Jésus pour protecteur, ses saints anges « pour paranymphes, et une de mes filles pour supé- « rieure... Je m'en vais en Est-Anglie, où je suis « née, afin d'y avoir pour maîtresse ma glorieuse « sœur Etheldreda, et de prendre part d'abord à ses 664-665.

« travaux ici-bas, puis à sa récompense là-haut. »

Abbesse à Ely après sa sœur.

Elle fut reçue avec enthousiasme à Ely : toute la communauté vint au-devant d'elle; les deux reines, les deux sœurs, pleurèrent de joie en se retrouvant. Elles vécurent ensuite dans l'union la plus douce et la plus tendre, en rivalisant de zèle pour le service de Dieu et le salut des âmes, mais Sexburga s'efforçant toujours de prendre des leçons d'humilité et de ferveur auprès d'Etheldreda. Quand celle-ci mourut, ce fut Sexburga qui la remplaça comme abbesse, et qui gouverna pendant vingt ans le grand monastère est-anglien avant d'aller reposer auprès de la tombe qu'elle avait érigée à sa sœur [1].

679.

6 juillet 699.

Outre ses deux fils qui régnèrent successivement sur le pays de Kent, Sexburga eut deux filles : l'une, Earcongotha, vécut et mourut, comme on l'a déjà vu, dans un monastère français ; l'autre, Ermenilda, mariée au fils et au successeur de Penda, avait été, avec l'illustre exilé Wilfrid, le principal instrument de la conversion définitive de la Mercie, du plus grand royaume de l'Heptarchie. Comme sa mère, elle usa de toute l'influence que lui donnait l'amour

Ermenilda, fille de Mercie, abbesse d'Ely près sa mère.

1. Vobis, o filiæ, Jesum derelinquo tutorem, sanctosque angelos paranymphos... Ego gloriosæ sororis meæ magisterio informanda... Regina reginam excepit, soror sororem cum tripudio introducit, fundunt ubertim præ gaudio lacrymas; et ex vera caritate inter eas lætitia germinatur. Cœlesti namque dulcedine delectatæ alterna invicem consolatione proficiunt. Venit dives illa de prælatione ad subjectionem... Federatæ invicem beatæ sorores in unitate fidei... *Historia Eliensis*, l. I, c. 18, 35.

de son mari pour extirper les derniers vestiges de l'idolâtrie dans le pays qui avait été le plus redoutable foyer et le dernier boulevard du paganisme anglo-saxon[1]. L'exemple de ses vertus était d'ailleurs la plus efficace des prédications; et, parmi toutes ces vertus, c'était par son invincible douceur, par sa pitié pour tous les genres d'infortunes, par son infatigable miséricorde, qu'elle touchait surtout le cœur de ses sujets[2]. Puis, comme sa mère, elle voulût s'offrir elle-même en holocauste au Dieu à qui elle avait achevé de ramener son peuple; devenue veuve, elle se fit religieuse comme sa mère et sous sa mère, car ce fut à Ely qu'elle alla prendre le voile, afin d'y vivre dans l'humilité et la chasteté sous une autorité doublement maternelle. La mère et la fille se disputaient à qui donnerait les plus beaux exemples d'humilité[3] et de charité. Enfin, et encore comme sa mère, à la mort de celle-ci, Ermenilda devint abbesse et fut ainsi la troisième princesse du sang des Uffings qui gouverna la com- † 675.

1. Nec quievit invicta, donec idola et ritus dæmoniacos extirparet... Rex... sanctis uxoris desideriis, petitionibus ac monitis ultro se inclinans... Joann. Brompton, ap. Bolland., t. II Februar., p. 687. — Voir plus haut, t. IV, p. 195.

2. Ad omnem pietatem, compassionem et omnium necessitudinum subventionem materna viscera ante omnia inducbat. Eadem in omnibus benignitas, in Christo caritas erat. *Ibid.*, p. 691.

3. Contendebant alterutra pietate mater et filia, quæ humilior, quæ possit esse subjectior : mater sibi præferebat ejus, quam genuerat, virginitatem; virgo matris auctoritatem : utrinque et vincere et vinci gaudebant. Gotselinus, *Vita S. Wereburgæ*, ap. Bolland., t. I Februar., p. 388.

munauté de plus en plus florissante d'Ely. La chronique du lieu affirme que ce ne fut pas sa naissance, mais bien ses vertus et même son amour de la sainte pauvreté qui la firent préférer à toute autre par le suffrage unanime de ses nombreuses compagnes[1]. Elle se montra digne de cette unanimité. Ce fut moins une supérieure qu'une mère. Après une vie pleine de sainteté et de justice, son âme alla recevoir au ciel la récompense éternelle, et son corps fut enseveli à côté de sa mère et de sa tante, dans l'église de la grande abbaye qui eut ainsi le singulier privilége d'avoir pour ses trois premières abbesses une reine de Northumbrie, une reine de Kent et une reine de Mercie.

Wereburga, fille d'Ermelinda, quatrième abbesse d'Ely de la même souche.

Mais cette célèbre communauté devait en outre être le foyer spirituel d'une quatrième abbesse et d'une quatrième sainte en qui se croisait le sang de Penda et d'Anna[2], des vainqueurs et des vaincus. C'était Wereburga, fille unique d'Ermelinda, et qui avait, non pas suivi, mais précédé sa mère dans le cloître.

Au sein de leurs palais, ces chrétiennes couronnées avaient ressenti le mépris des richesses, du luxe et de la pompe mondaine ; elles s'y regardaient

1. Voto unanimi et consensu totius congregationis... successit: quæ totius dominationis ambitione neglecta .. ad Christi paupertatem, quam optaverat, pauper ipsa devenit... A cunctis digne suscepta, otius mater congregationis effecta est. Transivit autem plena sanctitate et justitia ad regna cœlestia.

2. Voir les tableaux généalogiques B, C, D.

comme les captives de la vanité[1]. Malgré l'éclat d'une beauté vantée, comme celle d'Etheldreda, par les annalistes, Wereburga repoussa tous les prétendants qui aspiraient à sa main. Un monastère lui paraissait le plus beau des palais. Elle alla donc rejoindre sa grand'tante Etheldreda à Ely, avec le consentement de son père, qui l'y conduisit solennellement, accompagné du cortége royal. Quand sa grand'mère, la reine Sexburga, et sa mère, la reine Ermenilda, l'y eurent suivie, on vit trois générations de princesses issues du sang d'Odin et de Hengist, l'aïeule, la mère et la fille, revêtues du même habit et astreintes à la même règle, pour le service de Dieu et des âmes. Wereburga y vécut longtemps en simple et humble religieuse, remplissant à son tour tous les offices de la communauté, jusqu'au jour où, après la mort de sa mère, † 699.
elle fut appelée à la remplacer comme abbesse.

Son oncle Ethelred, qui après un règne de trente ans, devait finir sa vie dans le cloître, fut tellement frappé de la prudence et de la capacité qui se mêlaient chez Wereburga à la sainteté, qu'il lui confia une sorte de suprématie ou plutôt un droit d'inspection générale sur les diverses abbayes de filles dans

1. Viluerant divitiæ tam matri quam filiæ : palatium habebant pro monasterio : aurum, gemmæ, vestes auro textæ, et quicquid fert pompatica mundi jactantia onerosa sibi magis erant quam gloriosa : et si forte his uti ad tempus regia compelleret dignitas, dolebant se potius vanitatis subjectas tanquam captivas. Act. SS. Bolland., Febr. t. I, p. 387.

ses États[1]. Ce fut ainsi qu'avant de gouverner Ely elle passa tour à tour à la tête des communautés de Weedon, de Trentham, de Hanbury, laissant partout un parfum de vertu et de bonté, avec des souvenirs d'une si constante sollicitude pour le bien de tous, qu'ils ont rendu sa mémoire chère au peuple et que la légende s'en est emparée selon son habitude. De tous les traits qui ornent sa biographie, nous ne voulons en citer qu'un seul, parce qu'il explique mieux que tout autre la popularité de sa mémoire. Il arriva un jour qu'un berger du domaine de son monastère de Weedon, d'ailleurs recommandable par sa sainte vie, fut maltraité par l'intendant de ce domaine avec cette brutalité sauvage que les Anglais modernes n'ont que trop souvent empruntée à leurs ancêtres saxons. A ce spectacle, la nièce du souverain de la Mercie, la petite-fille du terrible Penda, alla se jeter aux genoux du cruel régisseur : « Pour l'amour de Dieu, » s'écria-t-elle, « épargnez cet innocent : il est plus « agréable que vous et que moi aux yeux de Celui « qui du haut du ciel contemple toutes nos ac- « tions. » Le bourreau ne l'écoutant pas, elle se mit à prier Dieu, jusqu'à ce que, paralysé et retourné sur lui-même par une force miraculeuse, il se vit à

1. Cum formæ pulchritudo insigniter responderet generositati suæ, cœpit speciosa facie cum speciosissima mente ad eum... contendere... Procos et amatores regificos angelica pudicitia repulit... Virginalis B. Wereburgæ pudicitia, mox ut valuit, hæc vincula exuit... Tradidit ei monasteriorum sanctimonalium quæ in suo regno pollebant principatum. Bolland., t. I Februar., p. 387-388.

son tour obligé d'invoquer l'intervention de la sainte pour obtenir d'être rendu à son état naturel[1].

A la mort de Wereburga, les populations voisines du monastère où elle mourut et de celui où elle devait être enterrée se disputèrent à main armée la possession de son corps, ce qui commençait à passer en coutume, lors de la mort de nos saintes religieuses. Deux siècles plus tard, pour dérober la chère dépouille aux Danois, l'*Ealdorman* de Mercie la fit transporter à Chester, ville déjà célèbre du temps des Bretons et des Romains, et où s'éleva sur sa tombe une grande abbaye, avec une église qui est aujourd'hui admirée parmi les belles cathédrales d'Angleterre.

Religieuses de la race de Cerdic en Wessex.

Pour achever cette énumération des princesses anglo-saxonnes dont l'éducation et la vocation claustrale nous ont été révélées par suite du culte dont elles ont été l'objet, il nous reste à dire quelques mots des religieuses sorties de la race qui devait, un siècle plus tard, absorber tous les royaumes de l'Heptarchie et créer l'unité politique de l'Angleterre. Cette race de Cerdic, fondateur du royaume de Wessex, nous a déjà donné un personnage essentiellement monastique dans le roi législateur Ina[2],

1. Armentarius, vir piæ conversationis et quantum licuit sub humana servitute sanctæ vitæ... Nunc villicus dominæ cum forte laniare cruentissimo verbere... proruit ad pedes indignos lanistæ... Parce, pro Dei amore, quare excarnificas hominem innocentem... Continuo dura cervix et torva facies in terga illi reflectitur. *Ibid.*, p. 389.

2. Voir plus haut, page 133, et le tableau généalogique E.

qui, au milieu d'un règne prospère et glorieux, abdiqua pour aller se faire moine à Rome. Ce fut sa femme, on s'en souvient peut-être, Ethelburga, qui le détermina, par une scène habilement préparée, à délaisser la royauté, le monde et son pays. Elle seule ne le quitta point ; elle l'accompagna dans son exil volontaire, et, devenue veuve, revint se faire religieuse à Barking, en Angleterre.

Sainte Cuthburga, sœur du roi Ina.

A côté de la femme d'Ina, issue comme lui du sang de Cerdic[1], viennent se placer, dans les annales monastiques, les deux sœurs de ce roi, Coenburga[2] et Cuthburga, toutes deux vouées à la vie religieuse et comptées parmi les saintes anglaises. Cette dernière est de beaucoup la plus renommée. Mariée toute jeune à ce savant et pacifique Aldfrid, roi de Northumbrie, dont on a vu le rôle important dans la vie de Wilfrid, elle fut, comme sa belle-sœur Etheldreda, atteinte jusque sur le trône par les traits de l'amour divin ; et, du vivant de son mari, elle voulut renoncer à la vie conjugale et à la royauté pour se consacrer au service de Dieu dans le cloître. Moins épris ou moins violent que son frère Egfrid, le roi Aldfrid consentit à la séparation[3], et Cuthburga

1. Regii generis femina de Cerdici prosapia regis oriunda. Guill. Malmesb.

2. Placée par les Bollandistes (t. IV Sept., die 12) parmi les *prætermissi*, parce que son culte ne leur a pas paru certain, bien qu'elle soit nommée dans une foule de martyrologes. Cf. Pagi, *Crit. in Annal.* Baronii, ad ann. 705.

3. Ante finem vitæ suæ connubio carnalis copulæ ambo pro De

alla prendre le voile dans le monastère de Barking, sur la Tamise, dans le royaume des Saxons de l'Est. Fondée depuis quelque temps par un saint évêque de Londres pour sa sœur, en qui il avait reconnu une âme destinée à gouverner celles qui voudraient se donner à Dieu[1], cette maison était déjà célèbre non-seulement par la ferveur de ses religieuses, mais par le zèle qu'on y déployait pour l'étude des saintes Écritures, des Pères de l'Église et même des langues classiques. La sœur d'Ina n'y resta d'ailleurs que quelques années : son frère voulut qu'elle devînt supérieure d'une grande fondation due à leur race et dans leur pays. Il l'établit à Winbourne, dans une contrée particulièrement fertile[2], près de la résidence royale des rois de Wessex et non loin de la mer qui baigne les plages de ce qu'on appelle aujourd'hui le Dorset-Shire. La reine de Northumbrie, devenue abbesse de la nouvelle communauté, y

700-705

Fondatrice de Winbourne, 705.

amore renunciavere. Florent. Wigornensis. — Cf. Bolland., t. VI Augusti, p. 696

1. In quo ipsa Deo devotarum mater ac nutrix posset existere feminarum, quæ suscepto monasterii regimine, condignam se in omnibus episcopo fratre, et ipsa recte vivendo et subjectis regulariter et pie consulendo præbuit. Bede. IV, 6. — Cet évêque s'appelait Earconwald, et sa sœur Edilberga ou Ethelburga ; il ne faut pas la confondre avec la veuve du roi Ina, qui fut plus tard religieuse et même abbesse à Barking. L'évêque se fit lui-même moine à Chertsey, autre monastère également fondé par lui sur les bords de la Tamise.

2. Quod Latine interpretatur *vini fons* dici potest, quia propter nimiam claritatem et saporem eximium quo cæteris terræ illius aquis præstare videbatur, hoc nomen accepit. Rodolphi *Vita S. Liobæ*, ap. Acta SS. O. S. B., sæc. III, p. 2.

transporta l'esprit et les habitudes de son premier domicile monastique ; et bientôt Winbourne devint encore plus célèbre que Barking par le grand développement qu'y reçurent les études littéraires.

Frideswida, princesse west-saxonne, se fait religieuse malgré tous les siens, et son monastère devient le berceau d'Oxford.

Mais avant d'insister quelque peu sur cette singulière germination de la littérature ecclésiastique et classique chez les religieuses anglo-saxonnes ; et avant de quitter cette région du Wessex, qui a donné aux Anglais leur premier monarque, Egbert, et au monde germanique le plus illustre de ses apôtres, Boniface, il faut réserver une place à la touchante et populaire histoire de Frideswida, fondatrice et patronne d'Oxford, c'est-à-dire d'un des foyers littéraires et intellectuels les plus célèbres de l'univers. Fille d'un des grands chefs du pays, à qui la légende décerne le titre de roi ou au moins de *subregulus*, comme toutes les héroïnes de la légende anglo-saxonne, elle fut recherchée en mariage par un autre roi ou chef nommé Algar, plus puissant que son père, mais dont elle refusa obstinément l'alliance, afin de se consacrer à la vie religieuse. Le prince, égaré par sa passion, résolut de la prendre de force. Pour se dérober à sa poursuite, elle se jeta, comme Bega, dans une barque, non pour traverser la mer, comme la princesse irlandaise, mais pour mettre la Tamise entre elle et son amoureux. Après avoir navigué pendant dix milles sur cette rivière, elle alla débarquer sur la lisière d'une forêt, où elle se cacha dans une sorte d'abri recouvert de lierre, mais des-

tiné primitivement aux pourceaux qui, alors comme depuis, allaient à la glandée dans le bois et constituaient une des principales richesses des propriétaires anglo-saxons[1]. Ce ne fut pas pour elle un refuge assuré. Algar, de plus en plus ardent, la suivait à la piste, avec l'intention de la sacrifier à la brutalité de ses compagnons en même temps qu'à la sienne. Mais au moment où, épuisée de lassitude, il allait l'atteindre et la saisir, elle se rappela les grandes saintes qui, dès les premiers temps de l'Église, avaient défendu et sauvé leur virginité au prix de leur vie. Elle invoqua Catherine, la plus illustre martyre de l'Église d'Orient, et Cécile, cette héroïque et douce Romaine, dont le nom, inséré au canon de la messe, était déjà familier à tous les nouveaux chrétiens. Elle fut exaucée : Dieu frappa le sauvage Anglo-Saxon d'une cécité subite qui mit un terme à sa poursuite furibonde.

De là une tradition bizarre, mais invétérée, qui veut que les rois d'Angleterre, pendant plusieurs siècles, aient évité avec soin de séjourner ou même de passer à Oxford, de peur d'y perdre les yeux. Frideswida, ainsi miraculeusement sauvée, obtint par ses prières que la vue fût rendue à son persécuteur[2];

1. Voir le premier chapitre d'*Ivanhoé*.

2. In derelicto porcorum mapali hædera obducto delituit... Nec latibulum latere potuit amantem, nec cordis desidia obfuit, quin persequeretur fugitantem... Ille vi agere intendit... Lenonum ludibrio polluenda... Puella jam de fuga desperans simulque pro lassitudine nusquam progredi potens... Hinc innatus est horror regibus Angliæ.

puis, avec le consentement de son père, et après quelques années passées dans la solitude, elle voulut fonder, au lieu même de sa délivrance, près d'Oxford, un monastère, où une grande affluence de vierges saxonnes vint se ranger sous son autorité et où elle acheva sa vie en la même année que le vénérable
735. Bede, consolée pendant son agonie par l'apparition des deux vierges martyres, sainte Cécile et sainte Catherine, qu'elle avait naguère invoquées avec tant de succès.

La tombe de Frideswida, la chapelle érigée par elle au fond du bois où elle s'était cachée, la fontaine qu'elle y avait fait jaillir par ses prières, attirèrent jusqu'au treizième siècle une foule de pèlerins amenés par la renommée des guérisons surnaturelles qu'on y obtenait. Mais de tous les miracles recueillis après sa mort, aucun ne nous touche à l'égal de celui qui, raconté pendant sa vie, contribua surtout à grandir le renom de sainteté dont elle fut promptement entourée. Il arriva un jour qu'un malheureux jeune homme, atteint de la lèpre, se rencontra sur son chemin : dès qu'il l'aperçut de loin, il s'écria : « Je vous conjure, vierge Frideswida, par le Dieu « tout-puissant, de me donner un baiser au nom « de Jésus-Christ, son fils unique. » La jeune fille,

Elle donne un baiser au jeune lépreux.

ut nec unus profecto successorum ejus Oxenfordiam præsumatur intrare... Leland, *Collectanea* ap. Dugdale, t. I, p. 173. Cf. Bolland., t. VIII Octobr., p. 533 à 568. — Henri III fut le premier des rois anglais qui se mit au-dessus de ce préjugé en visitant Oxford, et on attribuait à cette présomption les malheurs de son règne.

surmontant l'horreur qu'inspirait à tous cette hideuse maladie, s'approcha de lui, et, après l'avoir marqué du signe de la croix, elle imprima sur ses lèvres un baiser fraternel. Peu après les écailles de la peau du lépreux tombèrent, et son corps redevint sain et frais comme celui d'un enfant[1].

L'église où reposait le corps de Frideswida et le monastère qu'elle avait fondé furent l'objet de la vénération publique et des largesses de divers rois pendant tout le moyen âge. Il serait trop long de raconter comment ce monastère passa aux chanoines réguliers et devint l'un des berceaux de la célèbre université d'Oxford. Toujours est-il que la première école authentiquement reconnue dans ce lieu destiné à tant d'éclat littéraire, se rattache au sanctuaire de notre Anglo-Saxonne[2]. Oxford et Westminster[3], les deux plus grands noms de l'histoire sociale et intellectuelle de l'Angleterre, datent donc l'un et l'autre de ces origines monastiques où plongent les racines de tout ce que la vieille Angleterre a de grand et de sacré.

Le monastère de sainte Frideswida, transformé en collége par le cardinal Wolsey, est encore aujour-

1. Ecce inter turbam... adest juvenis immanissima lepra et pustulis toto deforatus (*sic*) corpore... Adjuro te, virgo Frideswilda, per Deum omnipotentem, ut des mihi osculum... At illa caritatis igne succensa illico accessit.. Ore virginis os leprosi tangitur, et... statim caro ejus sicut caro parvuli efficitur. Bolland., t. VIII Octob., p. 565.

2. Ozanam, *Notes inédites sur l'Angleterre.*

3. Voir plus haut, t. III, p. 429

d'hui, sous le nom de *Christ-Church*, l'établissement le plus considérable de l'université d'Oxford. Son église, reconstruite au douzième siècle, sert de cathédrale à cette ville[1]. Son corps, selon l'opinion commune, y repose encore, et on y montre sa châsse ; mais faut-il ajouter que, sous Élisabeth, et lors du triomphe définitif de la réforme anglicane, un commissaire de la reine, qui a raconté lui-même le fait dans un rapport officiel, crut devoir placer à côté des reliques de Frideswida le cadavre de la religieuse défroquée qui avait épousé un moine apostat, nommé Pietro Vermigli, lequel avait été appelé à Oxford comme réformateur et professeur de la nouvelle doctrine. Ce commissaire mêla les ossements de la sainte et ceux de la concubine de manière qu'il fût impossible de les distinguer, dans un même cercueil de pierre sur lequel il fit graver ces mots, aujourd'hui heureusement effacés : *Hic requiescit religio cum superstitione*[2].

1. On y admire surtout le chœur avec ses arcades superposées, la tombe de Guitmond, premier prieur du monastère restauré en 1549, celle de sir Henry de Bath, justicier d'Angleterre en 1251 ; puis la très-élégante salle capitulaire du treizième siècle. — C'est à Christ-Church que réside le célèbre docteur Pusey, chanoine de cette cathédrale

2. Voir l'article si savant et si complet du P. Bossue sur sainte Frideswida, ap. Bolland., t. VIII Octobr., p. 553-556.

III

On pourrait s'étonner de ce que rien dans la légende de sainte Frideswida, ni dans les souvenirs des premiers temps de sa fondation, ne se rapporte aux traditions incontestables qui constatent ce développement intellectuel et littéraire des grandes abbayes de femmes en Angleterre dont on a déjà dit quelques mots. Il importe d'y revenir, ne fût-ce qu'en passant et en nous réservant d'y insister de nouveau quand il sera question des essaims des savantes religieuses qui, sorties de ces ruches insulaires, prêtèrent un concours si efficace à saint Boniface et aux autres missionnaires anglo-saxons de la Germanie.

Il est constant, d'après des témoignages nombreux et avérés, que les études littéraires étaient cultivées, au septième et au huitième siècle, dans les monastères de femmes avec non moins de soin et de persévérance que dans les communautés d'hommes, et peut-être avec plus d'entraînement encore. Était-ce là, comme on l'a dit, une conséquence de l'esprit nouveau que l'archevêque Théodore avait apporté de Grèce et d'Italie, et qu'il avait inspiré à toute l'Église monastique d'Angleterre? Ou ne fut-ce

pas plutôt une tradition venue de la Gaule franque, où les premières religieuses anglo-saxonnes avaient été formées, et où l'exemple de Radegonde et de ses compagnes nous montre à quel point les habitudes et les réminiscences classiques trouvaient de l'écho dans les cloîtres de femmes [1] ?

Toujours est-il que les religieuses anglo-saxonnes interprétaient surtout par l'étude l'obligation du travail qui leur était imposé par la règle, pour occuper le temps qui leur restait après l'accomplissement de leurs devoirs liturgiques. Elles ne négligeaient pas les occupations propres à leur sexe, comme on le voit par l'exemple des vêtements sacerdotaux brodés pour saint Cuthbert, par l'abbesse-reine Etheldreda. Elles poussaient même si loin l'art de la broderie des étoffes d'or et d'argent, ou garnies de perles et de pierreries, à l'usage du clergé et des églises, que le terme « d'ouvrage anglais » (*opus Anglicum*) fut longtemps consacré à ce genre de travail. Mais le travail des mains était loin de leur suffire. Elles quittaient volontiers la quenouille et l'aiguille, non-seulement pour transcrire des manuscrits et les orner de miniatures, dans le goût de leur temps, mais surtout pour lire et étudier les livres saints, les Pères de l'Église et même les auteurs classiques. Toutes, ou à peu près toutes, devaient savoir le latin. Elles s'écrivaient de couvent à couvent

1 Voir t. II, p. 345.

en cette langue. Quelques-unes s'étaient familiarisées avec le grec. Les unes s'enthousiasmaient pour la poésie, la grammaire et tout ce qu'on décorait alors du nom de science. Les autres se dévouaient plus volontiers à l'étude du Pentateuque, des Prophètes, du Nouveau Testament, en prenant pour guides les commentaires des anciens docteurs, et en recherchant les interprétations historiques, allégoriques ou mystiques des textes les plus obscurs[1]. On a vu par ce que nous avons raconté du bouvier Ceadmon, transformé en poëte et en traducteur de l'Écriture sainte, jusqu'à quel point l'étude des textes bibliques était cultivée à Whitby, sous le règne de la grande abbesse Hilda[2].

Chaque communauté de femmes était donc à la fois une école et un atelier, et l'on ne voit aucune fondation monastique qui ne fût, pour les religieuses comme pour les moines, une maison d'éducation, d'abord pour les adultes qui en composaient le premier noyau, puis pour la jeunesse qui s'y groupait à l'envi[3]. Ainsi se formèrent ces religieuses si bien

1. Mabillon, *Annal. Bened.*, t. II, p. 143; Lingard, *Antiquities*. t. II, p. 193, et surtout Karl Zell, qui, dans un ouvrage récent : *Lioba und die frommen Angelsächsischen Frauen* (Fribourg, 1860), a très-consciencieusement traité tout ce qui touche aux études et à tout le reste de la vie des religieuses anglo-saxonnes.

2. Voir plus haut, t. IV, p. 68.

3. C'est ainsi qu'il est dit de la fondation de saint Cuthbert à Carlisle (voir plus haut, t. IV, p. 300, 301) : « Ubi sanctimonalium congregatione stabilita... in profectum divinæ servitutis scholas instituit. » Simeon Dunelmensis, I, 9.

instruites, qui, en écrivant à saint Boniface, lui citaient Virgile et ajoutaient trop souvent à leur prose des vers latins de leur façon[1]; qui transcrivaient pour lui les ouvrages dont il avait besoin, tantôt les épîtres de saint Pierre en lettres dorées, tantôt les Prophètes en gros caractères, comme il en fallait à sa vue affaiblie[2]; qui consolaient et nourrissaient son exil par l'abondance et la beauté des livres qu'elles lui envoyaient, et parmi lesquelles il recruta ces illustres coadjutrices, que l'un de ses biographes déclarait être grandement versées dans toute science libérale[3], et qui apportèrent à la conversion de la Germanie un concours si efficace.

Vie intellectuelle à Barking sous l'abbesse Hildelida.

Mais l'exemple le plus souvent cité est celui de cette abbaye de Barking où nous avons vu successivement la sœur et la femme d'Ina, la reine de Northumbrie et la reine de Wessex, aller prendre le voile, l'une du vivant même de son époux, et l'autre après la mort du sien.

Elles y eurent toutes deux pour abbesse Hildelida, dont Bede a vanté la sage administration et la sainte vie prolongée jusqu'à un âge fort avancé[4], mais à qui ses relations avec saint Aldhelm et saint Boniface

1. S. Bonifacii et Lulli *Epistolæ*, nos 13, 23, 148, 149; éd. Jaffé.
2. *Ibid.* nos 13, 32, 55.
3. Othlo, *De vita et virtutibus S. Bonifacii*, p. 490.
4. Devota Deo famula... usque ad ultimam senectutem eidem monasterio strenuissime, in observantia disciplinæ regularis et in earum quæ ad communes usus pertinent rerum providentia præfuit. *Hist. Eccl.*, IV, 10. — Cf. S. Bonifacii *Epist.*, 10; éd. Jaffé.

ont surtout fait une célébrité spéciale. C'est à elle et à sa communauté que le fameux abbé de Malmsbury a dédié son *Éloge de la virginité*, composé d'abord en prose et qu'il refit plus tard en vers. Dans sa dédicace il nomme, outre l'abbesse et la reine Cuthburga, huit autres religieuses qui lui étaient unies par les liens du sang ou d'une amitié intime, dont la sainte renommée lui paraît un honneur pour l'Église, et dont la correspondance affectueuse et abondante le comblait de joie [1].

Saint Aldhelm adresse à ces religieuses son *Éloge de la virginité*.

La lecture de ce traité, comme de tous les écrits un peu considérables d'Aldhelm, est rebutante, tant il y a de pédantisme et d'emphase. Mais elle offre un grand intérêt à qui veut se rendre compte des idées et des images que pouvait invoquer l'un des plus saints et des plus savants pontifes de l'Église anglo-saxonne, en s'adressant à des religieuses de son temps et de son pays. Il leur cite tous les grands exemples de la virginité que peuvent lui fournir l'Ancien et le Nouveau Testament, la vie des Pères et des Docteurs, et surtout l'histoire des martyrs des deux sexes. Mais il leur cite aussi Virgile et Ovide, entre autres le vers si connu :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum,

1. Nec non Osburgæ contribulibus necessitudinum nexibus conglutinatis, Aldgidæ ac Scholasticæ, Hildburgæ et Burngidæ, Eulaliæ ac Teclæ, rumore sanctitatis concorditer Ecclesiam ornantibus. *De laudibus virginitatis*, p. 1, éd. Giles.

puis celui de l'*Epithalamium* :

Mellea tunc roseis hærescunt labia labris [1].

Il ne se borne pas à les comparer, selon une image devenue promptement banale, aux abeilles qui butinent leur miel sur les fleurs les plus diverses. Il les assimile tantôt aux athlètes du cirque, et se complaît à cette occasion dans l'énumération de tous les exercices des jeux Olympiques ; tantôt à des cohortes guerrières, engagées dans une lutte acharnée contre ce qu'il appelle les huit vices principaux; et alors il emprunte ses images et ses exhortations à la vie militaire, mais toujours en entremêlant à son singulier latin des mots et des tournures essentiellement helléniques et qui présupposent, au moins chez plusieurs de ses correspondantes, une certaine connaissance de la langue grecque. Les dernières lignes de son traité respirent une humilité et une tendresse qui émeuvent. Il se compare à un peintre difforme qui aurait entrepris de reproduire les traits de la beauté, lui pauvre pécheur qui, encore plongé dans les flots de la corruption, montre au prochain le rivage de la perfection. « Au secours donc, chères écolières du Christ, » leur dit-il, « que vos prières soient la récompense de mon travail, et, comme vous me l'avez si souvent promis, que votre communauté me protége auprès du Tout-Puissant...

1. *De laudibus virginitatis*, c. 35.

Adieu, vous qui êtes les fleurs de l'Église, les perles du Christ, les bijoux du paradis, les héritières de la céleste patrie, mais qui êtes aussi mes sœurs par la règle monastique, et mes élèves par les leçons que je vous ai données[1]. »

Ses lettres à d'autres religieuses.

Les religieuses de Barking ne furent d'ailleurs pas les seules à qui Aldhelm ait adressé les effusions de sa plume infatigable et de sa muse laborieusement classique ; et l'on nous dit expressément que les œuvres qu'il leur dédiait étaient recherchées par toutes celles qui suivaient la même carrière[2]. Plusieurs de ses lettres et de ses poésies sont adressées à des religieuses dont il ne dit pas le nom, et dont il sollicite non-seulement l'intercession auprès de Dieu, mais la protection contre les critiques d'ici-bas[3]. Toutes ces communautés, qui étaient honorées de ses visites ou de sa correspondance, prenaient sans doute plaisir aux jeux de mots, aux acrostiches et aux logogriphes gréco-latins, dont le célèbre prélat émaillait sa prose et ses vers ;

1. Pulchrum depinxi hominem pictor fœdus, aliosque ad perfectionis litus dirigo, qui adhuc in delictorum fluctibus versor... Valete, o flores Ecclesiæ, sorores monasticæ, alumnæ scholasticæ, Christi margaritæ, paradisi gemmæ et cœlestis patriæ participes. *Ibid.*, c. 60.

2. Berkingensium quidem nomini dedicata; sed omnibus eamdem professionem anhelantibus valitura Guillelm. Malmesb., I, 35.

3. Sed vos virgineis comit quas infula sertis,
Hoc opus adversus querulos defendite scurras, etc.
S. Aldhelmi *Opera*, p. 213, éd. Giles.

et quelque insignifiant que nous semble aujourd'hui ce genre de productions, il implique néanmoins un certain degré de culture littéraire généralement répandue dans les cloîtres anglais.

Mais l'intérêt qui s'attache à cette révélation sur le mouvement des études chez les religieuses anglo-saxonnes ne peut que s'accroître quand on s'aperçoit que les préoccupations intellectuelles, tout intenses qu'elles fussent, étaient loin de tenir la première place dans le cœur ou l'esprit de ces aspirantes novices à la gloire littéraire. Le salut des âmes et la tendre union des cœurs l'emporte de beaucoup sur tout le reste. Dans une lettre écrite à une abbesse, aussi distinguée par la naissance que par la science et la piété, pour lui envoyer une série de vers léonins sur un voyage qu'il avait entrepris en Cornouaille, Aldhelm a soin de constater qu'il est inspiré surtout par sa tendre reconnaissance envers celle d'entre toutes les femmes dont la fidèle affection lui était le mieux démontrée[1]. Et à une autre, nommée Osgitha, qu'il exhortait à une étude assidue des saintes Écritures, il déclare qu'elle est sa sœur bien-aimée, dix fois et même cent fois, mille fois bien-aimée[2].

1. Nullam reperisse me istic habitantium feminini sexus personam fideliorem... *Ibid.*, p. 104.

2. Dilectissimæ atque amantissimæ sorori... Saluto te diligenter, Osgitha, ex intimo cordis cubiculo... Vale! decies dilectissima, imo, centies et millies. *Ibid.*, p. 90.

Prenons congé d'Aldhelm et de ses doctes correspondantes, en rappelant que l'un de ses actes les plus importants, celui par lequel il consentait à rester abbé de ses trois monastères après son élévation à l'épiscopat, avait été datée de Winbourne[1]. Or, Winbourne était la grande communauté féminine du Wessex, fondée par le roi Ina et gouvernée par sa sœur Cuthburga. C'était en même temps le monastère le plus renommé par l'activité littéraire qui y régnait. L'éducation des jeunes novices y était l'objet des soins les plus actifs et les plus scrupuleux. Les travaux intellectuels alternaient avec les ouvrages d'aiguille; mais il est dit expressément de celle dont le nom a jeté le plus de lustre sur cette communauté, de Lioba, la sainte compagne de Boniface dans son apostolat germanique, qu'elle consacrait bien plus de temps à la lecture et à l'étude de l'Écriture sainte qu'au travail manuel[2]. N'oublions jamais que le développement de la ferveur spirituelle par la prière et la célébration solennelle de la liturgie monastique occupaient de beaucoup la première place dans l'emploi du temps et des forces de toutes ces âmes jeunes et généreuses.

1. Ap. Giles, p. 351. — Cf. plus haut, p. 44.

2. Crevit ergo puella et tanta abbatissæ omniumque sororum cura erudiebatur, ut nihil aliud præter monasterium et cœlestis disciplinæ studia cognosceret... Quando non legebat, operabatur manibus ea quæ sibi injuncta erant... Lectioni tamen atque auditioni sanctarum Scripturarum magis quam labori manuum operam impendit. *Vita S. Liobæ*, auct. Rudolpho, c. 7, ap. Acta SS. O. S. B., t. IV.

Les cinq cents religieuses de Winbourne.

Il y avait à Winbourne cinq cents religieuses qui assistaient toutes à la fois à l'office de la nuit[1]. On conçoit tout ce qu'il fallait d'autorité, d'intelligence et de vigilance pour gouverner cette foule de jeunes femmes, toutes enflammées sans doute par l'amour du ciel, mais toutes aussi, issues de races trop nouvellement chrétiennes pour n'avoir pas gardé l'empreinte profonde de la rudesse et de la fierté saxonnes. Cette nécessité explique pourquoi l'on recherchait surtout pour supérieures de ces grandes communautés des princesses issues des anciennes dynasties que les Anglo-Saxons étaient habitués à suivre sans les respecter toujours ; et pourquoi, après la sœur du roi Ina, ce fut une autre sœur de roi, Tetta[2], qui fut appelée au gouvernement de Winbourne, à l'époque où Lioba y fut élevée. Parmi la foule d'officières qui prêtaient leur concours à cette très-pieuse et très-zélée abbesse, on remarque dès lors la prévote (*preposita*), la doyenne (*decana*), la sœur portière, chargée de fermer l'église après complies et de sonner le réveil pour matines, et munie d'un énorme trousseau de clefs, les unes d'argent, les autres de cuivre ou de fer, selon l'importance de leur diverse destination[3]. Mais ni le rang

1. *Vita S. Liobæ*, c. 5.

2. Huic ergo loco post nonnullas abbatissas et spiritales matres prælata est virgo religiosa nomine *Tetta*, genere quidem secundum sæculi dignitatem nobilis (soror quippe regis erat), morum autem probitate et sanctarum spectamine virtutum multo nobilior... *Vita S. Liobæ*, c. 2.

3. *Ibid.* c. 5

ni l'ascendant moral de la princesse-abbesse ne réussissaient toujours à contenir la fougue barbare de cette jeunesse monastique. Celle des religieuses qui avait le premier rang après l'abbesse et qui s'occupait principalement des novices s'était rendue odieuse par son extrême sévérité : lorsqu'elle vint à mourir, la haine qu'elle avait inspirée éclata sans pitié : à peine eut-elle été enterrée, que les novices et les jeunes religieuses coururent au cimetière et se mirent à sauter et à danser sur sa tombe, comme pour fouler aux pieds ce cadavre détesté. Elles en firent tant que la terre fraîchement remuée qui couvrait les restes de leur ennemie s'enfonça d'un demi-pied. L'abbesse eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre ce qu'elle appelait la cruauté et la dureté de leur cœur, qu'elle leur fit expier par trois jours de jeûne et de prières à l'intention de la défunte[1].

Les novices foulent aux pi la tombe de leur maîtres

1. Nec tamen conquievit animus juvenum odientium eam, quin statim ut aspicerent locum in quo sepulta est, maledicerent crudelitati ejus; immo ascendentes tumulum, et quasi funestum cadaver conculcantes, in solatium doloris sui amarissimis insultationibus mortuæ exprobrarent. Quod cum mater congregationis venerabilis Tetta comperisset, temerariam juvencularum præsumptionem correptionis vigore compescens, perrexit ad tumulum et mirum in modum conspexit terram quæ desuper congesta erat subsedisse et usque ad semi pedis spatium infra summitatem sepulcri descendisse. *Vita S. Liobæ*, c. 3.

IV

Les doubles monastères.

Au nom de Winbourne peut et doit se rattacher ce qu'il nous reste à dire sur une institution aussi bizarre que généralement répandue à cette époque : celle des doubles monastères, où deux communautés distinctes de moines et de religieuses vivaient réunies dans un même lieu ou sous un même gouvernement. Winbourne est de tous les établissements de ce genre celui dont l'organisation nous est le mieux connue. Nous les avons déjà rencontrés dans la Gaule franque, avec sainte Radegonde et saint Colomban, à Poitiers, à Remiremont et ailleurs[1]. Nous les retrouverons en Belgique et en Allemagne, dès que les missionnaires monastiques y auront porté le flambeau de l'Évangile. On a longuement discuté sur leur origine[2], et nous ne prétendons rien décider à cet égard. On en voit des exemples jusque chez les pères du désert en Égypte et dès le temps de saint Pacôme[3], qui, toutefois, avait mis le Nil entre les

1. Voir t. II, p. 345, 622.

2. Mabillon, *Ann. Bened.*, t. I, p. 125 ; Lanigan, *Eccl. Hist. of Ireland*, t. II, p. 19-20 ; Lingard, *Antiquities*, t. I, p. 212, et surtout Varin, 2e *Mémoire*, déjà mainte fois cité.

3. Voir tome I, p, 83. Cf. Palladius, *Hist. Lausiaca*. 30-42 ; Bolland., t. III Maii, p. 304.

deux communautés soumises à son gouvernement. Nous en avons signalé un remarquable essai en Espagne, lors de cette prodigieuse affluence de néophytes monastiques des deux sexes qui vint se ranger sous l'autorité de saint Fructueux[1]. Malgré l'assertion contraire de Muratori, le témoignage irréfutable de Bede prouve qu'il y avait au moins une communauté de ce genre à Rome même, au milieu du septième siècle[2].

Mais c'est surtout en Irlande qu'on les voit germer spontanément dès les premiers temps de la conversion de cette île, à tel point que l'apôtre du pays, saint Patrice, se vit obligé de prévenir par de sages précautions les désordres et les scandales qui auraient pu provenir du rapprochement trop intime ou trop fréquent des religieux de différents sexes[3]. Toutefois les premiers pontifes et missionnaires de l'Hibernie, forts de cette chasteté exceptionnelle du tempérament irlandais, qui est demeuré jusqu'à nos jours le glorieux

1. Voir plus haut, liv. VII, t. II, p. 248.

2. Cum monachum quemdam de vicino *Virginum* monasterio, nomine Andream, pontifici offerret, hic ab omnibus qui novere, dignus episcopatu judicatus est. *Hist. Eccl.*, IV, 1. — Muratori soutient que les doubles monastères ont toujours été inconnus en Italie. *Antiquit. medii ævi*, t. V, p. 527.

3. Sanxivit ut a mulieribus viri sequestrarentur, et utrique sua ædificia et oratoria distincta construerentur, Jocelinus, *Vit. S. Patr.*, ap. Bolland., p. 592. — Le canon 9 du 2e concile qui lui est attribué est ainsi conçu : « Monachus et virgo, unus ab hinc et alia ab aliunde, in uno hospitio non commeant, nec in uno curru a villa in villam discurrant, nec assidue invicem confabulationem exerceant. » Ap. Coletti, t. IV, p. 754.

privilége de cette race, forts surtout de leur propre ferveur et de leur passion exclusive pour le salut des âmes, ne redoutaient ni la société des femmes qu'ils avaient converties ni la charge de les gouverner quand elles voulaient se consacrer à Dieu [1]. Moins rassurés, si ce n'est plus humbles, leurs successeurs, ceux qui sont qualifiés de *saints du second ordre* dans les annales hagiographiques de l'Irlande, déclinèrent la responsabilité de cette administration des communautés plus ou moins nombreuses de vierges qui s'étaient groupées autour des saints plus anciens [2]. Ils poussaient la rigueur au point de refuser l'accès de leur retraite même aux recluses qui ve-

1. Mulierum administrationem et consortia non respuebant : quia super petram Christi fundati, ventum tentationis non timebant. Ancien texte cité par Ussher. — A cette catégorie de saints se rattache l'évêque Dega Maccaryl (déjà cité plus haut, t. III, p. 91), mort en 586 et dont il est dit : Confluxerunt undique ad eum sanctæ virgines, ut *sub ejus regula* degerent... Moniales illas versus septentrionem ducens, in diversis locis diversa monasteria, in quibus cum aliis virginibus seorsum Deo servirent, eis, prout decuit, construxit. » Bolland., t. III Augusti, p. 660. On voit d'ailleurs qu'un abbé voisin fit des reproches au saint évêque, *ut eum de susceptione virginum objurgaret.*

Il y a aussi l'exemple des trente filles éprises de saint Mochuda, qui finirent par devenir religieuses sous son autorité, déjà cité, t. III, p. 94. Puis celui de sainte Monynna, contemporaine de saint Patrice, qui, avec huit autres vierges et une veuve, va chez un saint évêque Ibar, et *longo tempore sub ipsius disciplina cum multis aliis virginibus permansit.* Bolland., t. II Julii, p. 291.

2. Pauci episcopi et multi presbyteri, diversas missas celebrabant, et diversas regulas; unum Pascha XIV luna ; unam tonsuram ab aure ad aurem ; *abnegabant mulierum administrationem*, separantes eas a monasteriis. Texte cité par Ussher.

naient leur demander le viatique [1]. Cependant on voit persévérer l'habitude de combiner la fondation ou au moins l'administration des monastères de femmes avec celle d'une communauté analogue d'hommes. Mais comme les saints abbés ne voulaient plus se charger de gouverner les religieuses, on renversa le problème. De là sans doute cet usage singulier, mais universellement établi à partir du septième siècle, non pas en Irlande, où je n'en ai trouvé aucun exemple, mais dans toutes les colonies irlandaises composées de deux communautés réunies, qui soumettait non les religieuses à l'autorité d'un supérieur ecclésiastique, mais les moines à celle de l'abbesse des religieuses leurs voisines.

Tel était l'état des choses dans les fondations que nous avons vu éclore sous l'influence de saint Colomban, l'apôtre irlandais des Gaules, dans les Vosges, dans la vallée de la Marne et de la Seine; tel est celui que nous retrouverons en Belgique, lorsque nous y constaterons l'influence monastique des Irlandais et des Bretons. Les princesses anglo-saxonnes vouées au cloître avaient donc trouvé cet usage éta-

1. C'est ce que l'on raconte de saint Senan, fondateur, vers 550, d'un monastère dans une île à l'embouchure de la Shannon, où il n'était permis à aucune femme de débarquer :

Cui præsul : quid feminis
Commune est cum monachis?
Nec te nec ullam aliam
Admittemus in insulam.

Vita rhythmica, ap. LANIGAN, II, 7.

bli dans les maisons de la Gaule où elles avaient reçu leur éducation religieuse, à Faremoutier, aux Andelys, à Chelles, à Jouarre[1]. Elles le rapportèrent en Angleterre, où il fut immédiatement et universellement adopté; car de toutes les grandes abbayes de femmes dont nous avons parlé, il n'y en a pas une seule où l'on ne trouve un monastère de clercs ou de prêtres placés aux portes de la communauté de religieuses et gouverné par l'abbesse[2]. Rappelons seulement Whitby, où la princesse Hilda dirigeait le monastère-école, qui fut la pépinière de tant d'évêques et de missionnaires, mais dont le bouvier-poëte Ceadmon, déjà tant de fois cité, demeure la principale célébrité[3]; puis Ely, où la reine Etheldreda attira par son exemple et rangea sous ses lois non-seulement de saints prêtres, mais encore des hommes d'un rang élevé dans la vie séculière[4]. Ce qui dut contribuer plus que toute autre raison à faire prévaloir un si singulier usage, ce fut sans doute la nécessité de pourvoir aux besoins spirituels d'abord des religieuses si nom-

1. Bede, III, 8. — Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, t. I. p. 420; t. III, p. 20.

2. Erat eo tempore monasteriis feminarum, amplis præsertim ac numerosis, conjuncta virorum, qui iis sacra administrarent, et familiam reliquam erudirent : eidem tamen abbatissæ omnes obediebant. Bolland., *De S. Cedmono*, t. II Febr., p. 552

3. Voir plus haut, t. IV, p. 67.

4. Voir plus haut, t. IV, p. 249. Rappelons encore Repton, où saint Guthlac alla se faire moine, sous l'autorité de l'abbesse Elfrida; voir plus haut, p. 121 de ce volume.

breuses qui peuplaient ces monastères, puis de la population laïque répandue sur les vastes domaines dont la fondatrice, qui était le plus souvent une princesse de la dynastie régnante, avait fait le patrimoine de sa communauté. Les prêtres et les clercs chargés de cette double mission se trouvèrent naturellement réunis, eux aussi, dans une sorte de communauté, mais soumise à l'autorité de celle qui était à la fois la supérieure spirituelle et la dame, la *seigneuresse*, si l'on peut ainsi s'exprimer, du territoire monastique[1]. Tous ensemble formaient une sorte de vaste famille, gouvernée par une mère à défaut de père, et où la maternité devait être la forme naturelle de l'autorité, d'autant plus que les néophytes étaient souvent admis avec toute leur descendance, témoin Ceadmon lui-même qui n'entra à Whitby qu'avec tous les siens, et ce petit enfant de trois ans que Bede nous montre nourri et soigné dans la cellule des savantes religieuses de Barking[2].

L'archevêque gréco-asiatique, Théodore, lorsqu'il vint de Rome pour achever l'organisation de l'Église anglo-saxonne[3], paraît n'avoir pas goûté cette insti-

1. Lingard, *Antiquities*, t. I, p. 212.

2. Cædmon. . susceptum in monasterium cum omnibus suis fratrum cohorti associavit... *Hist. eccl.*, IV, 24. — Puer trium circiter annorum... qui propter infantilem adhuc ætatem in virginum Deo dedicatarum solebat cella nutriri, ibique medicari. *Ibid.*, IV, 8. — On rencontre plusieurs exemples de la mère et de la fille, ou de deux sœurs, vouées à Dieu dans le même couvent. Cf. Bede, V, 3.

3. Voir plus haut, t. IV, p. 206.

tution, qui n'avait pas été inconnue de l'Orient chrétien, mais qui probablement y avait laissé des souvenirs équivoques. On a de lui un capitule qui interdit toute fondation de ce genre, tout en respectant celles qui existaient déjà [1]. Mais comme tant d'autres canons et décrets, celui-ci demeura inexécuté : des communautés fondées après sa mort, comme Winbourne, étaient en pleine fleur au huitième siècle, et rien n'annonce que les doubles monastères aient cessé de fleurir jusqu'à la ruine générale des cloîtres par les Danois à la fin du neuvième siècle. Ils furent ensevelis dans cette catastrophe, et l'on n'en retrouve aucune trace dans la renaissance monastique dont le roi Alfred et le grand abbé Dunstan furent les auteurs. C'était un fruit propre à la jeunesse de l'Église, laquelle, comme toutes les jeunesses, a connu des hardiesses, des dangers, des orages, des désordres d'une nature propre à cet âge, mais qui disparaissent en temps utile.

C'était surtout une nouvelle et très-frappante preuve de cet ascendant de la femme dans l'ordre social, que nous avons déjà signalé, d'après Tacite, chez les Germains comme chez les Bretons [2]. Main-

1. Non licet viris feminas habere monachas, neque feminis viros, tamen non destruamus illud quod consuetudo est in hac terra... *Capitula et fragmenta*, ap. Thorpe, *Ancient Laws and Institutes*, p. 307.

2. Neque enim sexum in imperio discernunt. *Agric.*, c. 16. — Solitum Britannis feminarum ductu bellare. *Annal.*, XIV, 35.

tenu, consolidé et, sous certains rapports, sanctifié par l'esprit chrétien chez les Anglo-Saxons, il est demeuré tout-puissant chez cette race. Il a enfanté cette déférence à la fois officielle et populaire pour le sexe faible, et je dirais volontiers cette pudeur publique dont les Anglo-Saxons d'aujourd'hui nous donnent aux États-Unis un si lumineux et si honorable exemple dans leurs écoles primaires de garçons, dirigées, souvent au sein des plus grandes villes, par des jeunes filles que protége contre tout outrage, contre tout sarcasme même, le respect universel des pères et des fils [1].

Hâtons-nous d'ajouter que, même à cette époque primitive, on ne rencontre aucune trace des abus ou des désordres que l'esprit soupçonneux du critique moderne pourrait supposer. Cela s'explique par les précautions que l'on retrouve partout, lors de la construction des doubles monastères et dont il ne paraît pas qu'on se soit jamais départi. La double famille habitait séparément, dans deux édifices tout à fait distincts [2], bien que rapprochés. En règle générale, les religieuses ne sortaient pas de leur clôture, et il était strictement interdit aux moines de pénétrer dans l'enceinte réservée aux religieuses, sans la

1. Émile de Laveleye, *de l'Instruction publique en Amérique*, confirmé d'ailleurs par les récits de tous les voyageurs impartiaux.

2. Multi de fratribus ejusdem monasterii qui aliis erant in ædibus (Bede, III, 8), à propos de Faremoutier. — Eam monasterii partem, qua ancillarum Dei caterva a virorum erat secreta contubernio. *Ibid.*, IV, 7, à propos de Barking.

permission de l'abbesse et hors de la présence de plusieurs témoins. A Winbourne, qu'il faut toujours citer comme le type des établissements de ce genre, ces deux monastères s'élevaient côte à côte, comme deux forteresses entourées chacune de murs crénelés. L'austérité de la discipline primitive y était en pleine vigueur du temps où y séjourna cette
720-748 Lioba, qui devait, sous les auspices de saint Boniface, introduire en Allemagne la vie claustrale des femmes. Les prêtres étaient tenus de sortir de l'église aussitôt leur messe célébrée ; les évêques eux-mêmes n'étaient point admis dans le monastère des femmes, et l'abbesse ne communiquait avec le dehors, pour donner ses ordres à ses sujets spirituels et temporels, qu'à travers une fenêtre grillée [1].

De toutes les grandes communautés de ce genre dont l'histoire nous parle, Coldingham est la seule dont la mémoire ne soit pas restée irréprochable : nous l'avons dit plus haut, en constatant le rôle historique de la princesse northumbrienne, Ebba, fondatrice de cette maison [2]. Encore faut-il bien constater que les scandales qu'y signalait Bede, le sévère

1. Porro ipsa congregationis mater, quando aliquid exteriorum pro utilitate monasterii ordinare vel mandare necesse erat, per fenestram loquebatur, et inde decernebat quæcumque ordinanda aut mandanda utilitatis ratio exigebat... Virgines vero cum quibus ipsa indesinenter manebat, adeo immunes a virorum voluit esse consortio, ut non tantum laicis aut clericis, verum etiam ipsis quoque episcopis in congregationem earum negaret ingressum. *Vita S. Liobæ*, auct. Rudolpho, c. 2, ap. Acta SS O. S. B.. sæc. III, p. 2.

2. Voir t. IV, p. 78.

et sincère Bede, ne sont pas de ceux qu'on serait tenté de supposer : il s'agissait bien plutôt de manquements à la régularité claustrale que de prévarications contre les mœurs chrétiennes. Et, d'ailleurs, petits ou grands, ces scandales furent glorieusement expiés au siècle suivant, lorsque, sous une autre Ebba, les religieuses de Coldingham, pour se dérober à la brutalité des conquérants danois, se coupèrent le nez et les lèvres, et par cette héroïque mutilation surent ajouter la palme du martyre à celle de la virginité[1].

A part cette unique exception, le témoignage unanime des auteurs contemporains comme des annalistes plus récents rend un hommage éclatant à la régularité, à la ferveur, à l'austérité même des monastères doubles chez les Anglo-Saxons. Parmi les saintes les plus illustres, parmi les prélats les plus distingués par leurs vertus ou leurs sciences, un grand nombre avaient été élevés dans ces communautés, qu'entourait la vénération universelle et dont le souffle de la calomnie n'osa jamais ternir la pure et sainte renommée[2].

Est-ce à dire que tout fût parfait dans les institutions monastiques du pays et du temps que j'ai entrepris de faire connaître? A Dieu ne plaise que je

1. Exemplum... non solum sanctimonialibus illis proficuum, verum etiam omnibus successuris virginibus æternaliter amplectendum... Matth. West., Rog. Wendov., Ric. Cirenc., II, 70.

2. Lingard, *l. c.*

Quels étaient les abus des monastères anglo-saxons.

veuille à ce point tromper mes lecteurs. Plus j'avance dans ma tâche ingrate et laborieuse, c'est-à-dire plus j'approche du bord de ma tombe, et plus je me sens saisi, pénétré, dominé par l'ardent et respectueux amour de la vérité, plus je me crois incapable de la trahir, même au profit de ce que j'ai le plus aimé ici-bas. La seule idée d'ajouter une ombre à toutes celles qui la recouvrent déjà me fait horreur. La voiler, la taire, la déserter sous prétexte de servir la cause de la religion, qui n'est autre chose que la suprême vérité, ce serait, à mes yeux, aggraver le mensonge par une sorte de sacrilége. Que les âmes timorées ou scrupuleuses me le pardonnent! Mais je tiens que dans l'histoire tout doit être sacrifié à la vérité, qu'il faut la dire toujours, sur tout et tout entière. Le panégyrique mensonger, où la vérité est sacrifiée par voie de prétérition, me répugne autant que l'invective calomnieuse.

J'ai donc recherché avec une consciencieuse attention la trace de tous les abus et de tous les désordres qui pouvaient se produire dans les monastères anglais, et surtout dans les communautés de femmes. Si je n'ai presque rien trouvé, ce n'est pas faute d'avoir suffisamment fouillé les historiens et les autres écrivains du temps; j'ose donc en conclure que le mal, inséparable de tout ce qui est humain, avait laissé dans les cloîtres anglo-saxons moins de traces qu'ailleurs.

J'hésite vraiment à relever, avec autant de sévérité que les pontifes et les docteurs du temps, le premier de leurs griefs contre les communautés anglo-saxonnes, ce goût excessif pour les étoffes trop riches ou trop fines dont certaines religieuses aimaient à se vêtir, après les avoir fabriquées elles-mêmes. Ces merveilles de la quenouille et de l'aiguille à broder, telles qu'on les maniait dans les cloîtres d'Angleterre, excitaient non-seulement la sollicitude, mais l'indignation des maîtres de la vie spirituelle. Bede ne trouve rien de plus grave à signaler dans les délits qui devaient attirer sur Coldingham la colère céleste[1]. Boniface, devenu archevêque et légat pontifical en Allemagne, ne dédaigne pas de les dénoncer à l'archevêque de Cantorbéry comme un des plus dangereux écueils de la vie monastique[2]. Aldhelm évoque toute sa rhétorique pour préserver ses amies de Barking du luxe révoltant que déployaient, dans leurs vêtements, le clergé des deux sexes, et surtout ces abbesses et ces religieuses qui portaient des tuniques écarlates et violettes, des capuchons et des manchettes garnies de fourrures ou de soieries; qui se frisaient les cheveux

Luxe des vêtements.

1. Texendis subtilioribus indumentis operam dant, quibus at seipsas ad vicem sponsarum in periculum sui status adornent, aut externorum sibi virorum amicitiam comparent. Unde merito... de cœlo vindicta flammis sævientibus præparata est. *Hist. eccl.*, IV, 25.

2. Ut clericos et sanctimoniales de tenuitate et pompa vestium argueret. Guill. Malmesb., c. 82, p. 115. — Voir plus haut le texte de la lettre.

avec un fer chaud tout autour du front; qui transformaient leur voile en parure, en le disposant de manière à le faire retomber jusqu'à leurs talons; qui, enfin, aiguisaient et recourbaient leurs ongles de manière à les faire ressembler aux griffes des faucons et autres oiseaux de proie, destinés par la nature à pourchasser la vermine dont ils se nourrissent[1].

747. Du reste, le concile de Cloveshove donna raison à ces dénonciations, en prescrivant aux religieux des deux sexes de s'en tenir aux vêtements de leurs prédécesseurs, et aux religieuses en particulier, de se rappeler l'habit simple et pauvre qu'elles avaient revêtu au jour de leur profession, pour ne plus jamais ressembler, par leur extérieur trop orné, aux filles laïques[2].

Passons à des faits d'une nature plus grave. Ne rencontrerons-nous pas sur notre chemin quelques-uns de ces désordres dont on a, dans les siècles modernes, fait un crime irrémissible aux Ordres religieux?

1. Subucula bissina, sive hyacinthea, tunica coccinea capitium et manicæ sericis clavate calliculæ rubricatis pellibus ambiuntur, anticæ frontis et temporum cicini calamistro crispantur, pulla capitis velamina candidis et coloratis mafortibus cedunt, quæ vittarum nexibus assutæ talo tenus prolixius dependunt, ungues ritu falconum et accipitrum, seu certe cavannarum (*sic*) quos naturaliter ingenita edendi necessitas instigat, obunca pedum fuscinula et rapaci ungularum arpigine alites et sorices crudeliter insectando grassari. *De laudibus virginit.*, c. 58. Cf. c. 17 et 56.

2. Non debent iterum habere indumenta sæcularia, et ornatis et nitidis vestibus incedere, quibus laicæ puellæ uti solent. Can. 28 ap. Coletti, t. VIII, p. 331.

La contrainte n'a-t-elle jamais été employée pour imposer aux jeunes Anglo-Saxonnes la vie claustrale? Je suis porté à croire qu'il en a été ainsi quelquefois, quand je lis dans le *Pénitentiel* de l'archevêque Théodore que les filles que leurs parents avaient obligées à se faire religieuses étaient implicitement exemptées de toute peine, même spirituelle, si elles viennent ensuite à se marier[1].

Attentats à la pudeur des religieuses.

La pudeur virginale de ces *fiancées du Seigneur*, qu'entourait une vénération si nationale et si populaire chez les Anglo-Saxons, fut-elle toujours respectée par ceux qui occupaient les premiers rangs des peuples nouvellement convertis et qui leur devaient à ce titre l'exemple du respect?

Je suis bien obligé d'admettre qu'il n'en fut pas ainsi. Les monuments contemporains d'une autorité incontestable constatent que plus d'un roi anglo-saxon semble avoir trouvé un plaisir spécial à faire sa proie des vierges consacrées au Seigneur[2]. Il est probable que les princes et les grands n'imitèrent que trop souvent l'exemple de leurs rois. A côté de divers traits signalés par l'histoire, les dispositions nombreuses des lois pénales, portées par les rois

1. Puellæ quæ *non parentum coactæ imperio*, sed spontaneo judicio, virginitatis propositum atque habitum susceperunt, si postea nuptias diligunt, prævaricantur, etiamsi consecratio non accesserit. *Liber pœnitentialis*, c. XVI, § 24, ap. THORPE, p. 282.

2. Voir ce qui a été dit plus haut d'Osred, roi de Northumbrie, de Ceolred et d'Ethelbald, rois de Mercie, d'après les épîtres de saint Boniface.

anglo-saxons et anglo-normands, depuis Alfred jusqu'à Henri Ier, contre le rapt des religieuses, même suivi de mariage subséquent, ou contre d'autres outrages à leur pudeur, démontrent que ces crimes étaient de ceux qui exigeaient une répression aussi énergique qu'habituelle[1]. On ne conçoit que trop l'attrait tout particulier que devaient exercer sur des hommes encore à demi barbares ces jeunes filles, souvent très-belles et de haut lignage, toujours pures, bien élevées, initiées par l'éducation à toutes les délicatesses de la civilisation d'alors, réunies en foule dans ces forteresses spirituelles qui pouvaient bien les garantir contre les tentations de la vie séculière, sans les préserver des attentats de ces grands

1. Les lois d'Alfred prévoient et châtient les délits contre la chasteté des religieuses par les dispositions suivantes :

§ 8. *De concubitu nunne.* « Qui duxerit sanctimonialem ab ecclesia, sine licentia regis aut episcopi, amende de 120 sols; moitié au roi, moitié à l'évêque *et ipsius ecclesiæ domino cujus monacha fuit.* Si elle survit à celui « qui eam abduxit, nihil de pecunia ejus habeat. » Si elle a un enfant, « nihil inde habeat infans, sicut nec mater ejus. »

§ 18. Si quis nunnam, causa fornicationis, in vestes aut in sinum, sine licentia comprehendat, sit hoc duplo amendabile, sicut antea de laica decrevimus. (Ap. Thorpe, p. 32, 34, éd. in-fol.)

Le même délit est puni par le § 4 des lois ecclésiastiques du roi Edmond (940-946) du refus de sépulture ecclésiastique (*unless he make bot, no more than a man slayer*).

L'art. 39 des lois de l'assemblée d Enham sous Ethelred dit : « If any one defile a nun... let him make *bot* deeply before God and the world... » La loi de Henri Ier, art. 75, *De nunne concubitu*, prescrit au coupable d'aller à Rome : adeat Papam et consilium ejus scire faciat.

de la terre, traditionnellement habitués à tout immoler pour assouvir leurs passions.

Ce qui surprend et afflige bien autrement encore, ce sont les décrets rendus par les principaux législateurs spirituels du pays, par les grands archevêques, Théodore de Cantorbéry et Egbert d'York, qui prévoient et punissent des prévarications contre la continence claustrale, où la violence n'entre pour rien, et qui feraient supposer que ces crimes pouvaient être commis par ceux-là mêmes qui étaient tenus de veiller sur la pureté du sanctuaire, par ceux à qui leur caractère sacré devait imposer un frein invincible, par des prêtres et même par des évêques[1]. Constatons toutefois que, au moins à l'époque dont nous avons eu à parler, l'histoire ne rapporte aucun trait connu à l'appui de ces humiliantes prévisions de la loi. Ajoutons que

1. Le Pénitentiel de Théodore (chap. XVI, § 26) prévoit le cas où un laïque « fornicationem iniretur cum multis... sanctimonialibus, *ita ut etiam numerum nesciat*, » et condamne le coupable à dix ans de jeûne dont trois au pain et à l'eau.— Le chapitre XVIII, *De fornicatione clericorum*, impose douze ans de pénitence à l'évêque coupable; dix ans au prêtre; huit au moine et au simple diacre; cinq au clerc : la religieuse coupable est punie de même; s'il y a eu des enfants, la durée de la pénitence est portée à quinze, douze, dix, huit et six.

Le laïque marié, « maculans se cum ancilla Dei, » : six ans, dont deux au pain et à l'eau; sept ans, s'il a un enfant; cinq ans, s'il n'est pas marié.

Même peine contre sa complice.

§ 20. Si quis monacham quam ancillam Dei appellant, in conjugio duxerit, anathema sit. Ap. THORPE, p. 282-283.

Monachus vel puella consecrata, si fornicati fuerint, septem annos jejunent. ECGBERTI, arch. Ebor., *Confessionale*, art. 13. — Cf. ECGBERTI *Excerptiones*, nos 134 et 136.

l'archevêque Théodore a bien pu rapporter de sa patrie orientale la crainte ou le souvenir de certains excès, de certaines corruptions, parfaitement étrangères au caractère comme aux habitudes des peuples du Nord, et leur donner place dans sa législation, sous forme d'appréhensions superflues. Ajoutons encore qu'on risquerait de tomber dans l'injustice et l'absurdité, en tirant de telle ou telle disposition d'un code pénal la conclusion que les crimes ainsi signalés et châtiés sont habituellement commis au sein de la nation dont la législation les proscrit[1].

En outre, l'impartialité nous commande de rappeler tout ce qui a déjà été dit sur les abus qui s'étaient introduits dans l'ordre monastique, dès le temps de Bede ; sur les faux monastères qui n'étaient que des domaines exploités au profit de donataires laïques, ridiculement affublés du titre d'*abbés ;* sur les faux religieux des deux sexes qui peuplaient ces monastères de contrebande et y vivaient dans tous les genres de désordres[2]. Comme ceux-ci n'en portaient pas moins le titre de *monachi* et de *sanctimoniales*, c'est, sans aucun doute, à eux que l'on peut et que

1. Que penserait-on, par exemple, d'un historien qui conclurait du texte de l'art. 310 de notre Code pénal, que le crime prévu et puni par cet article est fréquent en France?

2. Rappelons un passage déjà partiellement cité : Quod enim turpe est dicere, tot sub nomine monasteriorum loca (*sic*) hi qui monachicæ vitæ prorsus sunt expertes in suam ditionem acceperunt... Vel majore scelere atque impudentia, qui propositum castitatis non habent, luxuriæ ac fornicationi deserviant, neque ab ipsis sacratis Deo virginibus abstineant. Bedæ *Epist. ad Ecgbert.*, c. 6.

l'on doit le plus souvent imputer les excès flétris par les décrets des métropolitains anglais et par les épîtres de saint Boniface ; c'est encore, espérons-le, à cette même catégorie qu'il convient d'appliquer l'accusation portée par les terribles et intraduisibles paroles de sa lettre au roi de Mercie : *Illæ meretrices, sive monasteriales sive sæculares*[1]. Disons enfin que le grand apôtre, enflammé à la fois par l'amour de la religion et l'honneur de sa race, ne parle que par ouï-dire ; que ses plus sanglantes objurgations sont tempérées par quelques formules dubitatives ; qu'il ne rappelle jamais des excès qu'il aurait vus ou connus par lui-même avant son départ pour l'Allemagne, mais seulement ce qui lui avait été rapporté par des récits plus ou moins avérés pendant le cours de ses missions en Germanie.

1. *Epistolæ* S. Bonifacii, n° 59, éd. Jaffé, p. 175. — Il dit ailleurs dans une lettre à l'archevêque Egbert d'York : Inauditum enim malum est præteritis sæculis et in triplo vel quadruplo sodomitanam luxuriam vincens, ut gens christiana... despiciat legitima matrimonia... et nefanda stupra consecratarum et velatarum feminarum sequatur. *Ibid.*, n° 61.

V

Les lettres de saint Boniface et de ses correspondantes contiennent les enseignements les plus authentiques sur l'état des âmes dans les cloîtres anglo-saxons.

Cette correspondance de saint Boniface, qui est une mine si précieuse et si unique[1] de renseignements sur les idées et les institutions des races germaniques à leur début dans la société chrétienne, nous révèle en outre, par divers côtés, l'esprit qui régnait dans les cloîtres peuplés par les religieuses anglo-saxonnes. Avant comme après son apostolat en Allemagne, Winefred, devenu promptement le plus illustre religieux du Wessex, entretenait des relations fréquentes et intimes avec les religieuses les plus distinguées de son pays. Les lettres qu'il leur écrivait, celles surtout qu'il recevait d'elles, redoublent d'intérêt après son départ pour les régions encore inexplorées où il devait trouver le martyre. Il

1. Disons toutefois que l'emploi de cette collection est singulièrement entravé par la manie qu'ont eue chacun des éditeurs (Würdwein en 1789, Giles en 1844, Migne en 1863) postérieurs à la première publication faite par Serrarius, en 1605, de changer l'ordre et la numération des épîtres. Nous avons adopté les chiffres de la dernière et très-correcte édition donnée par Jaffé (*Monumenta Moguntina, in Bibliotheca rerum Germanicarum*, t. III, Berolini, 1866), qui croit avoir réussi à y introduire un certain ordre chronologique, dont les éditions plus anciennes étaient totalement dépourvues.

ne nous en reste qu'un trop petit nombre ; mais celles qui nous ont été conservées suffisent pour nous laisser entrevoir ce qui se passait dans l'âme de ces femmes généreuses, intelligentes et passionnées, dont la vie s'écoulait à l'ombre de ces monastères où le grand missionnaire rencontrait non-seulement des sympathies si dévouées, mais encore des alliées si actives et si utiles.

On y voit tout d'abord que tout n'était pas douceur et bonheur dans l'enceinte du cloître. Nous sommes tous portés à nous exagérer, dans le passé comme dans le présent, la paix et la suavité de la vie religieuse, au milieu des orages soit de cette société d'autrefois, si violente, si belliqueuse, si troublée, soit de la société moderne, si frivolement agitée, si mobile dans sa servilité. On a raison de se représenter le cloître comme un nid suspendu dans les branches d'un grand arbre secoué par le vent, ou comme la chambre intérieure d'une barque battue par les flots. On est au milieu de la tempête, mais on y est à l'abri ; dans un abri toujours menacé, toujours fragile, toujours périssable, mais enfin un abri. On entend du dehors le bruit des vagues, de la pluie, du tonnerre ; on sent bien qu'à chaque instant la perte est possible, ou même prochaine. Mais en attendant, on se sent à couvert ; on est tranquille, protégé, préservé, et on vogue avec une humble confiance vers le port. C'est une jouissance suffisamment tempérée par le sentiment de l'insécurité

pour ne pas devenir un danger, une tentation de mollesse ou d'orgueil.

Mais dans ce nid et dans cette barque, préservés des tempêtes du dehors, que d'orages, que de périls, que d'écueils intérieurs ! Même au sein de la communauté la plus paisible et la mieux réglée, quelle épreuve que cette mort quotidienne de la volonté individuelle ! que ces longues heures d'obscurité et de silence qui succèdent à l'effort et à l'élan du sacrifice ! que cette durée perpétuelle du sacrifice, sans cesse subi, sans cesse renouvelé ! Un maître très-moderne de la vie spirituelle l'a dit avec une sévère perspicacité : « La continuité seule des exercices qui, bien que variés, ont toujours quelque chose de contraire aux penchants humains, *dès qu'ils sont réglés et qu'ils se font pour Dieu*, fatigue beaucoup[1]. » Quel implacable rayon de lumière jeté sur l'infirmité du cœur humain ! On se familiarise avec les règlements, avec les habitudes, avec les obligations même onéreuses qui ont un but purement terrestre. Mais dès qu'il s'agit de Dieu, la répugnance reparaît. Il faut la retrouver et la surmonter sans cesse. C'est là qu'est le labeur et aussi le mérite infini de la vie du cloître.

S'il en est ainsi pour les âmes de nos contemporaines, depuis si longtemps façonnées à l'éducation

1. Notice sur la Société de la Sainte-Retraite, commencée aux Fontenelles, diocèse de Besançon, en 1787, par M. Receveur, p. 19 du texte rédigé en 1791.

Caractère passionné des lettres écrite par les religieuse

et à la discipline chrétiennes, que ne devaient pas ressentir, au fond de leurs citadelles monastiques, ces Saxonnes du septième ou du huitième siècle, issues d'une race encore si jeune et si neuve dans les voies du Seigneur, et restée si impétueuse, si turbulente, si éprise de sa force, de sa liberté, de son indépendance indomptée! A la contrainte matérielle qui, bien que volontairement acceptée, devait tant leur peser, venaient se joindre bien d'autres privations dont elles n'avaient peut-être pas mesuré d'avance toute l'étendue. De là sans doute ces agitations contenues, mais incurables, ces cris de douleur, ces désirs vagues, mais ardents et fougueux, qui se font jour dans les quelques pages qu'on nous a conservées de leurs épanchements intimes avec le plus grand et le plus saint de leurs compatriotes.

On regrette que ces âmes candides et ardentes aient eu recours au latin pour exprimer leurs émotions et leurs confidences. Si elles avaient employé leur idiome national, au lieu d'une langue qui, sans être morte, puisque c'était celle de la vie spirituelle, n'en avait pas moins dû leur coûter bien des efforts avant de leur devenir familière, nous aurions vu sans doute leur pensée s'épancher, se précipiter en flots tumultueux, en mouvements abrupts, mais frappée au coin d'une originalité puissante et passionnée, comme les vers de Ceadmon ou du poëme de Beowulf. Et néanmoins, sous la forme artificielle et un peu contrainte où les enserre l'usage du latin,

on sent déborder la séve et la vie avec toute la vigueur d'une nature originale, sincère et véhémente.

Ce qui éclate le plus dans ces lettres, où elles traduisaient d'une main inexpérimentée, en un latin plus ou moins classique et en superlatifs plus ou moins élégants, les bouillonnements de leur cœur, c'est le besoin d'exprimer la tendresse, on dirait volontiers la passion qui les anime. On peut juger de l'intensité des affections qui unissaient certaines d'entre elles les unes aux autres par le tendre élan de leur parole quand elle s'adresse aux religieux qui avaient su gagner leur confiance. En voici un échantillon tiré d'une lettre adressée à Winefred, après les premiers succès de sa mission en Allemagne, par l'abbesse Bugga, que l'on croit avoir été fille d'un roi du Wessex, et qui était par conséquent de la même tribu que son illustre correspondant[1] :

« Je ne cesse de remercier Dieu de tout ce que j'ai appris par votre bienheureuse lettre ; de ce qu'il vous a conduit miséricordieusement à travers tant de pays inconnus ; de ce qu'il a favorablement incliné vers vous le cœur du pontife de la glorieuse Rome ; de

1. Il y eut deux et peut-être trois religieuses du nom de Bugga, parmi les correspondantes de Boniface. Nous supposons, avec l'éditeur des *Notes* sur les tombes monastiques découvertes à Hackness, p. 35, que celle dont il s'agit ici est la même dont un poëme de saint Aldhelm a célébré les constructions ecclésiastiques (Migne, *Patrologie*, t. LXXXIX, p. 289) et à qui saint Boniface écrivait sa lettre 86, éd. Jaffé, qui commence : *O soror carissima.*

ce qu'il a prosterné devant vous l'ennemi de l'Église catholique, Radbod le Frison. Mais je vous déclare qu'aucune révolution du temps, aucune vicissitude humaine ne changera l'état de mon âme envers vous et ne la détournera de vous aimer comme j'y suis résolue. L'ardeur de l'amour m'enflamme d'autant plus que je suis intimement convaincue d'arriver à un certain repos par la grâce de vos prières. Je vous renouvelle donc mes instances pour que vous intercédiez en faveur de ma bassesse auprès du Seigneur. Je n'ai pas pu encore obtenir les *Passions des Martyrs* que vous m'avez demandées. Je le ferai dès que je le pourrai. Mais vous, mon très-cher, envoyez-moi, pour me consoler, ce recueil d'*Extraits* des saintes Écritures que vous m'avez promis dans votre lettre si douce. Ensuite je vous supplie d'offrir l'oblation de la sainte messe pour l'un de mes parents, qui s'appelait N..., et que j'aimais par-dessus tout. Je vous envoie par le porteur de ces lignes cinquante sols et un drap d'autel : je n'ai pas pu me procurer quelque chose de mieux. C'est un petit don, mais qui vous est offert avec un grand amour[1].»

1. Venerando Dei famulo... Bonifacio sive Wynfritho dignissimo Dei presbytero Bugga vilis vernacula, perpetuæ caritatis salutem... Eo magis confiteor, quod nulla varietas temporalium vicissitudinum statum mentis meæ inclinare queat... Sed ardentius vis amoris in me calescit, dum pro certo cognosco... Et tu, mi carissimus (*sic*), dirige meæ parvitati ad consolationem, quod per dulcissimas litteras tuas promisisti... *Epist.* 16.

Réponses non moins affectueuses de Boniface et de ses compagnons.

Boniface et ses compagnons de mission ne mettaient guère moins d'affection et d'abandon dans leurs communications épistolaires avec leurs sœurs en religion. Il écrivait d'avance à celles qu'il comptait attirer auprès de lui et associer à son œuvre de propagande apostolique : « A mes vénérables, estimables et très-chères sœurs, Leobgitha, Thekla et Cynegilda, et à toutes les autres sœurs qui demeurent avec vous et qu'il faut aimer, comme vous, en Jésus-Christ, le salut d'une éternelle affection ! Je vous conjure et vous enjoins de continuer à faire ce que vous avez déjà fait et ce qu'il vous faut faire toujours, c'est-à-dire de prier le Dieu qui est le refuge des pauvres et l'espoir des humbles, de me délivrer de mes nécessités et de mes tentations, moi le dernier et le pire de tous ceux à qui l'Église romaine a confié la prédication de l'Évangile. Implorez la miséricorde de Dieu pour qu'au jour où le loup viendra, je ne m'enfuie pas comme un mercenaire ; mais pour que je puisse, à l'exemple du bon pasteur, défendre courageusement les brebis et les agneaux, c'est-à-dire l'Église catholique avec ses fils et ses filles contre les hérétiques, les schismatiques et les hypocrites. De votre côté, dans les mauvais jours où nous sommes, ne soyez pas imprudentes. Recherchez avec intelligence où est la volonté de Dieu. Agissez virilement, avec la force que donne la foi, mais faites tout avec charité et patience. Puis souvenez-vous des apôtres et des prophètes qui ont

tant souffert et qui ont reçu une récompense éternelle[1]. »

Une confiance encore plus tendre semble l'inspirer, quand il écrit aux abbesses des grandes communautés anglaises et surtout à cette Eadburga qui devait succéder à sainte Mildreda dans le gouvernement du monastère fondé par sa mère sur la plage où avait débarqué saint Augustin[2]. Il l'appelle « bienheureuse vierge et sa très-aimée dame, maîtresse émérite de la règle monastique[3]. » Il la conjure de prier pour lui pendant qu'il est ballotté par tous les orages qu'il lui faut braver au milieu des païens, des faux chrétiens, des faux prêtres et des clercs fornicateurs[4]. « Ne vous fâchez pas de ce que je vous demande toujours la même chose. Il faut bien que je demande souvent ce que je désire sans cesse. Mes tribulations sont quotidiennes, et chaque jour elles m'avertissent de solliciter les consolations

1. Venerandis et amandis carissimis sororibus. . æterne caritatis salutem obsecro et præcipio quasi filiabus carissimis... Quia ultimus et pessimus sum omnium legatorum. *Ep.* 91.

2. Voir plus haut, p. 275 de ce chapitre. L'abbesse Eadburga ne mourut qu'en 751, quatre ans avant saint Boniface. Il était déjà en correspondance avec elle, comme avec l'abbesse de Barking, avant son départ pour l'Allemagne.

3. Beatissimæ virgini immo dilectissimæ dominæ Eadburge, monasticæ normulæ conversationis emeritæ. *Ep.* 10.

4. *Epist.* 87, éd. Jaffé; 27, éd. Serrarius. — Celui-ci conclut, d'après certains passages, que cette épître a dû être adressée à Eadburga, bien que l'intitulé ne porte pas de nom et dise seulement : Reverendissimæ ac dilectissimæ ancillæ Christi N.

spirituelles de mes frères et de mes sœurs [1]. »

Plus sa tâche lui semble laborieuse et plus son cœur a besoin de s'épancher avec sa vieille amie. « A ma bien-aimée sœur, l'abbesse Eadburga, depuis longtemps entrelacée à mon âme par les liens de la clientèle spirituelle... A ma sœur Eadburga que j'enserre avec les liens dorés de l'amour spirituel et que j'embrasse avec le divin et virginal baiser de la charité, Boniface, évêque, légat de l'Église romaine, serviteur des serviteurs de Dieu... Sachez que, grâce à mes péchés, le cours de mon pèlerinage est battu par la tempête. Partout la peine, partout la tristesse. Et ce qu'il y a de triste par-dessus tout, c'est que les embûches des faux frères l'emportent sur la malice des infidèles. Priez donc l'Agneau de Dieu, unique défenseur de ma vie, de me protéger au milieu de tous ces loups... Priez aussi pour ces païens, qui nous ont été confiés par le Siége Apostolique, afin qu'il daigne les arracher à l'idolâtrie et les agréger à notre mère l'Église catholique, lui qui veut que tous les hommes soient sauvés et que tous arrivent à la connaissance de la vérité... Que l'éternel rémunérateur de toute bonne action fasse triompher à jamais, dans la glorieuse compagnie des anges, ma sœur chérie, qui, en m'envoyant un exemplaire des saintes Écritures, a consolé le pau-

1. Rogo ut non indignemini... quia cotidiana tribulatio divina solamina fratrum ac sororum me quærere admonet. *Ep.* 87, éd. Jaffé.

vre exilé germanique. Lui qui doit parcourir les recoins les plus ténébreux de ces nations germaines ne pourrait que tomber dans les embûches de la mort s'il n'avait pas la parole de Dieu pour éclairer ses pas... Priez, priez toujours pour que Celui qui du haut des cieux regarde tout ce qu'il y a de plus humble ici-bas, me pardonne mes péchés et me donne, quand j'ouvre la bouche, l'éloquence nécessaire pour que l'Évangile de la gloire du Christ coure et brille comme une flamme parmi les nations païennes[1]. »

Il écrivait, avec non moins d'effusion et de tendresse, à l'abbesse Bugga[2], elle aussi accablée d'épreuves dans le gouvernement de son double mo-

1. Dilectissimæ sorori et jamdudum spiritalis clientelæ propinquitate connexæ... Aureo spiritalis amoris vinculo amplectendæ et divino ac virgineo caritatis osculo stringendo sorori Eadburgæ abbatissæ... Undique labor, undique mœror... Carissimam sororem remunerator æternus... lætificet... quæ, sanctorum librorum munera transmittendo, exulem Germanicum... consolata est... Qui tenebrosos angulos Germanicarum gentium lustrare debet... *Epist.* 73, 75, éd. Jaffé. — ... Ut præstet mihi verbum in apertione oris mei (*Ephes.*, VI, 19); ut currat et clarificetur inter gentes Evangelium gloriæ Christi (II *Thessal.*, III, 1).

2. Cette Bugga s'appelait aussi Eadburga. Est-ce bien, comme on l'a souvent dit, la même que la *Heaburg cognomento Bugga*, qui figure dans l'intitulé de l'épître 14, éd. Jaffé; 38, éd. Serrarius; 50, éd. Giles? Rien n'est plus douteux, à notre sens; mais la force et le temps nous manquent pour discuter cette question d'ailleurs peu importante. Cet usage anglo-saxon de porter deux noms, que nous avons déjà rencontré chez Domneva ou Ermenberga, fondatrice de Minster, chez Winefrid ou Boniface, etc., ajoute à la confusion et à la difficulté, souvent inextricable, des études sur les premiers temps de l'Église anglo-saxonne.

nastère, qui avait cherché auprès de lui des consolations, et qui désirait achever sa vie par un pèlerinage à Rome. « A ma bien-aimée dame et à la sœur que j'aime dans l'amour du Christ, mieux que toutes les autres créatures du sexe féminin, le petit Boniface, évêque indigne... Ah ! très-chère sœur, depuis que la crainte de Dieu et l'amour des voyages ont mis entre nous tant de terres et tant de mers, j'ai appris de plusieurs quelles tempêtes de tribulations ont assailli votre vieillesse. J'en suis profondément attristé, et j'ai gémi de ce que, après avoir écarté les principales sollicitudes du gouvernement de vos monastères, par amour de la vie contemplative, vous ayez rencontré des croix plus fréquentes et plus douloureuses encore. Or donc, sœur vénérable, plein de compassion pour vos maux, plein aussi du souvenir de vos bienfaits et de notre ancienne amitié, je vous écris pour vous exhorter et vous consoler, comme un frère... Je veux que vous soyez toujours heureuse et joyeuse dans cette espérance dont parle l'apôtre, qui est enfantée par l'épreuve et qui ne trompe jamais. Je veux que vous méprisiez de toutes vos forces les tribulations mondaines, comme les ont toujours méprisées les soldats du Christ de l'un et de l'autre sexe... Au printemps de votre jeunesse, le père et l'amant de votre chaste virginité vous a appelée à lui, avec l'accent irrésistible de l'amour paternel : c'est celui-là même qui, aujourd'hui que vous êtes vieille, veut accroître et

orner la beauté de votre âme par tant de labeurs et d'épreuves. Opposez donc, très-chère, à toutes les souffrances du cœur et du corps le bouclier de la foi et de la patience, afin d'achever dans votre belle vieillesse l'œuvre commencée dans la fleur de votre jeunesse. Cependant, je vous en conjure, souvenez-vous toujours de votre ancienne promesse, et ne cessez jamais de prier le Seigneur pour qu'il délivre mon âme de tous ses périls... Adieu, et sachez bien que la foi que nous nous sommes jurée l'un à l'autre ne faillira jamais[1]. »

Quant au projet de pèlerinage à Rome, il ne veut s'eprononcer ni pour ni contre; mais il l'engage à attendre l'avis que lui transmettrait, de Rome même, leur amie commune, une abbesse nommée Wethburga, qui y était allée chercher la paix de la

1. O soror carissima, postquam nos timor Christi et amor peregrinationis longa et lata terrarum ac maris intercapedine separavit... Nunc autem... beneficiorum tuorum et antiquarum amicitiarum memor... *Epist.* 86, éd. Jaffé. — Quia omnes milites Christi utriusque sexus tempestates et tribulationes infirmitatesque hujus sæculi despexerunt... Qui pater et amator castæ virginitatis tuæ, qui te primevo tempore juventutis tuæ... Ut quod in bona juventute cœpisti, in senectute bella ad gloriam Dei perficias... Dominæ dilectissimæ et in amore Christi omnibus cæteris feminini sexus præferendæ sorori... Bonifacius exiguus... Fidem antiquam inter nos nunquam deficere scias. *Epist.* 86, 88, éd. Jaffé.

Cette abbesse Bugga, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont on a cité un passage plus haut, survécut à Boniface; elle est qualifiée d'*honorabilis abbatissa* dans une lettre de l'archevêque de Cantorbéry au successeur de Boniface (*Ep.* 113, éd. Jaffé). C'est probablement la même qui alla en pèlerinage à Rome, et dont il sera question plus loin.

vie contemplative après laquelle soupirait Bugga, mais qui n'y avait trouvé que des orages, des rébellions et la menace de l'invasion des Sarrasins[1].

Les moines anglo-saxons qui avaient accompagné le futur martyr dans sa mission apostolique rivalisaient avec leur chef par la vivacité de leurs expressions, en écrivant à leurs sœurs cloîtrées. Lulle, qui devait remplacer Boniface sur le siége archiépiscopal de Mayence, mandait, en même temps que deux de ses compagnons, à l'abbesse Cuneburga, issue d'une des dynasties anglo-saxonnes, qu'elle occupait la première place, au-dessus de toutes les autres femmes dans le sanctuaire le plus intime de leur cœur[2]. Ce même Lulle écrivait à l'abbesse Eadburga, si chère à son maître, pour le supplier de ne pas lui refuser la douceur de recevoir des lettres d'elle, et pour lui affirmer que la fraternité spirituelle qui les unissait tous deux le rendrait capable de tout pour lui plaire[3]. Il nous reste enfin une lettre d'un religieux anonyme à une religieuse également inconnue, lettre qui a eu l'honneur de traverser les siècles à la

1. *Epist*, 88, éd. Jaffé.

2. Dominæ dilectissimæ Christique religiosissimæ abbatissæ, regalis prosapiæ generositate præditæ... Agnoscere cupimus almitatis tuæ clementiam, quia te præ cæteris cunctis feminini sexus in cordis cubiculo cingimus amore... *Epist.* 41, éd. Jaffé.

3. Et si quid mihi... imperare volueris, scit caritas illa quæ inter nos est copulata spiritali germanitate, id meam parvitatem totis nisibus implere velle. Interea rogo ut mihi litteras tuæ dulcedinis destinare non deneges. *Epist.* 75, éd. Jaffé.

suite des épîtres de saint Boniface, ce dont il faut se réjouir, car elle jette un jour aimable sur les tendres et naïves émotions dont débordaient les cœurs honnêtes et simples, humbles et ardents, qui ont conquis l'Allemagne à la foi de Jésus-Christ.

« N., bien qu'indigne d'une affection vraiment intime, à N., salut et bonheur dans le Seigneur... Sœur très-aimée, bien que la vaste étendue des mers nous sépare quelque peu, je m'efforce chaque jour de redevenir votre voisin par la mémoire. Je vous conjure de ne pas oublier les paroles que nous avons échangées et ce que nous nous sommes promis le jour de mon départ. Salut, très-chère ; vivez longtemps, vivez heureuse en priant pour moi. Je vous écris ces lignes, non pour vous imposer arrogamment mes volontés, mais pour vous demander humblement les vôtres, comme à ma propre sœur, si j'en avais une [1]. »

1. Intimæ dilectionis amore quamvis indignus... Amantissima soror, licet longuscula alta marium æqualitate distam... Sis memor, carissima, verborum nostrorum, quæ pariter pepigimus, quando profectus fueram... Vale, vivens ævo longiore et vita feliciore, interpellans pro me. Hæc pauca ad te scripsi, non arroganter mea commendans, sed humiliter tua deposcens seu... propriæ germanæ nuper nanctæ. Vale. *Epist.* 139, éd. Jaffé. — Cette aimable prose est malheureusement suivie d'une effusion en vers latins, beaucoup moins de notre goût :

Vale, Christi virguncula, Christi nempe tiruncula,
Mihi cara magnopere atque gnara in opere, etc.

Cf. les lettres 96 et 97 de la même collection. — Ajoutons que l'on retrouve cette même tendre et simple familiarité de religieux à religieuse, cinq siècles après nos Anglo-Saxons, dans la très-intéressante

Quelque tendre et expansif que fût le ton des lettres qui arrivaient d'Allemagne dans les cloîtres anglo-saxons, il semble y avoir quelque chose de plus intime et de plus ardent dans ce qui nous reste de celles qui s'écrivaient dans les cellules de Winbourne, de Minster, comme de bien d'autres monastères, et que l'on dépêchait de là, quand un messager sûr se présentait, en y joignant force présents de livres, vêtements, épices, linges sacrés, etc., aux religieux engagés au delà des mers dans la grande œuvre des missions germaniques.

On y trouve le plus souvent, comme nous l'avons déjà vu, un ardent et invincible désir de voyager, de courir à Rome malgré les obstacles si nombreux et si formidables que ce pèlerinage devait rencontrer, malgré les périls de tout genre auxquels s'exposaient les femmes qui l'entreprenaient, et que saint Boniface et ses collègues avaient si énergiquement signalés. La dernière trace qui nous reste de l'activité exemplaire de l'illustre Elfleda, abbesse de Whitby, morte en 714, après soixante ans de religion, est une lettre de recommandation adressée à la fille du roi d'Austrasie, abbesse d'un monastère près de Trèves, en faveur d'une religieuse anglaise qu'elle qualifiait de sa fille parce qu'elle l'avait élevée depuis

collection des lettres du B. Jourdain de Saxe, deuxième général des dominicains, aux religieuses de Sainte-Agnès de Bologne et à la B. Diane, leur fondatrice, récemment publiées par le père Bayonne, Paris et Lyon, chez Bauchu, 1865.

l'adolescence : elle l'avait retenue le plus longtemps possible auprès d'elle pour le bien des âmes, mais lui avait enfin permis de satisfaire son ardent désir de visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul[1]. L'une des principales amies de saint Boniface, l'abbesse Bugga, qu'il ne faut pas confondre avec celle que nous avons déjà citée, eut non-seulement la force et le droit d'accomplir ce voyage, mais encore le bonheur de se rencontrer avec lui à Rome, d'où elle revint saine et sauve pour reprendre le gouvernement de sa communauté[2].

Les trois Bugg et les deux Eadburga.

Une troisième Bugga, celle qui s'appelait aussi Eadburga, partageait au plus haut point ce même désir et l'a exprimé dans une longue lettre écrite à Boniface, de concert avec sa mère Eangytha, qui était abbesse du monastère où elles vivaient toutes deux. Quel était ce monastère? On l'ignore, mais il est probable que c'était Whitby ou Hartlepool, ou quelque autre maison située sur les rochers qui dominent la mer du Nord : tant les images qu'emploient la mère et la fille semblent empruntées à une vie habituée aux émotions d'une plage maritime. Toutes deux, en le consultant sur leur projet, lui ouvrent leur cœur, lui confient leurs épreuves :

1. *Epist.* 8, édit. Jaffé.

2. Voir la lettre curieuse et intéressante du roi de Kent, Ethelbert II, à Boniface, sur laquelle nous reviendrons plus tard. *Epist.* 103, édit. Jaffé ; 73, édit. Giles. — On y voit que cette Bugga était issue de la dynastie des Ascings : *Utpote consanguinitate propinquitatis nostræ admonita.*

à travers leur style brusque et incohérent et leur latin incorrect, elles nous permettent de plonger un regard sur les agitations et les misères qui devaient trop souvent troubler la paix et la lumière d'un intérieur claustral. — « Frère très-aimant, » lui écrivent-elles, « frère par l'esprit plutôt que par la chair, et enrichi des dons de l'esprit, dans ces pages que vous verrez baignées de nos larmes, nous voulons vous confier à vous seul, et avec Dieu seul pour témoin, que nous sommes accablées des misères accumulées sur nous et par le tumulte des affaires séculières. Comme les vagues écumeuses et tourbillonnantes de la mer viennent se briser contre les rochers du rivage, quand le souffle des vents furibonds soulève l'immensité de l'Océan ; lorsqu'on voit la quille des bateaux en l'air et les mâts sous l'eau, ainsi la nef de nos âmes est ballottée par un tourbillon de misères et de calamités. Nous sommes dans la maison dont il est parlé dans l'Évangile : *Descendit pluvia, venerunt flumina et impegerunt in domo illa* (Matth., VII, 25, 27). Ce qui nous afflige par-dessus tout, c'est le souvenir de nos innombrables péchés et l'absence de toute bonne œuvre vraiment complète. Et outre le souci de nos propres âmes, il nous faut subir, ce qui est beaucoup plus dur, celui de toutes les âmes de tout âge et des deux sexes qui nous ont été confiées, et dont nous aurons à rendre compte devant le tribunal du Christ, et non-seulement quant à leurs actions, mais quant à leurs

pensées connues de Dieu seul ! A quoi il faut ajouter le labeur quotidien des affaires domestiques, la discussion de toutes les querelles que l'ennemi de tout bien se plaît à semer parmi les hommes en général, mais surtout parmi les religieux et dans les monastères. De plus, nous sommes tourmentées par notre pauvreté, par l'espace restreint de nos terres cultivées, et plus encore par l'hostilité de notre roi, qui écoute les accusations de nos envieux ; par les corvées qu'impose le service de ce roi, de sa reine, de l'évêque, du comte, de leurs satellites et serviteurs, toutes choses qui seraient trop longues à énumérer et qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. A toutes ces misères il faut ajouter la perte de nos amis et de nos proches, qui formaient presque toute une tribu et dont il ne nous reste plus rien. Nous n'avons plus ni fils, ni frère, ni père, ni oncle; nous ne sommes plus qu'une fille unique, privée de tout ce qu'elle aimait au monde, excepté de sa mère, qui est bien vieille, et d'un fils de son frère, qui est lui aussi bien malheureux, sans qu'il y ait de sa faute, mais parce que le roi déteste notre famille. Il ne nous reste donc personne à qui nous puissions nous fier. Dieu nous les a tous enlevés par différents moyens. Les uns sont morts dans leur patrie et attendent dans leurs noirs tombeaux le jour de la résurrection et du jugement dernier, ce jour où l'envie sera vaincue et consumée, et où tout deuil et toutes douleurs disparaîtront de la présence des élus. Les autres

ont abandonné leur rivage natal pour se confier aux plaines de l'Océan et visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs. Par toutes ces raisons et par d'autres qui ne pourraient être racontées en un jour, pas même en un des longs jours de juillet ou d'août, la vie nous est à charge.

« Tout être malheureux et se défiant de lui-même se cherche un ami fidèle à qui il puisse se confier et livrer tous les secrets de son cœur. Ah oui ! on a bien raison de le dire : quoi de plus doux que d'avoir quelqu'un à qui l'on puisse parler de tout comme avec soi-même ! Or nous avons cherché cet ami fidèle, en qui nous puissions avoir plus de confiance qu'en nous-mêmes ; qui regarderait nos misères et nos douleurs comme les siennes ; qui compatirait à tous nos maux et les consolerait par ses discours salutaires. Oui, nous l'avons cherché longtemps. Et enfin nous croyons avoir trouvé en vous cet ami que nous avons désiré et si ardemment espéré.

« Plût à Dieu qu'il daignât nous transporter par le bras de son ange, comme il l'a fait jadis pour le prophète Habacuc et le diacre Philippe, dans ces terres lointaines que vous parcourez, et nous y faire entendre la vivante parole de votre bouche, qui nous serait plus douce que le miel. Mais puisque nous ne l'avons pas mérité et que nous sommes séparées par tant de terres et de mers, nous voulons néanmoins user de notre confiance en vous, frère Boniface, pour vous apprendre que depuis longtemps

nous désirons, comme tant de nos parents et amis, aller visiter cette Rome qui fut autrefois la maîtresse du monde, pour y obtenir le pardon de nos péchés. Moi surtout, Eangytha, j'ai ce désir, moi qui suis vieille et qui, par conséquent, ai beaucoup plus de péchés que d'autres. J'ai confié mon dessein autrefois à Wala, qui était alors mon abbesse et ma mère spirituelle, et à ma fille, qui était alors toute jeune. Mais nous savons qu'il y a beaucoup de gens qui réprouvent notre intention, parce que les canons enjoignent à chacun de rester là où il a fait son vœu et d'y rendre compte à Dieu de ce vœu. Agitées par ce doute, nous vous supplions toutes deux d'être notre Aaron et d'élever vos prières vers Dieu, afin que, par votre intermédiaire, il nous montre ce qu'il y a de plus utile pour nous, soit de rester dans notre pays, soit de nous exiler pour ce saint pèlerinage. Nous vous supplions de répondre à ce que nous vous écrivons dans un style rustique et qui n'a rien de poli. Nous n'avons pas grande confiance dans ceux qui se glorifient au dehors, mais nous en avons beaucoup en votre foi et en votre charité envers Dieu et le prochain... Adieu, frère spirituel, frère très-fidèle, très-aimable et très-aimé d'un amour aussi pur que sincère... Un ami se cherche longtemps, se trouve rarement et se conserve plus rarement encore. Adieu ; priez pour que nos péchés ne nous portent pas malheur[1] ! »

1. Amantissime frater, spiritalis magis quam carnalis, et spiritalium

Comment Lioba entre en relation avec Boniface.

Écoutons maintenant la belle et savante Lioba (*die Liebe*, la bien-aimée), et voyons comment elle s'y prend, toute jeune encore, pour entrer en relation, du fond de son couvent de Winbourne, avec le grand homme qui devait plus tard l'appeler à lui, pour l'aider à initier les peuples de la Germanie aux lumières de l'Évangile et à la vie monastique :

« Au très-révérend seigneur et évêque Boniface, très-aimé dans le Christ, sa parente Leobgytha[1], la

gratiarum munificentia magnificatus, tibi soli indicare voluimus et Deus solus testis est nobis, quas cernis interlitas lacrymis... Tanquam spumosi maris vortices verrunt et vellunt undarum cumulos, conlisos saxis, quando ventorum violentia et procellarum tempestates sævissime enormum euripum impellunt et cymbarum carinæ sursum immutate et malus navis deorsum duratur, haut secus animarum nostrarum naviculæ... Quas seminat omnium bonorum invisor ; qui... inter omnes homines spargit, maxime per monasticos et monachorum contubernia... Angit præterea paupertas et penuria rerum temporalium et angustia cespitis ruris nostris; et infestatio regalis... Et ut dicitur, quid dulcius est quam habeas illum cum quo omnia possis loqui ut tecum?... Diu quæsivimus. Et confidimus quia invenimus in te illum amicum, quem cupivimus, et optavimus et speravimus... Vale, frater spiritalis fidelissime atque amantissime et sincera et pura dilectione dilecte; ...Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur. *Epist.* 14, édit. Jaffé.

On a vu la lettre déjà citée où Boniface répond à une abbesse Bugga au sujet du pèlerinage à Rome (*Epist.* 88, éd. Jaffé). Je ne pense pas que cette réponse s'applique à la lettre que je viens de citer, parce qu'il n'y est rien dit de la mère Eangytha et qu'il y est répondu à divers objets dont il n'est pas question dans la lettre de la mère et de la fille.

1. Elle aussi avait deux noms en anglo-saxon, *Truthgeba* et *Leobgytha*, mais elle reçut le surnom de Lioba ou Lieba, sous lequel elle est généralement connue, parce que, selon son biographe, tout le monde l'aimait. Zell, *Op. cit.*, p. 262.

dernière des servantes de Dieu, santé et salut éternel. — Je conjure votre clémence de daigner se souvenir de l'amitié qui vous unit jadis à mon père, lequel se nommait Tinne, habitant du Wessex, et qui a quitté ce monde il y a huit ans, en sorte que vous vouliez bien prier pour le repos de son âme. Je vous recommande aussi ma mère Ebba, votre parente, comme vous le savez mieux que moi, qui vit encore dans une grande peine, et depuis longtemps accablée d'infirmités. Je suis leur fille unique; et plaise à Dieu, tout indigne que j'en suis, que j'aie l'honneur de vous avoir pour frère! car nul homme de notre parenté ne m'inspire autant de confiance que j'en ai mise en vous. J'ai pris soin de vous envoyer ce petit présent, non que je le croie digne de vos regards, mais pour que vous vous souveniez de ma petitesse, et qu'en dépit de la distance des lieux, le nœud d'une véritable tendresse nous unisse pour le reste de nos jours. Voici donc, frère très-aimable, ce que je demande avec supplication : c'est que le bouclier de vos prières me couvre contre les traits empoisonnés de l'ennemi. Je demande aussi que vous excusiez la rusticité de cette lettre, et que votre affabilité ne me refuse point quelques mots de réponse après lesquels je soupire. Vous trouverez ci-dessous des vers que j'ai cherché à composer selon la règle de l'art poétique, non pas par confiance en moi-même, mais pour exercer le peu d'esprit que Dieu m'a donné et pour solliciter vos conseils. J'ai appris ce que je sais

d'Eadburga[1], ma maîtresse, qui ne cesse d'approfondir l'étude de la loi divine. Adieu : vivez d'une vie longue et heureuse ; intercédez pour moi.

Que le Juge puissant, Créateur de la terre,
Qui règne glorieux au royaume du Père,
Vous conserve brûlant de son feu chaste et doux,
Jusqu'au jour où le temps perdra ses droits sur vous[2] ! »

Cena l'indigne.

A côté de la célèbre Lioba, citons une inconnue, qui se qualifie de Cena l'indigne : *Pontifici Bonifacio Christi amatori Cene indigna*, mais qui n'hésitait pas à écrire au grand apôtre avec une simplicité fière et naïve dont l'accent me touche et dont je remercie les anciens compilateurs de m'avoir conservé le souvenir avec celui du grand apôtre. « Je vous avoue, mon très-cher, que, tout en ne vous voyant que très-rarement avec les yeux de mon corps, je ne cesse de vous contempler avec les yeux de mon cœur... Et je vous déclare ceci, que, jusqu'à la fin de ma vie, je me souviendrai toujours de vous dans mes oraisons. Je vous conjure par notre affection et notre bonne foi mutuelle d'être fidèle à ma petitesse comme je serai fidèle à votre grandeur, et de m'aider

1. Encore une Eadburga qu'il ne faut confondre, puisqu'elle était maîtresse des novices à Winbourne, ni avec Eadburga, abbesse de Thanet, ni avec Eadburga, surnommée Bugga, qui figurent toutes deux parmi les correspondantes de Boniface.

2. J'emprunte cette traduction au beau livre d'Ozanam : *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, p. 226, et j'aurai bien d'autres emprunts à lui faire, s'il m'est donné de continuer mon œuvre et de raconter la conquête de l'Allemagne par les moines anglo-saxons.

par vos prières, afin que le Tout-Puissant dispose ma vie selon sa volonté. Si jamais l'un des vôtres vient dans ce pays-ci, qu'il ne dédaigne pas d'avoir recours à ma pauvreté ; et si je puis rendre un service quelconque, soit temporel soit spirituel, à vous ou aux vôtres, je le ferai de toutes mes forces, au très-grand profit de mon âme[1]. »

Cette lettre était adressée à Boniface, déjà évêque, et très-probablement par une de celles qu'il avait transplantées d'Angleterre en Allemagne.

Egburga la désolée.

Voici maintenant une autre Anglo-Saxonne, contemporaine de sa jeunesse, Egburga, que quelques-uns tiennent pour cette fille d'un roi d'Est-Anglie, qui fut abbesse et amie de saint Guthlac[2]. Elle écrit à Boniface pendant qu'il était encore abbé d'un monastère anglais, pour lui confier ses douleurs intimes.—« Au saint abbé, au véritable ami Winifrede, plein de science et de religion, Egburga, la dernière de ses élèves, salut éternel dans le Seigneur ! Depuis que j'ai goûté le lien de votre affection, il m'en est resté dans l'âme une saveur d'une incomparable suavité. Et bien que je sois désormais frustrée de votre présence corporelle, je ne cesse d'enserrer votre cou de mes embrassements de sœur. Vous étiez déjà mon très-aimable frère; vous êtes

718-722

1. Jam fateor tibi, carissime... et hoc tibi notum facio, quod usque ad finem vitæ meæ te semper in meis orationibus recordor, et te rogo per creditam amicitiam ut meæ parvitati fidelis sis, sicut in te credo... *Epist.* 94, édit. Jaffé.

2. Voir plus haut, page 125 de ce volume.

maintenant mon père. Depuis que la mort, l'amère et cruelle mort m'a enlevé mon propre frère Oshere que j'aimais plus que personne, c'est vous que je préfère à tous les autres hommes. Il ne se passe ni jour ni nuit que je ne me souvienne de vos leçons. Croyez-moi, car Dieu m'en est témoin, je vous aime d'un suprême amour. J'ai confiance que vous n'oublierez jamais l'amitié qui vous unissait à mon frère. Je suis bien peu de chose et bien au-dessous de lui par le mérite et la science ; mais je ne lui cède en rien par mon affection pour vous. Le temps a coulé depuis lors ; mais le sombre nuage de la douleur ne m'a jamais abandonnée. Au contraire, plus j'ai vécu et plus j'ai souffert ; j'ai éprouvé la vérité de ce qui est écrit, que *l'amour de l'homme enfante la douleur, tandis que l'amour du Christ illumine le cœur*. Mon cœur a reçu une nouvelle blessure par la perte de ma très-chère sœur Wethburga. Elle a disparu subitement d'auprès de moi, elle avec qui j'avais grandi, elle qui avait sucé le même lait que moi, j'en atteste Jésus... »

Ici la pauvre fille veut sans doute montrer à son ancien maître qu'elle n'a pas été indigne de ses leçons. Elle se met à citer son Virgile :

...Crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, et plurima mortis imago[1].

Mais elle le cite de travers sans s'en apercevoir, pas

1. *Æneid.*, II, 369, 370.

plus que de deux ou trois solécismes terribles qui lui sont échappés dans ce qui précède[1]. Après quoi elle continue :

« J'aurais voulu mourir si Dieu l'avait permis. Mais ce n'est pas la cruelle mort, c'est une séparation plus cruelle encore qui nous a éloignées l'une de l'autre ; elle pour son bonheur, à ce que je pense, et moi pour mon malheur, puisqu'elle m'a laissée comme une sorte de gage au service du siècle, elle que j'ai tant aimée et qui est maintenant renfermée, à ce que j'entends dire, dans je ne sais quelle prison de Rome[2]. Mais l'amour du Christ qui fleurit dans son cœur est plus fort que toutes les entraves. Elle gravit la voie étroite et ardue ; et

1. Ego autem licet scientia *tardiora* et meritis *viliora* illo sim, tamen erga tuæ caritatis obsequium dispar non sum. — On me reprochera peut-être de m'arrêter à ces minuties. Je le veux bien ; mais tout ce qui touche à l'histoire des âmes, surtout au berceau de la foi, me séduit invinciblement. Quoi de plus touchant que cette inexpérience de style, dans une langue classique, sous la plume de cette femme barbare, qui veut à tout prix épancher dans un cœur ami les émotions dont son âme est inondée !

2. Me vero infelicem, quasi quoddam depositum, huic sæculo servire permisit, sciens enim quantum illam dilexi, quantum amavi, quam nunc, ut audio, Romana carcer includit. *Epist.* 13. — L'auteur anonyme des *Notes sur sainte Hilda et saint Bega* a conclu de ce passage qu'Egburga avait remplacé comme abbesse sa sœur Wethburga, et que celle-ci était la même dont il est question dans une lettre déjà citée de Boniface (voir plus haut, p. 341) comme étant déjà fixée à Rome. Cette dernière conjecture paraît assez plausible. Ces deux sœurs, ainsi que leur aînée, toutes trois filles d'un roi d'Est-Anglie, auraient été successivement abbesses de Hackness. Voir le tableau généalogique D.

moi je suis encore gisante dans les bas-fonds, enchaînée par la loi de la chair. Au jour du jugement, elle chantera joyeuse avec le Seigneur : *J'ai été en prison et vous m'avez visité*. Vous aussi, dans ce grand jour, vous siégerez là où siégeront les douze apôtres, et vous serez fier, comme un chef glorieux, d'avoir conduit devant le tribunal du Roi éternel tant d'âmes conquises par vos labeurs. Mais moi, dans cette vallée de larmes, je pleure mes péchés qui m'ont rendue indigne d'une telle compagnie.

« C'est pourquoi ni le nautonier, battu par la tempête, ne désire rentrer au port, ni les champs altérés n'ont soif de la pluie, ni la mère qui erre le long des sinuosités du rivage dans l'anxiété de l'attente n'attend son fils avec autant d'ardeur que j'en éprouve en désirant jouir encore une fois de votre présence. Mes péchés empêchent qu'il en soit ainsi, et j'en suis désespérée. Mais toute pécheresse que je suis, prosternée à vos pieds, je vous implore du fond de mon cœur, je vous crie des extrémités de la terre, ô bienheureux seigneur, pour que vous m'emportiez au sommet du rocher de vos prières, car vous êtes mon espoir et ma citadelle contre l'ennemi visible et invisible. Pour consoler mon immense douleur, pour apaiser les flots de ma tristesse, pour donner quelque appui à ma fragilité, il faut m'envoyer du secours, soit sous forme de saintes reliques, soit au moins par des paroles de votre main, quelque courtes qu'elles soient, mais

que je pourrai toujours contempler comme si c'était vous-même[1]. »

On voit à quel point les affections naturelles enflammaient encore ces cœurs impétueux, et cela sans préjudice des amitiés et des confraternités nouvelles que développait en eux la vie religieuse avec ses relations si actives et si étendues dans l'ordre spirituel. L'inappréciable collection des épîtres de saint Boniface en renferme plusieurs écrites par des religieuses anglo-saxonnes à leurs frères, toujours en latin, et dans un latin fort peu classique, mais toutes marquées au coin d'une passion aussi tendre que sincère. « A mon frère unique et bien-aimé, » écrit l'une d'elles qui se qualifie de la dernière des servantes du Christ. « Comment, très-cher frère, peux-tu me faire attendre si longtemps ta venue? Comment ne songes-tu pas que je suis seule au monde? que nul autre frère, nul autre proche ne viendra me visiter? Tu en agis peut-être ainsi, parce que je n'ai

1. Abbate (*sic*) sancto veroque amico... Wynfrido Egburg ultima discipulorum seu discipularum tuarum... Caritatis tuæ copulam fateor; ast dum per interiorem hominem gustavi, quasi quiddam mellitæ suavitatis meis visceribus hic sapor insidet. Et licet interim... ab aspectu corporali visualiter defraudata sim, sororis tamen semper amplexibus collum tuum constrinxero... Crede mihi, Deo teste, quia summo te complector amore... Sed... ut scriptum est : *Amor hominis deducit dolorem, amor autem Christi illuminat cor...* Non sic tempestate jactatus nauta portum desiderat, non sic sitientia imbres arva desiderant, non sic curvo litore anxia filium mater expectat, quam ut ego visibus vestris fruere cupio... Vel paucula saltim per scripta beatitudinis tuæ verba, ut in illis tuam præsentiam semper habeam. *Epist.* 13.

pas encore pu faire pour ton service ce que j'aurais voulu ; mais comment oublier à ce point les droits de la charité et de la parenté ? Ah ! mon frère, mon cher frère, pourquoi remplir ainsi de tristesse mes jours et mes nuits par ton absence ? Ne sais-tu donc pas qu'aucune âme vivante ne m'est plus chère que toi ? Mais voici qu'il m'est impossible de dire par écrit ce que je voudrais. Je sens d'ailleurs que tu ne te soucies plus de ta pauvre petite sœur[1]. »

Lamentations d'une religieuse sur l'absence de son frère.

On ne sait plus même le nom de celle qui écrivait ainsi ; on sait le nom, mais rien de plus, d'une autre religieuse, dont le frère unique comptait parmi les compagnons de Boniface. Elle ne pouvait se consoler de son absence, et elle épanche cette tristesse en écrivant à ce frère avec un accent poétique et poignant, qui rappelle les plaintes exhalées par sainte Radegonde, deux siècles plus tôt, dans son couvent de Poitiers, en songeant aux calamités de sa jeunesse[2]. Notre Anglo-Saxonne a voulu aussi

1. Fratri unico atque amantissimo... N. H., ultima ancillarum Dei... Quare non vis cogitare quod ego sola in hac terra ?... O frater, o frater mi, cur potes mentem parvitatis meæ assidue mœrore, fletu atque tristitia die noctuque caritatis tuæ absentia affligere ?... Jam certum teneo, quod tibi cura non est de mea parvitate. *Epist.* 144, édit. Jaffé.

2 Voir tome II, p. 348. — M. Zell a cru que cette Bertgytha était la même que la religieuse de ce nom qui accompagna Lioba en Allemagne, et que c'est de là qu'elle écrivait à son frère; mais cette supposition est inconciliable avec le texte des lettres, où il est dit que la sœur fut abandonnée toute jeune par ses parents, tandis que le seul historien qui parle des compagnes de Lioba dit que Berchtgyd passa en Germanie avec sa mère, et que toutes deux devinrent abbesses en Thuringe. Othlo,

traduire en vers latins les gémissements de son cœur. Mais ses vers sont bien loin de valoir ceux que Fortunat mettait au service de l'abbesse-reine de Sainte-Croix de Poitiers.

Sa prose est à la fois plus correcte et plus touchante. « A Balthard, mon frère unique, si aimé dans le Seigneur, et plus aimé que personne dans le monde... J'ai reçu avec une tendre reconnaissance le message et les dons que tu m'as envoyés par ton fidèle messager Aldred. Je ferai, avec l'aide de Dieu, tout ce que tu me recommandes, mais à la condition que tu daigneras revenir me voir. Je ne puis plus tarir la source de mes larmes, quand je vois ou entends que les autres vont rejoindre leurs amis. Alors je me rappelle que j'ai été abandonnée, toute jeune, par mes parents et que je suis restée seule ici. Cependant je n'ai pas été abandonnée de Dieu, et je bénis sa miséricorde puisqu'il t'a conservé la vie en même temps qu'à moi. Et maintenant, frère chéri, je t'en conjure et je t'en supplie, délivre mon âme de cette tristesse, car elle m'est très-nuisible. Je te le déclare, quand même tu ne resterais qu'un seul jour auprès de moi pour te remettre en route dès le lendemain, la dou-

Vita S. Bonifacii, édit. Jaffé, p. 490. Le messager qui servait d'intermédiaire entre le frère et la sœur est ce même Aldred ou Aldraed, qui portait d'Allemagne en Angleterre les messages du diacre Lulle, le principal coadjuteur de Boniface (*Epist.* 78), d'où l'on a conclu que le frère de Berchtgyd devait être employé dans la même mission.

leur fuirait de mon cœur. Mais s'il te déplaît trop de m'accorder ma demande, je prends Dieu à témoin que jamais du moins notre tendresse ne sera trahie par moi. Peut-être aimerais-tu mieux me faire venir où tu es que de t'attendre ici. Pour moi, j'irais aussi volontiers là où reposent les corps de nos parents, afin d'y achever ma vie temporelle et de parvenir de là dans la région de ces vivants où la paix et la joie sont éternelles... Adieu, cher disciple de la croix, aimé de ta sœur, garde à jamais ta bonne renommée. »

Un autre jour, elle lui écrit encore : « Mon âme est lasse de la vie, à cause de mon amour pour toi. Je suis ici seule, abandonnée, dépourvue de toute parenté. Mon père et ma mère m'ont délaissée, mais le Seigneur m'a adoptée. Entre toi et moi il y a l'abîme des grandes eaux dont parle l'Écriture, mais nous sommes réunis par l'amour, car le véritable amour n'est jamais vaincu, ni par l'espace ni par le temps. Toutefois je t'avoue que la tristesse ne me quitte jamais. Mon âme en est troublée jusque dans le sommeil, car l'amour est fort comme la mort. Or, je te supplie, mon frère bien-aimé, de venir à moi ou de me faire venir, afin que je te revoie avant de mourir ; car ton amour ne sort jamais de mon cœur. Mon frère, ta sœur unique te salue dans le Christ. Je prie pour toi comme pour moi-même, jour et nuit, à chaque heure et à chaque minute... Je prie en pleurant et prosternée sur la

terre, afin que tu vives heureux ici-bas et que tu deviennes tout simplement un saint [1]... »

Je plaindrais ceux qui par dédain sceptique pour toute tradition religieuse, ou par rigorisme moderne, pourraient écouter avec indifférence ou malveillance ces cris de douleur et d'amour qui jaillissaient, il y a plus de mille ans, du fond des cloîtres anglo-saxons, et qui attestent, avant et après tant d'autres témoignages, l'immortelle vitalité des ardeurs et des exigences du cœur humain, sous tous les climats et dans toutes les sociétés. Quoi de plus touchant que ces explosions de l'humaine tendresse, chez cette rude engeance des Anglo-Saxons, et sous la rugueuse écorce de leur sauvage nature? Quoi de plus intéressant que l'effort de ces âmes pour traduire, en une langue qu'elles réputaient plus civilisée que la leur, les émotions qui les agitaient,

1. Dilectissimo fratri in Domino et in carne carissimo Balthardo Berthgyth... Et nunc, frater mi, adjuro te atque deprecor, ut auferas tristitiam ab anima mea : quia valde nocet mihi... Sin autem displicet tibi implere petitionem meam, tunc Deum testem invoco, quod in me nunquam fit derelicta dilectio nostra...

Have, crucicola care. salutate a sorore ;
Fine tenus feliciter famam serva simpliciter.

...Tædet animam meam vitæ meæ propter amorem fraternitatis nostræ... Multæ sunt aquarum congregationes inter me et te... Tamen caritate jungamur : quia vera caritas nunquam locorum limite frangitur... Neque per somnium mente quiesco.

Vale vivens feliciter ut sis sanctus simpliciter... Precibus peto profusis fletibus; solo tenus sæpissima... *Epist.* 148, 149, édit. Jaffé.

et surtout pour se retremper dans les vérités et les préceptes de la foi chrétienne, si récemment substituée au culte de leurs aïeux ! Pour moi, je prête l'oreille, le long des siècles, à ces cris du cœur, à ces voix de l'âme, avec plus d'intérêt mille fois qu'aux victoires et aux conquêtes qui ont absorbé l'attention des historiens; et je remercie mille fois les biographes des saints et les compilateurs de leurs œuvres d'avoir admis et enclos dans leurs in-folios, comme des fleurs dans un herbier, ces vestiges rudimentaires du cœur de l'homme et de ses orages.

« Il serait singulier, » a dit l'austère et tendre Lacordaire, « que le christianisme, fondé sur l'amour de Dieu et des hommes, n'aboutît qu'à la sécheresse de l'âme à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu... Le détachement de soi-même, loin de diminuer l'amour, l'entretient et l'augmente. Ce qui ruine l'amour, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu; et il n'y eut jamais sur la terre d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres que celles auxquelles les saints livraient leur cœur, à la fois dépouillé d'eux-mêmes et rempli de Dieu [1].»

1. Lacordaire, *Lettres à des jeunes gens*. Toulouse, 9 novembre 1852.

VI

Mais les orages du cœur comme les orages de la vie ont un terme qui est la mort, cette mort qui délivre de tout, qui couronne tout et quelquefois explique tout. Comment mouraient nos religieuses anglo-saxonnes? Autant que nous pouvons le savoir, elles mouraient heureuses et même joyeuses, sans démentir ou abdiquer les tendres affections qui avaient agité leur cœur ou animé leur vie. On se tromperait fort en croyant qu'elles fussent les seules ou les premières, parmi les religieuses d'autrefois, à entretenir jusqu'à leur dernier jour ces belles et saintes amitiés. Saint Grégoire le Grand nous a conservé le souvenir de cette noble Romaine, Galla, fille du patrice Symmaque, qui, devenue religieuse dans un monastère près de la basilique de Saint-Pierre, et atteinte d'une maladie mortelle, eut une vision trois jours avant sa mort. Le prince des apôtres lui apparut en songe et lui annonça que ses péchés étaient pardonnés. Elle ne se contenta pas de cette grâce suprême : elle osa de plus demander à son saint protecteur qu'une religieuse, sœur Benedicta, celle qu'elle aimait le plus

La mort ne met pas un terme aux amitiés du cloître.

Sainte Galla.

dans toute la communauté, pût mourir avec elle! L'apôtre lui répondit que cette amie ne mourrait pas en même temps qu'elle, mais la suivrait au bout de trente jours. Dès le matin, Galla annonça à sa supérieure ce qu'elle avait vu et entendu, et tout se passa comme elle l'avait prédit. Les deux amies, au bout d'un mois, furent réunies par la mort[1].

Hilda et son amie.

La grande abbesse Hilda, dont nous avons tant parlé, qui fut pendant trente ans la lumière et l'oracle de la Northumbrie, avait aussi dans sa communauté une religieuse préférée, ou du moins qui l'aimait, dit le vénérable Bede, d'un immense amour. Cette religieuse n'eut pas le bonheur de mourir en même temps que son amie. Mais lorsque la sainte abbesse, dévorée depuis sept ans par une fièvre cruelle qui n'interrompit pas un seul jour l'exercice de sa maternité spirituelle, fut arrivée au terme de son épreuve; lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir au milieu de ses filles réunies pour entendre sa dernière exhortation à garder la paix de l'Évangile entre elles et avec tous les hommes, l'amie qui était en ce moment retenue au noviciat, situé dans un coin fort éloigné du domaine monastique,

1. Gothorum temporibus, hujus urbis nobilissima puella... Ex amore sumens audaciam... quia quamdam sanctimonialem feminam in eodem monasterio præ cæteris diligebat... subjunxit : Rogo ut soror Benedicta mecum veniat. Cui ille respondit : Non, sed illa talis veniat tecum : hæc vero, quam petis, die erit trigesimo secutura. S. Gregor., *Dial.*, l. IV, ap. *Brev. Roman. off. propr. Cler. Rom.* die 5 Oct.

eut la consolation de voir en songe l'âme de Hilda conduite au ciel par un cortége resplendissant d'anges[1].

Læta mortem vidit : elle vit la mort avec bonheur ! Ces paroles de Bede sur sainte Hilda semblent pouvoir s'appliquer à toutes les saintes et même à toutes les religieuses dont il nous a gardé le souvenir. Il y en eut une à Barking, qui, après avoir été longtemps l'humble et zélée coadjutrice de la première abbesse, Ethelburga, fut avertie de la mort de cette abbesse, qui était en même temps son amie, par une vision nocturne où elle vit sa chère Ethelburga enveloppée d'un linceul plus éclatant que le soleil, et enlevée au ciel par des chaînes d'or qui représentaient ses bonnes œuvres. Privée de sa mère spirituelle, elle vécut encore pendant neuf ans en proie aux plus cruelles infirmités, afin, dit Bede, que la fournaise de cette tribulation quotidienne pût consumer tout ce qu'il pouvait rester de souillure parmi tant de vertus. Elle avait fini par être paralysée de tous les membres et même de la

Ethelburga et son amie.

1. In quo toto tempore nunquam... commissum sibi gregem et publice et privatim docere prætermittebat... Septimo infirmitatis anno... circa galli cantum, percepto viatico sacrosanctæ communionis, cum accersitis ancillis Christi... de servanda eas invicem, immo cum omnibus pace evangelica admoneret : inter verba exhortationis læta mortem vidit... Nunciavit matrem illarum omnium Hild abbatissam... se aspectante cum luce immensa ducibus angelis ad æternæ lumina lucis... ascendisse... Ferunt quod eadem nocte... cuidam virginum Deo devotarum quæ illam immenso amore diligebat, obitus illius in visione apparuerit. Bede, IV, 23.

langue. Trois jours avant sa mort elle retrouva la vue et la parole : on l'entendit échanger quelques mots avec un visiteur invisible : c'était sa très-chère Ethelburga qui venait lui annoncer sa délivrance. « Je puis à peine supporter cette joie, » disait la malade, et dès la nuit suivante, affranchie à la fois des liens de la chair et de la maladie, elle entra dans la joie éternelle[1].

Les filles du comte à Beverley.

On montre encore dans la belle église de Beverley un monument sépulcral qui se nomme la *tombe des vierges ;* c'est celle des deux filles d'un comte, bienfaiteur de la grande abbaye de Saint-Jean, où elles avaient pris le voile. En la nuit de Noël, selon la légende, elles sortirent les dernières de la messe de minuit et ne reparurent plus dans leurs stalles. Après l'office de la nuit suivante, l'abbesse, inquiète de leur absence, alla les chercher et les trouva endormies dans les bras l'une de l'autre. Réveillées, elles dirent qu'elles pensaient n'avoir dormi qu'une heure, en rêvant du paradis. Elles redescendirent au chœur et là, agenouillées devant l'abbesse, après

1. Christi famula Torchtgyd... adjutrix disciplinæ regularis eidem matri, minores docendo vel castigando curabat... Vidit quasi corpus hominis, quod esset sole clarius, sindone involutum in sublime ferri... quasi funibus auro clarioribus... Per annos novem pia Redemptoris nostri provisione fatigata, ut quicquid in ea vitii sordidantis inter virtutes per ignorantiam vel incuriam resedisset, totum hoc cominus diutine tribulationis excoqueret... *Nequaquam hæc læta ferre queo*... Interrogata cum quo loqueretur : *Cum carissima*, inquit, *matre mea Ædilberge*...Soluta carnis simul et infirmitatis vinculis, ad æternæ gaudia salutis intravit. Bede, IV, 9.

avoir demandé et reçu sa bénédiction, elles moururent en s'embrassant[1].

Les morts lumineuses.

L'un des plus célèbres païens de notre siècle, Gœthe, est mort en demandant de la lumière. *Plus de lumière!* ce furent, dit-on, ses dernières paroles. On se les rappelle involontairement en lisant le récit des morts heureuses et joyeuses, douces et lumineuses de ces vierges, qui préparaient, au fond de leurs cloîtres aujourd'hui oubliés ou méprisés, la conversion de la patrie de Gœthe. C'est avant tout la lumière, mais une lumière céleste et surnaturelle, qui inonde leurs lits de mort et leurs tombes.

Le privilége de ces visions lumineuses et de ces douces morts semble avoir été accordé à nos Anglo-Saxonnes, et non-seulement à celles qui mouraient sur le sol natal, mais aussi à celles qui avaient passé leur vie dans les cloîtres étrangers.

A Faremoutier la fille du roi de Kent

A Faremoutier en France, la fille d'un roi de Kent, Earcongotha, dont nous avons déjà parlé[2], avait édifié tous les habitants par les prodiges de sa vertu. Avertie de sa fin prochaine, elle alla dans l'infirmerie du monastère solliciter de cellule en cellule les prières des religieuses malades. Elle

1. Le comte Puch, père de ces deux sœurs, est celui dont il est question dans Bede (V, 4), où on raconte la guérison miraculeuse de sa femme par saint Jean de Beverley. Une de ses filles s'appelait *Yolfrida :* l'histoire constate qu'elle fut religieuse à Beverley et y mourut en 742. Puch dedit cum filia manerium de Walkington. Puch avait son manoir à South-Burton, à deux milles de Beverley Dugdale, *Monasticon*, I, 170; Mabillon, *Act. SS. O. S. B.*, t. III, p. 413.

2. Voir plus haut, p. 257 et 270.

mourut la nuit suivante, aux premiers rayons de l'aurore. A cette même heure, les moines qui occupaient un autre quartier du double monastère, entendirent comme le bruit d'une multitude qui venait, au son d'une musique céleste, envahir l'édifice claustral. Étant sortis en plein air pour savoir ce qui en était, ils se virent tout inondés d'une lumière prodigieuse au milieu de laquelle l'âme de la princesse étrangère montait au ciel[1].

et la converse Willesinda.

Dans ce même cloître de Faremoutier, où la fille des rois de Kent, petite-fille de Clovis et d'Ethelbert, vivait et mourait de la sorte, une humble converse, elle aussi Anglo-Saxonne de naissance, eut, comme sa royale compagne, le pressentiment joyeux de sa mort et le cortége lumineux des anges pour l'escorter au ciel. Un jour que Willesinda (c'était son nom) travaillait au jardin du monastère avec d'autres sœurs converses, elle leur dit : « Une de celles qui culti-« vent ce carré va mourir incessamment; soyons donc « prêtes, afin que notre tiédeur ne nous porte pas « dommage dans l'éternité. » En vain lui demanda-

1. Magnarum fuit virgo virtutum... Hujus multa ab incolis loci illius solent opera virtutum et signa miraculorum usque hodie narrari... Cœpit circuire in monasterio casulas infirmarum Christi famularum... Ipsa autem nocte... incipiente aurora... multi de fratribus... sonitum quasi plurimæ multitudinis monasterium ingredientis; mox egressi dignoscere quid esset, viderunt lucem cœlitus emissam fuisse permaximam, quæ sanctam illam animam... ad æterna gaudia ducebat... Tantæ fragrantia suavitatis ab imis ebullivit, ut cunctis qui adstabant fratribus ac sororibus, quasi opobalsami cellaria esse viderentur aperta. Bede, III, 8.

t-on quelle serait la première à mourir. Bientôt elle tomba malade, et pendant toute sa maladie elle regardait le ciel avec des yeux rayonnants de bonheur, en récitant de longs passages de l'Écriture sainte, qu'elle n'avait cependant jamais appris par cœur. Comme le bouvier-poëte que l'abbesse Hilda avait initié à la vie monastique et à la connaissance de la Bible, elle étonnait les assistants en leur racontant par ordre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Après cela elle se mit à chanter avec une douceur infinie les offices tels qu'elle les avait entendu chanter par les prêtres. Puis tout à coup elle dit à ses compagnes stupéfaites : « Place, place à celles qui « vont venir !» On ne voyait personne, mais on l'entendit dire à plusieurs reprises, en inclinant la tête avec l'expression du respect et de la joie : « Soyez les « bien-venues, mes chères dames, soyez les bien- « venues. — A qui donc parlez-vous ? » lui dit-on. « Eh quoi ! » répliqua-t-elle, « ne reconnaissez-vous « pas vos propres sœurs, celles qui sont parties de « cette communauté pour le ciel ?... Regarde donc, « toi, Anstrude, voilà Ansilde, ta propre sœur, qui « est morte il y a longtemps ! La voilà revêtue de la « blanche robe des élues. » Sur quoi elle rendit le dernier soupir, et l'on entendit aussitôt le chœur des anges qui venait au-devant de cette âme sauvée[1].

Mais c'était surtout parmi les savantes de Barking,

1. Quædam ex genere Saxonum Willesinda nomine,... quadam die dum in hortum intra monasterii septa laboraret, cum sodalibus lo-

A Barking, vision du linceul lumineux.

dans ce monastère où les enseignements classiques d'Aldhelm et de Boniface devaient trouver tant d'écho, que la mort apparaissait douce et radieuse. Lors de la grande peste de 664, qui désola si cruellement la naissante église d'Angleterre, les religieuses étant sorties une nuit de leur église, à la fin de matines, pour aller prier sur la tombe des moines qui les avaient précédées dans l'autre monde, elles virent tout à coup le ciel s'éclairer tout entier, et comme un grand linceul lumineux les recouvrir toutes. Elles en furent si effrayées que le cantique qu'elles chantaient expira sur leurs lèvres. Bientôt cette clarté, plus éclatante que celle du soleil, les guida vers le cimetière où elles devaient reposer à leur tour, puis disparut; et alors elles comprirent que cette lumière d'en haut leur indiquait à la fois le ciel qui attendait leurs âmes et la terre où leurs corps attendraient le jour de la résurrection [1].

cuta est : Cito a nobis quæ in hac area excolimus una itura est... Cœpit læta ad cœlum vultus referre, et ignotas sibi dudum scripturarum paginas enarrare, exorsaque a principio libros Moysis per ordinem recitare, Evangeliique vitalia sacramenta ac Apostolica post veterum documenta narrare. Omnesque deinceps scripturas ex ordine memorare... Hilari vultu, capiteque inclinato dixit : Benedicite dominæ meæ, benedicite dominæ meæ. Inquirentesque quæ adstabant quibus salutem præmitteret, respondit : Non cernitis sorores vestras quæ de vestro collegio migraverunt ad cœlos? Quærentesque illæ si agnosceret, increpanti voce ad unam earum Ansitrudem nomine loquitur : Vel tu, inquit, non agnoscis sororem tuam Ansildem, quæ dudum ad cœlos migravit candidatarum choris insertam. *Vita S. Burgundofaræ*, c. VII, ap. MABILLON, *Act. SS. O. S. B.*, t. II, p. 425.

1. Egressæ de oratorio famulæ Christi... ecce subito lux emissa

La vierge appelée par l'enfant.

Parmi celles qui moururent en si grand nombre dans cette fatale année, il en est deux dont l'historien national des Anglo-Saxons n'a pas dédaigné de mêler le modeste souvenir à ses récits sur les événements politiques et militaires de l'Essex et de l'Est-Anglie. L'une d'elles se portait encore bien, lorsqu'on vint lui dire qu'un petit enfant, recueilli et maternellement soigné par les sœurs, venait de mourir, et de son dernier soupir l'avait appelée trois fois par son nom : *Edith ! Edith ! Edith !* Aussitôt elle se mit au lit, et mourut le même jour, pour suivre au ciel son innocent précurseur[1].

La lampe éteint

Une autre, toute jeune, mais malade depuis plus longtemps, et à toute extrémité, enjoignit tout à coup à celles qui la veillaient d'emporter la lampe qui les éclairait : « *Éteignez, éteignez,* » disait-elle sans cesse et sans qu'on lui obéît. « Vous me prenez pour « une folle, mais je ne le suis pas, et je vous dis que « je vois toute cette maison pleine d'une telle lu- « mière que votre lampe m'offusque de sa lueur

cœlitus, veluti linteum magnum... tanto eas stupore perculit, ut etiam canticum quod canebant tremefactæ intermitterent. Ipse splendor emissæ lucis, in cujus comparatione sol meridianus videri possit obscurus... Ut nulli esset dubium, quin ipsa lux quæ animas famularum Christi esset ductura vel susceptura in cœlis, etiam corporibus earum, etc. Bede, IV, 7.

1. Puer trium circiter annorum... qui propter infantilem adhuc ætatem in virginum Deo dedicatarum solebat cella nutriri ibique medicari... Clamavit... proprio eam nomine quasi præsentem alloquens, Eadgyd, Eadgyd, Eadgyd... Ipso quo vocata est die... illum qui se vocavit ad regnum cœleste secuta est. *Ibid.*, IV, 8.

« obscure. » Plus tard, comme on s'obstinait à ne pas l'écouter, elle reprit : « Eh bien ! rallumez vos « lampes et gardez-les tant que vous voudrez. Sa- « chez seulement que je n'ai pas besoin de votre « lumière : la mienne est ailleurs, et, à l'aube du « jour, elle viendra me chercher. » A l'aube du jour, elle était morte[1].

VII

L'histoire n'a gardé que ces noms, et encore n'est-ce pas sans peine qu'il faut les arracher du fond des chroniques et des légendes. Le voile de l'oubli et de l'indifférence s'est abaissé entre nous et ces siècles lointains. Ce grand foyer, allumé par la foi et la charité dans toutes ces âmes de chrétiennes neuves et ferventes, s'est éteint ; c'est à peine si quelques rayons affaiblis pénètrent à travers la nuit des âges jusqu'à nous. Ce grand jardin de fleurs parfumées, de fruits éclatants et bénis, n'est plus vu et

1. Cœpit subito circa mediam noctem clamare petens ut lucernam... extinguerent ; quod cum frequenti voce repeteret... Scio quod me hæc insana mente loqui arbitramini... Vere dico vobis quod domum hanc tanta luce impletam esse perspicio, ut vestra illa lucerna mihi omnimodis esse videatur obscura... Accendite ergo lucernam illam quamdiu vultis ; attamen scitote quia non est mea : nam mea lux, incipiente aurora, mihi adventura est... *Ibid.*

respiré que de Dieu : c'est à peine si un léger souffle nous apporte le vestige éphémère de ce parfum. On ne saura jamais quelles myriades d'âmes candides et vaillantes, simples et délicates, douces et ferventes, ont dû peupler ces immenses et innombrables monastères d'autrefois ! Que de jeunes et touchantes destinées ensevelies dans les ténèbres de l'oubli, jusqu'au jour où, devant l'univers assemblé, elles resplendiront des feux de la gloire éternelle !

Mais alors, en ces temps reculés, elles formaient déjà, pour la gloire et la consolation de leur patrie et de l'Église, toute une armée nombreuse, aguerrie, indomptable, portant les glorieuses enseignes du sacrifice avec une sérénité magnanime, avec une humble ferveur. Elles confessaient victorieusement devant la chrétienté naissante et la barbarie refoulée, comme leurs sœurs d'aujourd'hui, devant notre civilisation trop orgueilleuse, la divinité de Jésus-Christ, les souffrances expiatrices, l'empire immortel de l'âme sur la nature inférieure.

Caractère viril de la plupart des religieuses saxonnes.

Dans toutes ces nobles filles, fiancées à Dieu, il apparaît quelque chose d'intrépide et de fort qui est au-dessus de leur sexe. C'est le propre de la vie religieuse de transfigurer ainsi la nature humaine en donnant à l'âme ce qui lui manquerait presque toujours dans la vie ordinaire. Elle inspire à la jeune vierge je ne sais quoi de viril qui la dérobe à toutes les faiblesses de la nature, qui en fait, au jour voulu, une héroïne, mais une héroïne tendre et douce, sur-

gissant des abîmes de l'humilité, de l'obéissance et de l'amour, pour monter au niveau des plus généreux essors et atteindre tout ce qu'il y a de lumineux et de puissant dans le courage humain.

Elle verse dans le cœur du moine, du vrai religieux, du vrai prêtre, des trésors d'une compassion intelligente, d'une tendresse sans bornes, d'une douceur sans mollesse, d'une patience sans relâche, tels que le cœur d'une femme semble seul capable d'en contenir.

Quelquefois à l'une comme à l'autre, à la fiancée de Dieu comme à son ministre, à l'héroïne de la charité comme au maître de la doctrine et de la parole, elle ajoute par un don surnaturel le charme incomparable de l'enfant, avec sa candeur naïve et caressante ; et alors le regard attendri contemple sur un visage vivant cette simplicité dans la beauté et cette sérénité dans la force, qui sont la plus belle parure de la vertu et du génie. De sorte que parfois tout ce qu'il y a de grand et de pur dans ces trois types si divers de l'espèce humaine, l'homme, la femme et l'enfant, se trouvent ainsi combinés en un seul être, qui accomplit tout ce que l'âme peut faire de plus grand ici-bas pour se relever de sa chute et se rendre digne du Dieu qui l'a créée et sauvée[1].

Je parle au présent, car tout cela subsiste encore

1. Aubrey de Vere, *Thoughts on saint Gertrude*. — Cf. T. W. Allies, *The formation of Christendom*, 1865, part. I, lect. 6. *Creation of virginal life*.

Tout cela se retrouve et se reproduit chaque jour au sein de notre civilisation moderne.

De ce monde perdu, dont nous nous efforçons de retrouver l'empreinte, tout a disparu, tout a péri ou tout a changé, hormis l'armée du sacrifice. Le vaste et magnifique édifice de l'ancienne société catholique s'est écroulé sans retour. Il en surgira, il en surgit déjà une autre qui aura, comme l'ancienne, ses grandeurs et ses misères. Mais ce que nous venons de raconter a duré, dure encore et durera toujours.

Tout a péri de l'ancien mond excepté l'armée du sacrifice.

Douze siècles après ces Anglo-Saxonnes dont on vient de parler, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles et nos sœurs. Et jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnanimes, plus spontanés qu'aujourd'hui.

Oui, chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent, dès le matin de la vie, à un époux immortel.

C'est la fleur du genre humain; fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi

que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie; fleur exquise et charmante, qui, respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires. C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit; c'est la séve la plus pure, c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam; car chaque jour ces héroïnes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels.

Avez-vous vu, en mars ou avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement! Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine: c'est la vierge déjà adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que vers le ciel.

Quel spectacle! et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Église, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée?

Mais redisons-le sans cesse, ce spectacle nous est

donné partout, et non-seulement dans notre Europe vieillie et malsaine, mais dans cette Amérique[1] que contemplent avec espoir et confiance tous les esprits généreux ; partout où l'Évangile est prêché, partout où un crucifix est dressé, car partout le Christ sait, de ses bras invincibles, saisir et déraciner ces fleurs terrestres pour les transplanter dans une région plus voisine du ciel.

Nombre et persévérance des vocations contemporaine

Les spoliateurs et les proscripteurs auront beau recommencer leur œuvre, chaque jour prédite et provoquée par les scribes du césarisme révolutionnaire. La chasteté dévouée recommencera la sienne. Dans les greniers et les caves des palais habités par les triomphateurs de l'avenir, sur leurs têtes ou sous leurs pieds, il y aura des vierges qui jureront à Jésus-Christ de n'appartenir qu'à lui, et qui garderont ce serment, s'il le faut, au prix de la vie.

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victorieuses ont retrouvé, ont gardé le secret de la force, et, dans la faiblesse de leur sexe, ne nous lassons pas de le répéter, elles mani-

1. « Nous sommes pénétrés du plus profond respect pour ces vierges saintes qui remplissent nos communautés religieuses. Nous accomplissons un devoir bien doux, en rendant un témoignage public à la vertu et à l'héroïsme de ces vierges chrétiennes, dont la vie répand partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui, par leur dévouement et leur esprit de sacrifice, ont contribué peut-être plus qu'aucune autre cause à produire un heureux changement dans l'esprit d'un grand nombre de ceux qui étaient éloignés de notre foi. » *Lettre pastorale des archevêques et évêques des États-Unis assemblés en concile plénier à Baltimore*, le 21 octobre 1866.

festent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté, le sensualisme de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse. Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre toutes nos bassesses et au secours de toutes nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie. Elles accourent, elles affluent pour prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus rebutantes, les plus prolongées de la pauvre nature humaine; pour défricher les déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les dénonciations, toutes les ingratitudes, elles viennent par milliers, avec un courage et une patience indomptables, courtiser, caresser et soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment.

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant d'en avoir goûté. Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets? A elles si pures et si passionnées, à elles, dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et des tendresses humaines, qui

donc a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus nobles et des plus douces, des plus tendres comme des plus enracinées, de celles-là même qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri? Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur, qui les affranchit en nous les dérobant. Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi, elles l'ont tourné, déjoué, vaincu; elles lui ont échappé pour toujours : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium : laqueus contritus est et nos liberatæ sumus.*

Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme. Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire, des immolations cachées.

Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et dans le sacrifice d'elles-mêmes la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour celui qui ne change pas et ne trompe jamais. Et à son service, elles rencontrent des consola-

tions qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont pas sans nuages parce qu'alors elles seraient sans mérite, mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe.

Ce n'est pas qu'elles aient voulu nous oublier ou nous trahir, nous qu'elles aimaient et qui les aimions. Non, la flèche qui est entrée dans notre cœur et qui y reste a d'abord traversé le leur. Elles partagent avec nous le poids et l'amertume du sacrifice. Le détachement n'est point l'insensibilité. Il n'y a que la fausse spiritualité qui rende dur, arrogant, impitoyable. Toute religion qui dessèche ou endurcit le cœur est une tyrannie menteuse. Ici, dans le vrai sacrifice, dans la mortification suprême, l'affection humaine ne perd aucun de ses droits : ils sont tous respectés, mais tous épurés, tous transformés en offrande au Dieu qui a promis de nous consoler plus qu'une mère ; *Miserebitur tui magis quam mater*. L'ardeur d'une tendresse souffrante, mais si pure, si droite, si sûre d'elle-même, se révèle encore dans chaque accent, dans chaque regard. Le bonheur d'être à Dieu ne ferme point un cœur bien né aux peines d'autrui, et ne l'isole d'aucune émotion généreuse. Ce cœur devient au contraire plus tendre et plus intimement occupé de ceux qu'il aime à mesure qu'il s'enlace d'une étreinte plus passionnée au cœur de Jésus[1].

1. « Quelque ferme que fût la résolution de Thérèse en se séparant de son père, l'amitié tendre qu'elle lui portait rendit cette séparation

Est-ce là un rêve? une page de roman? Est-ce seulement de l'histoire, l'histoire d'un passé à jamais éteint? Non, encore une fois, c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

Ce spectacle quotidien, nous-même qui en parlons nous l'avons vu et subi. Ce qui ne nous était apparu qu'à travers les âges et à travers les livres, s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse paternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cet ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée? Combien d'autres n'ont pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée!

Un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : Adieu! tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai

déchirante pour son cœur. « Je crois, dit-elle, que quand j'aurais été « près de mourir je n'aurais pas plus souffert que je le fis alors. Il « me semblait que tous mes os se disloquaient, parce que mon amour « pour Dieu n'était pas assez fort pour me faire entièrement triom- « pher de la tendresse naturelle que j'avais pour mes parents. Je fus « obligée de me faire une extrême violence pour les quitter; et si le « Seigneur ne m'eût aidée, mes bonnes réflexions n'auraient jamais « suffi pour suivre jusqu'au bout mes résolutions; mais sa bonté me « donna du courage contre moi-même. Au moment où je pris l'habit, « Dieu me fit sentir aussi combien il favorise ceux qui se font violence « pour l'amour de lui. Ce combat intérieur ne fut connu que de lui « seul; à l'extérieur, on ne vit dans ma conduite que courage et fer- « meté. » *Histoire de sa vie*, c. III, ap. Le Boucher.

jamais ni épouse ni mère ; je ne serai plus même votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu. — Rien ne la retient. *Statim relictis retibus et patre, secuta est eum !* La voilà qui apparaît déjà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création ! Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

C'en est fait : elle a franchi l'abîme avec cet élan, cet essor, ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse, avec cet enthousiasme invincible et pur que rien ici-bas ne saura plus ni éteindre ni égaler.

Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ? qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang ? Est-ce un homme ? Non : c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triom-

phes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.

Orléans, vendredi saint, 1866.

FIN DU TOME CINQUIÈME

APPENDICE

I

LINDISFARNE

(Voir tome IV, p. 20.)

Lindisfarne porte aujourd'hui le nom d'Ile-Sainte, *Holy Island*, qui lui a été donné en 1093 par les moines, alors transplantés à Durham, en mémoire du grand nombre de religieux massacrés lors de l'invasion danoise, et vénérés comme martyrs.

Sauf l'îlot noirâtre et à peine visible situé au sud-ouest, à cinquante toises du rivage, qui porte encore le nom de *Saint Cuthbert's Isle*, et où l'on prétend discerner quelques débris de sa cellule, l'*Ile-Sainte* de Lindisfarne ne conserve aucune trace matérielle soit du séjour de ce grand saint, si populaire, soit de l'ancienne cathédrale monastique de la Northumbrie. Mais on y voit les ruines importantes et très-pittoresques de l'église reconstruite, en 1093, par l'évêque Carilef. Cet évêque s'est immortalisé par la construction de la

magnifique cathédrale actuelle de Durham, dont l'église de Lindisfarne, construite en belle pierre rouge, comme les églises des bords du Rhin, est un diminutif. Elle est du style roman ou normand le plus pur, sauf le chœur et le chevet rectangulaire, ajoutés au treizième siècle. Elle a eu pour architecte le moine Eadward, dont Reginald, dans son *Libellus de miraculis Cuthberti*, fait un si bel éloge, et qui fit venir, de la cité voisine, avec l'aide empressé des habitants, la bonne pierre qui manquait à Lindisfarne, celle de l'île étant trop friable et trop prompte à être rongée par l'écume de la mer. On y admire surtout un arc doubleau diagonal, orné de riches moulures dentelées, seul débris subsistant de la voûte centrale de la croisée du transsept entre la nef et le chœur. Cette arche, jetée de l'angle nord-ouest à l'angle sud-est et comme suspendue, se découpe sur le ciel avec hardiesse et majesté. Elle a vingt-quatre pieds anglais de diamètre et s'élève à quarante-quatre pieds du sol surhaussé par les décombres. Le bas-côté du nord est encore entier, ainsi que deux travées du même côté de la nef, qui en avait six. Le chœur primitif était terminé par une abside circulaire : il en reste une moitié, défigurée et mutilée par l'adjonction d'un chevet carré en matériaux différents du reste. Le transsept a deux absides circulaires, du même style que le chœur primitif. Le revers de la façade occidentale à l'intérieur de l'église est d'un grand effet. Toute la ruine est fort bien reproduite dans les *Architectural antiquities of Durham*, par Billing, in-4°.

Il y a quelques restes de l'ancien monastère autour de l'église. Un beau château fort du seizième siècle,

construit sous la reine Élisabeth, occupe un môle conique à l'extrémité méridionale de l'île.

Il existe une description très-détaillée de Lindisfarne dans l'ouvrage de l'érudit James Raine, intitulé : *The history and antiquities of North Durham*, or the shires of Norham, Island and Bedlington, now united to the county of Northumberland. London, 1852, in-folio. L'article *Holy Island* est très-long : il renferme de minutieux détails sur l'histoire du prieuré fondé en 1093 : il est accompagné d'une planche faite en 1728 par Buck, et qui montre l'état des ruines de cette époque ; elles n'étaient guère plus considérables qu'aujourd'hui.

Bamborough, l'ancienne résidence des rois de Northumbrie, situé sur la plage, en vue de Lindisfarne, est placé sur un roc immense, qui domine la mer et tout le pays environnant : le château très-modernisé a été transformé, par lord Crewe, en école charitable et en établissements divers, consacrés à l'œuvre du sauvetage, si nécessaire et si énergiquement dirigée sur cette côte dangereuse.

Je ne résiste pas à l'envie de citer ici les beaux vers de Walter Scott, qui consoleront le lecteur de l'aridité des détails précédents, et qui dépeignent si exactement ce site de Lindisfarne, sauf en ce qui touche à la grandeur des ruines : les Anglais exagèrent toujours l'effet de la dimension de leurs monuments, presque tous bien moins vastes que les nôtres.

And now the vessel skirts the strand
Of mountainous Northumberland...

...Thy tower, proud Bamborough, marked they there,
King Ida's castle, huge and square
From its tall rock look grimly down,
And on the swelling ocean frown;
Then from the coast they bore away
And reached the Holy Island's bay.
The tide did now its flood-mark gain,
And girdled in the Saint's domain:
For with the flow and ebb, its style
Varies from continent to isle:
Dry-shod, o'er sands, twice every day,
The pilgrims to the shrine find way;
Twice every day, the waves efface
Of staves and sandalled feet the trace.
As to the port the galley flew,
Higher and higher rose to view
The castle with its battled walls,
The ancient monastery's halls,
A solemn, huge, and dark-red pile,
Placed on the margin of the isle.
In Saxon strength that Abbey frown'd
With massive arches broad and round
That rose alternate, short and low,
Built ere the art was known
By pointed aisle, and shafted stalk,
The arcades of an alley walk
To emulate in stone.
On the deep walls, the heathen Dane
Had poured his impious rage in vain;
And needful was such strength to these,
Exposed to the tempestuous seas,
Scourged by the winds' eternal sway,
Open to rovers fierce as they,
Which coula twelve hundred years withstand
Winds, waves, and northern pirates hand.
Not but that portions of the pile
Rebuilded in a later style,

Showed where the spoiler's hand had been;
Not but the wasting sea-breeze keen,
Had worn the pillar's carving quaint,
And mouldered in his niche the saint,
And rounded with consuming power,
The pointed angles of each tower :
Yet still entire the Abbey stood,
Like a veteran, worn, but unsubdued.

MARMION, cant. II.

II

PETERBOROUGH

(Voir tome IV, pages 174 à 184.)

Ce célèbre monastère a été le berceau d'une ville assez importante du Northampton-shire, qui envoie deux représentants à la Chambre des communes, et qui a été érigé en évêché de l'Église anglicane par Henri VIII. Le dernier abbé devint évêque en 1541, et l'église abbatiale fut transformée en cathédrale du nouvel évêché : elle conserve cette destination.

Peterborough avait été construit dans un îlot de la région marécageuse, qui recouvrait, lors de l'occupation saxonne, une portion considérable des comtés actuels de Northampton, de Cambridge, de Lincoln et de Norfolk, et qui est encore connue sous le nom de *the Fens*. Il y avait, dans ces vastes marécages, quel-

ques terrains un peu plus solides, qui s'adaptaient par cela même au pâturage, et que l'industrie des moines devait promptement transformer en belles cultures. De là le nom primitif de Peterborough, *Medehamstede*, ou, en anglais moderne, *the Home in the Meadows*, la demeure dans les prairies. Telle fut aussi l'origine des abbayes encore plus célèbres d'Ely et de Croyland, ainsi que de plusieurs autres : Ramsey, Thorney, Kirkstead, etc. Toute cette contrée est rangée aujourd'hui parmi les régions les plus fertiles de l'Angleterre.

Il ne reste rien de l'église du monastère construit au septième siècle par les rois des Merciens. Les Danois le détruisirent, lors de la grande invasion de 870, après avoir massacré tous les moines. Reconstruit un siècle plus tard, et de nouveau dédié à saint Pierre, par le fameux Ethelwold, évêque de Winchester, le sanctuaire fut de nouveau incendié, par accident, en 1067 et en 1116. C'est à la suite de ce dernier incendie que fut commencée, en 1118, par l'abbé Jean de Séez, la construction actuelle : le chœur fut consacré en 1143, et les chapelles, à l'orient du transsept, de 1133 à 1145, sous un abbé fort distingué, nommé Martin du Bec. La nef actuelle, commencée en 1155, ne fut achevée que vers 1190. Les bas-côtés de la nef remontent à 1117-1143.

Comme toutes les cathédrales anglaises, celle de Peterborough a conservé de vastes dépendances, et s'élève au milieu de jardins, de pelouses fleuries et de plantations qui en relèvent la grandeur et la beauté. La tranquille majesté du vaste enclos qui l'entoure rappelle tout naturellement son origine monastique :

le silence et la sérénité qui y règnent ne sont guère troublés que par le vol et les cris des oiseaux, qui nichent dans les tours et les flèches de l'immense église. Les vastes et nombreux édifices que renferme ce *close* semblent reproduire, au moins en partie, l'ensemble des bâtiments claustraux qui constituaient la grande abbaye avant sa sécularisation. On pénètre de la ville dans l'enceinte sacrée par un portail en forme de tour carrée, percé d'une arcade cintrée, et surmonté d'une chapelle dite de Saint-Nicolas, qui sert aujourd'hui d'école de musique. A gauche est une autre chapelle, dite de Saint-Thomas-Becket, qui sert aux exercices des choristes. Ce portail franchi, on entre dans le spacieux parvis qui précède l'église; à droite et au sud, on a l'ancien palais abbatial, aujourd'hui épiscopal, bâti en 1319, dont la grande porte est flanquée par deux statues, l'une d'un abbé et l'autre d'un moine, plus grandes que nature. A gauche et au nord, on a le Doyenné, édifice assez beau, de 1518. Mais les regards sont aussitôt attirés et enchaînés par la magnifique façade occidentale de l'église abbatiale. Cette façade, construite de 1200 à 1227, dans le style ogival primitif, que les Anglais appellent *Early English*, est aussi originale que splendide : on la dit, et peut-être avec raison, sans pareille parmi tous les monuments de l'architecture chrétienne. Elle se compose de trois immenses porches ou arcades ogivales, d'égale hauteur, qui occupent toute l'élévation de la façade; elles sont surmontées de trois pignons ou frontons triangulaires, et flanqués au nord et au midi de deux tours carrées, fort élégantes, avec des flèches. Ces arcades sont d'une profondeur aussi

surprenante que leur hauteur; les flancs des parois intérieures et tout l'ensemble de cette façade sont richement fouillés par la sculpture, recouverts d'arcatures innombrables, percés partout où cela est possible de baies et de roses du meilleur style. L'effet en est vraiment prodigieux, grâce aux dimensions tout à fait extraordinaires de ce triple porche et aux masses d'ombre et de lumière qui ressortent de l'enfoncement des arcades.

Les deux façades du grand transsept, au nord et au midi, flanquées de tourelles polygonales et d'architecture normande ou romane, sont aussi d'un très-bel effet. Rien de plus beau que la façade du transsept nord avec ses sept étages d'arcatures et de baies cintrées. Ce transsept est, à l'extérieur, la partie la mieux conservée et la plus intéressante de l'ancienne église normande, qui y apparaît sans le mélange désagréable des additions en style *perpendiculaire* ou flamboyant qui ont été faites dans les bas-côtés de la nef, dans les meneaux du *triforium*, dans le pourtour du chœur, et même dans certaines parties de la grande façade occidentale.

On voit en outre l'abside circulaire de l'église primitive s'élever au-dessus du quadrilatère oblong qui y a été accolé au seizième siècle, et, malgré la disparate causée par l'architecture flamboyante des grandes fenêtres de cette abside, l'effet en est encore considérable. Outre ce grand transsept, situé entre le chœur et la nef, il y a un autre transsept, de moindre dimension, situé entre la nef et la façade occidentale, et flanqué de quatre tourelles, dont deux à terrasses crénelées et

deux autres à flèche, déjà signalées à propos de la façade principale. Il y a aussi une tour centrale, mais basse et disgracieuse; elle est, de plus, garnie aux quatre angles de ces horribles clochetons qui défigurent la plupart des clochers anglais.

Cette cathédrale de Peterborough a donc beaucoup de tours et de tourelles; leur peu d'élévation en diminue l'effet; il en est de même de l'ensemble de la toiture, qui là, comme dans toutes les cathédrales anglaises, est trop basse et blesse l'œil par l'absence de cette belle proportion entre la hauteur et la longueur de l'édifice, à laquelle nous ont habitués les grandes cathédrales de France et d'Allemagne.

Mais ce qui peut manquer à l'extérieur de Peterborough est grandement compensé par la majestueuse et solennelle beauté de l'intérieur. Je ne me rappelle pas d'église au monde qui frappe davantage, au premier abord, par son unité. Tout semble y être du plus pur roman ou normand. Et il en est bien ainsi de la nef centrale, d'une longueur prodigieuse[1], puisqu'elle compte onze travées (Notre-Dame de Paris n'en a que sept), divisées par de gros piliers, alternativement cylindriques et octangulaires. La voûte, au lieu d'être en berceau, est remplacée par un plafond en bois, que l'on croit de la même date que l'édifice, et revêtu de peintures anciennes, qui rappellent celles qui ont été récemment restaurées avec tant de succès à l'église de

1. Elle a 266 pieds anglais de long, sur 35 de large et 85 de hauteur. La longueur totale de l'église est de 479 pieds, la façade occidentale a 156 pieds de large. La lanterne de la tour centrale n'a que 135 pieds de haut.

Saint-Godehard à Hildesheim. Le *triforium*, dont chaque travée ne se compose que d'une arcade cintrée et géminée, est d'une simplicité grandiose qui efface et remplace le fâcheux effet des fenestrages flamboyants de la claire-voie, dont les baies cintrées sont d'ailleurs moins hautes que celles du triforium.

Les bas-côtés de la nef sont du même style, mais avec des voûtes à plein-cintre en pierre ; leurs parois intérieures sont entièrement recouvertes d'une série d'arcatures cintrées et entrelacées; malheureusement les fenêtres de ces bas-côtés ont été modernisées au seizième ou dix-septième siècle.

Le grand transsept est également du plus beau style normand, et rivalise de grandeur et de splendeur avec la nef : il y a quatre travées dans chaque bras de ce transsept, et six de ces travées s'ouvrent sur six chapelles orientées parallèlement au chœur, dans le genre des églises cisterciennes. Les deux façades de ce transsept, au nord et au midi, sont percées de trois rangs superposés de baies cintrées à meneaux tréflés.

Le chœur a quatre travées et se termine par un chevet à cinq pans. Mais ce chevet est lui-même inscrit dans une vaste construction carrée, oblongue, et beaucoup moins élevée que le reste de l'église. Ainsi se retrouve cette façon désagréable de terminer les plus belles églises par un parallélogramme, que les architectes anglais ont toujours affectionnée et qui donne à leurs édifices un caractère si inférieur aux nôtres. Cette addition, qualifiée de *Lady Chapel* ou chapelle de Notre-Dame, a été érigée en 1496, elle est recouverte d'une voûte très-richement sculptée, et de cette forme

particulière aux monuments anglais de cette époque, que l'on remarque surtout au *King's College* de Cambridge et à la chapelle de Henri VII à Westminster.

Dans le pourtour du chœur se trouve le monument le plus ancien de l'église ; c'est le tombeau de l'abbé Hedda, massacré par les Danois, en 870. Il a la forme d'une châsse : on y voit les statues de Notre-Seigneur, et des douze apôtres, en bas-relief : on l'attribue à Goodric, qui fut abbé de 1099 à 1103.

Un peu plus loin, on rencontre la pierre sépulcrale, à peine visible, de Catherine d'Aragon, première femme de Henri VIII, et, vis-à-vis, l'emplacement de la tombe de Marie Stuart, dont le corps y fut enseveli après son supplice, au château voisin, de Fotheringay, et y resta jusqu'à ce que son fils, Jacques Ier, le fit transporter à Westminster. Ces deux grandes victimes de la Réforme reposèrent donc ensemble dans la vieille église abbatiale de Peterborough, pendant que l'inique et sanguinaire Élisabeth achevait en paix son règne triomphal.

Cette admirable église ne saurait nous donner une idée des édifices du temps des Anglo-Saxons : mais elle représente, dans toute leur majesté, les grandes constructions d'une des plus grandes époques de l'histoire monastique, du douzième siècle, de l'ère de saint Bernard et de Pierre le Vénérable[1].

Je réserve pour un volume subséquent mes notes sur

1. On trouve une histoire abrégée de ce grand monastère dans les notes biographiques sur ses abbés, publiées par Stevens, *Continuation of Dugdale;* London, 1722, t. I, p. 406. Je profite de cette occasion pour recommander à tous les amis des antiquités chrétiennes cet

l'état actuel de deux autres monastères, Croyland et Ely, qui comptèrent, dès leur origine, parmi les plus célèbres de l'Angleterre, mais dont la grande splendeur est postérieure à l'époque dont j'ai parlé jusqu'ici.

Juillet 1862

III

HEXHAM

(Voir tome IV, page 238, note 1.)

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE CONSTRUITE AU MONASTÈRE DE HEXHAM PAR SAINT WILFRID, DE 674 A 680.

Igitur profunditatem ipsius ecclesiæ criptis et oratoriis subterraneis, et viarum anfractibus inferius cum magna industria fundavit.

Parietes autem quadratis et bene politis columpnis suffultos et tribus tabulatis distinctos, immensæ longitudinis et altitudinis, erexit. Ipsos etiam et capitella columpnarum quibus sustentantur et arcum sanctuarii, historiis et ymaginibus et variis cœlaturarum figuris ex lapide prominentibus et picturarum et colorum grata varietate mirabilique decore decoravit. Ipsum quoque

excellent ouvrage, plein de renseignements curieux et enflammé d'un zèle touchant contre les profanateurs sacriléges des monuments et des institutions catholiques de l'Angleterre.

corpus ecclesiæ appentitiis et porticibus nardique circumdixit quæ, miro atque inexplicabili artificio, per parietes et cocleas inferius et superius distinxit. In ipsis vero cocleis[1], et super ipsas, ascensoria ex lapide, et deambulatoria, et varios viarum amfractus, modo sursum, modo deorsum, artificiosissime ita machinari fecit, ut innumera hominum multitudo ibi existere et ipsum corpus ecclesiæ circumdare possit, cum a nemine tamen infra in eo existentium videri queat. Oratoriaque quam plurima, superius et inferius, secretissima et pulcherrima, in ipsis porticibus cum maxima diligentia et cautela constituit, in quibus altaria in honore Beatæ Dei genitricis semperque Virginis Mariæ, et sancti Michaelis Archangeli, sanctique Johanis Baptistæ et sanctorum Apostolorum, Martyrum, Confessorum, atque Virginum, cum eorum apparatibus, honestissime præparari fecit. Unde etiam, usque hodie, quædam illorum ut turres et propugnacula, supereminent. Atrium quoque templi magnæ spissitudinis et fortitudinis muro circumvallavit. Præter quem in alveo lapideo aquæductus, ad usus officinorum, per mediam villam decurrebat.

RICHARDI prioris historia Hagulstadensis Ecclesiæ, c. III, ap. TWYSDEN, *Historiæ Anglicanæ scriptores decem*, et RAINE'S *priory of Hexham*, p. 11.

1. Ducange, au mot COCHLEA, dit : Cochleæ sunt altæ et rotundæ turres, et dictæ cochleæ quasi cycleæ, quod in eis, tanquam per circulum orbemque, conscendatur.

T

Des religieuses issues de la

descend

et à la

roi win

fille

ieuse

Ermenred,
† avant son père,
ép. *Oslava*.

Ea
abbe de

ity,

Ethelred,
Ethelbrith,
tués par leur cousin Egbert, et vénérés comme martyrs, le 17 octobre.

Ermenberga ou *Domneva*, ép. Merewald, prince des Merciens. Devenue veuve, fondatrice et abbesse de Minster en 670.

E.
Ethel
son
co
nda;
y.

Ste Mildreda, abbesse de Minster.

Ste Milburga, abbesse de Wenlock.

Milgit
religie
à Cant

(*Voy.* tableau C.)

T

Des religieuses issues de la

descend

et à la

roi win

fille

reuse

Ermenred,
† avant son père,
ép. *Oslava*.

Ea
abbes de

itby,

Ethelred,
Ethelbrith,
tués par leur cousin Egbert, et vénérés comme martyrs, le 17 octobre.

Ermenberga ou *Domneva*, ép. Merewald, prince des Merciens. Devenue veuve, fondatrice et abbesse de Minster en 670.

E
Etheldr

son
cor

nda;
y.

Ste Mildreda, abbesse de Minster.

Ste Milburga, abbesse de Wenlock.

Milgit
religie
à Cantorl

(*Voy.* tableau C.)

T

Des religieuses issues de la

descend

et à la

ro win

fille

r ieuse

Ermenred,
† avant son père,
ép. *Oslava*.

Ea.
abbes de

itby,

Ethelred,
Ethelbrith,
tués par leur cousin Egbert, et vénérés comme martyrs, le 17 octobre.

Ermenberga ou *Domneva*, ép. Merewald, prince des Merciens. Devenue veuve, fondatrice et abbesse de Minster en 670.

E.
Etheldr
son
co
nda;
y.

Ste Mildreda, abbesse de Minster.

Ste Milburga, abbesse de Wenlock.

Milgi
religie
à Canto

(*Voy.* tableau C.)

T

Des princesses de la ra

sa

Edilberga,
naturelle du roi Anna,
besse de Faremoutier,
en France.

Ste Sexburga,
veuve d'Ercombert,
roi de Kent,
fondatrice de Sheppey,
2e abbesse d'Ely après sa sœur,
de 679 à 699 environ.

Ste Ermenilda,
reine de Mercie,
puis 3e abbesse d'Ely après
sa mère.

Ste Werburga,
4e abbesse d'Ely.

(*Voy.* tableau C.)

S
mar
pri
2^e
1re ab

Selon quelques auteurs, Hereswitha épousa, non pas Anna, mais s

CYNRIC,
534-560.

CEADWALL.
685-688,
va mourir à Ro
en 689.

Ingild.

Trois générations qui ne règnent pas.

EGBERT,
roi en 800, † 836.
Réunit
toute l'Heptarchie.

ETHELWOLF,
836-857.

ALFRED LE GRAND,
871-905.

Cwenburga,
religieuse à Winbourn

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME V

SUITE DU LIVRE XV

CONTEMPORAINS ET SUCCESSEURS DE SAINT WILFRID

(650-755)

CHAP. III. *Fin de la dissidence celtique. Adamnan, Egbert, saint Aldhelm.*

Pages.

Le roi des Pictes demande à l'abbé Ceolfrid des architectes et des arguments en faveur de l'unité romaine 5

Réponse de Ceolfrid, qui cite Platon. 6

Les Pictes renoncent au rit celtique. 8

Les moines d'Iona abandonnent leurs colonies plutôt que d'adopter le rit romain. 9

Ils ont pour abbé Adamnan, biographe de Columba et le dernier grand personnage de l'Église celtique. 10

Ses relations avec le roi Aldfrid et avec l'abbé Ceolfrid. . . 11

Il essaye en vain de ramener les moines d'Iona aux usages romains. 13

Il réussit mieux en Irlande, où il meurt. 15

Iona n'est réduite à l'unité que par l'Anglo-Saxon Egbert, chef d'une colonie de religieux saxons en Irlande. . . . *Ib.*

Pages.
Sa vie austère et sainte. 16
Il perd son meilleur ami, qui lui reproche de vouloir vivre sans lui. 17
Il use de son influence sur les Anglo-Saxons pour en faire des missionnaires en Germanie. 18
Après treize ans d'efforts, il vient à bout des résistances d'Iona. 21
Il meurt le jour même de la fête de la Pâque célébrée en commun par les deux rits. . . . . *Ib.*
L'Irlande et la Calédonie ainsi ramenées à l'unité, il ne reste en dehors que les Bretons de Cambrie et de Cornouailles, par antipathie pour les conquérants saxons. 23
Note sur l'injustice de Bede à leur égard. 24
Tentative de saint Aldhelm pour les réunir. 26
Sa naissance royale et son éducation moitié celtique, moitié romaine, à Malmsbury et à Cantorbéry. 27
Il devient abbé de Malmsbury. 28
Sa grande renommée littéraire, plus grande que méritée. . 31
Ses chants en langue vulgaire. 32
Développement intellectuel des cloîtres anglo-saxons. . . . 32
Étendue et diversité des études d'Aldhelm 33
Sa sollicitude constante pour les âmes. 34
Sa grande existence monastique. 38
Son zèle pour la prédication. 40
Il intervient en faveur de Wilfrid. 41
Il va à Rome obtenir le privilége de l'exemption pour Malmsbury, dont les moines s'obstinent à le garder pour abbé, même après sa promotion à l'épiscopat. 43
Anecdote sur l'importation des bibles. 45
Mort d'Aldhelm. 46
Ce qu'il a fait pour ramener les dissidents celtiques. . . . 47
Sa lettre au roi de Cornouaille. 50
Les Bretons de Cambrie, qui avaient résisté à tous les efforts des missionnaires saxons et romains, adoptent le rit romain à la voix d'un de leurs évêques. 53
Leurs pèlerinages à Rome. 54
Fin de la lutte. . . . . *Ib.*
Jugement de Mabillon. 55
La résistance proportionnée aux dangers que court la nationalité. 56

Pages.
La réunion est l'œuvre des bénédictins. 56
Dans les îles Britanniques, comme en Gaule, le monachisme celtique demeure vaincu et éclipsé par l'institut bénédictin. 57

CHAP. IV. *Le vénérable Bede.*

Toute cette époque se résume dans le vénérable Bede. . . . 56
Ses travaux. 60
Caractère encyclopédique de son génie. 61
Ses écrits théologiques et scientifiques. . . . . *Ib.*
Son amour pour les classiques païens. 63
Son *Histoire des Anglais*. 65
Ses précautions scrupuleuses pour démontrer sa véracité. . 67
Son âme 68
L'amour de la vertu et de la vérité ressort de tous ses récits. 69
Il est le type des belles vies qu'il raconte. 70
Sa vie s'écoule tout entière dans le cloître de Yarrow. . . 71
Il est épargné tout jeune par la peste qui enlève toute la communauté, excepté lui et son abbé. . . . . *Ib.*
Ses maîtres divers. 72
Son assiduité au travail. 73
Ses vastes relations. . . . . *Ib.*
Son amitié avec l'évêque Acca. 75
Ses travaux sur l'Écriture sainte. 76
Sa lettre célèbre à l'évêque Egbert d'York sur les abus du gouvernement ecclésiastique et de la vie monastique. . . 78
Sa rude franchise ne diminue en rien son autorité. 90
Il est accusé d'hérésie dans les chansons à boire. . . . 91
Son intimité avec les moines de Lindisfarne. 92
Récit de sa mort par un témoin oculaire. 93
Son culte et ses reliques. 97
Contraste du pays qu'il habitait avec l'état actuel de la Northumbrie. 101

CHAP. V. *Les rois moines.*

L'étoile de la Northumbrie pâlit, malgré l'érection du siége d'York en métropole. 106

Pages.
Triste fin de la lignée d'Oswy 106
Le roi Ceolwulf, à qui Bede dédie son histoire, se fait moine à Lindisfarne 109
Son successeur Eadbert fait comme lui 110
Autres rois moines . . . . . *Ib.*
Presque chaque dynastie de l'Heptarchie fournit son contingent 112
En Est-Anglie : Sigebert, qui meurt sur le champ de bataille *Ib.*
En Essex : Sebbi, qui ramène son peuple à la foi, et veut mourir sans témoins . . . . . *Ib.*
Offa, qui va mourir à Rome 113
Dans la Mercie, qui hérite de la prépondérance des Northumbriens : Coenred, compagnon du voyage et de la vocation d'Offa 114
Ethelred, fondateur, moine et abbé de Bardeney 116
Un autre roi mercien, Ceolred, meurt dans une orgie . . . *Ib.*
Ethelbald, poursuivi par ce Ceolred, se réfugie dans les marais de Croyland, auprès du solitaire Guthlac qui lui prédit qu'il sera roi de Mercie 117
Ce qu'avait été Guthlac avant de se faire anachorète 120
Sa vie de solitaire reproduit divers traits de celle des plus illustres saints de l'ordre monastique . . . . . *Ib.*
Mort de Guthlac 125
Fondation de la célèbre abbaye de Croyland sur l'emplacement de sa cellule 127
Suite et fin du règne d'Ethelbald 128
Remontrances des missionnaires anglo-saxons en Allemagne. *Ib.*
La suprématie passe de la Mercie au Wessex 130
Trois rois west-saxons abdiquent pour se faire moines ou pèlerins à Rome . . . . . *Ib.*
Centwin, puis Ceadwalla, l'ami de Wilfrid, qui meurt à peine baptisé par le pape 131
Et enfin Ina, l'ami de saint Aldhelm 133
Règne d'Ina, législateur 134
Vainqueur et pacificateur des Bretons . . . . . *Ib.*
Restaurateur du sanctuaire celtique de Glastonbury 135
Premier protecteur de saint Boniface 136
A la suite d'une surprise préparée par sa femme, il va mourir en pénitent à Rome, où il fonde la *Schola Saxonum* 138

Pages.
Affluence des pèlerins anglo-saxons des deux sexes à Rome. 139
Abus et désordres. 141
Les faux moines et les faux pèlerins. . . . . *Ib.*
L'âge d'or est une chimère dans l'histoire de l'Église comme ailleurs.. 142

LIVRE XVI

INFLUENCE SOCIALE ET POLITIQUE DES MOINES CHEZ LES ANGLO-SAXONS.

CHAPITRE UNIQUE.

La conversion et l'organisation religieuse de l'Angleterre sont l'œuvre exclusive des moines. 147
Leur patience et leur persévérance; lettre de l'évêque Daniel au missionnaire Boniface; nulle violence : douceur et tolérance relative. 149
Leur influence sur la nation qu'ils avaient convertie; le mal survit, mais le bien l'emporte. 151
Alliance entre l'Église et la société, sans prépondérance exclusive. 152
Ces moines apôtres n'étaient plus les Pères du désert, mais les créateurs d'une Église et d'une nation. . . . . *Ib.*
Des villes se forment autour des grandes communautés. . 153
Les monastères servent de cathédrales et paroisses. . . . *Ib.*
Propagation de la règle bénédictine. 155
Garanties assurées à l'ordre monastique par les conciles de Beccancelde et de Cloveshove. 156-159
Enseignement religieux en langue nationale. 160
Liturgie musicale. 162
Les croix en plein air. 163
Services rendus à l'enseignement par les monastères et les moines évêques.. 164-165
Saint Jean de Beverley. . . . . *Ib.*
Passion des étudiants anglo-saxons pour les courses de chevaux.. 167
Services rendus à l'agriculture. 168

Pages.
Rôle des moines comme *landlords*. 170
Alliance intime entre l'ordre monastique et l'aristocratie anglo-saxonne. 172
Intervention dans les pouvoirs publics. 174
Leur place dans les assemblées nationales. . . . . *Ib.*
Souveraineté, composition et attributions de ces assemblées. 175-176
La distinction entre le temporel et le spirituel n'y est pas méconnue. 182
Influence des moines sur les assemblées et par là sur les lois et les mœurs. 183
Ils contribuent à créer l'unité nationale qui n'a jamais été entamée depuis le neuvième siècle 183-184
Leur dévouement à l'intérêt des pauvres : l'assistance publique née de l'expiation des fautes des riches. 185
Leur zèle pour l'affranchissement des esclaves. 187
Lutte entre un archevêque et un abbé pour une jeune captive. 189
Les droits de l'homme revendiqués en même temps que ceux de Dieu dans toute l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les moines. 191
La religion reste trop souvent désarmée, mais ses ministres respectent la liberté des âmes et l'honneur dans les choses de Dieu. 192
Les missionnaires monastiques perfectionnent le caractère national sans l'altérer. 195
L'âme des Saxons se retrouve dans l'Angleterre moderne; la liberté moderne, le *self-government* et le régime parlementaire plongent leurs racines dans ce passé. 196
Conformité de l'institut monastique avec l'esprit des institutions anglo-saxonnes. 197
Munificence et prodigalité de l'aristocratie. . . . . *Ib.*
Motifs de ses donations. 198
Abus des libéralités foncières. 200
Le *folc-land* et le *boc-land*. . . . . *Ib.*
Les terres monastiques exemptées du service militaire et de l'impôt. 203
Danger public signalé par Bede. 204
Répression de plusieurs abus par le concile de Cloveshove. *Ib.*
Ses décrets contre le luxe et l'opulence monastiques. . . 207
Contre les fausses notions qui se répandaient sur l'aumône. 210

Pages.

La richesse monastique née de la munificence des rois et des nobles provoque bientôt leur convoitise. 212
Fluctuations et servitudes signalées par saint Boniface 214
Nécessité d'une limite que l'Église même aurait dû poser aux accroissements de la propriété monastique. 215
Cette richesse servira de prétexte à la spoliation et à l'hérésie. 216
Lacordaire et Mabillon. 216-218
Un bénédictin espagnol martyr en 1608. 220
Avant d'en arriver là, l'Angleterre devient le foyer de la propagande chrétienne et l'initiatrice des races germaniques. 222
Quand Bede disparaît, Boniface est déjà l'apôtre de l'Allemagne. 223

CHAPITRE XVII

LES RELIGIEUSES ANGLO-SAXONNES.

CHAPITRE UNIQUE.

I

Les cloîtres de femmes aussi nombreux et aussi importants que les monastères d'hommes. 230
Grand rôle de la femme chez les races germaniques. . . . 231
Contraste avec les Romains de l'empire. 232
Chez les Anglo-Saxons, descendants des Cimbres, l'influence des femmes est plus considérable et plus heureuse que partout ailleurs. . . . . *Ib.*
Importance des alliances dynastiques; les reines anglo-saxonnes. 235
Les barbares germaniques, moins corrompus que les Romains, n'en exigent pas moins un immense effort de l'apostolat chrétien pour réprimer leurs excès sensuels. . 237
Ce que les femmes doivent au christianisme. 239
L'Église n'a émancipé la femme que par l'idéal de la virginité chrétienne. 240
Aucun peuple n'honore plus cette virginité que les Anglo-Saxons. 241

Pages.
Influence et autorité des abbesses. 242
Elles figurent dans les assemblées nationales. 243
Cérémonial de la bénédiction solennelle d'une religieuse. . 245

II

Les reines et les princesses anglo-saxonnes dans le cloître. 254
Les premières religieuses sont formées en France, à Faremoutier, Jouarre et Chelles. 257
Saint Botulphe et les deux princesses est-angliennes à Chelles. 261
Chaque dynastie de l'Heptarchie fournit son contingent de vierges, d'épouses et de veuves. 262
Les Northumbriennes, déjà suffisamment connues, sauf Bega. *Ib.*
Légende de cette princesse, Irlandaise de naissance. 263
Confusion perpétuelle de l'histoire et de la légende 264
Les *Ascings* ou princesses de la dynastie de Kent. 270
Ethelburga, reine de Northumbrie, puis fondatrice de Lyminge. *Ib.*
Sa sœur Eadburga et sa nièce Eanswida, fondatrice de Folkestone. 271
La légende de Domneva et de ses frères. 274
La course de la biche dans l'île de Thanet. 275
Grande popularité de sainte Mildreda 278
Légende du soufflet. 279
Les sœurs de Mildreda : Milburga et l'enfant mort. 280
Les princesses merciennes. 282
La progéniture du sanguinaire Penda est celle qui fournit le plus de saintes et de religieuses. 283
Il a trois filles religieuses et quatre petites-filles saintes. . *Ib.*
Les *Uffings* d'Est-Anglie. 285
Les trois filles du roi Anna, mort sur le champ de bataille : Withburga et sa communauté nourries par le lait des biches. 286
Trois générations de saintes du sang d'Odin à Ely, qui a pour trois premières abbesses une reine de Northumbrie, une reine de Kent et une reine de Mercie. 288-290
Wereburga, la quatrième sainte abbesse d'Ely, et le berger de Weedon. 292-294
Religieuses de la race de Cerdic en Wessex. 295
La femme et les sœurs du roi Ina. 296
Sainte Cuthburga, fondatrice de Winbourne. 297

Pages.

Le monastère de Frideswida, princesse west-saxonne, est le berceau de l'université d'Oxford. 298
Le baiser du lépreux. 300

III

Études littéraires, bibliques et classiques chez les religieuses anglo-saxonnes. 303
Surtout à Barking, sous l'abesse Hildelida. 306
Saint Aldhelm leur adresse son *Éloge de la virginité*. . . . 307
Ses lettres à d'autres religieuses. 309
Winbourne, autre centre d'activité intellectuelle : l'abbesse Tetta et ses cinq cents religieuses. 312
Les novices dansent sur la tombe de leur maîtresse. . . . 313

IV

Winbourne était un double monastère ; origine de ces singulières institutions. 314
Elles fleurissent surtout dans les colonies irlandaises en Gaule. 317
C'est de là qu'elles sont introduites en Angleterre 318
A toutes les grandes abbayes de femmes est adjoint un monastère de religieux, toujours gouverné par l'abbesse. . . . *Ib*
Interdits par l'archevêque Théodore, les doubles monastères disparaissent après l'invasion danoise. 320
Rapprochement avec les écoles de garçons dirigées par les jeunes filles aux États-Unis. 321
Au septième et au huitième siècle, aucun désordre n'y est signalé, sauf à Coldingham. 322
Quels étaient les abus des cloîtres anglo-saxons. 324
Luxe des vêtements 325
Attentats à la pudeur des religieuses, prévus et punis par la législation anglo-saxonne. 327
Décrets des archevêques Théodore et Egbert contre les relations criminelles du clergé avec les religieuses ; il ne faut pas en exagérer la portée. 329-331

V

La correspondance de saint Boniface contient les révélations les plus sûres sur l'état des âmes dans les cloîtres anglo-saxons. 332

Pages.
Tout n'y était pas douceur et bonheur. 334
Caractère tendre et passionné des lettres adressées par les religieuses à Boniface et à ses compagnons. 335
Réponses non moins affectueuses des missionnaires. 338
Les trois Bugga et les deux Eadburga. 347
Désir passionné des pèlerinages à Rome. 346
Doléances de l'abbesse Eangytha et de sa fille 350
Comment sainte Lioba entre en relation avec saint Boniface. . 351
Autres lettres écrites au saint par ses amies : Cena, Egburga. 354-355
Lamentations d'une religieuse sur l'absence de son frère. . 360

VI

Ces orages du cœur disparaissent devant la mort, sans que la mort elle-même mette un terme aux belles amitiés du cloître. 365
Sainte Galla. . . . . *Ib.*
Hilda et son amie. 366
Ethelburga et son amie ; les filles du comte Puch. 367
Les visions lumineuses. 369
La fille du roi de Kent et la converse jardinière à Faremoutier. 370
Le linceul lumineux à Barking. 372
La lampe éteinte. 373

VII

L'histoire n'a gardé que ces noms; mais combien d'autres n'ont péri qu'après avoir glorifié l'Église et la patrie. . . . 374
Caractère viril de ces religieuses anglo-saxonnes. 375
L'idéal monastique réunit les types de l'homme, de la femme et de l'enfant. 376
Conclusion. — Tout a péri de l'ancien monde catholique, excepté l'armée du sacrifice. 377
Nombre et persévérance des vocations contemporaines. . . 379

APPENDICE

Pages.
I. Lindisfarne. 387
II. Peterborough. 391
II. Hexham 398

Tableaux généalogiques des religieuses issues

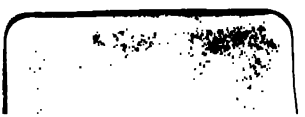
B. De la race de Hengist et des rois de Kent.
C. De la race de Penda et des rois de Mercie
D. De la dynastie des Uffings, rois d'Est-Anglie.
E. De la dynastie des rois de Wessex.

ERRATA DU TOME V

Page 49, ligne 4, *au lieu de :* avec les Celtes, *lisez :* entre.

Page 177, *supprimer le chiffre* IV *qui indique une nouvelle section.*

Page 193, *au lieu du chiffre* V, *lisez :* IV.

Page 216, *au lieu du chiffre* VI, *lisez :* V.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1